

LA TRANSFORMATION
DE LA
GÉOGRAPHIE POLITIQUE DE L'IRLANDE
AU XVII^E SIÈCLE

DANS LES CARTES ET ESSAIS ANTHROPOGÉOGRAPHIQUES
DE SIR WILLIAM PETTY

THÈSE

PRÉSENTÉE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES (DIPLÔME D'ÉTAT)
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

LOUIS J.-J. GOBLET
(Y. M. GOBLET)

TOME II

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT
NANCY-PARIS-STRASBOURG

1930

LA TRANSFORMATION

DE LA

GÉOGRAPHIE POLITIQUE DE L'IRLANDE

AU XVII^E SIÈCLE



(FRAGMENT D'UNE CARTE DU DOWN SURVEY (KILDARE)
reporté sur la « 6-inch Map » de l'Ordnance Survey (KD, feuille 28)
par le colonel Sir Charles Close et les services de l'O. S.
(V. Préface, p. viii; livre IV, ch. 3 et livre V, ch. V.)

LA TRANSFORMATION
DE LA
GÉOGRAPHIE POLITIQUE DE L'IRLANDE
AU XVII^E SIÈCLE

DANS LES CARTES ET ESSAIS ANTHROPOGÉOGRAPHIQUES
DE SIR WILLIAM PETTY

THÈSE

PRÉSENTÉE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES (DIPLÔME D'ÉTAT)
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

LOUIS J.-J. GOBLET
(Y. M. GOBLET)

TOME II

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT
NANCY-PARIS-STRASBOURG

1930



Copyright 1930. by Y. M. Goblet.

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

LIVRE V

LES CARTES DE BARONNIES

CHAPITRE I

LES CARTES D'IRLANDE DE SIR WILLIAM PETTY

I

L'ORIGINE

Le Down Survey constitue, dans l'œuvre géographique de Sir William Petty, la première partie des travaux cartographiques. L'autre partie est l'Atlas d'Irlande, qui nous a été conservé scindé en : 1^o une série de cartes de baronnies demeurées manuscrites et 2^o un atlas par comtés, gravé, dont on ne connaît pas moins de trois tirages. C'est la première représentation topographique à grande échelle qui ait été faite de l'Irlande, et la destruction des cartes officielles en 1711 et 1922 en accroît encore l'intérêt.

L'origine des atlas par baronnies et par comtés ne laisse pas que d'être assez difficile à expliquer, bien que leur authenticité, on le verra, ne fasse aucun doute. L'idée première en remonte au temps même où le docteur résolut d'entreprendre les surveys d'Irlande. Le contrat qu'il fit alors prévoyait dans sa 17^e clause la confection d'une carte d'Irlande, par baronnies et comtés — travail distinct du Down Survey et qui devait être payé séparément (1). Une telle œuvre eût peut-être été encouragée par

(1) Cf. supra, p. 226. C'est l'opinion de Lord FITZMAURICE (p. 43) et de Lord KERRY (p. 392.)

un Burghley; elle n'intéressa ni la République, ni les Stuarts. L'Irlande soumise, sa carte devenait indifférente aux chefs de l'État tandis qu'officiers et spéculateurs ne se souciaient que du cadastre de leurs concessions. Mais Petty avait entrevu la possibilité d'un grand travail proprement géographique. (1).

Larcom a remarqué justement que la dernière partie de ses instructions aux surveyors montre que le docteur « regardait au delà de la carte des confiscations et envisageait une utilisation plus générale des connaissances qu'on pouvait tirer d'un survey d'ensemble », car « la largeur des grand'routes et des cours d'eau, la profondeur de ceux-ci, leurs chutes et leurs îles, les particularités des rivières navigables et des ports, la direction de leur chenal, l'emplacement de leurs grèves et hauts-fonds sont parallèles ou plutôt extérieurs aux buts immédiats du survey et indiquent un esprit visant beaucoup au delà ». L'éditeur de l'*History* ajoute que Petty « n'avait pas encore commencé à fixer son attention sur les études qui le conduisirent ensuite à l'économie politique, ni peut-être à envisager les mémoires descriptifs qu'il commença ensuite à réunir (2) » mais, c'est ici l'un des cas très rares où l'on ne peut suivre Larcom : Le Dr Petty devait déjà avoir sur son œuvre des vues beaucoup plus nettes que celui-ci ne le suppose. Sans doute, c'est seulement dans la *Political Anatomy*, et donc vers 1672, qu'il écrira que l'une des raisons qu'il eut de venir en Irlande fut le désir d'étudier un « animal politique » offrant un champ d'observation exceptionnellement favorable (3); mais, depuis les *Frugalities of Holland*, en 1644, il était hanté par le désir de se livrer à de semblables recherches. Les cartes d'un pays devaient lui paraître comme les planches d'anatomie nécessaires à l'étude d'un animal politique. Et les Instructions attestent qu'il voulait dresser ces planches pour l'Irlande.

A peine terminées les cartes officielles, il chercha à établir la carte complète du pays. Les *Reflections*, qui sont de 1659, ne laissent là-dessus aucun doute. Dans la lettre de son correspondant supposé M. H. « à un noble personnage », imprimée à la suite des *Reflections*, il expose le parti qu'on peut tirer de

(1) Cf. supra, p. I, 265.

(2) LARCOM, p. 323.

(3) Cf. supra, p. I, 205.

son survey. « Si Votre Seigneurie, écrit M. H., peut trouver qu'il (Petty) a trop reçu, qu'elle l'oblige à la restitution et à la modération en lui ordonnant de donner au monde une carte d'Irlande telle qu'on peut espérer qu'il en sera tiré d'un pareil survey (1). » La valeur géographique qu'il attribuait à ce survey, Petty l'exprime dans la lettre suivante, supposée écrite par un ami, H. B., où cet autre correspondant imaginaire souhaite que « l'univers puisse au moins avoir une légère idée de l'étendue de votre œuvre de survey, qu'aujourd'hui il ignore totalement, la considérant peut-être comme pareille à nos surveys insignifiants et négligés d'Angleterre; cela développera semblablement chez les savants le désir de connaître votre description géographique de l'Irlande (2) ».

Ce sont les paroles d'un homme qui estime son travail bien au-dessus d'un plan cadastral. La distribution des terres achevée, le Down Survey supérieur à tous les surveys irlandais antérieurs, à tous les surveys anglais contemporains, doit être la base d'une carte et d'une description géographique de l'Irlande. Pour tous les autres, le cadastre terminé, tout est achevé; pour l'auteur, l'œuvre scientifique commence. C'est l'heure douloureuse et magnifique où l'homme supérieur à son entourage reste seul avec sa pensée. L'incompréhension de ses amis se manifeste en indifférence, celle de ses adversaires en venimeuses attaques — à moins que ces attaques mêmes, conduites par Sankey, toujours jaloux des succès universitaires de Petty, ne témoignent de l'obscur intuition qu'une œuvre intellectuelle se prépare, et du désir des envieux de la rendre impossible.

Cinq ans plus tard, à l'automne de 1664, bien que l'Act of Explanation eût mis un droit spécial sur les terres des spéculateurs « pour mieux encourager (le Dr Petty) à finir les cartes et descriptions du royaume d'Irlande (3) », le docteur devra encore représenter, dans une pétition au roi, qu'il a « dépensé bien des centaines de livres et plusieurs années de travail pour composer une carte des plus exactes de ce royaume, qui n'est

(1) *Reflections*, p. 166.

(2) *Ibid.*, p. 169.

(3) 17 et 18, chap. II. 1663; sect. 100. Les 1.000 livres prévues par la 17^e clause du contrat du 11 décembre 1654 ne s'appliquaient qu'aux baronnies de l'armée. Il fallait donc une nouvelle dotation pour la carte du reste de l'Irlande. Cf. FITZMAURICE, p. 132.

pas encore terminée, faute d'aide et d'encouragements raisonnables »; et il demandera à être « encouragé de telle manière que Votre Majesté jugera convenable, pour terminer ladite carte (1) ».

Les encouragements ne vinrent jamais. Sir William, abandonné comme l'avait été Robert Lythe, réduit à ses ressources personnelles, dut se borner à établir des cartes incomplètes d'après les matériaux qu'il avait recueillis ou préparés en faisant le Down Survey.

II

LES SOURCES

Ces matériaux, nous devons de pouvoir essayer de les énumérer aux attaques des ennemis du docteur, où l'animosité personnelle se paraît d'un prétendu souci du bien public.

Le pamphlet du 30 novembre 1658, inspiré et peut-être composé par Sankey, accusait Petty non seulement de concussion et de fraude, ce qui n'a rien à faire ici, mais encore de falsification des surveys, ce qui eût enlevé toute valeur scientifique à ses cartes (2). Sir Hierome menait alors contre le docteur une campagne qui aurait pu avoir pour résultat son arrestation immédiate. Or, les deux adversaires allaient se retrouver au Parlement de Richard Cromwell où Petty représentait West Looe et Sankey Woodstock (3). L'ouverture du Parlement eut lieu le 27 janvier 1659. Le 24 mars, Sankey porta ses accusations aux Communes; le 26, le docteur fut invité à paraître à la séance du 21 avril pour entendre les accusations de Sankey et pour y répondre (4).

(1) Les textes de cette pétition et de l'ordre royal (du 14 octobre 1664) qui la transmettait au duc d'Ormond, lieutenant général d'Irlande, ont été reproduits par LARCOM, p. 399.

(2) Cf. supra I, 211, n. 2; 246, n. 4; 247, n. 4 et 263, n. 3.

(3) Le docteur ayant été nommé M. P. pour Kinsale en Irlande et pour West Looe en Cornwall, choisit cette dernière circonscription. Il est curieux de noter qu'un siècle auparavant Looe avait eu pour député, au Parlement que la reine Marie convoqua pour le 5 octobre 1553, Alexandre Nowell, frère du doyen de Lichfield qui tenta le premier de faire une carte exacte d'Irlande.

(4) Pour ces débats, cf. *Commons Journals*, 1659; *History D. S.*, ch. XVIII; et *Reflections* passim, surtout sect. 5 et Postscript. Les textes des discours de Sankey et de Petty sont traduits sur *Hist. D. S.*, p. 300 et seq.

Sir Hierome attaqua avec sa violence et son incohérence coutumières — si l'on en juge par le texte du discours donné dans l'histoire du Down Survey. « Ce fut une chose on ne peut plus grossière et stupide, dit Anthony à Wood de ce discours, et dont la lecture ne peut que faire rire de l'absurdité du personnage. » Tout ce que l'on sait de Sankey autorise à croire qu'il en fût ainsi; mais il convient de ne pas oublier que l'*History* est de Petty et que Wood fut l'ami du docteur. Par bonheur, ce qui importe, c'est l'énumération des documents conservés par celui-ci. Et voici comment Sankey les désigne :

« Mr. Speaker, je n'ai plus à faire qu'une courte motion qui est que toutes les cartes originales et tous les livres de référence que le docteur garde contrairement à l'Act du Parlement soient remis à l'Échiquier; car c'est en vertu de ces livres-là que nous détenons nos propriétés; ce sont là les documents authentiques; et si nous ne les avons pas, Mr. Speaker, nous pouvons être tous ruinés. »

A quoi Petty répond : « Mr. Speaker, les surveys sur lesquels les titres de propriété des soldats sont et doivent être basés sont déjà remis à l'Échiquier et sont conservés comme documents authentiques. Les papiers dont il (Sankey) parle sont certains, mauvais brouillons de plans que personne n'a signés, confus, incorrects, difficiles à comprendre, etc., qui pourraient causer des confusions à l'Échiquier sans être bons à rien, les livres certifiés, au net et authentiques, étant déjà à l'Échiquier. En outre, Mr. Speaker, si ces papiers étaient nécessaires à l'État, ou, s'ils lui étaient dus, je me demande pourquoi ils n'ont été réclamés à aucun moment depuis deux ans. Si le gentleman qui les réclame espère s'en servir pour faire la preuve, sur un point quelconque, de ses titres, je suis certain qu'on peut se les procurer. »

Et comme « un ami de Hierome » s'écrie : « Mais, Mr. Speaker, l'Act du Parlement les exige ! » Petty réplique : « L'Act exige seulement que ce qui appartient à l'État soit remis à l'État; je voudrais qu'il pût être d'abord décidé, par jugement, à qui ces livres et cartes appartaient; si c'est à l'État, ils devraient lui être remis sur préavis d'une heure; si c'est au docteur, on devrait les lui acheter, à un prix très raisonnable. »

La Chambre décida de s'en remettre aux « Lord Lieutenant

and Council in Ireland » du soin « de disposer de ces papiers conformément à la loi (1) ».

L'année suivante, les *Reflections* affirment, dans les mêmes termes, que le docteur « ne possède aucun survey », mais seulement des brouillons, ou « des abrégés » des documents authentiques. « Rien qui puisse corroborer, mais des papiers qui pourraient plutôt vicier et rendre confus le survey maintenant aux archives de l'Échiquier; rien qui (tel qu'il est, et quoique mon absolue propriété personnelle, et fait à mes propres frais) n'ait été toujours, jusqu'ici, utilisé pour le service du public et non pour mon profit à un titre quelconque. Et quant aux papiers se rapportant aux distributions de terres, je n'en sais aucun qu'on puisse qualifier de document authentique, étant donné qu'ils ne sont pour la plupart que des brouillons et des essais que je ne vois pas qu'on m'encourage en aucune façon à compléter (2). »

Ces discussions et ces textes, malgré leur apparente confusion, permettent de se rendre compte du caractère des papiers conservés par Petty. Sankey, dont la précision est le moindre défaut, embrouille le débat en réclamant la remise à l'Échiquier de « toutes les cartes originales et de tous les livres de référence » — car il soulève ainsi une question de propriété et une question de définition. Mais Petty répond clairement en faisant la distinction nécessaire.

Il écarte d'abord la légitimité de toute réclamation de documents; il a remis à l'Échiquier tous les papiers certifiés authentiques qu'il devait lui remettre, c'est-à-dire les cartes de paroisses, les cartes-index de baronnies et les livres de référence; il ne parle même pas des cartes détaillées de baronnies, travail absolument distinct du survey et qui n'avait rien à voir avec l'allotissement des terres. Enfin, depuis deux ans, le gouvernement n'a rien réclamé d'autre au docteur, ce qui est la meilleure

(1) Sankey fut invité par les Communes à coucher par écrit ses autres accusations. Mais le lendemain le Parlement était dissous. Dans la tourmente qui secoua le monde politique anglais pendant les mois suivants, Sankey eut une période de puissance et pensa pouvoir se venger du Dr Petty; mais celui-ci était relativement en sûreté à Dublin; toutes ses fonctions officielles lui furent cependant enlevées. Et Sankey, resté le « raté » d'Oxford bien qu'il fût encore fellow d'All Souls, donna à sa jalousie la satisfaction de faire enlever au docteur, le 9 août 1659, sa fellowship de Brasenose (cf. supra, I, 211, n.2.)

(2) *Reflections*, p. 30.

preuve que celui-ci a remis aux bureaux officiels tout ce que ses contrats l'obligeaient à leur remettre.

Petty expose ensuite la nature des papiers qu'il a conservés. Ce ne sont que des brouillons « confus, incorrects, difficiles à comprendre », au reste, sans caractère authentique, et qui ne pourraient que créer des confusions dans la distribution des terres. Cependant, il admet qu'il a « des livres et des cartes » puisqu'il estime qu'un jugement devrait intervenir pour décider à qui ils appartiennent; et ce sont des travaux importants puisqu'il ajoute que si ce jugement l'en reconnaissait propriétaire, l'État, pour les obtenir, « devrait les lui acheter à un prix très raisonnable (1) ».

Qu'étaient donc ces livres et ces cartes qui ne sont point des documents authentiques? La réplique du docteur aux Communes montre qu'ils étaient de plusieurs types, mais elle n'en fait pas connaître la nature. Ils pouvaient être des reports de levés de plans, c'est-à-dire des Original Protractions, des minutes ayant servi à dessiner les cartes officielles, et des brouillons des livres de référence. Ils pouvaient être les premières cartes refusées, et dont on ne sait si elles furent simplement corrigées ou refaites. Ils pouvaient être des brouillons des cartes officielles. Et enfin, ils pouvaient être des copies de telles-ci (2).

Aujourd'hui, un document plus récent permet de compléter les vagues indications de l'*History* et des *Reflections*; c'est le testament que le docteur rédigea le 2 mai 1685. Sir William y écrit : « J'évalue à 2.000 livres mes trois coffres de cartes originales et de carnets de campagne, les copies du Down Survey-avec les cartes de baronnies, et le coffre de livres de distribution, avec deux coffres de papiers détachés (*loose papers*) relatifs au survey; les deux grands livres de baronnies et le livre de

(1) La question de savoir si le docteur était ou non dans son droit en conservant ces documents n'a pas à être examinée ici. On peut seulement rappeler que les Instructions des Commissaires du 2 juin 1654 interdisaient aux fonctionnaires du Civil Survey de rien divulguer de ce qu'ils avaient appris dans leur service, et de conserver aucune copie des documents qu'ils avaient eus entre les mains (cf. *supra*, I, 176). HARDINGE estime que Petty n'avait pas le droit de conserver ces cartes et ces livres (*Surveys* et FITZMAURICE, p. 86, n. 3). Mais c'était l'usage que les hauts fonctionnaires en Irlande emportassent avec eux les documents qui les intéressaient quand ils quittaient leur office.

(2) Lord FITZMAURICE dit que : « Ces cartes étaient les originaux ou premières éditions dont le Dr Petty avait été lui-même mécontent, et dont il déposa des éditions corrigées au bureau du Surveyor General en vue de la distribution [des terres]; et aussi les esquisses grossières des petits plans des concessions faits pour les concessionnaires. » (p. 86).

l'*History of the Survey* (1). » Les cartes originales et les carnets de campagne sont les papiers qui servirent à faire les cartes officielles et dont il disait vingt-six ans plus tôt qu'ils étaient sans valeur pour l'État. La copie du Down Survey, par quoi il doit falloir entendre les cartes de paroisses, puisque les cartes (-index) de baronnies et les livres de référence sont désignés à part, avait dû être faite avant la remise des exemplaires officiels en 1657 et 1659, — ou moins vraisemblablement entre 1662 et 1667, quand son cousin, John Petty, fut surveyor general. Les papiers détachés et l'Histoire du survey sont hors de cause. Quant aux « deux grands livres de baronnies », ils paraissent être les cartes qu'on étudiera aux chapitres suivants et qui ne devaient pas être terminées en 1659 — année où les *Reflections* nomment, parmi les papiers du docteur, des « essais » qu'on ne l'encourage en aucune façon à compléter, et qui devaient être les brouillons des cartes de baronnies.

On peut donc admettre que le Dr Petty possédait, en 1659 (ou au plus tard en 1667 pour une partie d'entre eux) trois séries de documents provenant du Down Survey : 1^o les plans et carnets de campagne utilisés lors de la confection des cartes officielles; 2^o des copies des cartes et livres officiels; 3^o les matériaux et les parties terminées ou en cours d'exécution de la carte d'Irlande par baronnies prévue par son contrat et qui ne fut ni payée ni remise. Ces trois séries de plans, cartes, livres et notes topographiques sont indubitablement les documents qui ont servi à Sir William à dresser la majeure partie de son grand atlas d'Irlande par baronnies et de son atlas par comtés (2).

La majeure partie de ces derniers; en effet, on le verra plus loin, ces atlas contiennent des baronnies qui n'étaient pas comprises dans le Down Survey. Petty n'ayant pu faire de travaux topographiques en Irlande après l'achèvement du Down Survey, les seuls documents qu'il eut à sa disposition n'ont été et ne pouvaient être que les surveys antérieurs aux siens et qu'il a énumérés lui-même : surveys de Leix et Offaly vers 1630, survey de Strafford en Connaught, de Bodley et de Raven en Ulster (3).

(1) Traduit sur le texte authentique.

(2) L'étude comparative des noms de lieux dans les divers types de cartes donne à penser que les modèles des cartes de baronnies ont dû être, non pas les cartes de paroisses, mais les Original Protractions, ou minutes (Voir mes *Noms de lieux irlandais*, p. 43-44).

(3) Cf. supra I, 156.

Si l'on était tenté d'y ajouter des cartes telles que celles de Lythe, de Browne et même de Speed, on en serait dissuadé par le fait qu'elles ne sont jamais mentionnées dans les papiers de Sir William, et plus encore par la différence des tracés, différence si grande qu'une comparaison, même rapide, permet à l'observateur le moins exercé de la reconnaître. Les sources des atlas de Petty ont été, outre ses propres travaux, les archives des surveys d'Irlande, consultées et copiées avant 1659 et peut-être aussi pendant que John Pettie était surveyor general, c'est-à-dire entre 1662 et 1667.

III

L'ATLAS PROJETÉ ET LES CARTES RÉALISÉES

L'atlas d'Irlande projeté et partiellement réalisé par Sir William Petty est représenté, encore aujourd'hui, par deux types de cartes : A) les cartes à grande échelle des 216 baronnies comprises dans le Down Survey, et qui sont restées manuscrites; B) les cartes à plus petites échelles : *a*) des comtés, *b*) des quatre provinces et *c*) de toute l'Irlande, qui ont été gravées et qui composent l'atlas appelé *Hiberniæ Delineatio* (1).

Cette simple énumération, après ce qui a été dit des projets du docteur, suffit à révéler un plan qui apparaîtra de plus en plus nettement au fur et à mesure que l'on étudiera ces cartes. Le but était de faire un atlas de toute l'Irlande où chaque baronnie aurait été l'objet d'une carte distincte; les baronnies devaient être groupées par comtés, chaque groupe commençant par une carte de comté, et les comtés par provinces avec une carte de province. La première carte de l'atlas aurait été celle de toute l'Irlande. Que tel fut le plan primitif, la preuve matérielle en est donnée par les tables *Hibernia Regnum* placées en tête des atlas manuscrits de la Bibliothèque Nationale, qui indique cet ordre

(1) Cf. supra, I, 280. Par cartes de baronnies, il faut toujours entendre : de baronnies ou de divisions similaires telles que libertés, territoires, etc...

des cartes; la seule différence est que la carte de toute l'Irlande n'y est point prévue; mais c'est par elle que débute l'*Hiberniæ Delineatio*.

Pour réaliser un pareil projet, il fallait d'abord compléter le Down Survey en étendue et en profondeur. En étendue puisqu'il ne comprenait que 216 baronnies, et que la plupart de ces baronnies n'avaient été que partiellement arpentées. En profondeur, puisque les instructions du docteur n'avaient pas été exécutées en ce qui concernait la plupart des observations proprement géographiques (1). Un travail considérable sur le terrain était donc d'abord nécessaire. Ensuite, il eut fallu redessiner entièrement les cartes sur de nouveaux reports. Enfin, on aurait eu à graver environ 250 planches de cuivre de grande dimension. Une telle entreprise n'est pas de celles que peut tenter un particulier, même riche, — et Sir William, malgré les dires de ses ennemis, n'a jamais été très riche, ni surtout très sûr du lendemain (2). Or les gouvernements, républicain et monarchique, qu'ils l'aient considéré comme un partisan, comme un adversaire ou comme un rallié, ne lui ont donné tout au plus — et rarement — que des encouragements moraux. Enfin, Sir William, occupé de recherches scientifiques et économiques de toutes sortes, de la mise en valeur de ses terres du Kerry et de ses interminables procès, obligé de se déplacer souvent de Londres à Dublin et de Dublin à Kenmare, n'eut jamais la tranquillité d'esprit nécessaire pour continuer pendant de longues années une pareille œuvre. Pour la mener à bien, il lui eut fallu avoir les moyens matériels d'organiser un service topographique qu'il aurait dirigé et dont les travaux lui auraient servi à établir la carte parfaite qu'il rêvait. Ces moyens, on ne les lui procura jamais.

Il se borna donc à tirer le meilleur parti possible des documents du Down Survey qu'il avait en mains : ainsi furent dressées les cartes de baronnies. Puis, il réunit — sans doute dans les archives du bureau du surveyor general — les éléments nécessaires pour compléter les cartes de comtés et pour établir des cartes d'ensemble bien supérieures aux meilleures du temps qui

(1) Cf. supra, p. I, 348.

(2) Cf. FITZMAURICE, surtout les ch. V, VI, VIII, IX et X.

étaient celles de Speed. Mais il comprit bien que s'il avait pu rectifier la figure déformée de l'Irlande, il n'aurait jamais la possibilité de mettre au point les cartes de baronnies dont il connaissait mieux que personne les lacunes. C'est pourquoi il résolut de faire graver seulement les cartes de comtés, de provinces et d'Irlande dont il composa un atlas : l'*Hiberniæ Delinæatio*, tandis qu'il conservait dans ses cartons les cartes manuscrites de baronnies.

La pensée de Petty était donc de faire un seul atlas; les difficultés matérielles insurmontables l'ayant empêché de terminer les cartes à grande échelle, il s'est contenté de donner au public les cartes à plus petites échelles où les insuffisances de la documentation avaient moins d'inconvénients. Et c'est pour cela que l'on considère aujourd'hui l'atlas par baronnies et l'atlas par comtés comme deux œuvres distinctes, alors qu'ils sont deux parties d'une même œuvre. Pour la clarté de la bibliographie, on va de même énumérer en deux séries ces deux types de cartes, puisqu'en fait elles forment toujours deux types de recueils distincts les uns dans les collections et les autres dans les bibliothèques.

A. — CARTES DE BARONNIES

Les tables *Hibernia Regnum* en énumèrent 216. On en connaît les collections suivantes :

1. ATLAS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PARIS : 214 cartes en 2 volumes.

1a. Copie de ces atlas par le général Vallancey. 214 cartes détruites dans l'incendie des Four Courts (1).

1b. Fac-simile photographique des 214 cartes et des tables des Atlas B.N. édité par l'Ordnance Survey anglais.

2. SÉRIE LANSDOWNE — ARCHIVES IRLANDAISES.

a) Collection Lansdowne : 103 cartes en 5 volumes. En outre, un *premier volume* contenant 25 cartes et un *septième volume* dont le contenu est inconnu, sont perdus.

b) Collection du Quit Rent Office.

a) Partie conservée au Q. R. O., 14 cartes détachées plus une copie d'une carte L.

(1) Les cartes détruites ou perdues sont indiquées en italiques.

b) Partie transportée au Public Record Office : 17 cartes détachées détruites dans l'incendie des Four Courts.

c) *Collection de l'Auditor General* : 22 cartes détachées détruites dans l'incendie des Four Courts.

N.-B. — Ces trois collections se complétaient; ce sont les restes d'une même série originelle dispersée à une époque inconnue.

3. COLLECTION HEADFORT.

Des inventaires de 1761 et 1817 mentionnent 83 cartes de baronnies copiées au xvii^e siècle par Taylor et achetées en 1837 à ses descendants par la Commission des Bois et Forêts.

En 1861, Hardinge cite 8 cartes de cette collection dans les archives. Elles ont été détruites dans l'incendie des Four Courts.

B. — CARTES DE COMTÉS, PROVINCES ET IRLANDE

1. CARTES LANSDOWNE.

Cartes manuscrites d'Irlande, de 3 provinces et de 24 comtés.

2. HIBERNIAE DELINEATIO.

Atlas gravé du vivant de Sir William Petty; 2^e impression au commencement du xvii^e siècle; 3^e impression en 1880. Il contient la carte d'Irlande et celles des 4 provinces et des 32 comtés.

IV

CATALOGUE DES CARTES

Les cartes manuscrites de baronnies, on l'a vu, sont celles des baronnies comprises dans le Down Survey, et la seule collection complète qui en existe est celle de la Bibliothèque Nationale. Il est donc naturel d'en dresser le catalogue en suivant l'ordre des tables des deux volumes de cette collection; on se trouve, en outre, suivre ainsi le plan que Sir William Petty avait adopté pour son grand atlas.

La première colonne contient un numérotage qui est celui des

cartes des atlas B.N. : de 1 à 128 (ce sont les cartes du premier volume), puis de 1 à 122 (ce sont celles du second).

Dans la deuxième colonne, on donne le nom de la division administrative qui est en fait le titre de la carte.

Les quatre autres colonnes indiquent l'existence des cartes : 1^o dans les atlas de la Bibliothèque Nationale; 2^o et 3^o dans la série Lansdowne, Archives irlandaises; 4^o dans les inventaires Headfort.

La colonne B.N. donne les échelles des cartes de baronnies, sauf, il va de soi, pour les baronnies Geshill (I, 54) et Coolavin (I, 124) qui ne sont pas dans les atlas (1).

Dans la colonne L sont indiquées les cartes conservées dans les archives de la famille Lansdowne. Pour les cartes de baronnies on a donné la lettre du livre où se trouve la carte. Pour les cartes de provinces et de comtés, les cartes qui existent encore dans ces archives sont désignées par le signe X.

La colonne « Archives irlandaises » contient l'indication des cartes du Quit Rent Office (Q.R.O.), de l'Auditor General Office (A. G.), et celles de la Headfort Collection (H.) qui, d'après Hardinge, étaient au Public Record Office.

Dans la colonne « Headfort », le chiffre 1 désigne les cartes énumérées dans la liste faite par Lord Headfort en 1761 et le chiffre 2 celles de l'inventaire de 1817.

On a ajouté, entre crochets, à la suite des cartes du premier volume, les cartes de deux comtés non compris dans le Down Survey, cartes dont il existe un exemplaire dans les Archives Lansdowne; et à la suite du deuxième volume une carte de la baronnie d'Inchiquin, en Clare, mentionnée dans les listes Headfort.

Toutes les cartes détruites de la série Lansdowne-Archives irlandaises ont été indiquées en composant en italiques les initiales des livres ou des bureaux où elles se trouvaient. On voit ainsi aisément l'étendue du dommage causé par la perte du volume A (cartes Lansdowne) et par l'incendie de 1922 (Archives irlandaises). On remarquera que, par suite, Q.R.O. composé en

(1) Les échelles des cartes I, 97 et 98, qui ne sont pas indiquées sur la carte sont données ici entre crochets. On les a calculées en comparant les lignes communes à ces cartes et à d'autres cartes dont l'échelle est connue. Une carte donnée est toujours à la même échelle dans les diverses collections.

italiques s'applique à la partie de la collection de ce service transportée au Public Record Office, tandis qu'en romain ces initiales désignent les cartes conservées dans les bureaux d'Ormond Quay. **QRO* indique des cartes disparues avant 1820.

Nos		B N	I.	ARCHIVES irlandaises	HEADFORT
	1 ^{er} Volume				
1	LEINSTER		×		
2	<i>Louth.</i>				
3	Dundalk.	160		<i>QRO</i>	1, 2
4	Louth.	160		<i>QRO</i>	1, 2
5	Therdc.	160		<i>QRO</i>	1
6	Ferrard	160		<i>QRO</i>	1
7	<i>Dublin</i>		×		
8	Balrudery	160	<i>A</i>		
9	Nethercross	160	<i>A</i>		
10	Castleknock	160	<i>A</i>		
11	Coolock.	160	<i>A</i>		
12	Newcastle	160	<i>A</i>		
13	Halfe Rathdowne.	160	<i>A</i>		
14	Upper Cross.	160	<i>A</i>		
15	<i>East Meath.</i>				
16	Slane.	160		<i>QRO</i>	1, 2
17	Morgallon	160		<i>QRO</i>	1, 2
18	Kells	160	<i>A</i>		1
19	Halfe Foor.	160	<i>A</i>		1, 2
20	Lune	160		<i>QRO</i>	1, 2
21	Navan.	160		<i>QRO</i>	1, 2
22	Duleeke.	80	<i>A</i>		1, 2
23	Skreene.	160		<i>QRO</i>	1, 2
24	Ratoath.	160	<i>A</i>		1, 2
25	Dunboyne.	160	<i>A</i>		1, 2
26	Deece.	10		* <i>QRO</i>	1, 2
27	Moyferragh.	160			1, 2
28	<i>West Meath.</i>				
29	Halfe Foor.	160		<i>QRO</i>	1, 2
30	Moygoish.	160	<i>A</i>		
31	Corkerry.	160	<i>A</i>		
32	Delvin.	160	<i>A</i>		
33	Moyashell als Magheredernô. . .	160		<i>QRO</i>	
34	Farbill.	160	<i>A</i>		

N ^{os}		B N	L	ARCHIVES irlandaises	HEADFORT
35	Furtullagh.	160		Q R O	1, 2
36	Moycashell.	160	A		
37	Rathconradh.	160		Q R O	1, 2
38	Kilkenny West.	160		*Q R O	
39	Brawney.	80	A		
40	Clonlonan.	160	A		
41	<i>Longford.</i>		×		
42	Longford.	160	A		
43	Granard.	160	A		
44	Ardagh.	160	A		
45	Moydew.	160	A		
4	Rathlin.	160	A		
47	Abbyshrewle.	160	F		
48	<i>King's Co.</i>		×		
49	Garricastle.	160		Q R O	
50	Eglis als Fercale.	160		Q R O	1, 2
51	Balliboy.	160	C		
52	Ballicowan.	160	C		1 ?), 2
53	Killcoursey.	160	C		
54	Geshill.	—		*Q R O	
55	Phillipstowne.	160	C		
56	Warrenstowne.	80	C		
57	Co lestowne.	160	C		
58	Ballybritt.	160		Q R O	1, 2
59	Clonlisk.	160	C		
60	<i>Queen's Co.</i>		×		
61	Portneinch.	160		Q R O	1, 2
62	Tenehinch.	160		*Q R O	1, 2
63	Upper Ossory.	320	C		
64	Maryborough.	160		Q R O	1, 2
65	Stradbally.	160		Q R O	1, 2
66	Balliadams.	160	C		
67	Cullinagh.	160		*Q R O (1)	1, 2
68	Slewmarke.	160		Q R O	1, 2
69	<i>Kildare</i>		×		
70	Carbury.	160	C		
71	Ikeathy and Oughtereny.	160	C		
72	Salt.	160	C		
73	Nass.	160	C		

(1) Il existe encore au Q.R.O. une carte de la baronnie de Cullenagh; mais de toute évidence c'est une copie d'origine inconnue. Cf. infra, p. 82.

N ^{os}		BN	L	ARCHIVES irlandaises	HEADFORT
74	Claine.	160	C		
75	Great Connell.	160	C		
76	Ophaly.	200	C		
77	Norragh and Rabane.	160	C		
78	Halfe Killcullin.	80	C		
79	Killcashe and Moone.	160	C		
80	<i>Wicklow.</i>		×		
81	Halfe Rathdowne.	160		AG	1, 2
82	Talbotstowne.	320		AG	1, 2
83	Ballinecurr.	320		AG	1, 2
84	Newcastle.	160		AG	1, 2
85	Arklow.	160		AG	1, 2
86	<i>Catherlogh.</i>				
87	Ravilly.	160		AG	1, 2
88	Catherlogh.	160		AG	
89	Forth.	160		AG	1, 2
90	Idronie.	160		AG	1, 2
91	Part of St Mullin.	80		AG	1, 2
92	<i>Kilkenney.</i>		×	2 cartes)	
93	Fassadining.	160	B		
94	Gallmoy.	160	B		
95	Crannagh.	160	B		
96	Kilkenney Liberties.	80	B		
97	Gowran.	[240]	B		
98	Sheelagher.	[160]	F		1 2
99	Callen Liberties.	80	B		
100	Kells.	160	F	H	1, 2
101	Knocktopher.	160	F		1, 2
102	Iverke.	160	F		1, 2
103	Ida, Igrin and Ibercon.	160	F		1, 2
104	<i>Wexford.</i>		×		
105	Gory.	160	B		
106	Scarwelch.	320	B		
107	Ballagheene.	160	B		
108	Bantry.	320	B		
109	Sheelmaleer.	320	B		
110	Sheelburne.	160	B		
111	Bargie.	160	B		
112	Forth.	160	B		

N ^{os}		B N	L.	ARCHIVES irlandaises	HEADFORT
113	CONNAUGHT		×		
114	<i>Letrim.</i>		×		
115	Rosclogher.	320		A G	1, 2
116	Dunmaheir.	160		A G	1, 2
117	Letrim.	160		A G	1, 2
118	Carrigallon.	160		A G	1, 2
119	Moyhill.	160		A G	1, 2
120	<i>Slego.</i>		×		
121	Carbury.	160		A G	1, 2
122	Tirrerill.	160		A G	1, 2
123	Corran.	160		A G	1, 2
124	Coolavin.	—			
125	Tirreragh.	160		A G	1, 2
126	Leyny.	320		A G	1, 2
127	<i>Mayo.</i>		×		
128	Tirrawly.	320			
	[Roscommon]		×		
	[Galway]		×		
	2 ^e Volume.				
1	ULSTER		×		
2	<i>Dunnagall.</i>		×		
3	Inishowen.	320	E		
4	Kilmacreenan	320	E		
5	Rapho.	320	E		
6	Boylagh and Bannagh.	320	E		
7	Tirehugh.	320	E		
8	<i>Londonderry.</i>		×		
9	Coleraine Liberties.	160	E		
10	Coleraine.	320	E		
11	Kenoght.	320	E		
12	Tyrkerin.	320	E		
13	Loghinsholin.	320	E		
14	<i>Antrim.</i>				
15	Carie.	160	E		
16	Dunluce.	160	F		1, 2

Nos		B N	L	ARCH.VES i landaises	HEADFORT
17	Kilconway.	160	E	A G	1, 2
18	Glenarme	160	E		
19	Antrim	320	E		
20	Toome.	320	E		
21	Belfast.	320			
22	Massareene.	320	F		
23	The County Palatine of Carrick- fergus.	160	F		
24	<i>Tyrone.</i>		×		
25	Strabane.	320	E		
26	Omagh.	320	E		
27	Dungannon	320	E		
28	<i>Downe.</i>		×		
29	Ards	320	F		1, 2
30	Lecale.	320	F		1, 2
31	Kinalearty.	160	E		
32	Lower Evagh.	160	E		
33	Upper Evagh.	320	F		1, 2
34	<i>Monaghon.</i>		×		
35	Trough	160			2
36	Monaghon.	160			2
37	Dartry.	160			2
38	Cremorne	160	F		2
39	<i>Ardmagh.</i>		×		
40	Onelan	320	F		1, 2
41	Ardmagh	160	F		1, 2
42	Towrane.	160			1, 2
43	Fewes.	160	E		
44	Orrior.	160	E		
45	<i>Fermanagh.</i>		×		
46	Maghereboy.	160	F		1, 2
47	Magherestephana.	160	F		1, 2
48	Clanawly.	160	F		1, 2
49	<i>Cavan.</i>		×		
50	Tullaghagh.	160	F	H	2
51	Tullaghonoho.	160		H	1, 2
52	Loghtee.	320	F()	H	1, 2
53	Tullaghgarvy.	160	F		1, 2

(1) Le Q. R. O. possède un duplicata de cette carte.

Nos		BN	L	ARCHIVES irlandaises	HEADFORT
54	Clonehy.	160			1, 2
55	Castleraghan.	160	F		1, 2
56	Clonmoghon.	160	F		1, 2
57	MUNSTER				
58	Clare.				
59	Corcumroe.	160			
60	Bunratty	320			
61	Moyfortagh	320			
62	Limrick.		×		
63	North Liberties of Limrick.	40	D		
64	South Liberties.	160 et 40	D		
65	Clanwilliam	160	D		
66	Abby Oughthenybeg.	160	D		
67	Counagh.	160		Q R O	1, 2
68	Small County.	160	D		
69	Poblebr an.	160		Q R O	
70	Kenry.	160		Q R O	1, 2
71	Connello.	320		*Q R O	
72	Coshma.	160	D		
73	Killmallock Liberties.	40	D		
74	Coshlea.	320	D		
75	Tipperary.				
76	Lower Ormond.	160	D		
77	Upper Ormond.	160	D		
78	Owny and Arra.	160	D		
79	Killnelongurty Territory.	160	D		
80	Illeagh Territory.	80		Q R O, H	1, 2
81	Ikerin half bar ^o	160		Q R O, H	1, 2
82	Half Eleogarty.	320		*Q R O	
83	Slevardagh and Compsy.	320	D		
84	Midlethird.	320		Q R O	
85	Killnemanagh	160	D		
86	Clanwilliam	320		Q R O	
87	Iffa and Offa.	320		Q R O, H	1, 2
88	Waterford.		×		
89	Gualtier.	160	D		
90	Waterford Liberties.	80		*Q R O, H	1, 2
91	Midle thir	160	D		
92	Upper third.	320	D		
93	Glaneherly.	160	D		
94	Deecies.	320		Q R O	1, 2
95	Coshmore and Coshbride.	320		Q R O	1, 2

		BN	L	ARCHIVES irlandaises	HEADFORT
96	<i>Corke.</i>				
97	Duhallo.	320	F		
98	Orrery and Killmore.	320	F		
99	Armoy als Fermoy.	320	F		
100	Condons and Clangibbon.	320	F		
101	Killnatahane.	320			
102	Imokilly.	320			
103	Barrimore.	320			
104	Corke Liberties.	160			
105	Barrets	320			
106	Kerricurrihy and Kinalea.	320			
107	Muskerry	320			
108	Kinealmeaky.	320			
109	Kinsale Liberties.	80			
110	Coursey.	80			
111	Carbury & Ibaune.	320	F		
112	Beare & Bantry.	320			
113	Barriro	160			
114	<i>Kerry.</i>		×		
115	Iragticonner	320			
116	Clanmorris.	160			
117	Corkaguinny.	320			
118	Trughanackny.	320			
119	Mogunnity.	320			
120	Glaneroughty.	320			1
121	Dunkerone.	320	F		
122	Iveragh.	320	F		
	Inchiquin (Co Clare)				1, 2

Les documents qui seront la base de l'étude de la carte d'Irlande de Sir William Petty sont clairement désignés par ce catalogue sommaire. Ce sont : 1^o les atlas de cartes de baronnies de la Bibliothèque Nationale de Paris; 2^o la collection de cartes de baronnies Lansdowne et Archives irlandaises; 3^o l'atlas gravé des cartes de comtés ou *Hiberniæ Delineatio*. Les chapitres suivants vont permettre de les examiner et de les comparer.

CHAPITRE II

HISTOIRE DES ATLAS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

I

L'ODYSSÉE DES ATLAS DE DUBLIN A LA BIBLIOTHÈQUE DU ROY

Peu de manuscrits ont une histoire plus étrange que celle des atlas de Sir William Petty à la Bibliothèque Nationale de Paris. Elle commence par une aventure de corsaire, se continue par une disparition qu'on soupçonne d'être un enlèvement et se termine par des démarches diplomatiques plusieurs fois renouvelées au cours de trois siècles successifs.

Le capitaine Louis Le Dée, armateur — c'est le nom officiel des corsaires — commandant « la fregatte du Roy l'*Escureuil*, de 24 canons, armée à Dunkerque pour la course », ayant quitté son port le 16 janvier 1707, prit sous le feu du Kef (?), le 22 février, un navire de charge britannique, l'*Unité*; et sous la chasse d'un garde-côtes anglais de 50 canons, il réussit à l'amener dans la rade du Havre le surlendemain « sur les 4 heures du soir (1) ». L'*Unité* — un de ces cargoes ventrus du xvii^e siècle, qu'on appelait des flûtes — jaugeait 350 tonneaux (2) ce qui était alors une assez bonne taille. Commandée par le capitaine Richard Ladler, elle venait de Dublin et se rendait à Londres, chargée de marchandises appartenant à diverses personnes. Et voici comme, dans une lettre officielle du 25 février, le chargement

(1) Lettre de SILLY, 25 février 1707 (B^s 144, f^o 190) complétée par le rapport de mer de Le Dée.

(2) Seule de tous les documents la précédente lettre de Silly indique le port de 400 tonneaux; mais cette lettre fut écrite aussitôt la prise arrivée au Havre et sans doute avant vérification des premiers renseignements.

est décrit par M. de Silly qui remplaçait dans les fonctions de Commissaire général de la Marine au Havre M. de Champigny, absent pour lors (1) :

« (L'*Unité* était) chargée de marbre noir, suif, cuirs, saumon, beurre, chandelle et diverses autres marchandises en cueillettes (2); dont il n'y a aucun connaissance pour ces dernières, parmy lesquelles sont les meubles et le carosse de Milord Chiltern a qui la Reyne avait ordonné de repasser d'Irlande à Londres (;) l'èquipage de cette prise consiste en 15 hommes (3), 2 passagers et 2 jeunes filles irlandaises, catholiques, que j'ai fait mettre entre les mains d'une honnête femme de la ville, pour en avoir soin, avec le capitaine blessé d'un coup de feu à une jambe, que je feray pensser par le Chirurgien major du port.

« Le marbre de cette prise étoit destiné, Monseigneur, pour le temple de Saint-Paul, de Londres, que la Reyne Anne y faisoit passer expres d'Irlande. Comme il n'est permis à aucun particulier françois d'en acheter, je croy qu'on pourrait le prendre pour le service du Roy, avec la totalité du suif, tant pour les besoins de ce port, que pour ceux de Brest, et ce à compte du cinquième qui en revient à sa Ma^{te}.

« Le Sr Le Dée m'a dit, Monseigneur, auoir entendu dire aux deux Irlandaises, qu'il y auoit dans la riuère de Coork, d'ou elles estoient parties, il n'y auoit que 10 jours, 22 vaisseaux anglois, venant des grandes Indes, richement chargés, sous l'escorte de cinq vaisseaux de guerre, avec enuiron 100 bâtimens marchands; mais qu'on y attendoit avec impatience une escadre de vaisseaux de guerre pour les amener dans la rivièrre de la Tamise.

« Si l'escadre de Brest n'étoit pas destinée pour un plus pressant service, ce seroit, Monseigneur, un coup de filet à faire dont l'exécution paraît immanquable, mais il faudroit de la diligence et une seconde escadre pour la soutenir à son retour, contre celle que les ennemis y pourroient envoyer, en cas de contrariété de

(1) A partir du 22 mars les documents officiels cités sont signés par M. de Champigny qui venait de rentrer.

(2) En cueillette, c'est-à-dire appartenant à divers.

(3) Peut-être 13; le second chiffre n'est pas très lisible.

vents, si cette affaire réussissoit le peuple d'Angleterre en souffriroit terriblement. »

De ces espérances, il fallut beaucoup rabattre, et l'on ne songea qu'à envoyer l'équipage le plus rapidement possible à Calais « pour y estre eschangé, affin d'en faire plutost cesser la dépense de leur subsistance, et de r'avoir nos matelots (1) ». A cet envoi, M. de Silly joignit « les deux filles catholiques qui s'estoient trouvées sur cette prise, toutes deux natives de Quinsal en Irlande, mais de basse naissance. L'une est fille, âgée de 22 ans qui a dit aller à Londres trouver un frère, capitaine de grenadiers, et une sœur qui est marchande, elle a l'air esfronté et d'une coureuse; l'autre de 25 ans, mariée à un matelot qu'elle a aussy dit aller trouver à Londres. Je les ay adressées à M. de Chateaufort, Commire. »

On ne reparla plus des navires venant des grandes Indes, signalés par ces jeunes personnes. Le marbre noir qu'on fit expertiser, et qu'on pensait ne pouvoir vendre sur place qu'à vil prix « parce qu'il n'y a pas de gens de qualité, n'y d'aïzes en cette ville, n'y aux environs (2) », fut expédié à Rouen et de là à Paris (3).

Le 6 mars fut fait un premier « Estat de la Cargaison » incomplet et le 22 un état définitif (4), signé de M. de Champigny, de ce qui se trouvait à bord de la prise. Et sauf six articles, c'est, en douze pages, l'inventaire du mobilier de « Milord Chilbern » : meubles de salon et de chambre à coucher, meubles de Chine et linge fin, porcelaines et bibelots, luxueux objets de toilette, tableaux et estampes, parmi lesquels « un portrait du grand duc de Moscovie », vêtements usagés sinon usés ainsi qu'« une robe d'escarlatte très fine, galonnée d'or et bordée d'Ermines tout autour et doublée de taffetas blanc » — qui était peut-être une robe de pair — harnais pour l'équitation et l'attelage, et aussi « un carosse sans ressorts, à quatre places très antique, peint en dehors de figures à la sciamoise, sans glace, doublé de velours sicolé avec franges de soie », d'ailleurs en assez mauvais état. Et c'était la bibliothèque : 488 volumes anglais, latins, français,

(1) Lettre de SILLY, 11 mars 1707 (f^o 215).

(2) *Ibid.*

(3) Cf. lettre de CHAMPIGNY, 22 mars, et sa note marginale (f^o 248).

(4) Ces états occupent respectivement dans B³ 144 les f^{os} 225-231 et 253-258.

italiens et espagnols, plus un Nouveau Testament, cinq atlas — peut-être six — et six grandes cartes entoilées, le tout emballé çà et là dans plusieurs caisses et dans des meubles.

« Milord Chilbern » était le plus jeune fils de Sir William Petty, Henry, pour qui avait été relevé, en 1699, le titre de baron Shelburne porté par l'aîné Charles jusqu'à sa mort en 1696 (1). Il habitait l'Irlande quand, en 1700, il acheta une maison en Angleterre; et comme, peu après la prise de l'*Unité*, sa maison de Dublin fut vendue, on peut légitimement supposer que la malchanceuse flûte transportait en tout ou en partie (2) le mobilier qu'il déménageait de Dublin à Londres et donc sa bibliothèque avec les précieux atlas de Sir William (3).

Pour que ceux-ci fussent sauvés, dans l'avenir, de toute fâcheuse aventure, le temps de la prise de Le Dée semblait tout exprès choisi par le Sort. C'était l'époque où, recherchant partout, pour la Bibliothèque Royale, les livres et les manuscrits rares, « l'affaire de la bible hébraïque » avait fait décider de mentionner spécialement ceux qui pouvaient être découverts sur les prises des corsaires. En septembre 1705, une thora fort ancienne, et qui venait de Perse, fut trouvée sur une prise hollandaise que le corsaire *Reine d'Espagne* avait amenée à Ostende. Le duc d'Aumont (4), qui se trouvait dans la région, sans doute pour le soin de ses intérêts matériels, signala cette « bible hébraïque » à Du Guay, intendant de la Marine à Dunkerque, qui demanda des instructions à Pontchartrain, son ministre. Il fut décidé que, lors de la liquidation réglementaire de la prise, on miserait aux

(1) Cf. FITZMAURICE, p. 311 et 312.

(2) Il n'est pas certain que tout ait été embarqué sur l'*Unité*. En effet, les caisses appartenant à Lord Shelburne étaient marquées, comme l'indiquent les États de la cargaison, des lettres L S entre lesquelles était un numéro d'ordre (par ex. L 8 S). Or les numéros sont les suivants : 1, 4, 4, 8, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14; et une caisse de tableaux est marquée T (?) O. P. Il semble donc qu'une partie seulement des caisses était sur la prise.

(3) On a vu que d'après SILLY, Lord Shelburne avait été « rappelé » à Londres par la reine. Lord KERRY m'a écrit à ce sujet : « Lord Shelburne était un pair irlandais, de sorte qu'il n'avait pas à assister aux séances de la Chambre des Lords anglaise. Mais en 1704, il avait été fait conseiller privé, et en 1707 fut voté le Bill d'Union de l'Angleterre et de l'Ecosse. Il se peut que la reine Anne ait convoqué son Conseil Privé afin de lui soumettre ce Bill avant qu'il fût devant le Parlement. On ne voit aucune autre raison pour que Lord Shelburne ait été appelé de l'autre côté du canal Saint-Georges par ordre royal » (17 novembre 1924).

(4) Louis-Marie, duc d'Aumont, avait obtenu vers 1693 la concession de houillères dans le Boulonnais, dont les charbons se vendaient notamment dans la Flandre maritime. Cf. LAVISSE, *Hist. de France*, 8, 241.

enchères jusqu'à dix sols au-dessus de l'offre la plus forte; mais contrairement à l'espoir dont on se flattait, il fallut aller jusqu'à 3.005 florins pour obtenir la Bible. Le Roi jugea la somme trop élevée; à Ostende il y eut des difficultés pour obtenir livraison. A la fin d'avril 1706, on discutait encore; et nul ne sait ce que devint la Thora. « Mais, dit M. Henri Malo, l'érudit historien des corsaires qui a reconstitué cette affaire, il en résulta une mesure d'intérêt général... Pontchartrain, dès le 21 avril 1706, prescrivait à l'intendant de lui envoyer le catalogue de tous les livres qui se rencontreraient sur les prises pour en rendre compte au roi. » M. Malo ajoute, qu'en exécution de cet ordre, le 20 octobre suivant, le ministre demanda des précisions au sujet d'une bibliothèque qui s'était trouvée sur une prise faite par le *Protée*. « Il serait curieux, dit-il en terminant, de savoir combien de fois l'ordre du ministre reçut son application(1). » Quelle que soit la réponse à cette question, la prise de l'*Unité* en fut certainement un cas.

Les états de la cargaison de l'*Unité* ne donnent aucun titre des ouvrages, et l'on n'a pas retrouvé de catalogue dressé suivant les instructions du 21 avril 1706. En ce qui touche les atlas et les cartes, le premier inventaire indique seulement, dans la caisse L. 11. S : « 67 liures latins, françois et autres, y compris Titeliue et un attelas », tandis que le second état mentionne : « 67 liures tant latins que françois, anglois, espagnols et italiens ». Des documents géographiques, certains sont dans la caisse L. 10. S. qui contient : « cinq attelas » et « 6 grandes cartes géographiques (*sic*) en papier sur toile »; ni l'un ni l'autre état ne donne les titres des atlas et ne s'inquiète de préciser s'ils sont gravés ou manuscrits. Néanmoins, leur existence fut signalée au ministère de la Marine; mais à ce moment leur histoire est interrompue dans les archives de la Marine; c'est dans les papiers de la Bibliothèque Royale qu'elle se continue.

Les Mémoires de Boivin (2) contiennent, au cours de l'année

(1) II. MALO, *La Bibliothèque du Roi et les Corsaires*.

(2) Cité par H. OMONT (JOURDAIN et OMONT, p. 28, n. 1). Ce passage des *Mémoires* de BOIVIN a été copié presque textuellement — à d'insignifiants détails de rédaction près — par l'abbé Jourdain, dans son *Mémoire historique sur la Bibliothèque du Roy*, qui sert de préface au *Catalogue des Livres Imprimez de la Bibliothèque du Roy* de 1739. La confusion que fait Boivin entre Sir William Petty et son fils se retrouve dans la notice de Léopold DELISLE (*Cabinet des Mss*, p. 333). En outre Henry Lord Shelburne n'était que baron en 1707; il fut fait Earl of Shelburne en 1719.

1709 cette page où l'auteur, s'il montre une amusante ignorance sur la manière dont furent composés les atlas, s'il confond Sir William Petty avec Lord Shelburne et Cromwell avec Jacques II, doit du moins exposer correctement ce qui se passa après la prise de l'*Unité* dans la Bibliothèque dont il avait la garde :

« Milord Petti, comte de Sherburne, de la Société Royale de Londres, ayant été envoyé en Irlande par le roy Jacques II, avec autorité et en qualité d'inspecteur général, pour faire une description exacte de tout le pays, y leva le plan et fit la carte de chaque territoire, entrant dans le dernier détail et distinguant sur le papier jusqu'aux héritages des particuliers. Ce travail achevé, il mit ses cartes en ordre et en composa deux gros volumes. En 1707, environ vingt ans après sa mort (il était mort en 1687, âgé de soixante-trois ans) des armateurs prirent le vaisseau l'*Unité* qui appartenait à Milord Sherburne, fils de l'auteur, et qui repassait de Dublin à Londres, au mois de février 1707. Parmi plusieurs livres qui étaient dans le vaisseau se trouvèrent les deux volumes de cartes faites à la main et un troisième des mêmes cartes gravées en petit. Cette partie du butin fut envoyée à M. de Valincourt, secrétaire général de la marine, qui crut devoir offrir à la Bibliothèque du Roy ce précieux recueil. »

Ce témoignage fait autorité, puisque c'est celui du bibliothécaire qui eut à recevoir les atlas, et que son récit est contemporain de l'événement. Or, ce récit atteste : 1^o que trois atlas, deux manuscrits et un gravé, lequel était une réduction des deux précédents, furent trouvés dans la bibliothèque du fils de Sir William Petty sur la prise anglaise l'*Unité* ; 2^o que ces atlas furent envoyés à M. de Valincourt (1), secrétaire général de la Marine ; 3^o que celui-ci les offrit à la Bibliothèque du Roi. Autrement dit : les atlas manuscrits de baronnies de Sir William Petty, et un exemplaire de son *Hiberniæ Delineatio* enlevés en 1707 par un corsaire français, ayant été signalés (en exécution des ordres donnés par Pontchartrain l'année précédente) au ministère de

(1) Nul ne pouvait mieux appliquer les instructions de Pontchartrain pour la conservation des livres et manuscrits trouvés sur les prises que ce lettré, ami de Boileau (qui lui avait dédié sa XI^e satire) et de Racine dont un critique contemporain a dit : « Né en 1653, Valincourt, parfait modèle de l'honnête homme du grand siècle, avait fait sa carrière dans l'administration de la Marine, dont il devint secrétaire général par l'amitié de Pontchartrain... » (Emile HENRIOT, « Valincourt, l'ami de Racine », *Le Temps*, 9 décembre 1924).

Marine, le Secrétaire général en reconnut l'intérêt et les remit à la Bibliothèque Royale en 1709, d'une manière très solennelle, comme l'écrira l'abbé Bignon seize ans plus tard. D'ailleurs, tous les auteurs du temps, français et anglais, dans les parties de leurs écrits basées sur des renseignements de première main, s'accordent sur tous ces points. Et telle est bien, en effet, l'origine de ces atlas.

II

UNE LÉGENDE BIBLIOGRAPHIQUE AU XVIII^e SIÈCLE

L'entrée à la Bibliothèque Royale, qui marque pour les livres précieux la fin de leurs tribulations, ne termina pas l'odyssée des cartes de Sir William. Le 26 novembre 1725, l'abbé Bignon, devenu bibliothécaire en 1718, écrivait à M. Pequer :

« Permettéz moy, Monsieur, de recourir à vous par raport à une chose qui me tient infiniment au cœur dans la Bibliothèque du Roy. Il y a quinze ou seize ans que le feu Roy y fit remettre trois gros volumes in-folio qui avoient été pris par un armateur sur un vaisseau anglois. Un étoit imprimé, les deux autres étoient à la main, et tous contenoient des cartes géographiques et topographiques de toutes les parties d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande dans le plus grand détail et avec des marques d'authenticité : Les Anglois firent toutes sortes d'efforts pour les avoir et nos Messieurs de la Bibliothèque, qui en avoient soin pour M. l'abbé de Louvois, m'ont assuré que des Anglois en avoient offert jusqu'à dix mille écus pour les retirer. Peu de temps après la mort du feu Roy et avant celle de M. l'abbé de Louvois, M. l'abbé de Targny prêta ces trois volumes à M. l'abbé Dubois. Dès que je fus nommé bibliothécaire, je les luy fis redemander, mais il souhaita de les garder encore quelque temps, en assurant qu'il les ferait rendre; à sa mort, nous les avons fait chercher, et ils ne se sont point trouvés dans ses papiers. Des gens instruits m'ont dit depuis quelques jours qu'ils sçavoient certainement que M. le cardinal Dubois avoit remis ce livre aux agents d'Angleterre par forme de pot-de-vin en

passant le dernier traité avec cette nation. C'est une circonstance dont je me suis imaginé que vous pouviés avoir quelque connoissance; et comme je suis chargé de tout ce qui est entré dans la Bibliothèque du Roy, et que j'en dois répondre comme dépositaire, il me seroit important de pouvoir marquer sur notre Registre comment des volumes si considérables ne s'y trouvent plus après y avoir (été) remis d'une manière si solennelle (1). »

L'inquiétude du bibliothécaire n'est que trop facile à concevoir. Qu'est-ce que le vieux roué pouvait avoir à faire de pareils ouvrages? Mais deux ans plus tard, l'abbé Bignon allait goûter la joie de voir revenir les atlas qu'il avait si bien cru perdus. Le *Journal* de son secrétaire, l'abbé Jourdain, rapporte ainsi l'événement, à la date du 31 décembre 1727 :

« 78. — Le 31 dudit, rapportés de Versailles à la Bibliothèque les deux gros volumes des cartes topographiques de l'Irlande donnés à ladite Bibliothèque en 1715 par M. de Valincourt, qui les avoit achetés d'un armateur comme effets pris sur un vaisseau anglais dans la dernière guerre, lesdits deux volumes prêtés par M. l'abbé de Targny au cardinal Dubois avant sa mort. Ces deux précieux et rares volumes avoient été égarés et on les avoit cru perdus, ou plutôt on avoit cru que le cardinal Dubois, pour faire plaisir aux Anglois, les leur avoit restitués. Heureusement ils se sont retrouvés l'année dernière, à l'inventaire de feu M. de Lisle, premier géographe du Roy, à qui le cardinal Dubois les avoit sans doute remis ou fait remettre. La veuve dudit sieur de Lisle les a voulu présenter au Roy lui-même, le 8 de ce mois, et M. l'abbé Bignon les a rapportés de Versailles, le présent jour 31 décembre. Il y a parmi les papiers de la Bibliothèque une déclaration par-devant notaires de la veuve de Lisle sur cette affaire (2). »

(1) *Lettres de l'abbé Bignon*. Ms n^o 27, f^o 1. Bignon, choisi pour le poste de bibliothécaire à la fin de 1718 et nommé officiellement le 15 septembre 1719 (Voir Léopold DELISLE, *Cabinet des Mss*, p. 332, n. 2 et p. 358), n'avait jamais vu ces atlas qu'il pensait avoir quitté la Bibliothèque après le 1^{er} septembre 1715 et avant le 5 novembre 1718; c'est pourquoi il se représente l'*Hiberniæ Delineatio* comme un volume semblable aux Atlas de baronnies. De ces atlas il ne connaissait même pas les titres, car ceux-ci lui auraient indiqué que les atlas ne contenaient que des cartes d'Irlande.

(2) JOURDAIN et OMONT, p. 27. — L'abbé Jourdain cite sans doute de mémoire la date du don de M. de Valincourt, qui est de 1709, d'après les *Mémoires* de BOIVIN (Cf. supra, p. 25, n. 2). On remarquera que seuls les atlas manuscrits semblent ici avoir été prêtés à Dubois, alors que Bignon croyait qu'on lui avait confié aussi l'*Hiberniæ Delineatio*.

Cette fois, les atlas avaient terminé leurs pérégrinations, sauf pour une courte absence en 1908. Mais si les alertes de Bignon n'avaient pas été justifiées, plusieurs fois, dans le cours de deux siècles, ses successeurs allaient avoir à défendre les atlas quand les archivistes anglo-irlandais surent décider le gouvernement britannique à entreprendre des démarches officielles pour les acquérir.

Les premières de ces démarches furent sans doute celles mentionnées par les bibliothécaires de l'abbé de Louvois, quand, moins de dix ans après la prise de l'*Unité* (1), on essaya d'acheter les atlas argent comptant. Aucune trace, naturellement, sauf le récit de Bignon, n'est restée de ces tentatives qui ne nécessitèrent aucune correspondance.

La légende des atlas donnés en présent par Dubois aux Anglais lorsqu'il négociait le traité signé le 4 janvier 1717, mérite d'être examinée, ne fut-ce qu'en raison des causes de sa formation. Les négociations pour le traité eurent lieu en 1716; et la mission de Dubois en Angleterre en 1717-1718. Or, l'abbé Jourdain écrit dans son *Mémoire historique sur la Bibliothèque du Roy* : « On savoit bien que M. l'abbé de Louvois l'avoit (le recueil des cartes) fait porter en 1718 au Palais Royal chez M. l'abbé du Bois, qui a été depuis cardinal (2). » Cette date aurait rassuré Bignon s'il l'avait connue, et il paraît bien, à lire l'abbé Jourdain, qu'elle était notée dans les registres de la Bibliothèque. Elle lui aurait au moins donné à penser que les diplomates de la Triple Alliance ne s'inquiétaient guère des cartes d'Irlande. C'est d'ailleurs ce que confirme la correspondance politique de 1716 et celle de la mission de Dubois : on n'y trouve aucune allusion à ces cartes, alors qu'elle est si riche en détails de toutes sortes sur les moindres sujets (3). On peut donc se demander comment « des gens instruits » avoient pu dire à Bignon, en novembre 1725, qu'ils « sçavoient certainement » que les atlas avaient été remis par Dubois « aux agents d'Angleterre », et

(1) L'abbé de Louvois mourut le 5 novembre 1718. Il était depuis le 21 août 1691 « maître de la librairie, intendant et garde du Cabinet des livres, manuscrits, médailles et raretés antiques et modernes et garde de la Bibliothèque de Sa Majesté ». (FRANKLIN, *Anc. bibliothèques.*, II, 186.)

(2) Préface au *Catalogue des Livres imprimez de la Bibliothèque du Roy*.

(3) Archives des Affaires étrangères. Correspondance politique (Angleterre) aux années indiquées.

comment Bignon put les croire. Le *Mémoire historique* nous apprend les causes de cette nervosité :

« On fit là-dessus (sur l'absence des atlas dans les papiers de Dubois) plusieurs conjectures assez mal fondées; la Vérité est que le Cardinal l'avoit communiqué à M. de Lisle, le géographe, et que celui-ci comme les livres n'étoient pas estampillés, ne sachant à qui ils appartenoint, les avoit gardés jusqu'à sa mort, sans s'embarrasser de les remettre aux héritiers du cardinal; ce fut un bonheur car ces deux volumes auroient été vendus à l'étranger (1). »

Ces volumes non estampillés, prêtés d'une manière assez peu régulière, ces volumes qu'on savait que les Anglais désiraient, prêtés à l'homme le plus capable de les leur donner, et mieux encore de les leur vendre, ces volumes dont Dubois avait ajourné la restitution, et qu'on ne retrouvait point dans son héritage, il ne fallait pas un grand effort d'imagination pour les supposer partis pour jamais au delà de la Manche, et si leur enlèvement se trouva n'être qu'un roman, il faut convenir qu'il y avait de grandes chances pour qu'il fût une irréparable réalité.

La tentative suivante, qui se placerait vers 1774, n'a pas laissé plus de trace que les deux premières dans nos archives diplomatiques; et elle n'est connue que par ce récit que le deputy surveyor general d'Irlande, Handcock, en fit à la Commission d'enquête de la Chambre des Lords en 1790, et à la Commission d'archives de 1812, chargées l'une et l'autre d'examiner si des copies des cartes de Paris pouvaient être admises comme documents authentiques (2) :

« Quand le colonel (le feu Lord de) Blaquiere, était de la suite de Lord Harcourt en France, après la paix de 1763, il remarqua certaines copies du plan (Down Admeasurement) des terres confisquées en Irlande, pendant la Rébellion de 1651..., déposées dans la bibliothèque du Roi de France... Quand le colonel Blaquiere fut secrétaire irlandais de Lord Harcourt, vers 1774, il décida le gouvernement à s'intéresser à une demande de restitution de ces cartes adressée à la France; et d'après ce qu'on m'a dit, on réussit, du moins en apparence, à tel point qu'il

(1) V. I. 29, n. 2 et Bibl. D, 2.

(2) Sur ces commissions et sur Handcock, (Cf. supra I, 322).

fut ordonné de les livrer; mais soit par accident, soit volontairement, il se trouva qu'elles avaient « été égarées » dans l'intervalle. (On dit, en privé, qu'elles avaient été mises entre les mains d'artistes français pour leur permettre d'établir, d'après elles, une carte complète de l'Irlande pour l'usage de ce pays-là) (1).»

La déposition est précise, et d'un témoin sinon oculaire du moins auriculaire. Handcock était substitut du surveyor-general depuis avril 1773 et n'avait quitté l'administration qu'en 1798. Il était donc à Dublin au temps du secrétariat de Blaquiere (2), et nul ne pouvait être plus curieux de ce que le colonel savait des cartes de Paris que le chef d'un service où l'on n'a jamais pu se résoudre à croire que les atlas de Petty étaient pour toujours dans la Bibliothèque du Roi de France. Il est même fort possible que des entretiens avec Handcock aient suggéré à de Blaquiere de demander qu'une démarche diplomatique fût faite à Paris pour obtenir la « restitution » des atlas. La tentative daterait de ce temps et Handcock a dû être des premiers à en connaître l'échec. Il est donc vraisemblable qu'une telle tentative a eu lieu, puisque Handcock était bien placé pour le savoir et qu'il n'avait aucune raison d'intérêt ou de vanité pour inventer toute cette histoire. Mais ce qui est invraisemblable, c'est la manière dont se serait terminée la démarche : promesse de donner les atlas, puis refus déguisé sous le mensonge de leur disparition. En lisant plus loin la correspondance de 1786, conservée aux Affaires étrangères et relative à une semblable demande, on comprendra qu'une pareille promesse ne put être faite par aucun fonctionnaire qualifié pour prendre cette décision. Quant au prétexte de la disparition, on n'aurait jamais commis l'inconvenance de l'invoquer dans une réponse à un représentant diplomatique accrédité près du gouvernement français alors que tout le monde savait que les atlas étaient à la Bibliothèque, qu'ils en étaient même l'une des curiosités que les visiteurs avaient coutume de demander à voir, et que le catalogue publié en

(1) *Public Records Report, Ireland, 1811-1825*, I, 495.

(2) John de Blaquiere, colonel de dragons, était venu à Dublin, avec le nouveau vice-roi, Lord Harcourt, en 1772. Fils de huguenots français, émigrés après la révocation de l'Édit de Nantes, « satellite infiniment plus intéressant que son chef » (FROUDE, *18th Cent.*, II, 158 et passim) il séduisit les Irlandais par sa hardiesse et s'identifia si bien avec leur pays qu'il y resta après avoir quitté le Castle. Il joua un rôle éminent dans le Parlement irlandais jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

1739 contenait dans sa préface une notice témoignant de l'importance qu'on leur attribuait (1). Ces invraisemblances et l'absence dans la correspondance politique des Affaires étrangères de toute trace de la démarche contée par Handcock donnent à penser qu'il ne dut y avoir que des sondages sans aucun caractère officiel, faits peut-être par quelque attaché de l'ambassade britannique; et il est bien possible que l'enquêteur ait obtenu d'abord une réponse polie et évasive d'aspect encourageant, mais qui n'engageait à rien et qu'un étranger peu familier avec la langue française pouvait de très bonne foi prendre pour une promesse. En fin de compte, on reconnut qu'il n'y avait aucune chance de réussite; on renonça à entreprendre une démarche diplomatique vouée d'avance à l'insuccès : l'imagination des archivistes anglo-irlandais déçus fit le reste.

III

LA NÉGOCIATION DIPLOMATIQUE DE 1786

La première démarche diplomatique anglaise touchant les atlas et qu'on puisse suivre dans les archives de notre département des Affaires étrangères, est celle du printemps de 1786.

L'atmosphère est alors singulièrement favorable. Les relations franco-anglaises sont pacifiques et amicales; Eden vient d'arriver à Paris (2) pour préparer avec Vergennes le traité de commerce qui sera signé le 26 septembre. Bibliophiles et bibliothèques échangent des livres d'art et des ouvrages scientifiques: Lord Bute envoie à Buffon l'œuvre botanique en neuf volumes (3)

(1) Cf. plus bas, p. 34, les « Observations » de Bérjot, 2^o.

(2) La lettre royale l'accréditant comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire est du 22 mars 1786 (Aff. Etr., Corr. pol., Angl. vol. 555, f^o 291).

(3) D'après une lettre de l'ambassadeur de France à Londres, Barthélemy (25 avril 1786), l'ouvrage avait été offert par Lord Bute à Buffon (*Ibid.*, vol. 556, f^o 83). Une lettre de Lenoir (23 mai 1786) dit que la Reine d'Angleterre l'envoya à Buffon qui l'offrit à la Bibliothèque du Roi (*Ibid.*, f^o 235). Enfin une troisième version se trouve dans une « Note des principaux ouvrages envoyés en présent à la Bibliothèque du Roi depuis le mois de mai 1775 », rédigée le 18 janvier 1788 par l'abbé DES AULNAYS, garde des Imprimés (Arch. Nat., O, 609, n^o 35) qui explique ainsi l'origine de cet ouvrage : « 1785. J'oubliais les plantes de la Grande-Bretagne, in-4, 9 volumes, figures enluminées. Cet ouvrage dédié par Lord Bute à la Reine est singulièrement rare. C'est M. de Bute qui en a fait présent à la Bibliothèque du Roi. »

qu'il a composée et dont il n'a fait tirer que douze exemplaires; le duc de Marlborough offre au roi de France et au comte d'Artois le « Cabinet de ses pierres gravées » (1); le secrétaire de la trésorerie George Rose va faire tenir à l'ambassadeur français l'édition du texte, puis des feuilles du fac-simile, du *Doomsday Book* (2).

L'ambassadeur d'Angleterre remet donc une note aux Affaires étrangères, demandant pour son gouvernement les deux atlas de cartes de baronnies de Sir William Petty. Et le 6 avril, M. Lenoir, administrateur de la Bibliothèque du Roi (3), consulté, envoie aux Affaires étrangères des « Observations » qui lui « ont été administrées en grande partie par M. Béjot, garde des manuscrits de la Bibliothèque (*sic*) du Roy, homme exact et vigilant, et recommandable pour ses connoissances et ses anciens services » (4). C'est une page qui vaut d'être entièrement reproduite.

« OBSERVATIONS

« 1^o Les deux premiers volumes en question sont marqués de l'Estampille de la Bibliothèque du Roy. Ce seroit ouvrir la porte aux abus, que de laisser sortir de ce dépôt ceux qui por-

(1) Le 12 novembre 1785, M. Lenoir avait chargé l'ambassadeur de France à Londres d'acheter cet ouvrage pour la Bibliothèque du Roi (Cf. lettres de Barthélemy du 25 avril 1786 et d'Eden du 19 du même mois; Aff. étr. *Ibid.*, f^o 83 et 74). La « Note » déjà citée de l'abbé DES AULNAYS dit : « 1786. — Les pierres gravées du cabinet du duc de Marlborough (*sic*) — in-f^o avec figures. Ouvrage infiniment rare et de la plus belle exécution. M. le duc de Marlborough en a fait présent. »

(2) Lettre de M. George Rose à M. Barthélemy, 10 février 1787 (Aff. étr., *ibid.*, vol. 559, f^o 127). La « Note » de l'abbé DES AULNAYS signale cette entrée : « Le cadastre de l'Angleterre, in-f^o 2 volumes. Il y manquait le facsimile. M. Rose nous l'a envoyé l'année dernière. Ces volumes ont été publiés par la Société Royale d'Angleterre et nous ont été envoyés par le célèbre chevalier Bouells, président de la Société. » Et en note : « Je ne parlerai pas ici du présent de M. Rose; c'est le plus beau qui ait été fait à la Bibliothèque; j'en ai rendu compte au ministre, etc. »

(3) J. C. P. Lenoir, ancien lieutenant de police, avait remplacé Jean-Frédéric Bignon en 1781. Sa nomination avait été mal accueillie et il dut démissionner en 1790 (Cf. FRANKLIN, *Anc. Bibl.*, II, 205 et 206).

(4) Aff. étr., *ibid.*, vol. 556, f^o 28. Les Observations de BEJOT sont copiées aux f^{os} 29 et 32. Les f^{os} 30 et 31 sont un extrait — encarté dans la feuille contenant les « Observations » — du *Mémoire Hist.* de JOURDAIN, composé des paragraphes relatifs à la « Topographie de l'Irlande ». Il porte l'inscription au verso du f^o 31 : « Extract from the Preface to the Catalogue of printed Books in the French King's Library »; en outre cet extrait, d'une écriture différente de celle des « Observations », contient des graphies qui décèlent un copiste anglais : autorité, auteur, Jacques 2^e; et le papier est celui qu'on employait alors à l'Ambassade d'Angleterre, plusieurs lettres d'Eden sont écrites sur ce papier au filigrane : French, avec contremarque G R. Il semble donc que cette copie devait être jointe à la note (qui n'est pas aux archives des Affaires étrangères) de l'ambassadeur, demandant les atlas.

tent cette empreinte, destinée à constater la propriété des livres appartenant à Sa Majesté.

« M. le Duc de Choiseul, ayant voulu faire passer au dépôt de la Guerre, environ cent cinquante recueils de pièces, concernant les Flandres, et ayant même déjà obtenu à cet effet, l'ordre de M. le Duc de la Vrillière, lors Ministre de la Maison du Roy, fut retenu par cette seule considération, et l'ordre ne fut point exécuté.

« 2^o Les deux volumes dont il s'agit, ayant été jugés assez précieux, pour qu'on en fit mention dans la préface historique, qui est à la tête du premier volume du catalogue, il en résulte qu'ils sont connus partout où ce catalogue est répandu, et par conséquent dans tous les pays étrangers, autant pour le moins qu'en France.

« Aussi, les curieux de tous les Pays ne manquent-ils pas de témoigner le désir qu'ils ont de les voir. Lorsqu'on leur dira qu'ils n'existent plus dans la Bibliothèque du Roy, ils s'imagineront que c'est une défaite, pour cacher le refus, parce qu'en effet il n'y a pas de Pays où le Ministère consente à un pareil sacrifice. Les autres nations sentent trop bien l'importance de ce qu'elles possèdent en ce genre.

« 3^o Ces deux volumes sont vraisemblablement les seuls que la France ait enlevés à l'Angleterre; il s'en faut bien qu'ils soient à comparer à la quantité de ceux que l'Angleterre a enlevés à la France, surtout pendant la Régence du Duc de Bedford, qui fit passer en Angleterre tous les manuscrits qui composaient la Bibliothèque des Rois Jean et Charles cinq, et celle du Duc de Berry, entr'autres le fameux manuscrit Grec, et latin, du nouveau testament, dont on n'a plus que le volume des Épîtres de saint Paul, les Anglois ayant emporté celui des Évangiles. La traduction françoise de la Bible, faite pour le Roy Charles cinq, est dans le même cas. Mais ce qui est pour le moins aussi fâcheux, c'est que la Tour de Londres est remplie des titres les plus importants des provinces de Normandie, Picardie, Guyenne, Gascogne, etc., le catalogue seul comprend deux volumes in-folio sous le titre de Roles Gascons. Qu'on demande à l'Angleterre la restitution du moindre de ces objets, il semble qu'on entend déjà les cris de toute la nation pour s'y opposer.

« 4^o Une considération plus sérieuse, et qui intéresse le Mi-

nistère, c'est qu'en cas de guerre, et si l'on voulait tenter une descente en Irlande, la connoissance de ces deux volumes seroit indispensable à celui qui seroit chargé de cette expédition (.), il n'est pas un seul petit endroit de l'Irlande qui ne se trouve dans cette Topographie. Il est donc infiniment essentiel au bien de l'État, de ne point se priver de ces volumes. C'est encore beaucoup que d'en offrir une copie. »

Le Département, éclairé par ces observations, adopta les vues de Béjot; c'était avec raison suivre les avis du spécialiste le plus compétent. Le 21 avril, on répondit au conseiller d'État Lenoir :

« J'ai mis sous les yeux du Roi, M., la lettre que vous m'avez fait l'h^r de m'écrire... Le Roi a décidé, M., qu'il serait permis à la Cour de Londres de faire prendre copie des deux volumes dont il s'agit. J'en ai donné avis à M. le Duc de Dorset, ambassadeur de S. M. Brit^e, et j'ai l'h^r de vous en prévenir, M., pour que vous veuillez bien donner vos ordres en conformité aux officiers de la Bibliothèque R^{le}. » (1)

Le 24, M. Lenoir écrivait au comte de Vergennes :

« En exécution de la décision du Roy, j'ai pris les mesures nécessaires, pour que M. le Duc de Dorset puisse faire prendre, sans aucune difficulté, copie des deux volumes manuscrits de la topographie d'Irlande, marqués de l'Estampille de la Bibliothèque Royale. L'intention de Sa Majesté est sans doute, Monsieur, que cette copie soit tirée dans le lieu même où sont déposés ces deux manuscrits, et sans déplacement. On donnera à cet effet, au copiste, toutes (sic) les facilités possibles et qu'il pourra désirer. » (2)

Le Gouvernement britannique accepta la proposition, et envoya à Paris, avec mission de faire copier les atlas, le colonel Vallancey (3) des Royal Engineers. Ce serait celui-ci, d'après

(1) *Aff. Etr.-Ibid.*, f^o 75. Ceci doit être un brouillon; plusieurs corrections et les abréviations le donnent à penser.

(2) *Ibid.*, f^o 82.

(3) Le colonel Charles Vallancey (1721-1812) est connu surtout comme celtomane; c'est lui qui donnait « l'irlandais moderne comme interprétant les racines primitives du punique et de l'algonquin » (G. DOTTIN, *Antiq. cell.*, p. 137). Le bon D. O'SULLIVAN, qui n'était pourtant pas bien exigeant sur ce chapitre, mais qui dénonçait tout de même comme une « erreur » de « regarder les Irlandais et les Phéniciens comme le même peuple », rangeait

la déposition de Handcock devant les Commissions d'enquête de 1790 et de 1812, qui aurait eu l'idée d'une telle copie; car, ayant trouvé les cartes de baronnies dans le catalogue de la Bibliothèque du Roi, il aurait représenté à son gouvernement la nécessité, si l'on ne pouvait obtenir les originaux, d'en prendre des copies « pour compléter les lacunes des surveys, dont treize volumes in-folio furent détruits en tout ou partie, dans un incendie accidentel en 1711 » (1). D'après d'autres auteurs, Vallancey ne suggéra pas de demander la cession des originaux, mais seulement l'autorisation de faire des copies; ainsi, M. Wood, croyant à bon droit pouvoir se baser sur un rapport du Conservateur des Archives irlandaises, écrit qu'« en 1787, le colonel Vallancey, R. E., induisit le Gouvernement à faire des démarches auprès du Gouvernement français, pour que celui-ci permit de faire des copies, et le consentement ayant été donné, il (Vallancey) fut autorisé à faire faire le travail » (2). L'erreur de date est flagrante, puisqu'on a les lettres officielles faisant cette demande en 1786. Il reste à voir si c'est bien Vallancey qui eut l'idée de ces démarches et ce qu'il suggéra. Tous les documents déjà reproduits montrent que l'on s'inquiétait à Dublin et à Londres d'obtenir la « restitution » des atlas alors que Vallancey était encore à la nursery; et ils montrent aussi que l'idée de copier les cartes fut suggérée par les bibliothécaires français. Tout ce qu'on peut raisonnablement attribuer à Vallancey, c'est d'avoir recommandé d'accepter cette proposition; le témoignage de Handcock donne d'ailleurs l'impression qu'il en fut ainsi, et l'on conçoit aisément qu'un officier du génie, topographe par profession et curieux de documents irlandais par goût, ait donné un tel conseil.

déjà Vallancey parmi ceux « dont le zèle inconsidéré a tant nui à ces études » — c'est-à-dire aux études celtiques. (*Irlande. Poésie des Bardes*. Paris, 1853; p. 63 et 50). — Vallancey s'était fait connaître en 1769 par son inspection des fortifications d'Irlande, qui avait révélé l'état d'abandon des défenses côtières. (FROUDE, *18 th Cent.*, II, 85). En 1772, il avait publié à Dublin : *An essay on the antiquity of the Irish language, being a collation of the Irish with the Punic language*; et depuis lors, nombre d'études du même genre dans l'ouvrage *Collectanea de Rebus Hibernicis*.

(1) *Pub. Rec. Rep. Irl.*, I, 495 et seq.

(2) *Guide*, p. 151. HARDINGE écrit que « le colonel Vallancey, R. E., fut engagé, à grands frais, en 1791, pour en faire des copies » (*Surveys*, II, 32); ce qui ne l'empêche pas de dater ces copies, à la page suivante, de 1790 et 1791 (Cf. aussi FITZMAURICE, p. 66).

IV

LA MISSION DU COLONEL VALLANCEY

L'époque où Vallancey vint à Paris varie beaucoup suivant des auteurs qu'on pourrait croire bien informés. Sur sa méthode de travail, on ne connaissait jusqu'ici que ce qu'en dit à l'enquête de 1812 le major Taylor qui l'avait accompagné à Paris : Taylor copia lui-même un des volumes, tandis que l'autre était copié par un Français en présence des deux officiers britanniques (1).

Mais deux documents restés oubliés dans un carton des archives de la Maison du Roi relatives à sa bibliothèque (2) montrent Vallancey installé en mars 1787 à l'Hôtel des États-Unis, rue de Gaillon (il était arrivé à Paris avant la mort de Vergennes, c'est-à-dire avant le 13 février de cette même année,) travaillant à la Bibliothèque avec plusieurs secrétaires et artistes, et employant — ou voulant employer — une méthode de calque direct.

Le premier de ces documents est une lettre (3) adressée par le colonel au baron de Breteuil, alors ministre de la Maison du Roi.

« Monseigneur,

« Je suis arrivé ici, envoyé de la part du Roi de la Grde-Bret. pour copier quelques anciennes cartes d'Irlande, dont S. Exc^{ce}., M. le Duc de Dorset m'a fait obtenir la permission de Sa Majesté très Chrétienne. En conséquence, Mons^r. Le Noir m'a honoré d'un Ordre pour le Bibliothécaire, afin qu'il m'assistast autant qu'il serait en son pouvoir, conformément aux règles de la Bibliothèque.

« Je prends la liberté de vous représenter, Monseigneur, qu'il m'est tout-à-fait impossible de remplir l'objet de ma mission dans la Bibliothèque du Roi.

« 1^o Les cartes ne peuvent point se copier comme un manus-

(1) Cf. The Report of the Committee, etc. (*Pub. Rec. Rep. Ire.*, I, 495-500).

(2) La Bibliothèque était partie de la Maison du Roi, et ne dépendait que du Secrétaire d'État, Ministre de la Maison du Roi. Un mémoire du 18 septembre 1788, intitulé « Bibliothèque du Roy et Imprimerie Royale » (Arch. Nat., O¹ 609, n^o 362), dit que « Louis XIV, par un arrêt du 21 août 1691, a déclaré expressément qu'il retenoit sa Bibliothèque (*sic*) sous son autorité immédiate et celle du Secrétaire d'État de sa Maison ».

(3) Arch. Nat., O¹ 609, n^o 349.

cript, il faut tracer les lignes sur le papier à l'aide des rayons du soleil ou d'un flambeau, dont la réflexion se fait à travers un verre construit pour cet usage.

« 2^o Les cartes sont au nombre de 350. La Bibliothèque du Roi n'est ouverte que deux fois la semaine au Public depuis 9 heures jusques à midi, et quoique par une grâce extraordinaire de Monsieur Le Noir, j'ai obtenu la permission de m'y rendre tous les jours depuis 9 heures jusques à midi expressément pour l'objet de ce travail : il me sera impossible d'en compléter la copie en douze mois, ce que je pourrais faire en deux, si j'étais placé dans une situation convenable.

« Ces circonstances soumises à votre considération, Monseigneur, j'ose prendre la liberté de m'adresser à vous pour vous supplier de me dispenser des règles d'usages de la Bibliothèque du Roi, dans cette occasion, et que je puisse avoir la permission de transporter ces cartes dans mon logement (qui est près de la Bibliothèque) et où j'ai toutes les commodités nécessaires pour hâter l'exécution de cette mission.

« Je suis avec respect Monseigneur

« Votre très humble et très
obéissant serviteur

« Charles VALLANCEY

« Colonel Ingénieur dans
le service de Sa Majesté
de Grande-Bretagne.

« Hôtel des États-Unies (*sic*)

« Rue de Gaillon

« 14 mars 1787. »

La requête fut transmise à M. Lenoir, qui recommanda ainsi d'y répondre par un refus (1).

« Bibliothèque du Roy « (?Versailles) 19 mars 1787

« Monsieur,

« M. le Colonel Vallencey fait auprès de vous une tentative

(1) Arch. Nat., O 609, n^o 348.

pour laquelle il s'était déjà adressé vainement à feu M. le Comte de Vergennes. Ce Ministre à qui j'avais représenté, que les règlements s'opposaient à ce que les cartes et manuscrits, dont le roi avoit permis de prendre des copies, ne fussent portés hors du Dépôt, dont ils ne sont jamais sortis, depuis qu'ils y ont été remis, avait reconnu la justice de mes représentations, et sur les instances de M. le Duc de D'Orset, j'ai dû annoncer au Colonel Vallencay, qu'il lui serait donné toutes les facilités possibles pour remplir sa mission, sans que les cartes sortissent du dépôt.

« Hier, j'ai été informé par M. Béjot, garde des manuscrits, qu'à plusieurs fois différentes, le Colonel Vallencay avait eu accès dans le Cabinet des manuscrits, avec liberté d'y employer sous les yeux d'un officier de la Bibliothèque, des copistes, graveurs et autres personnes nécessaires à l'objet qu'il est chargé de faire exécuter.

« M. Béjot lui a offert tous les matins depuis 9 heures, jusqu'à 1 heure après-midi et même le soir jusqu'à la fin du jour, ainsi son travail peut être promptement et bien suivi; il ne peut être interrompu par le public, que deux jours de la semaine, où le dépôt lui est ouvert, depuis 9 heures jusqu'à midi.

« Mais, Monsieur, quand les réglemens ne repousseraient pas les nouveaux efforts du Colonel Vallencay, je ne dois pas dissimuler, que des raisons politiques demandent peut-être qu'un étranger chargé d'un travail auquel il met de l'importance, y soit exactement surveillé. Les cartes et manuscrits dont il s'agit, s'ils ont été enlevés aux Anglais, sont bien peu de chose, en comparaison des manuscrits que cette nation a enlevés à la France. Et si l'on considère que les cartes déposées au Cabinet des Manuscrits, sont tellement fidèles et conformes à la situation des côtes d'Irlande, que dans le cas d'un projet de descente, leur connaissance ne serait pas moins utile que nécessaire à nos généraux, on conviendra que la moindre altération qui serait faite sur ces cartes, et que malgré toutes les précautions on ne pourrait éviter (si on les perdait de vue), en ferait perdre le prix et l'avantage.

« J'ose donc vous supplier de ne pas admettre d'autres facilités que celles que le Colonel Vallencay a obtenues jusqu'à ce jour et M. Béjot dont la prévenance n'est pas moins connue que l'attention scrupuleuse à ses devoirs, m'a déclaré qu'il ne pouvait

plus garantir des pièces de ce genre, dès qu'une fois elles auraient été éloignées de ses yeux.

« Je suis avec respect,
« Monsieur
Votre très humble et
très obéissant serviteur.

« LENOIR. »

Ces lettres précisent bien l'époque et l'atmosphère. Elles établissent que Vallancey était à Paris avant la mi-février 1787, date de la mort de Vergennes et à un moment où la santé de celui-ci lui permettait encore de s'occuper des affaires. Cependant, les termes mêmes de la requête du 14 mars donnent l'impression que le travail de copie était alors peu avancé; si peu avancé qu'il fût, il est extraordinaire que Vallancey ait pu croire à ce moment que les atlas contenaient 350 cartes. D'ailleurs, pour avoir formulé une demande à laquelle il fut répondu — il ne pouvait en être autrement — par un refus (1), il fallait qu'il n'eût pas donné plus d'attention au milieu où il travaillait qu'aux atlas qu'il devait copier.

Il avait certes résolu de se rendre sympathique, et pour cela, il avait offert à la Bibliothèque les trois volumes terminés et les trois premiers fascicules du quatrième volume de son recueil *Collectanea de Rebus Hibernicis*, que l'abbé des Aulnays appelle une « Histoire Mélangée de l'Irlande ». (2) Mais il attachait une si grande importance aux atlas — la lettre de Lenoir en témoigne — qu'il se rendit suspect dans un milieu où la légende du cardinal Dubois et les alarmes de Bignon n'étaient nullement oubliées, et où Bérault avait eu à rédiger ses « Observations » pour sauver le manuscrit tout juste un an auparavant. On crut donc nécessaire de surveiller de près ces officiers étrangers et leur personnel. D'ailleurs, les bibliothécaires de ce temps devaient sans cesse défendre les ouvrages dont ils avaient la

(1) En haut de la première page de la lettre de Lenoir est la mention : « M. R. M. Vallancey. Permission de copier chez lui les cartes d'Irlande. Ref(us). Rep. et écr. (un mot illisible) le 21 mars 1787. »

(2) La note déjà citée de l'abbé des Aulnays porte à l'année 1787 : « Histoire mélangée de l'Irlande, in-8°, 3 vol. avec 3 (mot illisible) du tome 4. Cet ouvrage est de M. Valencay qui me l'a remis. »

garde contre les emprunteurs de toutes sortes et de tous pays, munis des meilleures et des plus pressantes recommandations de diplomates et de grands seigneurs, si bien que l'on devait estimer livres et manuscrits suffisamment protégés par « l'usage de n'en point prêter pour sortir hors Paris, sans de fortes raisons » (1).

Dans le cas des énormes atlas de Sir William Petty, on ne craignait évidemment pas de les voir disparaître dans les bagages de Vallancey et de Taylor. Mais on ignorait à la Bibliothèque la valeur des cartes de baronnies comme cadastre des propriétés foncières : on imagina donc que le colonel était venu avec des préoccupations d'ordre militaire. Et l'on redouta une destruction partielle ou une altération des cartes dans le but de les rendre inutilisables pour un débarquement en Irlande. Que si cela nous semblait assez puéril aujourd'hui, la cause n'en pourrait être que l'ignorance de l'état d'esprit du temps. Depuis un siècle, chaque complication diplomatique avec l'Angleterre suscitait des projets de descente en Irlande, et beaucoup n'émanaient pas de songe-creux. Des Irlandais en étaient souvent les auteurs; car les Irlandais étaient nombreux en France, prêtres et officiers. Le chapelain même de la Bibliothèque du Roi était alors un O'Sullivan (2). Coïncidence qui n'est peut-être pas due au seul hasard, au mois d'octobre 1786, un « M. de Kendall, Colonel Irlandois au service de France, demande la permission de faire copier deux volumes de *Petit, Survey of Ireland*, qui se trouvent dans la Bibliothèque du Roi », et Lenoir s'appuyant sur l'autorisation donnée six mois plus tôt à l'ambassade d'Angleterre donne un avis favorable (3). Quand on se souvient du rôle de l'Irlande dans la politique internationale depuis le commencement des temps modernes, quand on pense aux tentatives que fera bientôt le Directoire, on conçoit que la seule carte détaillée assez exacte qui existât de l'Irlande ait été considérée au XVIII^e siècle comme un document militaire unique, comme une manière de secret d'État; et ce qui paraît surprenant, ce n'est pas qu'on ait refusé à Vallancey l'autori-

(1) Lettre de l'abbé des Aulnays, du 2 novembre 1789 (Arch. Nat., O¹, 609, n^o 378).

(2) Cf. Arch. Nat., O, 609, n^{os} 211 et 212.

(3) La lettre de Lenoir (*Ibid.*, n^o 344) est du 31 octobre 1786; on écrivit à M. de Kendall le 4 novembre 1786, vraisemblablement pour lui donner l'autorisation; mais rien ne permet de croire qu'il mit cette autorisation à profit.

sation de faire copier les atlas hors de la Bibliothèque, c'est plutôt qu'on l'ait autorisé à les copier, même sur place.

Le temps que durèrent les travaux de copie est inconnu. La lettre de Vallancey au baron de Breteuil indiquait une année comme un délai d'une longueur indue et l'on peut supposer qu'ils ne durèrent pas davantage. Les cartes furent présentées à la Chambre des Lords irlandais en 1790. Celle-ci les fit examiner par une Commission technique; les conclusions du rapporteur — qui n'était autre que Handcock — furent défavorables au projet de donner à ces cartes la valeur de documents officiels authentiques, et la Chambre des Lords après « une longue et minutieuse comparaison » des cartes de Vallancey et des cartes originales de Petty encore existantes adopta ces conclusions. Une grosse dépense avait été faite pour un assez maigre résultat documentaire et un résultat pratique nul. (1)

V

LE DERNIER DÉPLACEMENT DES ATLAS

Les surveyors anglo-irlandais n'acceptèrent pas cet échec. Dans le monde des bureaux cadastraux se perpétua une agitation pour obtenir de nouvelles démarches diplomatiques.

L'amertume de la déconvenue de la fin du XVIII^e siècle explique pour une part l'aigreur du vieux Handcock, qui avait passé par plus d'alternatives d'espoir et de désillusion qu'aucun autre depuis le temps de Blaquiere jusqu'à la Commission de 1812, commission où ses collègues étaient plutôt favorables à l'emploi officiel des cartes de baronnies, là où celles de paroisses faisaient défaut.

La rancœur des surveyors a été exprimée avec une violence ingénue par un certain Edmund Hyde Hall, dans une analyse du Down Survey, analyse du reste intéressante bien que fort peu impartiale quand il s'agit des Irlandais ou des Français. W. S. Mason, secrétaire du Board of Public Records, la publia en 1816 dans le deuxième volume de son *Statistical Account*, et il faut lui savoir gré de nous l'avoir conservée. « Le sort de ces

(1) Cf. infra p. 121.

copies, dit Hall (entendant par là les cartes de baronnies B. N.), fut d'arriver en la possession du roi français, à la suite de leur capture par un corsaire français, comme elles allaient en Angleterre. Avec une jolie mesquinerie (with sufficient meanness) elles furent gardées, remarquable contraste avec la manière de faire du Gouvernement britannique dans une circonstance semblable (1). »

Les archivistes anglo-irlandais continuèrent à surveiller les événements politiques capables de leur donner quelque espoir. Il m'a été dit qu'une démarche nouvelle fut faite sous Louis-Philippe au temps de la première Entente Cordiale, peut-être à la suite de la visite de la reine Victoria au château d'Eu en 1843. Mais les bibliothécaires auraient invoqué le précédent dû à l'énergie de Béjot. Quoi qu'il en soit, je n'ai trouvé aucune trace d'une telle tentative.

Au contraire, il est certain que la seconde Entente Cordiale fut l'occasion d'une nouvelle demande, tout juste deux cents ans après la prise de l'*Unité*. La tradition était bien établie, qu'un document une fois entré à la Bibliothèque Nationale ne peut plus jamais être cédé à un autre possesseur. Mais les cartes du Down Survey, si elles sont encore et pour toujours un trésor bibliographique unique, le seul exemplaire complet de la première carte scientifique de l'Irlande, n'ont plus de valeur militaire ou maritime, et personne ne saurait les considérer comme des documents secrets. M. Omont, pour défendre le précieux dépôt, n'aurait pas à recourir aux martiaux arguments de Béjot. Et le gouvernement de la République peut se montrer moins intransigeant que celui de Louis XVI.

Le 15 juin 1907, les atlas de baronnies partirent pour Southampton, prêtés à l'Ordnance Survey qui photographia admirablement chaque feuille, dans le même format que l'original. Le 14 septembre suivant, ils reprenaient leur place parmi les manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Ce fut leur deuxième et ce sera sans doute leur dernier « imram ».

(1) HALL (*Analysis D. S.*), p. XIV, n. Il conte l'histoire de cartes du golfe du Mexique et des îles espagnoles prises par un vaisseau anglais, remises à Londres au cartographe Arrowsmith « afin d'être copiées et publiées pour le bien de tout le genre humain » et ensuite renvoyées au gouvernement espagnol, qui les avait fait lever par « deux vaisseaux admirablement montés en hommes de science, etc., et qui y furent employés pendant sept ans ».

CHAPITRE III

LES ATLAS PAR BARONNIES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE (Description et étude géographique)

I

DESCRIPTION DES ATLAS

La collection des cartes dites de baronnies, que conserve la Bibliothèque Nationale de Paris, forme deux lourds atlas, catalogués au département des Manuscrits sous les n^{os} 1 et 2 du Fonds Anglais (ancien fonds n^{os} 8387² et 8387³); ce sont deux albums, reliés en cuir, format à l'italienne, de 564 mm. de long sur 420 de haut.

Ces cartes étaient déjà reliées quand elles furent prises par Le Dée; en effet, les États de la Cargaison indiquent, celui du 11 mars, 6 et celui du 22, 5 atlas, alors qu'il n'y est question que de « 6 grandes cartes géographes (*sic*), en papier sur toile »; ce ne pouvaient être nos cartes de baronnies qui ne portent aucune trace d'entoilage. On a vu de même que Boivin en 1709, Bignon en 1725, Jourdain en 1727, parlent tous de « gros volumes » et non de cartes détachées; et Léopold Delisle, qui avait en mains tous les documents, spécifie que M. de Valincourt donna à la Bibliothèque Royale « deux grands volumes dans lesquels on avait relié les cartes » (1). Si l'on rapproche de ces témoignages les États de la Cargaison, on en déduira que la reliure avait été faite en Irlande et l'on a vu que ce fut sans doute du vivant même de Sir William Petty (2). Mais cette reliure pri-

(1) L. DELISLE, *Cabinet des Mss.*, I, 333.

(2) Cf. *supra*, p. 8.

mitive n'existe plus; celle d'aujourd'hui date du temps de Louis XVIII. C'est une de ces reliures de basane, avec dos recouvert de maroquin rouge qui, sous la Restauration, remplacèrent les reliures de maroquin devenues trop coûteuses. Les atlas ont subi le sort commun à tous les volumes ainsi reliés : les mors se sont rapidement coupés, de sorte qu'à une époque récente (les gardes en témoignent) il a fallu refaire encore les reliures; mais les dos et les plats ont été conservés et collés sur la reliure nouvelle. Celle-ci, malheureusement, est déjà en assez mauvais état.

Les dos, sans nerfs, sont divisés en six compartiments, dont le premier porte l'initiale du Roi : deux L en bâtarde moderne affrontés et surmontés de la couronne royale. Le second contient le titre anglais :

DOWN SURVEY
OF
IRELAND
BY
SIR W^m PETTY K^t

BARONIES

Sur le troisième compartiment est indiquée la tomaison, respectivement « 1 » et « 2 », en chiffres arabes. Dans le quatrième, on a donné le titre en français :

CARTES
DES
BARONNIES
D'IRLANDE

Le cinquième est orné d'une grande fleur de lys, et le sixième répète le double L couronné du premier. A chaque angle des compartiments (sauf de ceux où sont les titres), est une fleur de lys, la pointe dirigée vers le centre. La tête et la queue du dos ont un bandeau de petits motifs rappelant les fleurs de lys. Les plats intérieurs et extérieurs sont entourés d'un sobre ornement gaufré.

Le relieur a ajouté à la fin du premier volume, avant la feuille

de garde, une feuille d'un papier blanc, naturellement différent de celui des cartes, dont le filigrane est composé des majuscules B R séparées par un triangle, et d'une corne d'abondance; l'ensemble des lettres a 60×17 mm. et la corne $22 \frac{1}{2} \times 46$. C'est la seule feuille non foliotée, ce qui montre qu'elle fut ajoutée quand, dans la première partie du XIX^e siècle, on remplaça la reliure.

Le premier volume se compose de 243 feuilles et le second de 233, foliotées respectivement de 1 à 243 et de 1 à 233. Ce foliotage a été fait à une époque plus récente que le dessin des cartes, mais antérieure à la reliure de la Restauration comme l'indique la présence de la feuille non foliotée qu'on vient de décrire. Il semble qu'il doit être attribué aux bibliothécaires du Roi qui cataloguèrent les atlas au XVIII^e siècle.

Le nombre des cartes devait être de 128 dans le premier volume et de 122 dans le second. Les pages destinées aux 4 cartes de provinces, aux 30 cartes de comtés et à 2 des cartes de baronnies (I, 54 et 124) — toutes cartes qui manquent — ont été reliées en blanc, et portent à leur angle supérieur droit le numéro d'ordre de ces cartes, conforme aux tables du commencement des volumes. Entre deux cartes consécutives, une feuille blanche est intercalée, précaution que le temps a justifiée : l'encre des noms écrits en gros caractères et certaines couleurs des cartouches ont fréquemment traversé le papier de la carte et taché les feuilles intercalaires. C'est en raison de la présence de ces feuilles que le foliotage du XVIII^e siècle atteint un chiffre presque double du nombre des cartes.

Le papier est, il va de soi, un papier vergé à la forme et le plus souvent de la meilleure qualité. C'est le Royal Paper dont le docteur avait constitué un stock dès le début de ses travaux; son format de 24×19 in. (609×482 mm.) a été réduit, sans doute par le rognage à la reliure; çà et là, des parties repliées prouvent que les feuilles, à l'origine, étaient plus longues et plus larges. Les feuilles intercalaires ont dû être ajoutées au moment même où furent faites les cartes, puisqu'elles sont de la même fabrication que le papier de celles-ci. Cependant, cette fabrication n'est pas uniforme : la teinte et l'épaisseur différent, et l'on verra que les divers filigranes peuvent aider au classement des cartes.

Toutes les cartes, feuilles blanches et feuilles intercalaires, portent la trace d'un ancien pli, allant du haut en bas de la feuille qu'il partage en deux parties égales, comme si l'on avait eu dessein de faire des volumes d'un format moitié moindre, comme ceux de la collection Lansdowne. Les cartes ont dû rester pliées ainsi pendant assez longtemps pour que le pli soit encore si visible; et l'on peut remarquer au verso de la carte II, 60, de larges éclaboussures d'encre fort anciennes qui s'étendent sur la moitié de la feuille et s'arrêtent brusquement à la trace de l'ancien pli, ce qui donne à penser que la carte fut laissée pliée sur un bureau qui était peut-être celui même du dessinateur. Mais les cartes n'ont jamais été reliées pliées, car aucune d'elles (1) ne porte la moindre trace d'onglet ou de collage dans la région du pli médian.

Au commencement de chaque volume, une feuille est réservée à l'inscription du titre, une de ces title-pages où, depuis le xvi^e siècle les graveurs anglais, à l'imitation des Flamands, se complaisaient à disposer des motifs architecturaux et toutes sortes d'enjolivement où fleurs et parchemins semblent avoir pris la densité des marbres qu'ils ornent. Seuls, les dessins ont été exécutés. L'absence de la lettre est d'autant plus regrettable qu'un titre — qui eut été vraisemblablement détaillé — nous aurait appris des faits aujourd'hui inconnus sur la composition et la date des atlas.

Ces dessins sont tracés avec une sûreté de main qui décèle un professionnel; mais, bien que soignés, ils sont sans finesse. Les teintes sont plutôt accentuées que vives, avec une prédominance des rouges sombres, des ocres et des bleus d'outremer; ainsi en est-il, au reste, dans la plupart des cartouches et des motifs ornementaux des cartes.

La page de titre du premier volume représente une sorte de portique en anse de panier sous lequel sont deux arcs plein cintre. Au milieu, un lion dressé de face déploie un manteau évidemment destiné à l'inscription du titre. Plus bas est un cartouche allongé, où l'on devait sans doute écrire le nom de l'imprimeur, le lieu de l'impression et la date. Des guirlandes

(1) Sauf peut-être la carte de la baronnie de Cranagh (I, 95) dont le verso porte les traces d'un papier qui y fut collé, mais ce papier n'était pas nécessairement un onglet.

de fruits sont suspendues à un ruban déroulé de la partie supérieure du manteau aux colonnes de marbre du portique.

La page de titre du second volume est beaucoup plus simple. Un ovale, dont le grand axe est dans le sens de la largeur de la page, est fait de deux branches où des feuilles vertes alternent avec des baies rouges : c'est une sorte de cadre intérieur inscrit dans un cadre rectangulaire aux angles garnis de motifs dérivés de la feuille d'acanthé et de couleur ocre.

Dans chaque atlas, ces pages de titre sont suivies de la table des cartes. En grosses capitales d'imprimerie, les mots « Hibernia Regnum » couronnent la feuille dans toute sa largeur d'un bandeau d'or métallique. La page est divisée en quatre grandes colonnes où sont inscrits, dans l'ordre des cartes, les noms des provinces en lettres d'or, ceux des comtés en rouge et ceux des baronnies en noir. A la suite de chaque nom la page de la carte est notée en chiffres arabes dans une petite colonne spéciale.

Ces tables permettent de savoir exactement ce que devait être l'atlas d'Irlande : le premier volume contiendrait le Leinster et le Connaught en 128 cartes, le deuxième l'Ulster et le Munster en 122, soit 250 cartes pour l'ouvrage entier. Pour chaque grande subdivision on donnerait d'abord une carte de la province et ensuite pour chaque comté une carte d'ensemble précédant les cartes de baronnies et autres divisions administratives similaires (1).

Mais les 4 cartes de provinces et les 30 cartes de comtés (2), dont Sir William fit un atlas gravé, manquent, ainsi que celles des baronnies de Geshill dans le King's County et de Coolavin en Sligo. Les cartes manquantes sont donc ainsi réparties :

(1) Des 214 cartes dites de baronnies dans les atlas B. N., 8 sont des cartes de « liberties ». Les 206 autres comprennent 203 baronnies proprement dites en 201 cartes les baronnies de Kerri-currihy et de Kinallea sont sur la même carte (II, 106) ainsi que celles de Carbury et d'Ibaune (II, 111); 4 territoires (Brawny en West Meath, Kilmelengurty, Ileagh et Kilnemanagh en Tipperary) et le Comté palatin de Carrickfergus (Belfast)].

(2) Le Galway et le Roscommon, qui n'eurent pas de Down Survey, ne paraissent pas dans les tables des atlas de baronnies. Mais Sir William les ajouta dans l'*Hiberniae Delinatio* qui contient les 32 comtés.

	1 ^{er} volume	2 ^e volume
Cartes de Provinces.	2	2
Cartes de Comtés.	15	15
Cartes dites de Baronnies	2	—
Totaux.	19	17
	36	

Le nombre des cartes des atlas est par suite ramené à 119 dans le premier volume et à 105 dans le second, soit en tout à 214 cartes; mais comme ce sont toutes des cartes de baronnies et que les atlas devaient contenir 216 de ces cartes, comme en outre l'une des baronnies manquantes n'a peut-être pas eu de Down Survey, les atlas B. N. nous font connaître les résultats topographiques du Down Survey de 216 baronnies sur 217 — abstraction faite de six baronnies du comté Clare que ne prévoit pas la table. C'est une collection presque complète, et de beaucoup la plus complète, des cartes où sont conservés les résultats de ce survey (1).

Les cartes — tracé géographique, lettre et ornementation — sont dessinées avec une netteté remarquable, et les lignes, les inscriptions et les couleurs n'ont que rarement été altérées par le temps.

Dans chaque carte, placé d'ordinaire à l'un des angles, un grand cartouche donne le nom de la baronnie représentée, avec, parfois celui du survey et une date. Un autre cartouche contient l'échelle graduée des distances. La plupart de ces cartouches et

(1) La comparaison avec la liste de HARDINGE (*Surveys*, II, app. E) montre que les cartes B. N. contiennent tous les résultats du Down Survey. En effet, Hardinge indique 257 baronnies et territoires, plus 9 boroughs et liberties; mais il ajoute que 44 baronnies (11 sans confiscations, 1 en Monaghan et 32 en Connaught y compris Coolavin) plus 1 « liberties » (Londonderry) n'ont pas été comprises dans le Down Survey. Celui-ci ne contenait donc les éléments que de 213 baronnies ou territoires et de 8 boroughs et liberties, soit en tout de 221 cartes. Dans les atlas B. N., manquent 6 baronnies du comté Clare, les liberties de Dublin, la baronnie Geshill (celle de Coolavin qui manque aussi n'est pas comptée par Hardinge) soit 8 cartes; il faut déduire encore 2 cartes, 4 baronnies (cf. p. 48 n. 1) étant groupées par 2; soit en tout 10 cartes en moins. Mais les atlas B. N. contiennent 3 cartes de plus que le nombre de divisions énumérées par Hardinge, savoir : 2 cartes au lieu d'une pour les liberties de Limerick, 1 pour celles de Kilmallock et 1 pour le comté palatin de Carrickfergus. Donc le nombre des divisions citées par Hardinge étant de 221, celui des cartes B. N. doit être de 221 — 10 + 3 = 214. Autrement dit les atlas B. N. contiennent tout le Down Survey sauf 6 baronnies du comté Clare, la baronnie Geshill et le détail des liberties de Dublin.

des roses des vents sont ornés, avec une gaucherie parfois amusante, de motifs qui n'ont absolument rien d'irlandais, sauf deux exceptions : une harpe (II, 74) et un drapeau rouge porté par un ange où l'on a peint une croix orange timbrée en son milieu d'une harpe d'or (I, 91). Des branches, des fleurs, des animaux malaisés à identifier — parmi ces derniers, chèvres et boucs ne reparaissent pas moins de quatre fois (I, 92 et 94; II, 11 et 119); des personnages, enfants (I, 99) ou amours (I, 91; II, 111 et 115); un certain nombre de motifs maritimes tels que bateaux (I, 119), sirènes (I, 113) ou poissons (II, 112 et 117) — voilà les sujets les plus fréquents ou les plus joliment traités; mais presque tous sont d'assez pauvres dessins. Les motifs géographiques sont rares : parfois une sphère armillaire (II, 41 et 113), plus souvent des instruments de cartographie, d'ordinaire un simple compas (I, 9, 32 et 34; II, 23 et 112).

Chose remarquable, la mer est vide de navires, de monstres marins et de poissons fantaisistes, alors qu'on en trouvera plus tard dans l'*Hiberniæ Delineatio*; c'est que les dessinateurs des cartes auraient probablement été incapables de les représenter et que les dessinateurs d'ornements ne devaient faire que les cartouches.

En effet, même un rapide coup d'œil permet de voir que les ornements et le tracé géographique ne sont presque jamais du même artiste. On trouve des séries de cartouches de la même main alors que les cartes auxquelles ils s'appliquent sont de dessinateurs différents. Ces ornements sont parfois étroitement apparentés à ceux des pages de titres; c'est ainsi que ceux des plus belles cartes (qu'on désignera plus loin par la lettre P) paraissent avoir été coloriés le même jour, avec des pinceaux trempés dans les mêmes godets que la feuille de titre du premier volume.

La plupart des cartes ont une rose des vents ornée et richement coloriée, marquant toujours le nord par une fleur de lys. Il arrive qu'on ait cherché à donner à ces roses un aspect artistique; l'une d'elles représente une petite tige portant une rose en fleur avec deux feuilles (I, 10); ailleurs, le cercle intérieur est occupé par une maison et un arbre semblables aux signes conventionnels pour les habitations et les forêts (I, 56). Mais, sauf pour quelques roses finement dessinées, dès que l'on a voulu faire plus qu'un motif géométrique, leurs ornements sont aussi

puérils que ceux des cartouches qui ne se bornent pas à de lourdes fantaisies sur le thème des rouleaux de papier à la manière flamande.

Voilà l'aspect général de ces atlas de la Bibliothèque Nationale qui sont encore tels que les fit, sinon que les voulut, le Dr Petty et dont l'étude permet de comprendre quelle œuvre cartographique il avait rêvé de réaliser.

II

TECHNIQUE CARTOGRAPHIQUE

Les cartes de baronnies participent de toutes les perfections et de toutes les faiblesses du Down Survey et de son auteur. Leur tache originelle — qui est d'être basée sur des arpentages cadastraux — est partout fortement marquée. Et parfois aussi, l'esprit pratique et réalisateur mais impatient de Petty a sacrifié la précision là où elle n'aurait pu que difficilement être atteinte. De là trois défauts essentiels dans la technique cartographique : les coordonnées géographiques ne sont pas indiquées, l'orientation des cartes n'est pas constante, et leurs échelles varient selon les feuilles dans l'énorme proportion de 1 à 8.

La question des coordonnées géographiques n'a pas à être examinée de nouveau. Les géomètres modernes eux-mêmes ne s'embarrassent pas de parallèles et de méridiens quand ils font le plan d'un domaine — à plus forte raison leurs devanciers du xvii^e siècle n'y songeaient-ils pas. Pour que les cartes de baronnies eussent des coordonnées géographiques, il aurait fallu leur donner une autre base qu'une juxtaposition de plans paroissiaux; autrement dit, il aurait fallu, sinon refaire toute la carte sur le terrain, du moins mesurer un réseau plus ou moins serré de grandes lignes, quitte à y placer ensuite les détails d'après les cartes du Down Survey. Or, le docteur n'avait pas la possibilité matérielle d'entreprendre une nouvelle exploration topographique de l'Irlande. Sur la possibilité scientifique d'une telle entreprise à cette époque un doute est permis : les cartes de

baronnies sont à peu près contemporaines des travaux de Picard et d'Auzout et l'on ne sait si Sir William a connu ces travaux, bien qu'on puisse le supposer; mais on sait qu'il n'avait pas les moyens d'en appliquer la méthode et d'employer les nouveaux instruments (1). Or, s'il avait dû établir les parallèles et les méridiens comme l'avait fait Speed, il n'y a pas lieu de regretter qu'il ait renoncé à donner des coordonnées géographiques aussi inexactes.

La variété d'orientation des cartes prive les atlas de l'homogénéité à laquelle nous sommes accoutumés aujourd'hui; mais l'inconvénient en est fort atténué par la rose des vents dessinée pour chaque carte (2). Si quelques cartes orientées d'une manière anormale auraient pu tout aussi bien être placées le nord en haut, une orientation anormale est d'ordinaire justifiée par le souci d'employer la plus grande échelle compatible avec le format du papier; ainsi, on trouva intérêt à orienter l'ouest ou l'est en haut une baronnie allongée du nord au sud. Ceci, du reste, n'a pas évité l'emploi assez fréquent de volets et de ralonges dont certaines équivalent à une et même à plusieurs feuilles.

Les échelles ont donc été choisies en partie en vue de la mise en pages. Ainsi, l'on ne s'explique guère autrement que par le désir de « meubler » la feuille l'adoption de la plus grande échelle (80 perches au pouce) pour la carte de la baronnie de Saint-Mullin en Carlow (I, 91) qui ne contient presque rien; il est vrai qu'on a dessiné à la plus petite échelle (320 perches au pouce), Kinnatalloon (II, 101) et Kinalmeaky (II, 108) dans le comté de Cork, dont les cartes, si parfaites, n'occupent respectivement que 14×18 et 17×19 centimètres au milieu de la grande feuille de format royal — parce que cette échelle suffisait pour ce qu'on avait à y inscrire. D'une manière générale, une petite échelle a été adoptée pour les très grandes baronnies — et cela est évidemment causé par les besoins de la mise en pages — de sorte que si la terre y est fort divisée, la carte devient confuse, alors même qu'on a sacrifié des détails utiles et une partie des noms de lieux.

(1) Cf. supra I, 265, n. 1.

(2) Le nord est indiqué par une fleur de lys. Souvent aussi les autres points cardinaux sont précisés par une initiale.

STATISTIQUE DES ÉCHELLES

	40	80	160	200	240	320	Totaux
Volume I :							
Leinster.		7	83	1	1	6	98
Connaught.			8			3	11
Volume II :							
Ulster.			25			21	46
Munster.	2 (1)	4	21			32	59
TOTAUX	2	11	137	1	1	62	214

(1) Plus un carton de la carte II, 64 et un de II, 68.

Les échelles des cartes sont toujours indiquées en perches irlandaises (I) et quelquefois les proportions sont expressément formulées; « A scale of 160 perches in an inch and 21 foote to the perch » (I, 31; II, 35, etc.) (2). Toujours aussi les échelles sont soigneusement tracées et d'ordinaire divisées de 40 en 40 perches avec des subdivisions toutes les 8 perches. Six échelles sont employées : 40, 80, 160, 200, 240 et 320 perches au pouce. Mais on peut pratiquement négliger l'échelle de 40 qui ne paraît que pour deux cartes de libertés (North Liberties of Limerick, II, 63; Kilmallock Liberties, II, 73) et pour deux cartons contenant des plans détaillés des South Liberties de Limerick (II, 64), et des jardins d'Any (Knockainy) (II, 68). Les échelles de 200 (I, 76) et de 240 (I, 97) ne sont employées qu'une fois chacune. Enfin, il n'existe que 11 cartes à l'échelle de 80. Déduction faite de ces 15 cartes à échelles exceptionnelles, il reste 199 cartes dont 137 à l'échelle de 160 et 62 à l'échelle de 320.

On peut donc considérer qu'un peu plus des deux tiers des cartes

(1) Dans la collection Lansdowne, 4 cartes ont l'indication : 1 mille (au lieu de 320 perches) par pouce.

(2) Deux cartes seulement n'ont pas d'échelle ou plus exactement leur échelle est dessinée mais non chiffrée : Gowran (I, 97) et Shillelogher (I, 98). En mesurant les lignes communes à ces baronnies et à des baronnies contiguës, on peut reconnaître que l'échelle de Gowran est de 240 perches au pouce et celle de Shillelogher de 160.

de baronnies sont à l'échelle de 160 ou à plus grande échelle, et moins d'un tiers à l'échelle de 320. Or, un pouce pour 160 perches irlandaises équivaut à $1/40320$ et un pouce pour 320 à $1/80640$. Il s'ensuit que les deux tiers des cartes de baronnies sont à une échelle voisine de celle des minutes de notre carte d'État-Major, et l'autre tiers à l'échelle de cette carte d'État-Major elle-même (1).

Il s'en faut de beaucoup que la proportion en nombre des diverses échelles soit la même dans toute l'Irlande. Le Leinster n'a que 8 cartes sur 98 à une échelle plus petite que celle de 160. Les quelques cartes du Connaught sont, pour les trois quarts, à cette échelle de 160. Celles de l'Ulster se répartissent à peu près par moitié entre les échelles de 160 et de 320. En Munster, les comtés de Cork et de Kerry sont presque entièrement en 320, tandis que le 160 l'emporte dans les autres comtés.

La traduction de ces faits en langage moderne, c'est que les atlas B. N. contiennent : 1^o la carte au $1/40000$ du Leinster, de la moitié de l'Ulster, d'un quart du Munster (eu égard à la superficie représentée) et d'un quart du Connaught; 2^o la carte au $1/80000$ de la moitié de l'Ulster et des trois quarts du Munster. Le reste du Connaught et du Clare manquent.

III

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

La représentation de la mer et des côtes est d'ordinaire extrêmement simple. La ligne côtière, tracée à l'encre noire, est parfois bordée d'un liseré au pinceau, gris du côté de la mer, à l'intérieur de la couleur des limites de la paroisse riveraine. Il arrive aussi que des hachures horizontales ombrent extérieurement la côte, comme dans certaines cartes flamandes et dans les cartes du Norfolk et du Gloucestershire de Speed. Dans la carte II, 94, la surface de la mer est entièrement recouverte

(1) Les levés de la carte de l'état-major français sont au $1/40000$ et la carte elle-même au $1/80000$. La carte de France du service vicinal est au $1/100000$.

d'une moirure verticale rappelant le mouvement des vagues et faite de lignes brisées en zigzags composées de petits traits horizontaux; c'est la représentation de la mer dans la plupart des cartes (entre autres dans les cartes d'Irlande), gravées par Jodocus Hondius pour Speed. Point de figures marines ornementales, comme on en trouvera dans l'*Hiberniæ Delinæatio* — à l'exception d'un vaisseau à l'entrée du port de Dublin (I, 13). La couleur bleue, aujourd'hui si universellement consacrée aux eaux, n'est jamais employée dans ces atlas pour la mer ni pour les eaux douces.

Les aspects des côtes ne sont, pour la plupart, indiqués que par des inscriptions. Ce sont le plus souvent des plages sablonneuses : strand (P. Dromiskin, I, 4), sand (P. Saint-Margaret's, I, 109); plus rarement des dunes : sandy hill (P. Rosslare, I, 112; P. Drumcliff, I, 121); parfois une précision spéciale telle que « Strand good for oysters » (id., I, 121). Mais les rochers sont figurés suivant la même technique que les montagnes. Dans la carte I, 13, les rochers verts et bruns de Bray se continuent en mer par des écueils rehaussés d'une teinte grise, comme les rochers côtiers de Monkstown et de Dalkey island, tandis que vers le N.-W. les plages sablonneuses de Monkstown et de Donnybrook sont représentées par un semis de points. Au S.-W. du Kerry, un entassement de rochers aigus : ce sont les « Rockes of Marble standing 9 Leagues into y^e sea called Skellix Rockes » (II, 122); et afin de les mettre en place, une rallonge a été collée au haut du côté gauche de la carte. La baie de Bandon est entièrement fermée vers la haute mer par une barrière de petits monts en pointe (II, 117) formant comme les dents d'une scie. La côte du Munster est d'ailleurs celle décrite avec le plus de détails; même la côte du Leinster n'en approche pas pour la précision. Aussi, dans les seules baronnies de Carbury et d'Ibaune (réunies dans la carte II, 111), on trouve : « Bantry harbour, Mintrovally Poynt, The 3 Castle Head, Mizon head, Mallivoyhead, The Alderne Head, Leamcom Harbor, Killcoe harbor, Baltimore harbour, Castlehauen harbour, Glandore harbour, Rosse harbour, Timoleague harbour ». Au port de Dingle, il est précisé que « This Harbour is 5 fatham deepe at high water », et que Ventry Harbour est « 12 fatham deepe » (II, 117). Sur la Bandon, « the tide ebs and floweth to Inishonane » (II, 111). Une note relative

à la marée est cependant donnée aussi à l'estuaire de la Boyne, dans la paroisse de Donore : « Thus fare it ebbs and flowes » (I, 22). A l'ouest de la presqu'île de Horne head en Donegal (II, 4, P. Clandehurk) où les rochers du nord plongent dans la mer, le cartographe a placé un curieux dessin : des brisants sont indiqués par des eaux jaillissantes; c'est le tourbillon que l'*Hiberniæ Delineatio* indique par cette pittoresque description : « A place where the water howles. » Mais la description la plus complète d'un point de la côte est celle du port de Larne en Antrim, dont la sûreté, la profondeur, le fond d'argile, la facilité d'accès sont ainsi résumés dans un cartouche : « Ouldér Fleete Harbour belonging to the Towne of Inver al(ia)s Learne, is a very safe harbour being 6 fathoms deepe at low water and good Clay fast grownd with noe Barr. » (II, 18.)

Les îles de la mer ne sont guère représentées que dans la mesure où elles sont incluses dans la confiscation. Des îles de l'importance des Arran manquent; et quand elles sont loin de la côte, comme Tory Island (II, 4), ni leur forme, ni leur position ne sont exactes. Les îles côtières sont au contraire dessinées avec précision, comme celles des comtés de Kerry et de Cork par exemple. Et l'on trouve en Ulster la première représentation exacte de Rathlin, où Dunmore est décrit comme un nid de ces faucons irlandais que le Moyen Age avait si fort appréciés : « A Rock where falcons breeds. »

L'hydrographie souffre grandement de la tare originelle d'un ouvrage où la géographie physique n'a été considérée qu'en fonction de la géographie administrative. Si le Dr Petty reconnaissait dans les cours d'eau les traits essentiels de la physionomie d'un pays, ses surveyors n'y voyaient que des limites de baronnies ou de paroisses; ils ne s'inquiétaient même pas toujours de leurs noms; le tracé, ils l'arrêtaient au seuil des domaines non confisqués, et si des rivières étaient entièrement en terre protestante, ils se contentaient d'en marquer l'embouchure (1). Du moins dans les terres confisquées (et pour les besoins du cadastre) les eaux sont figurées dans le plus grand détail; c'est qu'elles marquent souvent des limites de townlands. Même pour de

(1) Par exemple « Carbry Riv. » qui se jette dans le lough Foyle, « Cooleduff Riv. » qui se jette dans la mer et « Owenquarke Riv. » affluent du lough Swilly. (II, 3).

petites rivières on ne s'est pas contenté du tracé schématique de deux lignes parallèles : l'écartement de leurs bords est exactement représenté et les îles fluviales sont minutieusement relevées, tandis que souvent des traits plus fins sont tracés dans le sens du courant.

Mais l'hydrographie n'est rien de moins que complète. Les seules sources de rivières, nommément indiquées dans les deux atlas, sont peut-être — outre « The head of Bann water » (P. Kilcoo, II, 33) dans les montagnes d'Iveagh — « Chamchord River head » (P. Kinity, parcelle 21, I, 58) au milieu des bois proches de « The Mountayne of Forelake », et non loin de là « The Fountayne of this Brook called Ballinhowne », ruisseau qui sépare la baronnie de Ballybritt de celle de Portnahinch. Point d'autre chute que celle de Poulaphuca, si connue des touristes modernes, et désignée comme « a great fall in y^e Riuer called Pullagh Fuckah » (I, 14). Voici, exceptionnellement, une source renommée, le « Well Tubber Patrick » dans la paroisse d'Oldcastle (I, 19). Au contraire, rien n'est omis des barrages, moulins, « salmon leaps »; et souvent la navigabilité des cours d'eau est mentionnée, avec sa limite en amont.

Les loughs sont bien dessinés, probablement pour la même raison que les rivières : leurs bords constituent d'exactes limites pour les divisions administratives ou foncières (1). Leurs eaux sont souvent représentées par une belle moirure de lignes brisées comme celles de la mer dans la carte II, 94. Quelques dessinateurs les ont teintées en vert; mais par des touches séparées du pinceau, sans chercher à faire un fond à teinte plate à la manière moderne. D'autres encore ont réuni les deux ornements, par exemple pour le lough Ree (I, 39).

L'orographie des cartes de baronnies ne réalise en rien les plans du Dr Petty. Beaucoup de montagnes importantes ne sont pas même mentionnées parce qu'elles étaient en dehors des terres confisquées, et l'on n'a pas pris la peine de décrire soigneusement celles qui sont indiquées parce qu'elles étaient « unprofitable ». De nivellement aucune trace; pas même de mesures d'altitude. Cependant, Leonard Digges avait inventé le théodolite avant 1571 en Angleterre où il était d'un usage

(1) Sur des variétés du tracé hydrographique, v. infra, ch. V, § 1.

courant (1). D'autre part, s'il avait quitté la France avant 1648, année où Pascal montra qu'on pouvait mesurer la hauteur approximative d'un lieu au moyen du baromètre, Petty, resté en contact avec les savants du continent, devait connaître l'expérience du Puy-de-Dôme. Il est vrai que c'est seulement en 1778 que Roy, le père de l'Ordnance Survey, lira à la Royal Society ses « Rules for measuring heights with a barometer », et que l'on ne mesurera avec précision 300 sommets d'Angleterre et de Galles que de 1800 à 1809 (2). N'empêche que Petty devait connaître l'un ou l'autre moyen, sinon les deux, qui seraient un jour utilisés par les topographes, et qu'il entrevit probablement la possibilité au moins de quelques mesures de hauteur, car ses Instructions à ses surveyors sont formelles : « 13^o Vous mesurerez la hauteur de toutes les hautes collines et montagnes notoires. » Ainsi ordonnait-il en 1655; et s'il donnait un tel ordre, c'est évidemment que son personnel avait les instruments et connaissait les méthodes nécessaires pour l'exécuter. Mais les surveyors, probablement parce qu'ils ne comprenaient pas l'utilité de ces mesures, ne tinrent aucun compte du treizième paragraphe des Instructions, et quand les carnets de campagne rentrèrent, Petty était trop occupé par ses travaux et ses luttes d'entrepreneur des surveys pour insister sur l'exécution d'une partie purement scientifique de son plan.

Là où sont des hauteurs, les cartographes des atlas de baronnies se sont parfois contentés d'inscrire le mot : Mountain; mais le plus souvent, ils ont dessiné ces mamelons conventionnels qui persisteront fort avant dans le XVIII^e siècle, ici sortes de pyramides ombrées, d'ordinaire du côté droit, parfois teintées en vert ou en vert et bistre. Le nombre est considérable des hauteurs isolées, souvent couronnées d'une tour, d'un château, d'un moulin ou d'une église, édifices auxquels l'artiste paraît attacher beaucoup plus d'importance qu'à leur socle naturel. Dans les régions montagneuses, les pyramides s'alignent en rangées hori-

(1) Cf. LAUSSEDAT, *Recherches*, I, 98; et supra, I, 263, n. 1.

(2) Dans une lettre écrite en 1687 à Southwell, Sir William discute — d'ailleurs sans paraître l'avoir bien compris, — un passage de Pascal en homme qui a suivi (peut-être à la Royal Society) les ouvrages scientifiques nouveaux publiés en langue française (FITZMAURICE, p. 299).

zontales, sans aucun souci de la direction des plissements et de l'altitude des sommets; elles forment d'ordinaire dans l'intérieur de chaque townland une sorte de mosaïque qui s'interrompt brusquement à la ligne géométrique limitant les terres confisquées. Ainsi les montagnes du Wicklow, ainsi les montagnes du Leinster se réduisent à quelques notations sporadiques (1). Mais précisément parce qu'arpenteur et surveyor n'ont pas fait autre chose que de lever et de représenter des petits faits orographiques distincts, leurs cartes des régions montagneuses échappent à la schématisation en « chaînes » qui a si longtemps faussé l'image des plissements du sol; il arrive même que ces cartes donnent une impression de régions surélevées qui pourrait être intéressante si elles étaient moins incomplètes. L'idéal des dessinateurs était bien certainement une représentation en perspective cavalière du paysage montagneux; s'ils ont dû se borner à en donner un schéma dans les cartes — ou s'ils n'ont pu faire mieux — l'un d'eux du moins s'est essayé à dessiner dans un cartouche spécial de la carte II, 19, les « Calliagh steps », soigneusement coloriés en vert et jaune.

La nature du sol est presque toujours notée. Ces hauteurs à peine figurées, rarement nommées, sont décrites avec minutie, qu'elles soient : unprofitable, waste, barren, boggy ou au contraire : pasturable; on donne même la valeur des pacages, par exemple : « course mountainous pasture (2) ». La végétation spontanée est elle-même indiquée et l'on a distingué les montagnes en woody, shrubby, fursy, heathy, etc (3).

De même les bogs sont bien dessinés et décrits; non seulement leurs limites, mais leurs divisions entre les townlands voisins sont marquées avec autant de précision que le contour des parcelles arables. Le contour d'un bog est dessiné par un trait simple; l'intérieur est moucheté, très serré, de points allongés dans le sens de l'horizontale — avec parfois des coups

(1) Une grande partie des montagnes du Wicklow manque complètement (I, 81 à 85) et la demi-baronnie de Rathdown est restée en blanc (I, 81). A Glendalough l'artiste a minutieusement dessiné les sept églises, mais il a jugé qu'un seul mamelon suffisait pour représenter toutes les montagnes (I, 83). Les montagnes du comté de Carlow sont un exemple typique des montagnes découpées suivant les limites des townlands confisqués (I, 91). Les monts du Leinster se réduisent au « Mount Linster with severall other small mountains » dans la paroisse de Kiltennell; d'ailleurs la carte de paroisse n'en contenait pas davantage.

(2) L'expression revient souvent pour désigner de mauvais pâturages.

(3) C'est-à-dire couverts de bois, de buissons, d'ajoncs, de bruyère, etc...

de pinceau verts ou bistres (par exemple I, 16 et 44). Voici un petit paysage fluvial schématique comparable aux schémas de paysages de montagnes : le bog formant la limite nord-est entre les baronnies d'Oneilland et de Lower Iveagh est traversé dans toute sa largeur par une rivière finement dessinée, et la partie boisée est occupée par de petits arbres (II, 40). La nature du bog est le plus souvent indiquée — red, mossy, turf, shaking — parfois avec une précision spéciale : red shaking (I, 125) *mo^t heat bog* (I, 68), *m^t morish bog* (id.) (1), *unprofitable bog with sum wood* (I, 70), *notorious shaking bog* (II, 82) (2), etc. Le grand bog de la paroisse d'Emlagh, au milieu duquel est une île, est qualifié ainsi : « The red-moore of Emlogh. » (I, 18), — ce qui montre que *moor* et *bog* étaient tenus pour synonymes au moins dans le Meath.

Les terrains marécageux sont parfois désignés par le nom irlandais de curragh, que les surveyors de régions fort diverses emploient comme nom commun. Les garennes sont aussi mentionnées et dans la paroisse de Donabate (I, 8) le dessinateur a eu la fantaisie de représenter un connil détalant à travers « Cuny-warren ». Mais une attention toute particulière a été donnée aux bois et forêts, objets de tant de discussions et d'ordres divers lors des levés de plans.

L'Irlande avait été un pays forestier et les cartes du xvi^e siècle en boisaient encore de vastes espaces. La plupart des cartes de baronnies sont égayées de petits arbres dessinés à la plume, quelquefois coloriés en vert, parfois isolés près d'une habitation importante, parfois groupés dans la plaine ou aux flancs des montagnes, voire au milieu des tourbières (3). Bien qu'on n'y trouve point de grandes forêts, le hiéroglyphe de l'arbre est omniprésent. Sans doute était-il rare qu'une essence dominât suffisamment dans un domaine forestier pour le caractériser; on ne trouve guère qu'une indication d'essence dans les cartes

(1) Ces deux derniers bogs sont des tourbières de montagnes dans la paroisse de Killeshin, la première couverte de bruyères, la seconde d'une végétation de lande, — comme il arrive souvent à ces tourbières plus sèches.

(2) Paroisse de Ballycahill. Les bogs tremblants sont notés avec soin, peut-être à cause des dangers qu'ils présentaient pour les hors-venus.

(3) Le Cluncan wood (II, 44) est curieusement représenté par des quinconces irréguliers d'arbres coloriés en vert. La carte I, 40 présente un exemple typique de bois dans une tourbière.

B. N., c'est un « oaken underwood » dans cette grande paroisse d'Offerlane qui occupait alors la moitié de la baronnie d'Upper Ossory (I, 63, parcelle 184) — et ceci atteste de l'immense changement qui s'était produit dans la sylve irlandaise depuis les temps anciens où le chêne avait donné son nom à tant de « Derry ». Le terrain est plus fréquemment indiqué : curra wood (bois marécageux), boggy wood, etc... Mais les surveyors ont eu soin surtout de noter l'état de la forêt; ainsi les shrub wood, timber wood (souvent marqués de la seule lettre T) abondent; voici le « shrubby, stony and mossy underwood of Lyne » (I, 35), un jeune bois sur une montagne dénudée : « young wood on barren mont » (I, 103) le « stoney fursey wood » de Comoragh (Gr. T. I. Comeragh) (II, 94) du « decayed and distroyed timber » (I, 68). Du reste, les futaies ruineuses se rencontrent fréquemment dans l'Irlande du XVII^e siècle; les guerres cromwelliennes avaient achevé la destruction des forêts qui était allée de pair avec la colonisation, dans la paix comme dans la guerre « en partie pour en chasser les volleurs et les larrons qui s'y retiroient en grand nombre, et en partie aussi pour les mettre en terres de rapport », et « parce que l'on en a fait du charbon pour les forges de fer » (I). C'est la grande altération coloniale de la figure géographique de l'Irlande et les cartes de baronnies portent partout le témoignage de cette destruction, en tous pays œuvre inconsiderée des conquérants étrangers sans amour pour la terre dont ils vivent.

IV

GÉOGRAPHIE HUMAINE

La carte politique et économique, la localisation géographique des faits humains sont beaucoup plus poussées que la carte physique. Ici, les atlas par baronnies bénéficient largement d'avoir eu le Down Survey pour origine.

Unité administrative adoptée comme unité cartographique,

(1) BOATE, *Hist. Nat. Irl.*, p. 214 et 216. Sur la destruction des forêts pour la fonte du minéral de fer, voir plus bas, p. 70.

la baronnie est toujours exactement délimitée. Qu'une parcelle à la limite de deux baronnies soit d'attribution douteuse, on l'indique; mais le tracé n'en est pas affecté (1). La ligne frontière est continue. Et elle porte en outre l'amorce des limites des baronnies adjacentes figurées par un trait court que termine une croix.

La limite de paroisse est une ligne pleine rehaussée — sauf dans les cartes médiocres du type N — d'une bande de couleur au pinceau à l'intérieur de la paroisse; cette couleur permet de reconnaître à quelle paroisse se rattachent les îles des loughs ou des fleuves dont la rive est semblablement teintée (2), ou les enclaves si fréquentes d'autres baronnies ou paroisses. A la différence des limites de baronnies, celles de paroisses ne sont pas toujours complètes; quand les terres confisquées sont rares, la ligne s'interrompt (cf. II, 118), disparaît même tout à fait, comme dans I, 72, 79, 84 et dans les cartes du Donegal; parfois les îlots de terres confisquées sont isolés çà et là dans le grand blanc d'une baronnie (I, 76, Offaly); en Ulster, dans les régions antérieurement concédées, des fractions importantes d'une baronnie sont absolument vides. Du moins, même là où les limites de paroisses n'ont pas été relevées, les noms des paroisses sont presque toujours inscrits quand il y a eu quelque confiscation et l'on ne trouve que deux cartes où les noms des paroisses manquent, bien que leurs limites soient tracées; en Clare, la carte autrement très complète, de la baronnie de Moyarta (II, 61) donne exactement les contours des paroisses mais non pas leurs noms, ce qui ne peut s'expliquer que par un oubli du dessinateur qui l'a composée et non pas copiée, comme on verra plus loin (3). En Kerry, la baronnie de Magunihy (II, 119) est divisée en fractions qui sont des paroisses; mais à ses deux extrémités, au lieu d'un nom de paroisse, on lit : « The East Fractions » et « The West Fractions ».

(1) Ainsi dans la Bar. de Granard (I, 43) une petite pièce de terre formant à peu près un triangle de 80 perches de base et 30 de hauteur, et dont la lettre de référence est B, était revendiquée à la fois par la baronnie de Granard et par celle d'Ardagh. Un cartouche contenant des renseignements sur quelques cas spéciaux donne cette explication : « Coolenemeric, John Edgworth, pro^t, — it is in controversy with... Barony and surveied to both ». Le cadastre indique la parcelle dans les deux baronnies; la carte de Granard l'inclut et la limite de baronnie n'a aucune solution de continuité.

(2) Cf. notamment les îles du lough Ree, I, 38 et celles du port de Baltimore (II, 111).

(3) P. 96.

Les terres d'Église sont facilement reconnaissables : leur lettre de référence est toujours accompagnée d'une croix. Dans deux cartes seulement (paroisses de Kells, I, 18 et de Kinawley, II, 50) c'est une grande croix recroisetée précédant le nom de la parcelle; le plus souvent la croix surmonte un C (church) ou une majuscule de référence, à moins que le caractère ecclésiastique de la terre ne soit marqué par le mot « glebe ».

Il s'en faut que les terres non confisquées soient un vide absolu. On y trouve des noms de paroisses et de lieux-dits avec les signes conventionnels indiquant d'ordinaire un fort ou un château. Nombre de parcelles portent le nom d'un propriétaire protestant avec une initiale renvoyant à quelque terrier (1). L'inscription est d'ordinaire du type cité pour Coolenemerican. Dans le comté de Derry, des références sont faites aux plantations des corporations de Londres : « The Clothworkers proportion », « Iron mongers », dans la baronnie de Coleraine (II, 10) : « The Fishmongers proportion », dans celle de Tyrkerin (II, 12). Dans la paroisse de Loughinisland (II, 31) en Down, un cadre contient une liste de 22 townlands non confisqués. C'est là un cas extrême qu'on ne trouve que dans le Nord-Est. Mais les types habituels de mentions relatives aux terres protestantes sont en quelque sorte résumés dans cette inscription de la paroisse de Killoe en Longford (I, 42).

« 1^o Al this Protestant land belongeth to the Lord Randelle; Sr James Ware, Capt Edgworth (2) and Mr John Keneda.

« 2^o Unforfeited B.

« Unforfeited C.

« 3^o Brackly and Eranlitter forfeited but the meares canot be found also Ardrome. »

On a collé ici un papillon avec l'inscription :

« This land likewise belongeth unto y^e abovesaid protestants and Proprietors except y^e townlands have mentioned whose meares co(u)ld not be shewne. »

Et ceci montre combien les cartes de baronnies sont plus pro-

(1) Dans la carte de la Bar. de Toome (II, 20) le dessinateur, sans doute amateur d'astrologie, a remplacé les initiales par les signes du soleil, de la terre, de Jupiter, de Saturne, de Mars; ce dernier est cinq fois répété, mais avec la pointe de la flèche dirigée vers le bas.

(2) C'est un ancêtre de la romancière dont la famille était venue en Irlande en 1583 et s'était établie en Lougford.

ches du Down Survey que de l'atlas d'Irlande que voulait dresser le D^r Petty.

Les townlands confisqués sont dessinés avec le même soin que dans les cartes de paroisses. La seule comparaison aujourd'hui possible, celle du fac-simile de la paroisse de Kiltennell et de la carte de la baronnie d'Idrone (I, 90) permet de constater avec quelle fidélité les cartes B.N. reproduisent les indications de celles du Down Survey. En règle générale, dans chaque townland sont inscrits son nom et un numéro qui est celui qu'il porte aux livres de référence. Mais dans les cartes des baronnies de l'Est, où la terre est très morcelée, il arrive que le numéro seul a pu être indiqué, la place faisant défaut pour le nom du lieudit (1). Il en est de même dans les cartes à l'échelle de 320 des comtés de Cork et de Kerry (2). Les cartographes ont si bien senti l'insuffisance de ces échelles que l'un d'eux s'en excuse ainsi dans la carte de la baronnie de Corkaguiny : « A. B. C. sont trois parcelles de Dingle où il n'y a que ces lettres de référence, la petitesse de leurs contours n'étant pas assez grande (*sic*) pour contenir leurs dénominations; notez que les limites du bourg de Dingle, à l'échelle de 320, sont si petites que leurs dénominations ne peuvent y être insérées; il faut donc recourir au plan de la paroisse et à la référence où les chiffres, qualités, noms et propriétaires sont complètement donnés et inscrits (II, 117). » Lorsqu'il a été impossible d'établir le plan de chaque townland, plusieurs townlands sont nommés en bloc. Parfois aussi, mais rarement, les divisions d'un townland entre plusieurs propriétaires n'ayant pu être reconnues, on donne les noms de tous les intéressés, — et c'est encore un cas où l'on s'en est tenu au plan cadastral, où l'on a conservé des renseignements sans le moindre intérêt géographique (3).

De même, bien que l'indication de la superficie des parcelles n'ait pas de raison d'être dans des cartes géographiques, on l'a conservée dans sept cartes au moins, I, 25, 34, 39, 56, 81; II, 63, 110. Or, sauf la dernière citée, aucune de ces cartes ne donne la division en paroisses. Au point de vue de l'échelle, si I, 25, 34

(1) Cf. Bar. de Nethercross, I, 9.

(2) Aucun nom de townland dans la Bar. d'Imokilly (II, 102); dans Cape Clear island (II, 111) sur 14 townlands 2 seulement sont désignés par un nom.

(3) Cf. par exemple la par. de Rathmore (I, 73).

et 81 sont à celle de 160, I, 39 et 56, et II, 110, sont à celle de 80 et II, 63 à celle de 40. Il semble donc que l'indication des superficies ait été donnée parce qu'on a établi ces cartes directement sur les originaux du Down Survey, et que l'espace le permettant, on a copié tout ce que contenaient ces originaux (1).

Une notation tout à fait particulière est celle de l'importance des terres dans la paroisse de Knockane en Kerry (II, 121); elle est exprimée par le nombre de vaches qu'elles peuvent nourrir, et ceci remet en mémoire les difficultés d'évaluation dont se plaignait si pathétiquement le pauvre Lewis Smith.

Par là les divisions territoriales se relieut à la description économique des terrains. Leur état actuel et leur valeur agricole et forestière sont, en effet, le plus souvent indiqués, sauf en Limerick, Tipperary, Wexford et dans plusieurs baronnies d'Ulster; mais nulle part on ne trouve aucune indication de carrières et de mines.

Trois grandes catégories agricoles sont usitées : terre arable (arable), prairie (meadow) et pâturage (pasture), d'ordinaire indiquées par les abréviations : Ar, Me ou M, Pas ou Pa.

Pour la terre cultivée, le mot « arable » est presque toujours considéré comme suffisamment précis, bien qu'on trouve parfois « good arable ». (Saggart P., I, 12.) Quelques jardins et vergers sont mentionnés aux environs des villes; ceux de Knockainy, on l'a vu, ont fait l'objet d'un plan spécial (II, 68); on trouve dans les Libertés de Callan les « City seuerall garden plotts and orchards » (I, 99) et dans celles de Limerick « An Orchard » de la paroisse de Derrygalvin (II, 64). Les seuls jardins en campagne sont ceux du townland de Kellistown dans la paroisse de ce nom, en Carlow (I, 88). Dans les Libertés de Kilkenny, les parcelles C, 21, 15 et 22 de la paroisse de Saint-Canice, sont qualifiées « parks ».

La nature du sol des pâturages est souvent précisée : rocky, mountaine, boggy, turbary (2) pastures, de même que la végétation spontanée : rough, shrubby, woody, bush, fearny, furzy, furzy grazing, heathy pastures. C'est la même nomenclature

(1) Ça et là on trouve une parcelle dont la superficie a été copiée; par ex. une terre protestante à Kilbride (I, 52), la terre de « Kenneah » au papiste irlandais Maurice Eustice, dans la par. de Kilcullen, etc... Mais ce sont des exceptions fort rares.

(2) Le seul pâturage tourbeux spécifié est dans la par. de Kilmanaghan (I, 53).

que pour les bois et tourbières. Et parfois la description d'une parcelle est poussée jusqu'à des détails tels que ceux-ci, qui sont dans la parcelle 21 de la paroisse d'Aghabog : « 21 Course past., Garran, Rocky bad pasture; 21 *b* Garran, Bog » (II, 37) .

Lorsqu'un townland contient des terres de catégories différentes, elles sont énumérées après son nom, par exemple : « Creaghduffe, Ar. Me. Pa. » (parcelle 3; I, 39).

L'habitation est figurée par ces signes conventionnels, schémas de bâtiments qui furent employés jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et que l'on trouve encore en France dans les cartes de Cassini. Les chaumières paysannes sont représentées par un simple rectangle dont le petit côté est posé sur une ligne de terre ombrée, et parfois par un demi-cercle légèrement surélevé, hiéroglyphe de la hutte à toit arrondi où une tache noire partant du sol indique l'entrée. Dès que la maison a quelque importance, le dessin s'amplifie, se complique; les cheminées — base des impositions (1) — ornent les toits (2); mais ces esquisses sont presque toujours assez gauchement tracées. Les châteaux, tours, églises, tous les bâtiments importants servant de points de repère dans les grand vides que font les domaines non confisqués, sont placés avec exactitude. Çà et là, une inscription précise en dit long sur l'état du pays; dans la paroisse de Saggart (I, 12), d'un château ne reste qu'un chicot (*stump of a castle*); du château de Moategranoge (I, 40) les murs encore debout sont « presque habitables »; celui de Templeoge (I, 12) est en réparations. Voici « une grande maison démolie » à Ennisboyne en Wicklow (I, 85). Et un peu partout des murs croulants assez bien figurés, avec le seul mot : « remains ».

Comme les cartes contiennent des schémas de paysages de montagne ou de fleuve, elles montrent des schémas de villages. Ainsi, au milieu des terres non confisquées du West Meath, surgit Kilbeggan (I, 36) avec son église, cinq maisons, la route qui vient de Tyrrellspass et qui, pour aller à Ardnurcher, franchit la Brosna sur un pont près duquel tourne un moulin à eau.

(1) Cf. *infra*, p. 208 et *Verbum Sapienti*, ch. IV, § 5.

(2) Cf. II, 22, « Lord Masarine's House ». La maison est dans la ville d'Antrim et donc en dehors de la Bar. de Massereene que représente cette carte. C'est une des rares maisons à quatre cheminées dessinées dans les cartes. Et il est probable qu'elle en avait davantage; dans la *Political Anatomy*, Sir William PETTY estime à 5.600 le nombre des maisons d'Irlande ayant de 4 à 6 cheminées et à 3.600 celui des maisons qui en ont de 7 à 20 (p. 10).

Ces schémas, dont les meilleurs rappellent la manière de Norden, suffisent à donner une idée exacte de la topographie particulière d'un lieu habité : les maisons de Ballymorán (par. de Monasteroris en King's Co., I, 57) s'alignent aux deux côtés de la route, tandis que l'église et un hameau restent légèrement à l'écart, alors que d'ordinaire le village se serre autour d'une église ou d'un château. Parfois un détail pittoresque est conservé : un pigeonnier (I, 5) ou, plus curieusement encore, un puits à treuil minutieusement dessiné avec sa double manivelle (parcelle 41 de Ballyboy, I, 51).

La représentation des villes ne diffère parfois en rien de celle des villages; quelques signes conventionnels d'habitations y suffisent (Cf. Carlingford, I, 3; Thurles, II, 82). Mais le plus souvent le dessin figure les églises, les fortifications avec leurs tours, les rues principales (Ardee, I, 5; Drogheda I, 6; Coleraine II, 9) ou le château dans son enceinte fortifiée (Carlow, I, 88). Une tour, deux grandes maisons et quelques petites, avec un moulin à vent, c'est la ville de Monaghan (II, 36); un château, une église, quelques maisons, c'est le village de Kellistown (I, 88). Voici Callan, avec sa grande rue aboutissant au château et qui continue la route de Cashel; près de l'église elle est coupée par la route de Clonmel qui passe ensuite un pont fortifié (I, 99). Le plus beau de ces dessins de villes est, à n'en pas douter, celui de Clonmel (II, 93) avec ses maisons tracées aussi nettement qu'en un dessin d'architecte et dont l'ordonnance et les joyeux toits rouges évoquent les fines cartes manuscrites de Norden (I). Drogheda n'a rien d'un plan; c'est une vue de la ville dominée vers le centre par une haute tour, petit tableautin colorié en bleu, vert et rouge (I, 22); la technique est celle des paysages urbains dont les Flamands et les plus anciens cartographes anglais ornaient volontiers leurs cartes et leurs pages de titres. Et voici encore Dundalk (I, 3) tout en longueur avec ses fortifications ponctuées de tours et sa grande rue comme épine dorsale; Kilkenny (I, 96) au bord de la Nore dont les remparts, le château, les églises, les rues principales sont marqués de signes renvoyant à une clef; Wexford (I, 112) avec son enceinte,

(1) Limerick (II, 63) lui pourrait être comparé s'il n'était seulement une amorce de la ville.

son église et 17 moulins à vent. Parmi les ports, Carrickfergus étiré sur la côte et fortifié vers la terre (II, 21 et 23) oppose son importance à l'insignifiance du Belfast de ce temps; Ballysadare (I, 122) montre ses ponts, sa chute d'eau, son moulin et son chenal vers la haute mer. Mais aucun de ces dessins n'est un plan de ville, au sens moderne du mot; ceux qui s'en rapprochent le plus sont les dessins limités aux fortifications où les rues principales sont indiquées par des lignes de points.

Les quelques plans véritables, dans des cartons séparés, ne sont pas destinés à représenter une ville en détail. Celui des jardins de Knockainy (II, 68) est intitulé : « Le plan des jardins qui sont dans la ville d'Any, lesquels, en raison de leur petitesse, ne pouvaient pas être mis dans le plan à l'échelle de 160 perches au pouce. Mais ils sont tracés ici à l'échelle de 40 (perches) au pouce. Remarquez que toutes les parcelles marquées de la même lettre appartiennent à un seul et même individu. » Donc, plan de terres confisquées, non de ville (I). L'idée de dessiner le plan détaillé et précis d'une ville est étrangère aux surveyors; les villes sont en dehors du survey : elles ne les intéressent point. Il n'existe de plans ni de Dublin, ni de Cork, ni de Galway, ni de Londonderry, ni de Carrickfergus. Pour Limerick, une carte à l'échelle de 40 montre les deux moitiés fortifiées de la ville : King's Island et The Irish town, reliées par le célèbre pont, et le faubourg de l'Est, rattaché lui aussi par un pont à King's Island : mais à part la cathédrale, les fortifications, des lignes de points marquant quelques grandes artères, et le double gibet de Gallows Green, à l'ouest du Shannon, rien n'est indiqué; car le plan est destiné à donner le détail de « certains jardins près des murs de Limerick »; et comme de coutume le dessinateur explique qu'il l'a fait parce qu'« ils ne pouvaient être exprimés à une plus petite échelle que celle-ci ».

La représentation, assez fidèle, des villes fortes, combine le plan des remparts avec le dessin schématique des bâtiments. Ainsi, dans la paroisse de Beaulieu (I, 6) le château de Banktown au fond de son enceinte fortifiée à quelques perches de la Boyne. Ainsi, les défenses de la rive W. du lough Foyle (II, 11) qui sont

(1) Même type, même explication, même échelle pour Adare (Co Limerick, II, 72) où l'on distingue cependant les trois rues dont le carrefour forme la place du marché.

en remontant vers l'intérieur : Green Castle, une tour et un bâtiment à une cheminée; Red Castle, grosse tour carrée crénelée et maison devant une enceinte fortifiée; White Castle, tour ronde sur un mamelon; Muff, maison à deux cheminées dans une enceinte basse circulaire; Culmore, tour à toit pointu dans une enceinte polygonale. Ainsi encore les fortifications de la vallée à l'est de la baronnie d'Orior (II, 44), et le long de la route de Dundalk à Newry et de la rivière de Newry; le vieux fort de Toome, représenté en plan face à une vue du nouveau fort sur les deux rives de la Bann, entre le lough Neagh et le lough Beg (II, 13); l'enclos pentagonal aux trois tours de Magherafelt (II, 13); l'abbaye d' « Inchynemes » dans sa muraille fortifiée ovale, au milieu du « notorious red bog belonging to Corbally » (II, 81); le petit paysage fortifié de Burnchurch (Graystown, II, 83); les murailles aux sept bastions de Castlelyons (II, 103); sans oublier les gibets d'Athlone (I, 39, parc. 30) et de Waterford (I, 103). Là se retrouvent les préoccupations militaires des cartes de la fin du xvi^e et du début du xvii^e siècle.

La préoccupation économique, déjà marquée dans le soin apporté aux mentions des catégories de terres, est encore plus nettement affirmée par l'abondance des indications relatives aux établissements industriels. Ce sont pour la plupart des moulins à eau, représentés par une roue au bord d'une rivière, ou, plus rarement, par une maison au mur de laquelle est fixée une roue (Cf. I, 5, parc. de Smarmore). Nombreux sont aussi les moulins à vent, nets comme virolets d'enfants, dont la plus belle agglomération est celle des 17 moulins de la ville de Waterford et des moulins voisins de la baronnie de Forth (I, 112). Ce sont pour la plupart des moulins à grain; mais il y aussi des moulins à foulon, « tuck mills ». Il arrive que les deux sont voisins : « A corne mill, an old tuck mill » dans la paroisse de Templegawle (1) en Kilkenny (I, 102), « Corne mill and tuck mill », dans celle de Kilfithmone en Tipperary (II, 82). Dans un certain cas, le même moulin sert de moteur pour les deux industries : « A corne and tuck mill », paroisse de Kildrumsherdan en Cavan (II, 53).

La métallurgie, surtout celle du fer, est plusieurs fois évoquée dans les cartes. Les forges sont désignées une fois par le dessin

(1) Aujourd'hui Whitechurch.

des fourneaux de fonte du minerai, de ces terribles fourneaux à charbon de bois qui dévorèrent, pour le bénéfice des grands colons anglais, une partie considérable des forêts d'Irlande. (Iron Mills et Mill Pond de Portnahinch, au coin S.-E. de la baronnie de Tinnahinch, en Queen's Co, I, 62.) Mais le hiéroglyphe de la métallurgie du fer, qui aurait pu devenir le signe conventionnel des fonderies dans les cartes, c'est la roue hydraulique, généralement fixée au pignon d'un long bâtiment dans les cartes de baronnies, seule dans les cartes à petite échelle. La soufflerie des fourneaux à feu continu est l'origine de ce signe : « Pour rendre le feu plus vif et plus violent, dit Boate, on le souffle incessamment nuit et jour avec deux grands soufflets qui sont posés sur de grandes Poutres de bois, à vn des costez du Fourneau, et que l'on tient toujours en action par le moyen d'une grande rouë, qu'un petit ruisseau fait tourner (1). » En Antrim, dans la paroisse de Drummaul (II, 20), deux Iron Mills sont représentés par des maisons avec une roue mue par le courant de la Main, l'un sur la rive W, l'autre dans un îlot, sur un bras secondaire de la rivière. De même les Ironworks à Kilmoremoran en Down (II, 31). De même les « Mill and Iron furnace » de Templenoe (II, 121) en Kerry, non loin de Kenmare où le docteur allait tenter une colonisation agricole et industrielle; le townland est désigné sous le nom de Gurte nuvllen (H. D. Gurtenullen) pour Gortmullin, le champ du moulin, ce qui donne à penser que le moulin existait bien avant les forges (2).

Les voies de communications, ou du moins les routes principales, sont représentées par un trait continu ou pointillé, double ou simple, suivant leur importance, avec la mention de leur provenance et de leur direction. Par malheur, trop souvent la route s'interrompt à la limite des terres confisquées, même si c'est une route importante, comme il arrive par exemple à la grand'-route d'Athlone à Dublin (I, 40). Les ponts sont scrupuleusement marqués même quand la route qui les franchit n'est pas tracée, ce qui rappelle la technique de Christopher Saxton. Parfois un détail précise leur état : « A stone bridge » (anc. par. de Temple-

(1) BOATE, *Hist. nat. Irl.*, p. 235. Cf. *ibid.*, ch. XVI et XVII passim.

(2) BOATE fait remarquer que l'on doit placer les forges proche d'une mine et d'une forêt pour éviter les frais de transport du minerai et du charbon, mais aussi sur un cours d'eau pour avoir la force motrice (*Ibid.*, p. 258). On devait aussi, sans doute, mettre à profit un moulin à eau déjà existant.

gawle, I, 102), » a decaied bridg » sur la Boyne, entre la paroisse de Kilcooly et la baronnie de Moyfenrath (I, 21). Fort peu de gués sont mentionnés et seulement deux bacs : « Clamines ferry » et « Banno ferry », dans la baie de Bannow en Wexford (I, 110).

Les anciens monuments n'ont pas retenu l'attention des cartographes. A peine peut-on noter « a stone » en Kilmoon (I, 22) dans la région du Meath proche de la Boyne où fut la demeure des dieux, deux cairns à « Cloghanmabeg », dans la baronnie de Toome (II, 17) et à Cahirguillamore dans la paroisse de Glenogra en Limerick (II, 68). Près de la Camoge, non loin de ce dernier cairn est « a rath wth a bush on it » (II, 68). C'est tout. Et le purgatoire de Saint-Patrick n'est plus qu'une île anonyme dans le lough Derg : « an island unto w^{ch} the Papist did come a Pilgrimage » (II, 7) (1).

V

VALEUR GÉOGRAPHIQUE DES CARTES DE BARONNIES

La valeur géographique des cartes B.N. est celle même du Down Survey, et l'examen critique de celui-ci s'applique exactement à celles-là. L'aire vraiment cartographiée est identique, les qualités et les défauts sont communs, puisque — on l'a montré — le docteur fit établir ses cartes de baronnies sur les documents du Down Survey et seulement sur ceux-là et leurs communes lacunes suffiraient à le prouver. Dès lors, il ne reste pour apprécier l'œuvre au point de vue technique qu'à rechercher dans quelle mesure la copie a été fidèle et si la réduction de l'échelle n'empêcha pas de la faire complète.

Les cartes de baronnies sont des réductions, pour les deux tiers au 1/40.320 et pour un tiers au 1/80.640, de reports au 1/10.080. On pourrait donc faire quelque rapprochement — superficiel, il va de soi — entre la conception que Petty avait de la carte d'Irlande, et le projet de la Commission centrale des Travaux.

(1) *L'Hiberniae Delineatio*, au contraire, le nomme : « St-Patrick's Purgatory Papist goe a Pilgrimage ».

géographiques, près de deux siècles et demi plus tard, pour une carte de France au 1/50.000 dérivant de levés de précision au 1/10.000 pour les plaines et au 1/20.000 pour les montagnes (1). Cette comparaison permet de se rendre compte que les cartes du Down Survey ne contenant aucun nivellement et leur hydrographie étant bien incomplète, le dessinateur se trouva le plus souvent au large, même avec l'échelle de 1/80.640, pour ne rien négliger du tracé des cartes originales. Ce fut plutôt pour les noms de townlands que la place manqua, encore cela n'arrivait-il qu'exceptionnellement.

L'exactitude de la transcription a été reconnue par les membres de la Commission d'enquête sur les archives d'Irlande en 1813. Et cependant ils eurent sous les yeux, non les belles cartes B. N., mais les copies assez défectueuses faites de ces cartes sous la direction de Vallancey, habituellement appelées par les commissaires « les cartes françaises ».

Le major Taylor, collaborateur de Vallancey et qui avait copié lui-même l'un des volumes et dirigé la copie de l'autre, fait remarquer à l'enquête que, sauf les contenances, on y trouve les mêmes inscriptions que dans les cartes de paroisses. MM. Fowler et Harding se complaisent dans une comparaison assez inutile entre les cartes (-index) de baronnies et les cartes françaises, et concluent que celles-ci doivent être « un composé des cartes (-index) de baronnies et des cartes de paroisses ». M. Neville déclare qu'il a pu reconstituer, d'après la copie de Vallancey, un domaine dont les bornes étaient disparues, et que l'exactitude de la carte qu'il a employée pour ce travail est parfaite (2). M. Handcock, le vieux deputy surveyor general, qui avait déjà réussi en 1790 à faire refuser toute valeur de document authentique aux « cartes françaises », ne discute pourtant pas leur exactitude : il dit même que, si elles sont parfois erronées, ce n'est que rarement. Or, l'objection ne s'appliquerait qu'à la copie qui peut comporter (et qui comportait probablement) des fautes que ne contenait pas l'original. Le reproche capital de Handcock aux cartes de baronnies, c'est d'être « trop réduites pour permettre d'indiquer tous les contours des pièces de terres

(1) LESPAGNOL et FALLEX, *Géographie générale*, p. 106. Le projet est de 1897. Les neuf premières feuilles furent publiées en 1906.

(2) Cf. plus haut, I, 340.

et leur superficie, de même que l'emplacement des points de repère essentiels, tels que châteaux, églises, etc... ». Or, on a vu qu'il s'en faut que ce reproche puisse être généralisé. Par suite, la conclusion du rapport est loin d'être justifiée, quand elle conseille de rejeter les copies de Vallancey à cause de leur échelle insuffisante. « La personne, dit-elle, qui a dessiné les cartes françaises paraît avoir tenté de mettre dans les cartes de baronnies tout ce qui se trouvait dans les cartes de baronnies et de paroisses du Down Survey; mais, en raison de la petitesse de l'échelle des cartes de baronnies, comparée à celle des cartes de paroisses existantes, on ne peut supposer que ce but ait été aussi bien atteint que dans les cartes de paroisses existantes (1). »

Les défauts graves sont ailleurs. Ils proviennent de l'absence de tout survey hors des terres confisquées et de l'insuffisance des levés de géographie physique même en pays arpenté. Là-dessus le mot juste a été dit par Hall. La construction de la carte d'Irlande avec le Down Survey et sans autre document était impossible. Le même auteur affirme que Guillaume Delisle aurait renoncé à pareille entreprise (2); on retrouve là l'idée fixe des surveyors anglo-irlandais du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle, persuadés que le Gouvernement français conservait les cartes de baronnies pour dresser une carte d'Irlande en vue d'opérations militaires. Il n'en est pas moins vrai que Delisle eut en mains les cartes B. N. et qu'il n'en tira aucune carte d'Irlande à grande échelle (3). L'atlas qui pouvait sortir des travaux du Down Survey a cependant été dessiné; mais ce fut l'œuvre de Sir William Petty lui-même : l'*Hiberniae Delineatio*, où est concentrée toute la substance géographique des cartes de baronnies et de plusieurs autres documents.

(1) Rapport du 15 avril 1813 (*Public Records Reports, Ire*, I, 495).

(2) HALL, D. S., p. XIV, dans MASON, *Statistical Account*.

(3) Sur la carte d'Irlande dans l'œuvre de Guillaume Delisle, voir plus loin, p. 175.

CHAPITRE IV

LES CARTES DE LA COLLECTION LANSDOWNE ET DES ARCHIVES IRLANDAISES

I

ORIGINES DE LA COLLECTION LANSDOWNE

En 1919, grâce aux recherches du comte de Kerry (1), qui s'est consacré avec tant de diligence à l'étude des documents historiques contenus dans ses papiers de famille, de nombreuses cartes manuscrites, faites par le D^r Petty d'après les documents du Down Survey, ont reparu au jour. Ce sont les Lansdowne Maps, objet d'une communication de Lord Kerry à la Royal Irish Academy (2). Elles se composent de deux séries d'importance très inégale : 1^o 103 cartes de baronnies analogues aux cartes B. N., qu'on désignera ici par la lettre L et qui sont le sujet de ce chapitre; 2^o 1 carte d'Irlande, 3 cartes de provinces et 24 cartes de comtés qui sont probablement les originaux de l'*Hiberniae Delineatio* et dont on parlera en décrivant cet atlas.

Voici comment Lord Kerry expose sa découverte :

« La Records Commission et Hardinge avaient, l'une et l'autre, laissé entendre qu'il pourrait bien exister des cartes autres que celles qu'ils avaient eues en mains; mais ni eux ni d'ailleurs celui qui les possédait n'avaient une connaissance positive d'une collection des plus importantes qui, après être restée enfouie plus d'un siècle parmi les papiers des marquis de Lansdowne, a enfin reparu à la manière... Les cartes étaient à Lansdowne

(1) Henry William Edmund Petty-Fitzmaurice, Earl of Kerry, est le fils aîné du 5^e marquis de Lansdowne. Les Lansdowne, dont le nom de famille est Fitzmaurice, descendent de Anne Petty, fille de Sir William, qui avait épousé Thomas Fitzmaurice, Earl of Kerry (Cf. FITZMAURICE, p. 312).

(2) Cf. supra, Bibliographie D, 2.

House, dans un vieux coffre où, selon toute apparence, elles étaient longtemps restées. On a aussi trouvé avec elles des lettres et des notes qui montrent qu'elles avaient été à Dublin, entre les mains de l'agent du premier Lord Lansdowne, à la fin du XVIII^e siècle. Il semble qu'elles furent envoyées à Londres après sa mort, et que depuis lors elles y sont toujours restées. Il ne peut y avoir que peu de doute qu'elles constituent une partie des cartes originales léguées dans son testament par Sir William Petty dont Lord Lansdowne est un descendant direct (1). »

Les témoignages qu'ils apportèrent à l'enquête de 1813 attestent que les surveyors du XVIII^e siècle connaissaient cette collection. M. Brownrigg, « an experienced surveyor », dépose qu'il s'est servi « il y a quarante ans », c'est-à-dire vers 1773, d'« une autre collection du Down Survey, à Shelburne House ». Et Handcock : « Des copies semblables (aux cartes de Vallancey et donc à celles de la Bibliothèque Nationale) étaient en la possession de la famille Shelburne et déposées à Shelburne House, dans St-Stephen's Green, où je les ai vues vers l'an 1777; et l'on m'a dit qu'une autre copie était conservée à cette époque par Thomas Taylor, le premier Lord Bective (2). »

Les cartes de baronnies de la famille Lansdowne retrouvées par le comte de Kerry forment actuellement cinq volumes reliés en cuir de veau et dont le format est la moitié de celui des atlas B. N., les cartes ayant été pliées en leur milieu, dans le sens de la hauteur, et montées sur onglet. Ces volumes sont désignés par les lettres B à F, inscrites sur des étiquettes de papier collées à la reliure.

Une liste dressée vers 1797 « des cartes de baronnies d'Irlande faisant partie du Down Survey, contenues dans six volumes in-folio marqués A, B, C, D, E et F, qui sont parmi les papiers du marquis de Lansdowne dans les mains de Sir Francis Hutchinson, à Dublin » (3) atteste que la collection se composait

(1) KERRY, *Lansdowne Maps*, p. 385.

(2) *Public Records Reports Ireland, 1811-1825*, I, 495 et seq. — HARDINGE exposa en novembre 1862 à la R. I. A. que les cartes de baronnies que Sir William Petty mentionne dans son testament « devaient être maintenant en la possession de son descendant le marquis de Lansdowne »; il ajoutait que Lord Lansdowne était disposé à faciliter les recherches dans ses papiers de famille à Bowood et que l'administration devrait mettre ces bonnes dispositions à profit (*Surveys*, II, 31). Sur la copie de Thomas Taylor, cf. plus loin, p. 84.

(3) A list, dated 1797, « of Barony Maps of Ireland, being part of the Down Survey, contained in six folio volumes marked A, B, C, D, E and F, which are among the papers of the

encore, à la fin du XVIII^e siècle, de six volumes, dont le premier a été égaré ou détruit. D'autre part, l'absence presque complète du groupe de cartes Cork-Kerry, qui devraient d'après le plan d'ensemble suivre celles du volume D implique l'existence et la disparition d'un volume D'. Les étiquettes qui désignent les volumes par des lettres étant sans doute — selon l'opinion de Lord Kerry — l'œuvre de Sir Francis Hutchinson, on peut supposer (et la liste de c. 1797 confirme l'hypothèse) que le volume A a été perdu au plus tôt dans les toutes dernières années du XVIII^e siècle, tandis que D' avait disparu bien auparavant; car s'il en était d'autre sorte, les lettres des étiquettes ne commenceraient pas à B et elles ne se suivraient pas. La preuve de l'existence et de la disparition de D' se trouve d'ailleurs dans cette lettre, écrite le 23 janvier 1727 par Lord Henry Shelburne à Lord Carteret, vice-roi d'Irlande, au sujet d'un procès foncier qu'avaient en Kerry des parents de celui-ci :

« En ce qui concerne les copies du Down Survey, auxquelles vous faites allusion et que vous dites que vous considérerez comme des originaux, je dois faire savoir à Votre Excellence que je ne les ai plus et qu'elles sont la seule partie du royaume qui me manque. Comment cela est-il arrivé, je n'en sais que ce que je suppose, et c'est ceci :

« Pendant le long et ennuyeux procès que (M^{me}) Bermingham soutint contre moi, parmi beaucoup d'autres procédés inadmissibles qu'elle employa au cours de cette affaire, nous en découvrîmes un, fort vil et connu de tous, dont nous pûmes faire la preuve devant le tribunal.

« Elle corrompit un valet de pied de mon ancien agent, aujourd'hui décédé (en la possession de qui étaient tous les actes, papiers, etc., concernant notre famille), afin qu'il dérobat dans son cabinet tous les papiers sur lesquels il pourrait mettre la main et qui pourraient lui être de quelque utilité dans son procès; il est probable qu'elle prit le volume de Kerry qui m'a toujours beaucoup manqué et que j'ai activement recherché. »

Lord Shelburne, en effet, ne l'avait pas retrouvé au Quit Rent

Marquis of Lansdowne in the hands of Sir Francis Hutchinson in Dublin ». (Cit. KERRY, *Lansdowne Maps*, p. 396, n.). La date n'est pas inscrite sur la liste mais sur une feuille de papier qu'on y a jointe. Lord Kerry m'a dit qu'à son avis la liste peut être quelque peu antérieure à 1797.

Office, auquel, dit-il dans la même lettre, il aurait pu avoir été prêté par son homme d'affaires; Lord Carteret ne le réclama sans doute pas à Mrs Bermingham comme Lord Shelburne le lui suggérait. Le sort de ce volume reste absolument inconnu. Mais la lettre de Lord Shelburne a permis au comte de Kerry de conclure fort légitimement de la sorte :

« Il est dès lors clair que Henry Petty avait, outre les volumes qui sont parvenus jusqu'à Lord Lansdowne, un autre volume contenant les cartes du comté de Kerry, et il n'est pas déraisonnable d'admettre que ce volume pouvait contenir comme les autres quelque vingt cartes ou davantage, et que les baronnies manquantes du comté de Cork s'y trouvaient aussi bien que celles du comté de Kerry (1). »

II

COMPOSITION DES ATLAS

Les volumes de la collection Lansdowne sont des atlas composés de cartes de baronnies accompagnées de feuilles de référence. Au commencement de chaque volume un « Index » donne la liste des baronnies qu'il contient. Une « letter-press » se compose de trois parties : 1^o un *terrier* par paroisse où sont en cinq colonnes pour chaque townland : *a*) les numéros du plan parcellaire, *b*) les noms des propriétaires déchus de leurs droits, *c*) les noms de lieux-dits, *d*) la superficie de bonne terre dans la parcelle, *e*) la superficie de terre stérile; 2^o un *index alphabétique des propriétaires* et un *index alphabétique des townlands*, l'un et l'autre par baronnies. Quelques terriers contiennent en outre des renseignements spéciaux sur l'état de leur paroisse, comme on en trouvait dans les feuilles de référence des cartes officielles. Mais « ces terriers » ou « livres de référence » comme on les appelle, quoique correspondant par ailleurs aux « livres de distribution »

(1) KERRY, *op. cit.*, p. 390. C'est également à cette page qu'on trouve la copie de la lettre de Lord Shelburne à Lord Carteret.

ultérieurs, ne font aucune mention des personnes à qui les terres furent concédées (1) ».

Les cartes sont si semblables aux cartes de baronnies B.N. que la description géographique de celles-ci est valable pour elles. Quant aux types entre lesquels on peut les répartir d'après leur exécution, ils seront examinés et classés plus loin comme il convient. Ce qui importe maintenant, c'est la composition des atlas Lansdownne.

La liste de 1797 en est un véritable catalogue d'autant plus précieux qu'elle fait connaître les cartes du livre A aujourd'hui perdu; et elle permet de dresser ce tableau du nombre des cartes :

	A	B	C	D	E	F
Leinster.	25	14	19			6
Munster.				18		7
Ulster.					22	17
	25	14	19	18	22	30
		103				
	128					

Dans les premiers volumes — la liste de 1797 atteste que le volume A était, à cet égard, semblable aux quatre suivants — dans les premiers volumes, les cartes sont groupées par comtés, les comtés par provinces et les provinces par volumes : A, B, C, Leinster; D, Munster; E, Ulster. A l'intérieur de chaque province, on discerne même comme une tentative de classement des comtés suivant un certain ordre géographique. Les difficultés que l'on sait (2) ayant retardé la terminaison des cartes du Wicklow et du Carlow, des pages blanches ont été réservées respectivement dans les volumes A et B pour les y dessiner quand les matériaux en pourraient être réunis, ce qui d'ailleurs n'a jamais été fait. Ainsi, les cinq premiers volumes connus, avec leurs

(1) KERRY, *Op. cit.*, p. 386.

(2) Celle de la baronnie de Rathcline en Longford, reliée dans le vol. A., alors qu'elle aurait dû être au vol. F, avec Shrule.

index où sont énumérées toutes les cartes des atlas, moins une (1), donnent l'impression d'un ouvrage composé et terminé — sauf quelques omissions — suivant un plan d'ensemble. Cette impression est encore accentuée par l'examen des reliures. Bien que le cuir de E semble un peu plus « neuf » que celui des trois volumes précédents, et que sa couleur soit d'une nuance différente, les quatre premières reliures paraissent sensiblement contemporaines, et il n'est pas douteux qu'au moins B, C, D ont été faites en même temps.

Au contraire, le volume F est relié dans un cuir rugueux d'une toute autre fabrication que le veau lisse des premiers volumes. Sans suite, sans méthode, et comme au hasard, on y a réuni un nombre de cartes beaucoup plus grand qu'en aucun autre atlas. Au temps de Sir Francis Hutchinson sur 30 cartes, 5 étaient sur feuilles volantes et 2 de celles-ci ne figuraient pas à l'index du volume. Inversement, 7 cartes manquent, qui sont mentionnées à l'index. L'une des cartes alors sur feuille volante, celle de la baronnie de Dunkerron en Kerry, est en double exemplaire. Des baronnies de quatre provinces figurent à l'index, et des cartes de trois provinces sont dans le volume. Si les baronnies d'un même comté sont groupées, les comtés d'une même province ne se suivent pas, de sorte que le volume F paraît n'avoir été qu'un recueil provisoire de cartes terminées après la composition des volumes A à E.

Ces premières constatations suffisent pour autoriser la supposition — et toutes mes recherches ultérieures ont montré le bien-fondé de l'hypothèse — que les cartes de baronnies de la collection Lansdowne forment en réalité deux séries distinctes, la première comprenant les volumes A à E, la deuxième le volume F et que ces séries doivent être étudiées séparément.

Volumes A à E. — Les baronnies dont les cartes sont contenues dans ces volumes — ou que, d'après leurs index, ces volumes devaient contenir — appartiennent à trois des groupes établis en vue du Settlement (2) :

1^o Baronnies de l'armée dans les dix comtés partagés entre l'armée et les spéculateurs;

(1) Il y faut ajouter, comme on vient de le voir, la baronnie de Rathcline.

(2) Pour la composition détaillée des volumes, il suffit de se reporter au catalogue général des cartes donné plus haut, p. 12.

2^o Comtés réservés comme « garantie supplémentaire » pour l'armée;

3^o Comtés de Dublin, Carlow et Cork que le gouvernement s'était réservés.

En d'autres termes, les volumes A à E devaient réunir les cartes des trois groupes de baronnies dont l'arpentage était confié au docteur en vertu de son premier contrat, celui du 11 décembre 1654. Toutes ces baronnies sont d'ailleurs énumérées dans la liste de 1797 — sauf celles du Cork et du Kerry, contenues dans le volume déjà perdu depuis plus de soixante-dix ans quand la liste fut faite. Aujourd'hui manquent en outre les cartes du volume A, soit 13 du premier groupe, 4 du second, et dans le 3^e les 7 baronnies du comté de Dublin. Il ne reste donc qu'à rechercher si les cartes des baronnies du Carlow et du Wicklow ont été faites et ce qu'elles sont devenues (5).

Série F. — La composition du dernier volume est beaucoup moins simple, notamment à cause de la différence entre les cartes existantes et celles prévues à l'index. On peut néanmoins discerner les trois groupes suivants :

1^o Baronnies de spéculateurs en Ulster : 8 cartes (l'index en donne 9);

2^o Baronnies distribuées à l'armée en exécution de l'ordre du 10 mai 1655 : 20 cartes (l'index donne trois de ces baronnies dont les cartes manquent, mais deux cartes existent qui ne sont pas à l'index);

3^o Baronnies du Kerry appartenant au deuxième groupe de la série A-E, : 3 cartes pour 2 baronnies.

(L'index mentionne en outre trois cartes qui manquent : a) 2 baronnies du premier groupe de la série A-E (Toome et Antrim) qui ont été reliées à leur place dans le volume E; b) la baronnie de Tirawley en Mayo.)

Le volume F ne contient donc aucun groupe de baronnies au complet. Mettant de côté les baronnies du Kerry qui devraient être dans la série A-E, qui ne furent pas d'abord reliées dans le volume F et qui diffèrent comme facture et comme papier de toutes les autres, ce volume se compose essentiellement de baronnies de spéculateurs et de baronnies attribuées à l'armée en 1655, c'est-à-dire de baronnies comprises dans le second contrat du docteur, celui du 3 septembre 1656. Mais tandis que

presque toutes les baronnies du premier contrat furent insérées dans les volumes A à E, il s'en faut de beaucoup que celles du deuxième contrat aient été réunies dans le volume F. Les baronnies manquantes se répartissent ainsi :

1^o Baronnies de spéculateurs : tout le Leinster (20), tout le Munster (13) et 2 sur 10 des baronnies d'Ulster;

2^o 7 sur 27 des baronnies objets de l'ordre du 10 mai 1655;

3^o Les 4 baronnies du Louth;

4^o Les baronnies du Clare (les tables B.N. en prévoient 3 et celles de Hardinge en énumèrent 9);

5^o Toutes les baronnies du Connaught;

6^o La baronnie de Portnahinch.

Sauf pour la baronnie de Rathcline qui, bien qu'appartenant au deuxième groupe, fut reliée, d'après la liste de 1797, dans le volume A, il y a donc lieu de chercher tous ces manquants ailleurs que dans la collection Lansdowne.

III

CARTES DES ARCHIVES IRLANDAISES

La trace d'un nombre important de cartes de baronnies du type L peut être retrouvée dans les archives irlandaises. Mais les seules qui vraisemblablement existent encore aujourd'hui sont une petite collection de 14 cartes, conservées aux bureaux du Quit Rent Office, Ormond quay, à Dublin. Quiconque a vu, ne fût-ce qu'une seule fois, les atlas B. N. et L ne peut avoir un instant d'hésitation en face de ces cartes du Q. R. O. : elles sont exactement du même type que ces atlas. La comparaison détaillée des deux séries de documents montre leur similitude parfaite. Toutes les cartes existant encore aujourd'hui au Q. R. O. sont d'un type à noms de paroisses rouges et sur papier à filigrane I H S. Or, ces cartes ne sont que les survivantes d'une collection des baronnies des spéculateurs en Leinster et en Munster déposée au Q. R. O. à une époque antérieure à 1810.

Le supplément au huitième rapport des commissaires aux

Archives irlandaises (1), daté du 22 janvier 1819, dans son inventaire des archives du Q. R. O., catalogue, sous le n° 129 : « A Book containing maps of the Down Survey of the Counties of Lowth, Westmeath, Eastmeath, Limerick, Waterford, Tipperary, King's County and Queen's County »; et il date ce livre de 1657. Trois pages plus loin, la table de ces cartes est donnée sous le titre : « Volume of Original Maps of the Down Survey. » Cette table contient les cartes numérotées de 39 baronnies qui sont, outre les 4 baronnies du Louth, et la baronnie de Portnahinch en Queen's County, les 33 baronnies des dix demi-comtés réservés en Leinster et Munster pour les spéculateurs — ces baronnies étant comptées pour 34, parce qu'on a donné (sous les n°s 30 et 31) Coshmore and Coshbride, comme deux baronnies distinctes. Une notice, signée James Hardiman, avertit que, en 1810, huit cartes manquaient déjà à la collection, celles des baronnies Tinnahinch et Cullenagh en Queen's County; Kilkenny West en West Meath; Morgallion en Meath; Geshill en King's County; Connello en Limerick; et les libertés de Waterford.

La collection du Q. R. O., déjà incomplète en 1810, devait donc être plutôt une série de cartes détachées réunies dans une couverture qu'un volume ou un atlas relié. Et les cartes restantes, toutes détachées, ont été encore divisées entre deux dépôts, sans que rien indique aujourd'hui les motifs de cette division. Douze d'entre elles sont les cartes de baronnies qui existent encore au Q. R. O. (2). Les 17 autres ont été transportées au Public Record Office, où elles ont disparu, avec les autres archives, dans l'incendie des Four Courts.

Le Public Record Office possédait en outre une collection de 22 cartes de 21 baronnies — il y avait 2 cartes pour Saint-Mullin en Carlow — qui provenaient des bureaux de l'Auditor General, et qui comprenaient : 1° les 10 baronnies de Carlow et de Wicklow terminées après le reste du survey du premier contrat; 2° 10 baronnies du Connaught; 2° une baronnie de

(1) *Pub. Rec. Rep. Ire*, II, 629.

(2) Le Q. R. O. possède 14 cartes de baronnies dont 12 proviennent de la collection inventoriée en 1810-1819. Les 2 autres sont une carte sans titres ni échelle de Cullenagh, sans doute destinée à remplacer la carte perdue avant 1810, et une carte de la baronnie de Loughtee en Cavan, étrangère à tous les points de vue à cette collection et qui est d'ailleurs le double d'une carte L, vol. F.

spéculateurs en Ulster (Belfast en Antrim). Toutes ces cartes ont naturellement été détruites aux Four Courts (1).

Or, si l'on compare la collection Lansdowne et les collections du Quit Rent Office et de l'Auditor General, on s'aperçoit que ces trois collections sont complémentaires. En inscrivant en face du nom de chaque baronnie des tables *Hibernia Regnum* l'endroit où l'on peut trouver trace des cartes dans ces collections, on voit que jamais une carte n'existe ou n'a existé à la fois dans plusieurs d'entre elles; pour permettre de reconnaître plus facilement quelles cartes sont restées dans les bureaux des divers services, le catalogue qu'on en a dressé plus haut (2) consacre une colonne aux cartes L et une colonne aux cartes des archives irlandaises, mais chaque colonne remplit exactement les vides de l'autre, de sorte que l'on peut dire qu'il existe non pas deux, mais une seule collection de cartes de baronnies qu'on pourrait appeler la collection Lansdowne-Archives irlandaises (L-AI). Et voici l'état statistique actuel de cette collection :

	ACTUEL- LEMENT existantes	CATALO- GUÉES mais disparues	DÉTRUITES	INCON- NUES
Atlas Lansdowne, vol. A.		25		
Atlas Lansdowne, vol. B à F.	103	18		
Atlas Lansdowne, vol. disparu.		8	17	
Quit Rent Office.	13		21	
Auditor General Office.				
	116	51	38	
		205		11
			216	

Il y a donc 11 cartes de baronnies dont on ignore la destinée, dont on ne sait même pas si elles ont été dressées lorsque furent dessinées les cartes L-AI. Ce sont, d'une part, la baronnie de

(1) La liste en est donnée, de même que celle du Q. R. O., par Lord KERRY, *op. cit.*, p. 401 et seq.

(2) P. 14.

Coolavin en Sligo, pour laquelle, suivant Hardinge, il ne fut pas fait de Down Survey (1) et qui, du reste, manque aussi dans les atlas B. N.; d'autre part, 10 baronnies, toutes du second contrat du docteur, qui par conséquent devraient se trouver dans le volume F, et qui se répartissent ainsi :

1^o Une baronnie du Mayo (Tirawley) et les trois baronnies du Clare qui sont à la table B. N.;

2^o Une baronnie de spéculateurs en Ulster (Tiranny);

3^o Cinq des baronnies objets de l'ordre du 10 mai 1655, savoir : les 3 baronnies de Trough, Monaghan et Dartree en Monaghan et les 2 baronnies de Clankee et Tully en Cavan.

D'une manière plus générale, on peut donc dire que les baronnies manquantes appartiennent au groupe Connaught-Clare et à l'Ulster.

Il est aussi à noter que les cartes de Tirawley, Trough, Monaghan, Dartree et Clankee figurent à l'index du volume F comme si ces cartes avaient été dressées mais, pour une raison quelconque, n'avaient pu être réunies au reste de la collection L-AI

IV

LA COLLECTION HEADFORT

Une copie d'environ 80 cartes de baronnies du type L a été faite, presque certainement dans les bureaux mêmes du D^r Petty, et permet de préciser quelques points de la composition de ces cartes. C'est à cette collection que Handcock faisait allusion quand il déclarait à l'enquête de 1812 : « On m'a dit qu'une autre copie était conservée à cette époque (vers 1777) par Thomas Taylor, le premier Lord Bective' (2). » Il s'agit des cartes appartenant alors au marquis de Headfort et connues sous le nom de Headfort Collection.

Thomas Taylor, plus tard Sir Thomas, fut, avec John Pettie,

(1) *Surveys*, II, p. 99.

(2) *Pub. Rec. Rep. Ire.*, Rapport du 15 avril 1813; I, 495. Les descendants de Thomas Taylor écrivent leur nom Taylour; mais on a conservé ici l'orthographe constante des documents contemporains.

« la main droite de Sir William » (1). Dès les premiers travaux du Down Survey, en 1655, lorsque le docteur commença ses opérations sur le terrain par les difficiles baronnies si morcelées, et qui devaient lui coûter tant d'argent et de peines, des comtés de Dublin et de Meath, ce fut Taylor qu'il chargea du Survey de la baronnie de Newcastle (2). De 1660 à 1667, il fut deputy surveyor-general sous John Pettie (3). Il a donc travaillé dans les bureaux du cadastre pendant tout le temps de l'exécution du Down Survey et bien au delà. Nul n'était plus compétent ni mieux placé que lui pour établir les cartes projetées par le docteur. Son arrière petit-fils a écrit à la première page d'un atlas manuscrit de paroisses et de baronnies dans la collection Headfort : « Sir William Petty and Sir Thomas Taylor's Down Survey and Maps of the Baronies in East Meath (4) »; il n'exagérerait probablement pas la part de collaboration de son aïeul, et l'on verra comment Sir William écrivait à son ami quand se préparait l'*Hiberniæ Delineatio* (5).

Pour son usage ou sa satisfaction personnels, Thomas Taylor avait réuni une collection de livres des surveys de Strafford et de la République, et de cartes détachées du même atlas; les cartes manuscrites étaient pour la plupart des cartes de paroisses et de baronnies d'après le Down Survey. Cette collection resta dans les papiers des descendants de Thomas Taylor (5). Et comme pour ceux-ci avaient été successivement créés les titres de baron (1760), vicomte (1762) et marquis (1800) de Headfort, ainsi que celui de Earl of Bective (1766), on s'explique que Handcock ait dit en 1812 que les cartes de Taylor étaient en la possession du premier Lord Bective et que ces cartes soient désignées d'ordinaire sous le nom de Headfort Collection.

Bien que cette collection ait été entièrement détruite dans l'incendie des Four Courts, il est encore aisé d'en connaître la composition. Au début du XIX^e siècle, les commissaires aux Archives, recherchant partout les cartes qui pourraient rempla-

(1) FITZMAURICE, p. 107.

(2) Cf. KERRY, *Lansdowne Maps*, p. 396 et *Hist. D. S.*, ch. VI.

(3) HARDINGE, *Surveys*, II, 18.

(4) *Ibid.*, et *Pub. Rec. Rep. Ire*, II, 14.

(5) Cf. plus loin, p. 128. Le BURKE'S *Peerage and Baronetage* contient encore aujourd'hui cette revendication : « Les cartes, bien qu'elles fussent le fruit de la collaboration de Petty et de Taylour, furent publiées sous le seul nom de Sir William. » (Ed. de 1926, p. 1166.)

cer les cartes officielles détruites en 1711, une sous-commission fut chargée, le 17 mars 1817, de se rendre chez le marquis de Headfort, en Meath, afin de dresser, avec le consentement de celui-ci, un catalogue des collections géographiques contenues dans ses papiers de famille. La partie de ce catalogue (1) relative aux cartes indique quatre séries :

1^o Cartes de comtés de Sir William Petty imprimées, au complet;

2^o Une collection importante de cartes de baronnies manuscrites, qui paraissent être des copies de celles sur lesquelles fut faite la copie de Vallancey;

3^o Quelques cartes manuscrites de paroisses, qui paraissent être des copies du Down Survey;

4^o Un petit nombre de cartes diverses, manuscrites et imprimées.

La partie qui importe ici — la collection de cartes de baronnies — se composait d'un volume et de cartes détachées.

Le volume était celui-là même qu'un petit-fils de Thomas Taylor avait désigné à sa première page par la formule indiquant la collaboration de Sir William et de Sir Thomas. Il contenait 34 cartes, du Meath et du Louth, qui étaient ainsi réparties :

Folios 1 à 6 et 27 à 31. — 11 cartes de baronnies (sur 12) du Meath; la baronnie manquante est Kells;

Folios 7 à 26. — 20 cartes de paroisses (numérotées de 1 à 20) de la baronnie de Kells, donnant le plan de 21 paroisses sur 22;

Folio 32. — Une feuille restée en blanc;

Folio 33. — Une carte de la baronnie de Louth.

Non foliotées. — Au commencement, une carte de la baronnie de Ballycowan (King's Co) et à la fin une carte de la baronnie Dundalk (Louth).

Ce volume a dû être établi plutôt pour les intérêts de Thomas Taylor que pour des fins géographiques; la famille devint, en effet, grande propriétaire terrienne dans le Meath et particulièrement dans la baronnie de Kells, ce qui explique la présence des cartes de paroisses de cette baronnie (2).

(1) Le catalogue dressé par la sous-commission fut publié en appendice au 8^e rapport annuel en date du 23 mars 1818 (*Pub. Rec. Rep. Ire.*, II, 14-32.)

(2) Headfort Demesne est dans la paroisse de Kells et l'autre résidence familiale est non loin, à Virginia en Cavan. Le 4^e Marquis est propriétaire de 22.000 acres, d'après le *Who's Who* de 1915.

Au contraire, les cartes détachées forment une suite de documents géographiques où l'on retrouve l'esprit qui présida à la confection des cartes L-AI. Au nombre de 70, elles représentent 66 baronnies, 4 baronnies étant en double. Or, sur ces 66 baronnies, 56 sont des baronnies arpentées en vertu du second contrat du Dr Petty; les 10 autres sont : les 5 baronnies du Wicklow, 4 des 5 baronnies du Carlow, et la baronnie de Glanarought en Kerry. On a eu plusieurs fois l'occasion de dire que les cartes du Wicklow et du Carlow avaient été terminées après le reste du premier contrat, — ainsi d'ailleurs que celles du Louth dont 2 se trouvent dans le volume de Meath (1). Quant à la baronnie de Glanarought, le Dr Petty y reçut des terres au début de 1658 dans les paroisses de Kenmare et de Tuosist (2). Cette composition donne à penser que lorsque Thomas Taylor entreprit le dessin de ces cartes, les baronnies du premier contrat n'étaient plus dans les bureaux, à l'exception de celles arrivées en retard, et d'une baronnie dont le Dr Petty conservait l'original ou la copie pour ses affaires personnelles. De sorte que l'examen des cartes de baronnies de la collection Headfort conduit exactement à la même conclusion que celui des cartes L-AI, à savoir que les cartes des baronnies du premier contrat et celles des baronnies du second ont été dressées successivement, — d'abord celles des livres A et E, ensuite celles du livre F et des collections Q. R. O. et A. G.

La raison pour laquelle ces cartes Headfort ont été dessinées est obscure. La sous-commission de 1817 dit qu'« à deux exceptions près, elles paraissent inachevées. Elles sont en général divisées en townlands, mais on ne les a pas coloriées par paroisses et, à tous égards, elles sont très inférieures à la copie de Vallancey des cartes de baronnies (3) ». Leurs échelles sont les mêmes que celles des atlas B. N., sauf pour 5 cartes à l'échelle 160 dans la collection Headfort, au lieu de l'échelle 80 pour 2 d'entre elles (Saint-Mullin en Carlow et Ileagh en Tipperary) et de l'échelle 320 pour les 3 autres (Talbotstown et Ballinacor en Wick-

(1) Une liste établie le 15 octobre 1761 par le baron Headfort indique que la collection contenait toutes les baronnies du Louth. Mais cette liste — reproduite dans le rapport de la sous-commission (p. 25) — ne concorde pas tout à fait avec le catalogue des archivistes; c'est à ce catalogue qu'on se reporte toujours ici.

(2). Cf. *Hist. D. S.*, p. 226.

(3) P. 19.

low, Iffa and Offa en Tipperary). Ce ne sont pas des calques ou des copies serviles : on a plutôt l'impression d'un essai abandonné ou d'un travail préliminaire en vue des cartes de comtés.

Trois cartes Headfort présentent un intérêt particulier : 1^o une carte de la baronnie Inchiquin, en Clare, beaucoup moins poussée que les autres — les commissaires la mentionnent spécialement : unfinished — or, cette baronnie ne figure pas dans la table *Hibernia Regnum*, et il n'en existe aucune carte dans les collections B. N. et L-AI; 2^o une carte de la baronnie de Kenry en Limerick « coloriée par paroisses, datée de l'an 1657 et certifiée mesurée par Lewis Smith qui, à ce qu'il paraît, mesura chacune des paroisses de cette baronnie qui se trouvent maintenant dans le Down Survey; mais la carte de la baronnie même n'est pas dans les bureaux du Surveyor General » — Taylor avait-il donc la carte originale? D'ailleurs cette carte existe au Q. R. O. et dans les atlas B. N.; 3^o une carte de la baronnie de Loughtee en Cavan, « coloriée par paroisses et mesurée par M. John Humfrey en l'an 1659, et qui a toute l'apparence d'une carte originale, faite par le même J. Humfrey, qui dressa et reporta la carte du Down Survey de ladite baronnie ». Ici, les enquêteurs de 1817 soulèvent une hypothèse extrêmement intéressante : celle de la confection des cartes de baronnies par les auteurs mêmes du survey de la baronnie et l'on y reviendra plus loin. Il faut seulement remarquer que l'on connaît au moins trois autres cartes de Loughtee du même type : B. N. (II, 52); L. (F) et Q. R. O.

Le catalogue de la collection Headfort atteste enfin que sur les 11 cartes qui ne paraissent pas avoir jamais été dans la collection L-AI, 5 (toutes d'Ulster) ont été dressées, à savoir celles des baronnies de Towrane (Armagh), Trough, Monaghan et Dartree (Monaghan), Clankee et Tullyhonco (Cavan).

La collection Headfort a été achetée en 1837 par les commissaires des Bois et Forêts qui la déposèrent, selon Hardinge, dans leurs bureaux du Quit Rent Office (1). Le *Guide* de Wood place dans les archives du Surveyor General des *Down Survey Baronial*

(1) *Surveys*, II, 17. Dans le catalogue des cartes du Down Survey du même volume (App. E), HARDINGE indique au Q. R. O. 8 cartes comme provenant de la collection Headfort; ce sont celles des baronnies de Kells en Kilkenny, de Loughtee, Tullyhaw et Tullyhunco en Cavan, d'Iffa and Offa, Ikerrin et Ileagh en Tipperary, et celles des Libertés de Waterford. Or cette liste ne correspond à aucun catalogue de la collection Headfort ni de celles du Q. R. O.

Maps « pour la plupart originaux des cartes du D. S. par baronnies préparées sous la direction du Dr William Petty » ; et il ajoute que ces cartes « étaient une partie de la collection Headfort achetée en 1837 par les Commissioners of Woods and Forests » (1). C'est pourquoi ces cartes ont disparu dans l'incendie des Four Courts avec le reste des archives du Surveyor General.

V

LA COPIE DE VALLANCEY

Des copies plus ou moins complètes des cartes de baronnies ont été faites à diverses époques (2), et il est bien probable qu'il en existe des feuilles dans maints dossiers fonciers en Irlande. Mais la seule copie d'ensemble conservée dans les Archives irlandaises fut celle faite en 1787 par Vallancey à Paris, et qui alla aux bureaux du Surveyor General.

Ces cartes de Vallancey, qui avaient été reliées en quatre volumes in-folio (3), ont été détruites en 1922 dans l'incendie des Four Courts; pour savoir ce qu'elles valaient, il n'est d'autre moyen que de s'en remettre au témoignage des surveyors et archivistes qui les ont eues en mains, d'abord à celui de Vallancey quand il fait connaître comment il calqua ces cartes.

« Il faut tracer, écrivait-il dans sa requête du 14 mars 1787 au baron de Breteuil, il faut tracer les lignes sur le papier à l'aide des rayons du soleil, ou d'un flambeau, dont la réflexion

(1) P. 150.

(2) Dans sa déposition déjà citée, Handcock signala des copies faites vers 1787 par un certain O'Brien pour l'Hon. Robert Rochfort, surveyor general of Lands. Rochfort (ou Ratchfort) avait été surveyor general du 24 avril 1761 au 24 janvier 1798. (HARDINGE, *Surveys*, III, 283). A sa mort, selon Handcock, ces copies furent données à sa veuve par son exécuteur Gustavus Hume Rochfort, representative for the County of Westmeath, qui les avait encore au moment où Handcock déposait. Ces copies formaient, d'après celui-ci, plusieurs volumes assez exacts contenant « tous les livres et références originaux alors complets, et aussi tout ce qu'il était possible de copier des documents brûlés ». Cette description ne permet pas de dire s'ils contenaient des cartes de baronnies ou même des cartes, quelles qu'elles fussent.

(3) *Pub. Rec. Ire.*, Suppl, to 8th. report, Jan., 22, 1819; II, 51.

se fait à travers un verre construit pour cet usage (1). » Il s'agit donc d'un calque fait par transparence en tendant sur une vitre l'original recouvert de la feuille blanche où sera dessiné le tracé. Dans sa requête, Vallancey dit qu'il ne peut travailler ainsi à la Bibliothèque; mais, outre qu'on ne voit pas quel autre procédé il eût pu employer — car, surveillé comme il l'était il n'aurait pu recourir au calquoir — la lettre du 14 mars ne prouve rien : ne dit-elle pas aussi qu'il lui est « tout à fait impossible de remplir l'objet de sa mission », alors que nous savons qu'il l'a fort bien « rempli »?

Le calque n'était du reste pas mauvais. Plusieurs personnes qui ont vu les cartes peu avant leur destruction s'accordaient à les trouver assez peu soignées. Mais le rapport de la Commission d'archives, déposé le 15 avril 1813, reconnaît dans ces copies « de fidèles transcriptions de celles de la Bibliothèque du Roi français (2) ». Aucun des techniciens qui composaient cette Commission ou qui déposèrent devant elle n'incrimina l'exactitude de la copie; leurs critiques portèrent, on l'a vu, sur les cartes B. N., qu'ils considéraient comme des réductions à trop petite échelle pour contenir toutes les indications des cartes de paroisses et donc pour pouvoir être substituées à celles qui avaient été détruites. La décision de cette Commission, ainsi que celle des Lords en 1790, fut motivée essentiellement par cette insuffisance réelle ou supposée et non pas par la mauvaise qualité de la copie.

Néanmoins, il est curieux de lire le récit que fit E. H. Hall, quelque vingt-cinq ans après l'évènement, de cette affaire des copies de Vallancey à la Chambre des Lords.

« Quand on eut rapporté ces copies, dit-il, une tentative fut faite pour leur donner force probante, et un bill fut effectivement présenté à la Chambre des Lords dans ce but; mais il y rencontra une telle opposition qu'il fut abandonné. La cause de cette opposition fut assez curieuse. On remarqua qu'un haut personnage ecclésiastique prenait des notes relatives à certaines propriétés de son diocèse. L'alarme fut donnée. On s'éleva bruyamment contre les prétentions de l'Église; et, de fait, le

(1) Cf. *supra*, p. 37.

(2) *Pub. Rec. Rep. Ire.*, I, 495.

mal qui pouvait résulter de telles prétentions sur des biens originellement donnés avec quelque iniquité est si monstrueux, qu'il ne fallut que fort peu de réflexion pour voir combien il pourrait être fatal de mettre en usage un instrument si puissant. Une autre raison, de caractère scientifique, a été donnée de ce que les cartes de baronnies ne pouvaient être acceptées comme une preuve satisfaisante. Quelques-uns supposent que l'échelle est trop petite, car elle est de 160 et dans quelques cas de 320 perches au pouce, tandis que les cartes de paroisses sont en général à l'échelle de 80 et pour quelques-unes de 40 perches au pouce » (1).

Ainsi rejetées, les cartes de Vallancey devaient rester cent trente-deux ans à peu près oubliées — sauf pendant leur court réveil de 1810 à 1813 — dans une armoire du L. E. R. O., puis des Four Courts, avant de s'en aller en cendres et en fumées, comme tant d'archives plus précieuses que ces copies dont tout l'intérêt tenait aux causes qui les avaient fait faire.

Aujourd'hui, tous les services et tous les particuliers qui ont besoin de copies de cartes du Down Survey peuvent obtenir de l'Ordnance Survey ses beaux fac-simile photographiques des atlas B. N.; pour un prix insignifiant, n'importe qui peut acheter aujourd'hui soit une carte détachée, soit la série complète de ces cartes qui causèrent tant de soucis à leur auteur, et dont la possession — et dont la simple copie — ont suscité peut-être plus de démarches diplomatiques que celles d'aucun autre manuscrit au monde.

(1) *Analysis D. S.*, p. XIV, n.

CHAPITRE V

QUAND ET COMMENT FURENT COMPOSÉES LES CARTES DE BARONNIES

La seule étude géographique et toponomastique des cartes B. N. ne saurait permettre de découvrir leur date ou les rapports qui peuvent exister entre leur composition et celle des autres séries. Lorsqu'il s'agit d'ouvrages si semblables qu'on a pu supposer que l'un est la copie de l'autre, ou qu'à tout le moins il ont dû être faits dans le même temps et en puisant aux mêmes sources, on n'a quelque possibilité de reconnaître les différences qui les distinguent, et quelques chances d'en déduire certaines données sur leur mode de composition, que par l'observation des détails d'exécution qui décèlent des mains, de procédés ou des époques différents. Ainsi, soit que l'on ait dessein de déterminer le moment où les atlas B. N. furent composés, soit que l'on veuille établir l'ordre chronologique des cartes de ces atlas et des collections L-AI, il faut recourir à un examen attentif de leur exécution matérielle. On pourra ainsi classer les cartes, d'après leur tracé, leur enluminure et leur lettre, en un certain nombre de types. On en fera ensuite une autre classification d'après les marques d'eau du papier. Alors on y ajoutera, pour chaque carte, ce qu'il est possible de connaître des dates du survey, du report, du dépôt de la carte officielle, ou de la date accompagnant parfois le titre de la carte de baronnie. Le tout constituera un ensemble de matériaux utilisable pour étudier les rapports de date et de composition au moins entre un certain nombre de cartes (1).

(1) La méthode suivie ici a consisté à relever pour chaque carte les caractéristiques de son exécution. En rapprochant ces descriptions, on s'est aperçu que les cartes se groupaient par type. Et c'est alors qu'on s'est demandé si ces groupes correspondaient à des conditions et à des dates d'exécution différentes.

I

TYPES DE CARTES ET FILIGRANES DES ATLAS B. N.

L'impression générale de qui feuillette pour la première fois les atlas B. N. est une impression d'homogénéité. Il semble qu'on soit en présence d'une collection composée suivant une règle stricte, sous la direction d'un seul cartographe. Si l'on étudie par le détail, et une à une, les 214 cartes des atlas, on trouve que cette similitude est presque parfaite pour les quatre cinquièmes environ des cartes (85 cartes sur 109 dans le premier volume et 83 sur 105 dans le second). Ce sont ces cartes qui constituent ce qu'on appellera ici le « type moyen » (1) et qu'on désignera par la lettre M.

Les cartes M. — Le trait de ces cartes est net. Un liseré de couleur de 2 ou 3 millimètres de large rend bien apparentes les limites des paroisses, et permet de reconnaître les fractions détachées, parfois enclavées dans une autre ou entre plusieurs autres paroisses. Toutes les inscriptions sont à l'encre noire, sauf les noms de paroisses qui sont écrits en rouge; ces noms de paroisses rouges, sauf une exception limitée à quatre cartes (Voir plus bas M N) sont une caractéristique essentielle des cartes de baronnies du type moyen. Le titre de chaque carte, dessiné en caractères d'aspect typographique, se détache clairement, dans un cartouche soigneusement rehaussé de couleurs parfois si semblables dans toute une série de cartes qu'il semble qu'un seul artiste ait été chargé de l'exécution de tous ces titres et de leurs ornements.

Dans quelques-unes de ces cartes, on observe des variétés d'exécution qui peuvent aussi bien déceler deux artistes qu'elles peuvent être attribuées à un même dessinateur travaillant à des périodes différentes. Ainsi dans I, 101 et 103, les cours d'eau sont plus soigneusement tracés, les couleurs plus foncées, les lettres plus grasses. Dans I, 39 et II, 80, le dessin est plus pauvre, les couleurs presque absentes. Mais ce sont là des particularités trop faibles pour qu'on se risque à en tirer aucune déduction.

(1) Il est superflu d'énumérer ces cartes : ce sont toutes celles qui ne figurent pas dans les groupes suivants.

D'autres, au contraire, tout en restant proches du type moyen, offrent des différences assez sensibles dans leur exécution pour qu'il paraisse légitime de les énumérer en groupes distincts, dont on fera commencer le symbole par la lettre M pour indiquer leur parenté avec le type moyen.

Ma. — Le premier de ces groupes est composé des cartes I, 3 à 6, mieux dessinées, et dont la lettre, particulièrement régulière, rappelle surtout celle des cartes M d'Ulster dans le second volume. Or, il se trouve que ce sont les cartes du Louth, dont le survey fut fait indépendamment de celui des autres comtés.

Mb. — Les quatre cartes I, 46 et 47; II, 54 et 56, constituent un groupe homogène et très distinct par son exécution. La lettre est une sorte de batarde allongée, en caractères séparés; les inscriptions et les dessins des cartouches témoignent de beaucoup d'application, mais plus encore d'une main timide et gauche. Le tracé mou n'a pas la finesse du type moyen; le contour des îles — particularité qui ne s'observe que là — est ombré de petits traits qui les font ressortir comme en relief; les couleurs ne durent jamais être bien vives et elles paraissent pâlies par le temps, alors que celles des autres cartes ont conservé toute leur fraîcheur. Mb est un petit groupe formé de quatre baronnies du second contrat, voisines sur le terrain mais séparées dans les atlas parce que les deux premières sont en Leinster et les deux autres en Ulster; de celles-là les cartes officielles furent faites en 1657 et de celles-ci en 1658. Années différentes. Surveyors différents aussi. La besogne du dessinateur paraît avoir été répartie en raison de la position géographique des baronnies, et au plus tôt en 1658, car il est bien peu probable que l'artiste qui ne fit que ces quatre cartes en ait dessiné deux une année, et justement pour la même région, deux autres l'année suivante.

MS. — Les cartes II, 67, 69, 70 et 71 sont assez différentes des autres, surtout par leur lettre, pour être classées à part. Ce sont les quatre baronnies de spéculateurs — et donc du deuxième contrat — en Limerick; et ce sont aussi les quatre baronnies arpentées dans ce comté par Lewis Smith, les trois premières en 1657 et la quatrième en 1658. Ici, le groupe graphique correspond à un groupe de travail en campagne. Et l'on remarquera que ce groupe est rompu dans l'atlas par le classement des cartes : 68 s'y intercale, laquelle est une baronnie du

premier contrat, dont le plan fut levé par Thomas Jackson. *MN.* — Enfin, dans le second volume, voici un groupe qui se rattache à tous points de vue au type moyen, bien qu'il lui manque la caractéristique essentielle : les noms de paroisses rouges. Mais il n'a rien en commun avec les groupes que caractérise l'inscription de ces noms en noir, — rien d'autre que cet emploi de l'encre noire; et ces noms mêmes sont en grands caractères très différents des maladroites graphies des cartes N. Ces cartes, II, 46, 47, 48 et 53, avec leurs couleurs pâlies, leur lettre parfois inférieure à la moyenne¹ (notamment 48) sont d'un artiste qui n'a fait que celles-là. Or, elles sont des baronnies du deuxième contrat : 46, 47 et 48 sont les trois cartes du Fermanagh d'après le surveyor Thomas West (1657), tandis que 53 (Tullygarvey en Cavan) est faite d'après les levés de William Farrand, dans la même année : ces cartes furent transcrites par des artistes à qui les baronnies n'étaient pas distribuées dans le même ordre qu'aux surveyors, mais suivant des groupes géographiques (Tullygarvey joint le Fermanagh) et l'unité de groupe n'était pas le comté.

Les cartes N. — On désignera ici par la lettre N vingt cartes du premier volume, toutes en Leinster, dessinées sans art, dont la lettre est une assez mauvaise cursive, et devient pire quand le copiste s'essaie à l'imitation des caractères d'imprimerie. Les noms des paroisses — c'est le signe spécialement distinctif de ces cartes — sont écrits à l'encre noire, et parfois barbouillés comme par une main passée sur l'encre encore humide. Les couleurs rares, peu variées, sans doute de mauvaise qualité, font des bavures de chaque côté des lignes qu'elles devraient accentuer. Tout déceit un dessinateur ou peu habile ou peu soigneux, et qui, bien sûr, n'était pas un cartographe professionnel; un dessinateur — ou plusieurs — car le groupe n'est pas homogène; il y faut distinguer trois types secondaires.

Na. — Le premier et le plus important comprend 16 cartes, ainsi réparties :

1^o Toutes les baronnies du premier contrat du King's County, sauf Balliboy (51), c'est-à-dire les cartes 52, 53, 55, 56, 57 et 59;

2^o L'une des deux baronnies du premier contrat (66, B. Ballyadams) en Queen's County;

3^o Trois sur six des baronnies du premier contrat en Kilkenny : 93, Fassadinin; 94, Galmoy; 95, Crannagh;

4^o Toutes les baronnies moins deux (110 et 112) du Wexford, lequel était entièrement dans le premier contrat, c'est-à-dire les cinq cartes : 105, Gorey; 106, Scarawalsh; 107, Ballaghkeen; 108 Bantry et 109, Shelmaliere.

Nb. — Seule la baronnie Delvin, carte 32, en Westmeath, appartient à cette variété, baronnie du premier contrat comme celles de Na.

Nc. — Trois des cinq baronnies du deuxième contrat en Kilkenny, formant un groupe au S.-W. du comté : 98. Shillelogher, 100. Kells, 102. Iverk, réunissent les caractéristiques des cartes N, tout en différant quelque peu de celles des deux premiers groupes, peut-être simplement parce qu'elles ont été faites à une autre époque.

Les cartes O. — L'étude de la composition et de l'exécution de sept cartes qui ne constituent pas une série homogène, mais qui ont en commun une originalité qui les différencie de toutes les autres cartes des atlas, a obligé à les réunir en un même groupe qui sera désigné par la lettre O. Ce sont :

II. 35 — Trough	}	Co Monaghan
36 — Monaghan		
37 — Dartry		
42 — Tiranny		Co Armagh
59 — Corcomroe	}	Co Clare
60 — Bunratty		
61 — Moyarta		

Toutes ces baronnies, que leur position géographique place dans le deuxième volume B. N., sont du second contrat. Elles appartiennent à deux régions éloignées l'une de l'autre, les quatre premières formant un petit bloc (qui s'étend sur deux comtés) en Ulster, les trois autres étant les seules baronnies du Clare dans les atlas. Quant à la facture, tout le premier groupe paraît être d'un seul cartographe; le second est d'un autre, sinon de plusieurs autres auteurs. Mais les sept cartes s'apparentent par l'aspect de leur lettre, beaucoup plus cursive que celle des autres cartes B. N. et une exécution qui, tout en étant très soignée, ne paraît pas d'un dessinateur professionnel: la main n'a pas la légèreté et la sûreté de celles qui tracèrent

les bonnes cartes des atlas. Et cependant, le cartographe, pour chaque carte, a fait lui-même l'ornementation des cartouches, très différents de ceux du reste des atlas; les roses des vents sont des variations simples sur des carrés inscrits dans un cercle et qui ne se trouvent que là. L'impression qui s'impose immédiatement est que chacune de ces cartes a été faite entièrement par la même personne et que cette personne n'était pas un dessinateur soucieux seulement de l'aspect matériel de son œuvre. Au contraire, les auteurs (notamment celui de la carte 59) ont pris soin de représenter avec une abondance de détails qu'on ne retrouve nulle part et qui décèlent un géographe, la géographie physique et les habitations.

Les cartes d'Ulster portent les traces très apparentes d'une esquisse au crayon et les cartes de Clare celles d'un quadrillage également au crayon, qui divisa la page en carrés d'un pouce de côté. La rose des vents de 59 montre encore l'esquisse au crayon d'une fleur de lys plus grande que celle définitivement dessinée et coloriée. Des noms de baronnies limitrophes écrits au crayon sont restés fort lisibles. Ces esquisses et ces inscriptions ne peuvent s'expliquer que si ces cartes sont, non pas des copies d'un modèle à reproduire identiquement, mais des cartes composées d'après des documents à une échelle différente. De même si les cartes avaient été calquées suivant l'usage des copistes du temps, on ne les aurait pas dessinées d'abord au crayon et on aurait moins encore pris la peine de faire un quadrillage du type que le Dr Petty avait adopté pour les reports de plans; de même, on n'aurait pas écrit au crayon les noms des baronnies limitrophes.

La carte 36 contient un autre indice de composition originale. On avait cru pouvoir la faire tenir tout entière sur la feuille; puis on s'aperçut, alors que le travail était déjà avancé, qu'il faudrait une petite allonge au milieu de la partie supérieure : en effet, cette allonge repliée, on voit sur la feuille principale un premier dessin, crayon et encre. Cette esquisse au crayon montre qu'il n'y eut pas de calque; et si la carte avait été une simple copie d'un modèle à même échelle, on aurait su d'avance qu'une allonge était nécessaire. La carte 42 contient un autre exemple de l'incertitude où les dessinateurs se trouvaient de la surface exacte dont ils auraient besoin; une allonge a été

ajoutée à gauche; or, au verso de cette allonge est dessinée une partie de la carte qui déborde le cadre dans la marge de droite; il semble que le dessinateur pensa d'abord devoir allonger la droite de sa feuille et qu'il s'aperçut ensuite que la marge suffirait.

A l'hypothèse que ces cartes sont des originaux et non pas des copies, on peut objecter qu'une copie n'est pas nécessairement un calque, mais qu'elle peut être faite par la méthode des petits carreaux, ce qui expliquerait le quadrillage et l'esquisse au crayon; qu'une rose des vents peut être aussi bien imitée à main levée; que les noms des baronnies ont été notés au crayon parce qu'on ne devait pas conserver assez longtemps le modèle pour les calligraphier d'après lui, etc. Mais ces arguments ne résistent pas à l'ensemble de caractères d'originalité que présentent les sept cartes O. Car, si tel ou tel d'entre eux se retrouve — rarement du reste — dans d'autres cartes, nulle part ailleurs ils ne sont réunis dans une seule. Surtout l'esquisse au crayon et le quadrillage révélateurs d'un mode différent de travail et adaptés à une composition n'existent que là. Il serait bien extraordinaire, si on les employa ailleurs que ce fut seulement ici, dans des cartes particulièrement soignées, qu'on ait négligé de les effacer, de même que les inscriptions provisoires au crayon. Car ces cartes sont très soignées, tout en révélant une certaine gaucherie de leurs auteurs; œuvres de surveyors intelligents et appliqués, mais qui ne sont pas des dessinateurs habiles de cartes et de lettres (1).

Les cartes P. — Enfin, les cartes I, 43; II, 101, 105, 107 et 108 (ainsi qu'un volet ajouté à II, 99, contenant le plan des libertés de « Mallo » et découpé suivant leur limite) doivent être mises à part pour la perfection de leur dessin et de leur lettre. Les lignes fermes et fines des contours, la lettre plus allongée, plus régulière et plus nette que celle des meilleures parmi les autres cartes, pourraient être d'un graveur de cartes moderne. De toute évidence, il faut reconnaître là une main de professionnel autrement expérimenté que les cartographes ordinaires du docteur; et

(1) Il ne faut pas entendre par là que ces cartes furent dessinées par les surveyors des baronnies. Si 35, 36 et 37 sont celles des baronnies mesurées par Lawrence Rob. Jackson, il mesura aussi 38, qui est d'un dessin différent; et 42, qui est du même dessinateur que 35, 36 et 37, fut arpentée par Geo Marshall. Pour les surveyors du Clare, leurs noms sont inconnus.

l'on remarquera que le dessin des cartouches paraît du même auteur que la page de titre du premier volume. Il semble d'ailleurs que cet artiste se souciait peu de la géographie : la belle carte I, 43 est la seule des atlas qui n'ait point de rose des vents — mais les quatre cartes P du second volume ont des roses d'un dessin géométrique rigoureux et d'un coloris rouge et bleu éclatant. Aucun signe conventionnel (1) dans I, 43; II, 105 et 108 — et fort peu, sauf pour les montagnes et les bois, dans II, 101 et 107. Les numéros des parcelles, renvoyant aux livres de référence (2) ne sont indiqués que dans I, 43.

N'est-on pas là en présence des cartes les plus proches de la forme définitive que voulait Petty? L'inscription des noms des paroisses en noir (et non plus en rouge comme dans les bonnes cartes), l'élimination : dans les cartouches des noms des surveyors et des dates des modèles, dans les cartes des numéros des parcelles aux livres de référence, donnent à croire que ces cartes ne sont plus des réductions de plans cadastraux tout encombrés d'indications qui n'ont d'intérêt que dans des archives de surveys, mais de vraies cartes géographiques, encore incomplètes cependant puisque les signes conventionnels y manquent (3)!

Ayant reconnu et décrit plusieurs types distincts dans les cartes B. N., on peut faire un pas de plus en examinant les divers papiers sur lesquels elles sont dessinées.

Les filigranes. — L'étude des filigranes permet de reconnaître des papiers de quatre fabrications différentes, dont trois seulement sont à retenir (4).

(1) Dans I, 43, « The Mountains Shea-Carbragh » ne sont indiquées que par leur nom, sans aucun tracé ou signe conventionnel.

(2) Dans II, 107, un assez grand nombre de parcelles portent une notation cryptographique, qui paraît représenter des nombres, les signes employés étant au nombre de dix, savoir les lettres b, c, n, q, s, t, z, le signe + et deux cryptogrammes rappelant la forme de l'U majuscule, l'un dans sa position normale, l'autre l'ouverture tournée vers le bas. Ces groupes de cryptogrammes sont parfois entre parenthèses et comme ils comprennent 2, 3 ou 4 signes, on ne saurait dire ce qu'ils représentent, car les numéros de parcelles comportent le plus souvent 1 ou 2 chiffres, rarement 3 et jamais 4; et les contenances en acres, roods et perches ne peuvent se composer (et rarement) de moins de 3 chiffres.

(3) Le plan à l'échelle 40 des Libertés de Limerick (II, 63) donne une idée de ce qu'auraient été les cartes manuscrites définitives à grande échelle, — mais non des plans gravés, les dessins d'habitation y étant rehaussés de couleurs.

(4) La quatrième fabrication de papier ne se trouve que dans une allonge de I, 18; le lys y est inscrit dans l'écu, celui-ci étant surmonté d'une large couronne, tandis que, sous la pointe, sont un W et une lettre qu'on ne peut nettement distinguer:

Dans le premier volume, 90 cartes sur 109, et la totalité des 105 cartes du second sont dessinées sur un papier royal ayant pour marque d'eau le traditionnel écu barré (la barre y est figurée par trois obliques) surmonté d'une fleur de lys (1), avec pour contremarque les initiales de Jésus : I H S, la barre de l'H portant une croix, tandis qu'au-dessous sont les capitales P. C. Par abréviation on appellera ici ce papier I H S.

Un autre filigrane est un grand motif de 17 centimètres de haut qui comporte aussi l'écu barré surmonté de la fleur de lys, avec au-dessous une lettre qui paraît être un W; pour contremarque les capitales B M. On le trouve dans huit cartes du premier volume, dont le papier sera désigné par la lettre W.

La troisième fabrication est un papier épais, à vergeures plus marquées, de couleur légèrement bleuâtre et sans filigrane ni contremarque. C'est celui des onze autres cartes du premier volume.

Les deux filigranes exceptionnels se trouvent tous et se trouvent seulement dans les cartes du premier contrat de cinq comtés en Leinster : West Meath, King's County, Queen's County, Kilkenny et Wexford. Et ce qui est plus remarquable, c'est qu'il existe une coïncidence à peu près constante entre certains types de cartes et ces filigranes.

Les types Na et Nb ne sont jamais sur le papier IHS. Les 16 cartes Na sont par moitié sur le papier W et sur le papier sans filigrane; la carte Nb est sur ce dernier papier. Mais la réciproque n'est pas absolument vraie : sur le papier sans filigrane existent 2 cartes M, toutes les 2 en West Meath, — cependant l'une et l'autre offrent une particularité : I, 30 (Moygoish) a une allonge sur papier I H S; I, 39 (Brawny) diffère légèrement du type moyen. Malgré ces deux exceptions, la coïncidence de l'emploi des papiers W et sans filigrane avec le type N est trop exacte pour qu'il soit raisonnable de l'attribuer au hasard. Et, au moins en vue d'autres recherches, il est utile de faire une classification des cartes B. N. du premier contrat en Leinster, suivant

(1) L'écu barré, surmonté d'une fleur de lys, était devenu la marque du papier des formats « Imperial, Super-Royal », etc... Les initiales W R qui l'accompagnaient parfois étaient celles du fabricant strasbourgeois Wendelin Richel. L'écu avec la bande ou la barre figurée le plus souvent par deux ou trois traits, dérive des armes de Strasbourg; il est resté la marque du papier « Royal ». Cf. E. HEAWOOD, *The Use of Watermarks in dating old maps and documents*. (Geographical Journal, may 1924, vol. LXIII, n° 5, p. 404.)

qu'elles appartiennent aux groupes Na sur W ou sans filigrane, ou au groupe M sur IHS :

1^o Comtés dont les cartes appartiennent aux deux groupes : King's, 6 N et 1 M; Wexford, 6 N et 2 M; Queen's, 1 N et 1 M; Kilkenny, 3 N et 3 M.

2^o Comté composite : West Meath, 1 Nb, 1 M et 1 Mc, sans filigrane; 4 M sur IHS.

3^o Comtés dont toutes les cartes sont du type M sur IHS : Dublin, East Meath, Kildare, Wicklow, Carlow et Longford (1).

Toutes les cartes de l'Ulster et du Munster, dans le premier contrat, et toutes les cartes du second contrat étant sur papier IHS, il n'y a pas lieu de traiter avec plus de détails pour le moment de leur filigrane.

II

TYPES DE CARTES ET FILIGRANES DE LA COLLECTION L.

Les cartes de la collection Lansdowne se divisent avec la plus grande facilité en deux types, en raison d'une particularité de leur lettre : dans une partie de ces cartes, les noms des paroisses sont écrits à l'encre rouge et dans le reste à l'encre noire. Or, ces deux types, d'une manière générale, ne sont pas dispersés au hasard dans les atlas; un pointage par volume donne cette statistique (2) :

NOMS DE PAROISSES	B	C	D	E	F
Noirs	12	18	7 (9)	22	1
Rouges	2	1	9	0	29
	14	19	16 (18)	22	30

(1) Sauf une carte.

(2) Dans le volume D, il existe 2 plans (Libertés Nord de Limerick et Libertés de Kilmallock) qui ne sont pas divisés en paroisses. Ils n'ont donc pas d'inscriptions rouges — et cependant on ne saurait les ajouter aux cartes à noms de paroisses noirs.

Ainsi, les cartes qu'on peut appeler « rouges », très rares dans les volumes B et C, inexistantes dans E, paraissent pour moitié dans D et deviennent (sauf une seule exception) la règle dans F. Or, on a vu que les volumes A-E se composent de cartes du premier contrat — A, B, C pour le Leinster, D pour le Munster, E pour l'Ulster — tandis que F est un recueil de cartes du second contrat. On peut donc poser que, pour le premier contrat, les cartes de Leinster sont « noires » à trois exceptions près; et il en est de même de toutes les cartes d'Ulster; le Munster a en nombre à peu près égal des cartes noires et des cartes rouges. Pour le second contrat, toutes les cartes, à quelque province qu'elles se rapportent, sont rouges, avec une unique exception pour la baronnie de Shrute en Leinster.

Les cartes faisant figure d'exceptions dans leur volume au point de vue de la couleur des noms de paroisses présentent d'ordinaire quelque autre particularité. Gowran dans le volume B, est la seule dont l'échelle soit muette; Forth (vol. B) et Upper Ossory (vol. C) sont les seules dont le surveyor ne soit pas désigné à l'index. Cela semble bien peu de chose, ces détails oubliés, ou peut-être — pour les deux dernières — supprimés comme n'ayant pas leur place dans l'atlas projeté; pourtant, ne décèlent-ils pas des cartes non plus composées, mais recopiées?

Pour le volume D, il est nécessaire de faire un tableau des cartes de chaque type.

COMTÉS	NOMS DE PAROISSES		PAS DE NOMS de paroisses
	Noirs	Rouges	
Waterford . . .	Gaultiere Middlethird Upperthird Glenahiry		
Tipperary . . .	Slievardagh Kilnamanagh Kilnelongurty	Upper Ormond Lower Ormond Owny and Arra Ownybeg	
Limerick . . .	-	Liberties of Limerick Clan William Small County Coshma Coshlea	North Liberties of Limerick Liberties of Mallock

Les trois cartes noires du Tipperary se trouvent être celles des baronnies qui occupaient les premiers folios du volume de cartes officielles intitulé *Tipperary* conservé naguère au Landed Estates Record Office (1). En faut-il déduire qu'elles furent faites les premières?

En Limerick, les deux plans sans noms de paroisses mis hors de cause, il reste 6 cartes du premier contrat, toutes avec ces noms en rouge. Or, les surveys de ces baronnies ne furent achevés qu'avec ceux de Wicklow et de Carlow, après le reste du contrat (2) de sorte qu'ils ne furent examinés qu'en mars 1657, tandis que les autres l'avaient été en novembre 1656.

Pour la baronnie Shrule, la seule « noire » du volume F, elle n'offre aucune particularité.

Le résultat de ce dépouillement, c'est que les volumes L actuellement connus se composent de deux types de cartes, le premier aux noms de paroisses noirs, le second aux noms de paroisses rouges. Dans les baronnies du premier contrat, sur 71 cartes (73 moins 2 plans) 59 sont « noires » et 12 « rouges »;

(1) Ce volume était conservé dans l'armoire S. Il contenait les paroisses des baronnies Slievardagh (f^{os} 1 à 16), Kilnamanagh (f^{os} 17 à 25), Kilnelongurty (f^{os} 26 à 28), Owny and Arra (f^{os} 29 à 35), Upper Ormond (f^{os} 36 à 50) et Lower Ormond (f^{os} 51 à 67). (HARDINGE, *Surveys*, II, p. 88 et seq.)

(2) Cf. *Hist. D. S.*, p. 141, 143 et 154.

en outre, la moitié de ces dernières sont des baronnies faites après le reste du survey. Dans les baronnies du second contrat, sur 30 cartes, 29 sont « rouges » et une seule est « noire ».

L'examen des filigranes conduit, lui aussi, à un du classement des cartes par séries.

Le papier royal — celui dont les bureaux du survey avaient été approvisionnés au début des travaux, et qui avait été employé pour les cartes B. N. — présente une variété de marques d'eau encore plus grande que dans les atlas de Paris. Alors qu'on trouve dans ceux-ci quatre filigranes (dont l'un ne paraît que dans une allonge insignifiante) il n'y en a pas moins de sept dans les volumes L, dont un seulement existe dans B. N. : il est vrai que c'est le plus important, l'I H S.

L'écu barré, couronné d'une fleur de lys, caractéristique des grands papiers, Royal et autres, prend quatre aspects différents, l'un d'eux étant celui à la contremarque IHS. Le raisin se présente sous deux formes. Enfin apparaissent trois feuilles d'un mauvais papier marqué seulement des capitales L M. Or, ces différents filigranes se suivent en séries et ne se trouvent guère en dehors de ces séries.

Le volume B a l'écu surmonté du lys. Le volume C a pour la plupart de ses cartes une marque qui ne diffère de la précédente que par quelques détails; mais sa « letter press » est sur un papier marqué d'un écu à la polonaise dont la bande n'a que deux traits et sous lequel est un monogramme où se distingue un V; les deux cartes de Kilcullin et d'Offaly (Kg) ont un raisin stylisé en losange, et la carte de Kilkea and Moone (KD) une grappe de raisin avec pour contremarque les initiales M I séparées par un cœur, le tout dans un rectangle. Le volume D est sur le papier à l'écu avec I H S, sauf quelques feuilles du même papier que B et une carte avec l'écu à la polonaise. Les cartes du volume E ont l'écu et I H S, tandis que sa letter-press a l'écu à la polonaise. Le volume F est entièrement sur le papier I H S, à l'exception des trois mauvaises cartes de deux baronnies du Kerry, d'ailleurs du premier contrat, et qui ne furent pas reliées dans ce volume quand on le composa (1).

En résumé, le volume B est sur un papier particulier qui ne

(1) Ce sont les cartes des baronnies de Dunkerron et d'Iveragh sur papier LM.

reparaît plus que pour quelques feuilles du volume E. Le volume C présente deux types spéciaux de papier dont on trouvera encore des feuilles en D et en E; en outre, deux types qu'on ne voit nulle part ailleurs lui fournissent l'un une feuille et l'autre deux. A partir de D, le papier I H S domine dans des proportions croissantes, jusqu'au volume F où il est seul employé.

Ceci revient à dire que les cartes du premier contrat — celles du moins que nous connaissons — commencées sur des papiers de diverses fabrications, se continuent sur le papier I H S et que celui-ci sera le seul employé pour les cartes du second contrat.

Mais il ne semble pas qu'on puisse faire coïncider les séries « rouge » et « noire » avec aucune série de filigranes. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'on voit se produire d'une part une évolution du type de cartes à noms de paroisses noirs vers celui à noms de paroisses rouges et d'autre part une évolution de la multiplicité des types de papier vers l'homogénéité et l'emploi exclusif du papier au filigrane I H S. Néanmoins, ce sont là de précieuses indications qu'on va pouvoir maintenant confronter avec celles de même ordre relevées dans les atlas B. N.

III

LES CARTES DE BARONNIES CONTEMPORAINES DES CARTES OFFICIELLES

La classification des cartes de baronnies B. N. et L—AI, d'après leurs types et leurs filigranes, permet d'entreprendre, par des investigations conduites parallèlement dans les deux collections, la recherche de la date, ou au moins de l'époque de la composition de ces cartes.

Auparavant, on doit, en bonne méthode, fixer les dates extrêmes entre lesquelles il convient de limiter cette recherche. Le simple bon sens montre que les cartes de baronnies ne peuvent matériellement pas être antérieures aux levés du Down Survey, ni postérieures (sauf peut-être certaines cartes insérées mais non reliées dans le volume F) à la réunion des cartes en

volumes. Malheureusement, les levés, s'échelonnant de 1655 à 1659, ne fournissent aucune date précise; et pour les reliures, on sait seulement que celles des atlas B. N. sont antérieures à la prise de l'*Unité* — donc à 1707 — et celles des volumes L à la lettre écrite en 1727 où Lord Shelburne parle à Lord Carteret du « volume du Kerry », — ce qui n'avance à rien, puisque les écrits mêmes de Sir William établissent que les cartes furent faites de son vivant, c'est-à-dire avant 1687.

Dans la *Political Anatomy*, Petty dit avoir « fait faire des cartes séparées de chaque baronnie ou hundred »; ainsi, ces cartes sont antérieures à 1672, date de l'*Anatomy* (1). D'autre part, la liste des papiers de Wycombe indique à l'année 1663, « The Grand Maps of Ireland and brevity of boroughs », expression qui ne peut guère désigner que les cartes de baronnies. Il est vrai qu'en 1665, Sir William pétitionnait pour obtenir le moyen de les achever; mais, outre que les termes de la supplique peuvent s'entendre de la gravure et de l'impression de cartes déjà composées, il n'est pas douteux que Petty considéra toujours, et avec raison, que ses cartes de baronnies n'étaient pas terminées, de sorte qu'elles pouvaient fort bien être telles que nous les voyons aujourd'hui quand il pétitionnait en juillet 1665. Certes, on ne saurait fixer la date d'une œuvre de Sir William d'après la seule liste de Wycombe; mais on peut ajouter le témoignage de celle-ci à d'autres observations concordantes. Lord Kerry, d'ailleurs, recule encore en deçà de 1663 la date possible de nos cartes, en interprétant avec sagacité l'absence des noms des concessionnaires dans les terriers des volumes L « comme une preuve que les volumes furent compilés avant que la distribution réelle de la terre ait été commencée, c'est-à-dire avant l'année 1661 » (2); si ce n'en est pas une preuve, c'en est une possibilité qui, rapprochée de certaines autres, peut fournir un élément de preuve. Ces faits et ces hypothèses permettent au moins de limiter provisoirement le champ des recherches entre 1655 et 1661, quitte à l'étendre si l'on ne trouve pas là les précisions nécessaires.

(1) *Pol. Anat.*, p. 59. Sur la date de cet ouvrage, voir infra p. 129

(2) *Lansdowne Maps*, p. 386. L'affirmation de HARDINGE que les cartes de baronnies furent « compilées entre les années 1660 et 1678 » (*Surveys*, II, 32 et 33) est purement gratuite et ne supporte pas l'examen.

Les cartouches de 60 cartes de baronnies dont 15 à la fois dans B. N. et dans L, 18 dans B. N. seulement et 27 dans L seulement, portent une date, et toutes ces dates sont comprises entre 1655 et 1659; mais à quel fait se rapportent-elles? Si l'on consulte le catalogue de Hardinge, on trouve que, de ces 60 dates, 41 coïncident avec celle du report du plan de la baronnie et 3 avec celle de la remise de la carte officielle. Cinq se placent entre la date du report et celle du dépôt et 7 sont antérieures à celle du dépôt, — mais on peut seulement supposer qu'elles sont postérieures à celle du report, qui est inconnue. Enfin 4 sont antérieures à celle du report ce qui est inexplicable autrement que par une erreur de plume ou plutôt de Hardinge. Cette énumération montre qu'il serait absurde de supposer que les années inscrites sur les cartes de baronnies sont la copie de dates inscrites sur les cartes officielles et donc qu'elles se rapporteraient à un fait de l'histoire de celles-ci, car ce fait ne serait pas partout le même; en outre, dans bon nombre de cas, l'année portée sur la carte de baronnie ne correspond à aucun fait de l'histoire du survey et des cartes officielles de cette baronnie. Il ne reste donc qu'une seule hypothèse admissible, et c'est que les dates inscrites dans les cartouches des cartes de baronnies sont celles où ces cartes elles-mêmes ont été faites.

Considérant ces dates dans la collection L, Lord Kerry a constaté que dans les trois premiers volumes A, B, C on ne trouve que l'année 1655; dans les volumes D, E, que l'année 1656; et dans le volume F que les années 1657 et 1658. D'autre part, on sait que toutes les cartes des volumes A à E sont celles de baronnies arpentées en vertu du premier contrat, tandis que celles du volume F sont du second contrat (1), celui du 3 septembre 1656. « Il ne peut donc y avoir que peu de doute, conclut Lord Kerry, que les volumes furent compilés entre 1655; et 1659; dans le même temps que se poursuivaient les travaux du survey, et que les cartes furent insérées à leur place dès qu'on les reçut des surveyors occupés à ce travail (2). » Cette hypothèse

(1) A l'exception des cartes sur feuilles volantes des baronnies de Dunkerron et d'Iveragh en Kerry, que les officiers nantis en Munster avaient demandé de mettre de côté en raison de la pauvreté de cette région (cf. *Hist. D. S.*, p. 85, 91 et 102).

(2) *Lansdowne Maps*, p. 387.

est très vraisemblable. Cependant elle suppose démontré que les dates relevées sur les cartes indiquent l'année de leur composition; en outre, le classement des cartes dans les cinq premiers volumes peut tout aussi bien être géographique que chronologique, et ne paraître chronologique que parce que les cartes du Leinster ont été faites en 1655, celles du Munster et de l'Ulster en 1656. Dans le volume F, les cartes sont groupées par comtés et non par années; on ne les a même pas classées par ordre de dates dans un même comté (1).

Mais si des observations faites jusqu'ici sur les dates, aucune certitude ne résulte, on peut du moins s'en servir pour rechercher l'époque de la composition des cartes de baronnies. En effet, les coïncidences de composition et de dates qui ont été relevées suggèrent de poser la question sous cette forme : *les cartes de baronnies ont-elles été composées parallèlement aux cartes officielles?* S'il en a été ainsi la question de la date des cartes de baronnies sera résolue puisqu'on connaît celle des cartes officielles.

Le dénombrement des filigranes et des types de cartes a permis de classer les cartes en groupes. Ces groupes n'ont-ils pas un caractère chronologique et ne révèlent-ils pas certains synchronismes?

Le papier IHS est celui de toutes les cartes B. N., sauf 19 baronnies de Leinster du premier contrat. Ce même papier, dans les atlas L, est presque seul employé à partir du volume D et il est le seul des cartes du second contrat dans le volume F. En d'autres termes, un type de papier qu'on ne trouve jamais dans L avant le volume D est pratiquement le seul pour les cartes D, E, F. Et ce même papier est celui de toutes les cartes B. N., à l'exception de 19 cartes du Leinster, toutes du premier contrat; il est aussi le papier des feuilles intercalaires des atlas B. N.

(1) Cf. J. KERRY p. 400, Index, comtés de Kilkenny et de Cavan. On peut aussi remarquer que dans le volume A se trouvait en Longford une baronnie (Rathcline) du 2^e contrat; mais comme elle n'est pas à l'index, il est à supposer que l'erreur fut commise à la reliure, ce qui n'empêche d'ailleurs que sa présence prouve que la reliure fut faite alors que des cartes du 2^e contrat étaient achevées.

De même la carte des « North Libes of Lymricke » parmi les cartes de 1656 du vol. D, « certified as a true copy from the Surveyor General's Office », datée de 1657, montre que l'ordre suivi est géographique et non chronologique.

On est donc en droit d'admettre l'existence de deux stocks différents de papier royal dans les bureaux du survey :

1° Un stock composé de papiers de diverses fabrications, décelées par les neuf filigranes différents qui ont été décrits; ce stock a fourni dans la collection L tout le papier des cartes du premier contrat en Leinster (livres B, C et sans doute A) et celui de quelques cartes et terriers de D et E; il a fourni également le papier de 19 cartes de baronnies du premier contrat en Leinster dans les atlas B. N.;

2° Un stock de papier I H S sur lequel sont dessinées : *a*) dans les collections L-A I la plupart des cartes du Munster et de l'Ulster du premier contrat (vol. D, E) et toutes les baronnies du second contrat (vol. F et cartes existant encore au Q. R. O.); *b*) dans les atlas B. N., la totalité des cartes, titres, tables et feuilles intercalaires — sauf les 19 cartes précédemment mentionnées.

L'emploi de ces deux stocks a-t-il été simultané ou consécutif? Deux faits préparent la réponse à cette question : 1° dans B. N. et dans L, les papiers du stock composite ne se trouvent que dans les cartes du premier contrat (I), alors que toutes celles du second contrat sont sur le papier I H S; 2° dans B. N., toutes les feuilles intercalaires, lesquelles ne furent évidemment insérées qu'une fois toutes les cartes achevées, classées et prêtes pour la reliure, portent le filigrane à contre-marque I H S. Ainsi un stock composite a été employé tout d'abord; en même temps qu'on en utilisait les dernières feuilles on a entamé un stock I H S; puis les cartes ont été achevées uniquement sur le papier du stock I H S.

On peut d'ailleurs découvrir à quel moment ont eu lieu ces changements. Dans la collection L, le papier I H S est employé à partir du volume D, c'est-à-dire pour des cartes portant les dates 1656, 1657 et 1658. Dans les atlas B. N., les papiers du stock composite ne se trouvent que dans des cartes correspon-

(1) Le fait que des feuilles du stock composite paraissent çà et là dans D, E, F, est sans importance : alors qu'un stock est épuisé, il en reste encore pendant quelque temps des feuilles dans les divers cartons des bureaux. La preuve en est donnée par le filigrane unique dans les cartes de baronnies que porte l'allonge de B. N. I, 18, alors que la carte elle-même est sur papier IHS. De même B. N., I, 30, la seule du type M sur papier sans filigrane, a une allonge en papier IHS; il est facile d'imaginer que cette feuille (comme sans doute celle de B. N. I, 39 du type Mc) venait de l'ancien stock et était restée dans la provision personnelle d'un dessinateur alors que le nouveau stock était déjà en usage.

dant aux volumes A, B, C de L, c'est-à-dire portant dans ceux-ci, lorsqu'elles y sont datées, le millésime de 1655. Le changement de papiers et donc fait après que furent terminées les cartes des volumes A, B, C de L ainsi que 19 cartes correspondantes de B. N., c'est-à-dire après la composition des cartes des baronnies dont les reports avaient été faits en 1655. Mais — quoi que c'en soit une forte présomption — ce n'est pas encore la preuve que les cartes de baronnies ont été faites en même temps que les cartes officielles. Cette preuve, il faut la chercher dans un nouvel examen des types de cartes, en s'aidant de l'histoire du survey.

Voyons d'abord si les groupes de cartes d'un même type graphique ou portant un même filigrane ne coïncideraient pas avec des groupes de reports de même date ou de même origine.

Dans la collection L, les filigranes, d'une manière générale, changent d'un volume à l'autre, du moins les filigranes les plus fréquents — et correspondent ainsi à des groupes géographiques et à des moments de l'histoire du survey. Mais le volume C contient trois cartes sur des papiers très particuliers : celle de Kilkea and Moone (filigrane à la grappe et à la contremarque « M (cœur) I », celles de Kilcullechin et d'Offaly (filigrane au raisin en losange); or, ces trois cartes, et ces trois-là seulement, sont du surveyor Wm Wright. La coïncidence précise entre cette origine spéciale et l'emploi de papiers différents serait stupéfiante si les cartes de baronnies avaient été faites plus tard, alors surtout que dans aucune collection ces trois baronnies (elles sont d'ailleurs dans deux comtés) ne se suivent; au contraire, il est tout naturel qu'elles forment un groupe caractérisé par son filigrane si les cartes de baronnies ont été faites au fur et à mesure de la rentrée des documents et des reports des plans.

Dans les atlas B. N., les cartes formant un même groupe caractérisé par son type graphique ne se suivent jamais d'une manière ininterrompue et elles sont parfois dispersées à travers les deux volumes. Au contraire de tels groupes coïncident presque toujours avec des faits de l'histoire du survey. C'est ainsi que dans un type donné (sauf naturellement le type moyen M et les mises au net P) on ne trouve jamais que des baronnies du même contrat. Tel groupe comprend les cartes d'un comté retardataire (Ma), tel autre une région géographique (Mb, MN),

celui-là, le domaine d'un surveyor (MS), etc. (1). La règle est qu'entre les cartes d'un même type — autre que les types M et P — on trouve toujours un lien et que ce lien vient presque toujours de l'origine ou de la date des reports, jamais du plan des atlas à composer.

Dans les atlas B. N. encore, sauf deux exceptions, les cartes sur papier du stock composite ne sont pas du type moyen M. Ce sont les cartes Na et Nb, toutes du premier contrat, et qui correspondent à des reports — dans tous les cas où la date de ceux-ci est connue — de 1655, ou à des cartes L de cette même année. Le type Na se compose de 16 sur 23 des baronnies de l'armée en King's, Queen's, Kilkenny et Wexford; la moitié de ces cartes ont le filigrane W et les autres sont sur le papier sans filigrane. Or, dans ces mêmes comtés, les 7 autres cartes du premier contrat du type M sont sur le papier I H S, c'est-à-dire du second stock.

Le West Meath a 3 cartes du premier contrat (2) sur le même papier sans filigrane qui est celui de la moitié du type Na; parmi celles-ci, Delvin (32) est d'un type Nb assez voisin de Na; mais 30 et 39, du type M, sont les exceptions indiquées au commencement de ce paragraphe et qui peut-être confirment la règle : 30 a d'ailleurs une allonge sur papier I H S. Ne sont-ce pas là des cartes faites au moment où l'on commençait le stock I H S, quand il restait encore quelques feuilles du premier? Ces cartes (notamment I, 32) du type M, partie sur l'ancien et partie sur le nouveau papier ne sont-elles pas l'anneau qui rattache les cartes N sur l'ancien papier, aux cartes M et au papier qui va être celui de la plus grande partie des atlas?

Le passage d'un stock de papier à l'autre dans les volumes L quand apparaît le millésime 1656 et la présence de filigranes spéciaux dans le volume C pour les trois uniques cartes d'un certain surveyor viennent à l'appui de l'hypothèse que les cartes L ont été faites successivement dans l'ordre où les reports ont été établis — hypothèse déjà justifiée dans ses grandes lignes par

(1) Cf. supra, § 1. — La Commission d'enquête de 1817 rapporte que l'on attribua la composition de la carte de la baronnie de Loughtee en Cavan de la collection Headfort au surveyor même de cette baronnie, John Humphrey, cf. supra, ch. IV, § 4.

(2) Sur sept baronnies de l'armée dans ce comté.

les différences si évidentes entre les volumes A-E (baronnies du premier contrat) et F (baronnies du second contrat).

La communauté d'origine des cartes d'un même type dans les atlas B. N. conduit à la même conclusion au moins pour celles qui n'appartiennent pas au type moyen M. L'usage d'un papier différent pour les cartes des types imparfaits à noms de paroisses noirs Na et Nb, rapproché des constatations faites sur l'apparition du stock I H S dans les cartes L en 1656 justifie presque à lui seul l'hypothèse que ces cartes sont antérieures aux autres et sans doute à 1656. Mais on en tire une certitude lorsqu'on se souvient que, dans les collections L-AI, les noms de paroisses noirs sont ceux des baronnies du premier contrat et que les rouges apparaissent vers la fin de celui-ci pour devenir la règle dans le second.

En résumé, les groupes de cartes L et B. N. que l'on peut constituer en classant ces cartes, soit d'après leur type, soit d'après leur filigrane, coïncident avec des périodes distinctes de la composition des reports pour les cartes officielles. On est autorisé à en déduire que les cartes de baronnies ont été faites parallèlement aux cartes officielles; et comme il serait absurde d'admettre qu'à une période ultérieure, on ait imaginé de faire ces cartes exactement dans le même ordre que celui de la rentrée des reports pour les cartes officielles, en changeant les types de dessin ou les fabrications de papier lorsqu'on passait d'une période à une autre, une seule conclusion est possible et raisonnable, c'est que les cartes de baronnies ont été, dans leur ensemble, dressées à la même époque que les cartes officielles au fur et à mesure de la confection des reports (1).

Néanmoins, on tiendra encore cette conclusion pour provisoire jusqu'à ce qu'elle ait été vérifiée par l'examen des rapports de date et de composition qui sont entre les atlas B. N. et la collection L-AI.

(1) On a vu plus haut, p. 88 que l'étude de la collection Headfort conduit à la même conclusion.

IV

COMMENT FURENT COMPOSÉES
LES DEUX SÉRIES L-AI ET BN

La comparaison du dessin et de la lettre des cartes L-AI et des atlas B N grâce aux reproductions photographiques de ceux-ci, a été faite à loisir par Lord Kerry et M. Chubb. L'opinion des deux observateurs est que les cartes existant dans les deux séries sont identiques. Le volume de la collection Lansdowne que j'ai vu à Londres m'a donné la même impression : la technique des cartes qui le composaient était semblable à celle des atlas B N.

Chaque carte actuellement dans les deux collections est à la même échelle dans l'une et dans l'autre (1). Et un petit fait montre leur communauté d'origine : deux cartes seulement dans B N ont une échelle qui n'est point chiffrée, — ce sont I, 97 (Gowran) et 98 (Shillelogher). Le premier mouvement est de voir là une négligence d'un dessinateur répétée dans deux cartes successives ; mais 97 est du premier contrat et du type M, 98 du deuxième contrat et du type Nb ; ainsi les deux cartes ne sont ni de la même époque, ni de la même main. Voyons maintenant ces deux baronnies dans les volumes L : Gowran est dans B, datée de 1655 et sur papier de l'ancien stock ; Shillelogher est dans F, datée de 1657, et sur papier du stock I H S ; or l'une et l'autre ont une échelle muette, comme dans B N, — oubli dont il n'y a que trois exemples (2) dans les cartes L. Il semble bien que ce soit là l'indication que, même faites à des époques différentes, les deux collections ont une origine commune. La seule dissemblance entre les volumes L et les atlas B N, c'est que les premiers contiennent des terriers qui ne sont point dans les seconds où ils n'ont plus que probablement jamais existé.

(1) La liste de 1797 donne cependant l'échelle 80 pour les baronnies d'Upper Cross (D.) et de Dunboyne (EM) qui sont à l'échelle 160 dans B N (I, 14 et 25). Mais comme ces deux cartes étaient dans le vol. A, qui a disparu, on peut supposer qu'une erreur de copie s'est glissée dans la liste.

(2) Le troisième est Carbury and Ibaune, Co Cork (BN, II, 111) à l'échelle 320.

Cette similitude des deux collections ne pouvait manquer de suggérer l'hypothèse que l'une d'elles serait l'original et l'autre la copie. Lord Kerry a pensé qu'il en était ainsi et précisé en outre que les volumes L seraient les originaux et les atlas B N leur copie; il base son hypothèse sur le fait suivant : « Tandis que les cartes L étaient au British Museum afin d'être nettoyées et montées, M. Chubb, de la Section Cartographique, découvrit que la plupart d'entre elles portaient un foulage fait par un instrument employé pour calquer dont on pouvait facilement suivre, avec une loupe, la trace sur le papier. On observa, en outre, que dans beaucoup d'endroits (comme on pouvait s'y attendre) la ligne du calquoir déviait de la ligne réelle de la carte. Des reproductions photographiques des cartes de Paris furent alors comparées avec les séries Lansdowne, et on trouva que les premières, dans tous les cas, reproduisaient le sillon du traçoir et non la véritable ligne des dernières. La source des cartes de Paris est donc expliquée, et, puisqu'elles furent copiées sur les volumes Lansdowne, on peut évidemment inférer que ceux-ci étaient considérés à cette époque comme la source originale et authentique d'où l'on pouvait tirer une telle copie (1). » Cette conclusion est plausible dans tous les cas — qui malheureusement ne sont pas énumérés — où le sillon du calquoir a dévié, et où la ligne de la carte B N suit la déviation au lieu de reproduire la ligne exacte. »

Mais des foulages bien apparents existent sur de nombreuses cartes B N, particulièrement marqués sur I, 10, 11, 12, 13, 24, 25, 46, 47, 55, 61, 93 et 98; II, 76 et 109. Or, cette énumération comporte des cartes du premier et du second contrat, des types M, Mb, Na et Nb. Faut-il donc admettre, ou tout au moins supposer que ces cartes si différentes ont servi d'originaux pour calquer des copies? Il y en a au moins une pour laquelle il paraît bien en être ainsi : c'est I, 10 où le foulage est tel que non seulement la carte est en fort relief au verso, mais elle a été imprimée en creux — sans doute lors du serrage dans la presse du relieur — sur la feuille intercalaire qui la suit. Si c'était là le calque, le modèle aurait été absolument découpé par le calquoir; il est bien regrettable que la carte correspondante de la collection L

(1) *Lansdowne Maps*, p. 387.

ait disparu avec le volume A, car la comparaison eût été intéressante.

Quoi qu'il en soit, il faut être très prudent quand on base des hypothèses sur ces foulages. Bon nombre d'entre eux ne sont que les traces d'esquisses lourdement dessinées avec un crayon dur, dont la mine de plomb a été ensuite effacée; le fait qu'ils ne paraissent d'ordinaire que çà et là dans une même carte en témoigne; et la preuve s'en trouve dans II, 59 où le nom d'une baronnie limitrophe : Ibrickan, est profondément « gravé » dans le papier; or il est bien évident qu'on n'a pas calqué ce nom. Dans les cartes des propriétés d'Edward Roberts qui sont officiellement des copies, les contours sont parfois marqués en creux par le calquoir — ce qui montre que les originaux ne sont pas seuls à présenter de tels sillons. En résumé, le foulage indique quelquefois — souvent peut-être, mais pas toujours — qu'il y a eu calque; mais il ne prouve pas que la carte qui porte ce foulage soit nécessairement l'original : ce peut fort bien être la copie, et l'on ne pourrait distinguer l'un de l'autre par ces traces qu'en comparant la profondeur du sillon sur les deux exemplaires; même la déviation observée par Lord Kerry et M. Chubb, si elle prouve la relation d'original à copie entre certaines cartes L et B N, ne permet pas d'affirmer absolument — sans avoir comparé la profondeur des sillons — quelle carte est la copie et quelle l'original.

Ainsi, une comparaison d'ensemble des atlas L-AI et BN montre que dans un certain nombre de cas, pour une baronnie donnée, l'une des collections contient une copie dont l'original peut être la carte de cette baronnie dans l'autre collection. Mais il n'est pas possible, par le seul examen de traces attribuées à un calquoir, de reconnaître quelle est la copie; de plus, l'hypothèse reste ouverte que l'une et l'autre procèdent d'un modèle commun aujourd'hui disparu (1). Comme on l'a fait pour déterminer les dates, il faut ici recourir à la comparaison des différents types de cartes dans les deux collections.

Si l'une de ces collections est la copie de l'autre, ou la copie

(1) C'est ce qui semble certain pour les cartes de la baronnie de Gowran Kk. (BN, I, 97 et L vol. B) dont l'échelle est muette, comme il a été dit un peu plus haut, dans les deux collections. Il en est probablement de même au moins pour une partie des trois cartes à noms de paroisses rouges des vol. B et C.

a été faite en bloc, une fois l'une des collections terminées, et à une époque ultérieure quelconque, — comme celle de Vallancey en 1787; ou elle a été faite au fur et à mesure de la composition des cartes originales; ou enfin, les deux procédés ont été employés chacun pour une partie des cartes..

Si l'une des séries avait été copiée en bloc, ou elle ne comprendrait que des cartes du même type et sur un même papier, — ce qui n'est le cas, ni des volumes L ni de la plus grande partie des atlas B N; ou s'il existait des types et des filigranes différents, ils se grouperaient en séries suivant l'ordre des cartes dans les atlas; — or on a vu que types et filigranes ne forment de semblables séries ni dans L ni dans B N. Au contraire, dans les deux collections, types et filigranes déterminent ces groupes de cartes correspondant aux périodes de confection des reports qui ont amené au paragraphe 3 la conclusion que les cartes de baronnies sont contemporaines des cartes officielles. On peut ajouter maintenant que les deux séries — aujourd'hui L-AI et B N — de cartes de baronnies sont contemporaines des cartes officielles. Mais il ne s'ensuit pas nécessairement que la confection des reports, celle des cartes L-AI et celle des cartes B N aient été absolument parallèles.

En réalité, bien que les deux collections de cartes de baronnies commencent par des cartes noires sur papiers variés, et se terminent par des cartes rouges sur papier I H S, le passage d'un type à l'autre ne se produit pas au même moment dans les deux collections. Dans les volumes L, le type noir est celui de tout ce que nous connaissons du premier contrat moins 12 cartes et le papier I H S ne commence à paraître que dans la seconde moitié des volumes de ce même contrat. Dans les atlas B N, le type noir et les anciens papiers ne se trouvent que dans une partie de cinq comtés du Leinster — en tout 17 cartes noires et 19 feuilles du stock composite. La comparaison des cartes de ces cinq comtés — ou plutôt de 4 puisque le West Meath avec 1 carte Nb et 2 cartes M sur papier du premier stock n'existe plus dans L (vol. A) — cette comparaison fixe le rapport des évolutions des deux collections.

VOL L	COMTÉS	COLLECTION L		ATLAS BN		OBSERVATIONS
		Noires	Rouge	Na sur 1 ^{er} stock	M sur IHS	
B	Kilkenny. . .	5	1	3	3	Les rouges dans L correspondent à des M dans B N.
	Wexford . . .	7	1	6	2	
C	King's Co. . .	7		6	1	Dans L la noire correspond à Na dans BN et la rouge à M.
	Queen's Co. . .	1	1	1	1	

La carte rouge de Gowran en Kilkenny, on l'a vu, a tous les caractères d'une copie. Mais, dans l'ensemble, ce tableau montre que, pour ces comtés, aux cartes noires de L correspondent le plus souvent des cartes Na et parfois des cartes M dans B N, et aux cartes rouges des cartes M et jamais des cartes Na. Si, comme toutes les observations faites jusqu'ici tendent à le prouver, les types noirs et Na sont antérieurs respectivement aux types rouges et M, il s'ensuit que les cartes B N de ces comtés sont les unes de la même époque, les autres plus récentes que les cartes L, mais qu'elles ne leur sont jamais antérieures.

D'autre part, le premier stock de papier n'a été épuisé qu'après la terminaison des cartes L du Leinster; or il n'a été employé que pour 19 cartes B N de cette province.

Si l'on rapproche de ces changements de type et de papier les dates inscrites sur les cartes, on obtient ce tableau :

ANNÉES	COLLECTION L			ATLAS BN		
	Types	Papiers	Cartes	Types	Papiers	Cartes
1655	Noir	1 ^{er} stock	Leinster, sauf 3	Na Nb	1 ^{er} stock	17 du Leinster
1656		les 2 stocks	Munster sauf 9 et tout l'Ulster			2 du Leinster
Fin de 1656 et 1657	Rouge	IHS	3 du Leinster et les 9 dernières du Munster	M	IHS	Tout le reste du 1 ^{er} contrat (sauf 3 du type P)

L'histoire de la composition des cartes de baronnies se précise grâce à ces rapprochements. Au début, en 1655 et fort avant dans 1656, on composa des cartes caractérisées par les noms de paroisses noirs; sans doute décida-t-on de les composer en double exemplaire; mais, aujourd'hui, 17 de ces doubles seulement sont connus, et il n'y a pas lieu de croire qu'il en fut fait davantage de ce type. Alors que le premier stock de papier n'était pas encore tout à fait épuisé, très vraisemblablement en 1656, on commença à faire des doubles, véritables mises au net, dessinées avec soin, où les noms de paroisses furent inscrits en rouge; d'une manière ininterrompue, on établit de tels doubles pour toutes les baronnies du premier contrat, autres que les 17 dont on avait déjà deux exemplaires (1). Vers l'automne de 1656, alors qu'il ne restait plus à faire que quelques cartes de baronnies, le type à noms de paroisses rouges fut adopté pour toutes les cartes et non plus seulement pour les mises au net : c'est pourquoi les dernières baronnies remises en novembre 1656 et celles du Limerick — dont les cartes officielles ne furent reçues qu'en

(1) L'hypothèse que les noms de paroisses rouges auraient été adoptés pour les mises au net avant de l'être pour les originaux, si séduisante qu'elle soit, ne peut guère se soutenir; car alors il y aurait dans BN bien plus de 2 cartes M sur un papier du premier stock. L'hypothèse opposée que les mises au net n'auraient été faites qu'après l'achèvement de toutes les cartes de baronnies du premier contrat est rendue inadmissible par l'existence de ces 2 cartes M sur un papier du premier stock.

mars 1657, sont de ce type (1). Les cartes de baronnies sont aujourd'hui dans la collection Lansdowne et les doubles dans les atlas de la Bibliothèque Nationale.

Les cartes du second contrat ont été composées sensiblement dans les mêmes conditions. Désormais, tous les noms de paroisses sont en rouge et le seul papier est l'IHS. Mais dans les atlas BN on compte jusqu'à 7 types bien différents du type moyen, et chacun se rapporte à un groupe géographique ou à un moment des travaux du survey (2). Ici, les doubles eux-mêmes sont faits parallèlement aux cartes officielles. Et d'ailleurs, ces doubles sont-ils, à proprement parler, des copies? On est en présence de deux exemplaires d'une même carte faits à une même époque par le même artiste; sans doute, au lieu de composer deux fois de suite la même carte, en retournant aux sources, il a mis au net la carte qu'il venait d'achever. La différence est grande d'avec un modèle plus ou moins intelligemment reproduit par un simple copiste. Et de plus, la collection BN contient-elle toujours le double, la mise au net? Les trois cartes du Kilkenny (I, 98, 100 et 102) du type primitif à noms de paroisses noirs (Nc) où reparait, en 1657 et 1658, la manière des premières cartes originales, alors que dans la collection L ces cartes sont de la seconde manière, ces trois cartes ne sont-elles pas les originaux et celles du volume F les mises au net? N'en est-il pas de même pour les variétés de M? Dans les deux contrats on trouve des traces de calquoir qui peuvent s'interpréter pour ou contre l'originalité ici de L et là de BN.

Enfin, sept cartes du second contrat existent dans les atlas BN, dont on ne trouve aucune trace ni dans les papiers Lansdowne,

(1) On ne peut considérer que comme des copies les cartes à noms de paroisses rouges de Gowran (BN, I, 97 et vol. B) et les cartes de Carbury and Ibaune (Ck), de Dunkerron et d'Iveragh (K.) insérées dans le volume F, mais non reliées et non mentionnées à l'index. Il ne paraît pas en être de même pour Upper Ossory (Q.) vol. C et Forth (Wex.) vol. B.

(2) Dans chaque groupe le lien est évident. En apparence, il peut sembler que les cartes BN ne correspondent pas exactement à leur groupe originel. Ainsi dans MS, 3 cartes sont datées de 1657 (ce qui correspond aux dates du catalogue de Hardinge); mais la 4^e (B. Connello, II, 71) que celui-ci date de 1656-7 est de 1658; cependant il est bien évident que ces 4 cartes ont été faites ensemble et que leur groupe se distingue de tous les autres : ce sont, on l'a dit, celles de Lewis Smith en Limerick; elles ont été faites d'après lui, et au même moment, mais un peu après qu'il eut remis ces documents; et d'ailleurs toutes les cartes officielles furent remises à la fois en 1659, exemple qui montre comment des cartes qui semblent séparées dans un examen superficiel se révèlent dans une étude plus attentive d'un même groupe et d'un même temps (Cf. HARDINGE, *Surveys*, II, app. E, p. 85).

ni dans les archives irlandaises (1). Et toutes ont le caractère de compositions originales qui les a fait grouper ici sous la lettre O; et une pareille coïncidence ne peut pas se renouveler sept fois par le simple effet du hasard. Quatre de ces cartes, celles d'Ulster (II, 35, 36, 37 et 42) mentionnées dans l'index du volume F et dans l'inventaire Headfort de 1817, manquent à la collection L-AI; et ces indications montrent seulement qu'il y eut un original et une copie de Taylor, non un double dans les cartes de baronnies de Petty. Quant aux trois baronnies du Clare (II, 59, 60 et 61), il n'en est question nulle part ailleurs que dans les atlas B N. Ceux-ci contiennent là trois cartes qui furent probablement toujours uniques et les quatre précédentes le sont devenues si même elles ne l'ont pas toujours été.

A côté de ces compositions faites d'après les documents, les atlas BN contiennent plusieurs exemples des cartes les plus élaborées qu'ait fait dessiner le docteur, les types P (I, 43; II, 101, 105, 107 et 108; volet de II, 99) et Pa (II, 63). Or, les baronnies I, 43; II, 105 et 107 sont du premier contrat, les autres du second. Bien que rien ne permette de dater ces cartes, tout incite à croire qu'elles sont les plus récentes de toutes, et qu'elles furent dessinées en vue de la gravure; néanmoins, leur papier au filigrane IHS atteste qu'elles furent faites alors que le docteur avait encore du papier du second stock dans ses bureaux, et qu'elles ne doivent pas être séparées par un bien long intervalle du reste des atlas.

V

CONCLUSION

Telles sont les cartes de baronnies du Dr Petty dont l'origine a toujours paru quelque peu mystérieuse, et qu'on a rarement appréciées sans passion.

L'étude qui précède peut aider à fixer la date et le mode de

(1) Onze cartes de baronnies qui figurent dans la table *Hiberna Regnum* de B N, paraissent n'avoir jamais été dans aucune partie des collections L-AI. Ce sont : 1^o Tirawley (Mo), Trough, Monaghan et Dartree (Mon.), Towrane (AM) et Clanky (Cav.) qui sont cependant mentionnées à l'index de F, mais qui n'ont pas été placées dans ce volume; 2^o Coolavin (S.) pour laquelle il n'est pas probable qu'on ait fait un survey; 3^o Tullyhunco (Cav.) dont il exista une carte Headfort; 4^o Corcumroe, Bunratty et Moyfarta (Clare) qui ne sont mentionnées absolument nulle part.

leur composition, ainsi que le caractère qu'elles devaient avoir dans l'esprit de leur auteur.

En même temps qu'il faisait dresser dans ses bureaux les cartes officielles, c'est-à-dire de 1655 à 1659, le docteur fit faire des cartes de baronnies que l'on composa généralement par petits groupes lorsqu'on avait terminé les reports d'une région ou du domaine d'un surveyor (1). Cette méthode était d'ailleurs la seule pratique : une pareille œuvre cartographique ne pouvait être menée à bien que dans des bureaux où l'on avait à la fois des documents, le matériel technique et le personnel de cartographes du survey. Le docteur devait faire sa carte d'Irlande à ce moment ou renoncer à l'entreprendre; et ce qui le prouve, c'est que, plus tard, il lui fut matériellement impossible d'arriver même à la compléter.

Deux collections furent faites, à peu près parallèlement à la confection des cartes officielles.

La première, instrument de travail, documentation qui n'était pas destinée à la gravure, devait résumer tout le Down Survey; elle se composerait de cartes de baronnies contenant presque toute la substance (autant qu'une échelle réduite le permettrait) des cartes de paroisses, avec des terriers reproduisant, parcelle par parcelle, les travaux de la confiscation, toute la statistique foncière de l'Irlande coloniale. Il s'agit là d'un « abstract » du cadastre, pouvant avoir la valeur d'un document authentique. Et qu'on lui ait reconnu cette valeur, les preuves en sont multiples : d'abord le fait que nombre de cartes de baronnies de spéculateurs sont allées aux bureaux du Quit Rent Office qui en conserve encore aujourd'hui 14 dans ses archives; et l'Auditor General a obtenu et conservé de même les cartes du Connaught et celles, attardées, de Wicklow et de Carlow. Mrs. Bermingham faisant voler le livre du Kerry chez Lord Shelburne, Lord Carteret demandant ce même volume dont il « considère les cartes comme des originaux », Lord Shelburne le faisant rechercher au Quit Rent Office sont autant de témoins qui viennent attester que ces cartes au XVIII^e siècle, sont offi-

(1) Les cartes qui portent les dates les plus récentes sont celles de Loughtee (Cav.) datée de 1659 dans le vol. F et Bunratty (Clare) datée de 165 $\frac{8}{9}$ (B. N. II, 60), c'est-à-dire des trois premiers mois de 1659.

cieusement au moins, tenues pour les égales de documents authentiques. Le caractère de cette collection, dont les restes sont aujourd'hui la collection Lansdowne et celle du Quit Rent Office, est bien défini : c'est une copie quelque peu condensée du cadastre du Cromwellian Settlement.

L'autre collection, si semblable qu'elle puisse matériellement paraître, est tout à fait différente : c'est une œuvre géographique, ou plutôt ce sont tous les matériaux géographiques pour un atlas d'Irlande que le Down Survey a permis de réunir. Plus de terriers. Sur les cartes, les détails purement cadastraux, au lieu d'être d'autant mieux notés que le travail est plus parfait, disparaissent dans les cartes (P et Pa) qu'en dernier lieu le docteur a fait redessiner avec une perfection qu'aucun ouvrage de cette sorte n'avait encore atteinte. Ce ne sont plus les cartes du Down Survey : ce sont celles de l'Irlande.

Ces deux documents, leur auteur les a traités lui-même de bien différente sorte. Son résumé cadastral, il l'a conservé complet pour le premier contrat, et soigneusement relié. La seconde partie au contraire, il paraît l'avoir laissée en feuilles, qui sont assez facilement prêtées à l'administration, qui peut-être ont été prêtées au Quit Rent Office et à l'Auditor General sans avoir jamais été dans la bibliothèque de Sir William. L'impression qu'on a d'une manière presque continue en étudiant cette série, c'est que les cartes du second contrat qui complèteraient la collection Lansdowne, n'ont jamais été soigneusement réunies comme l'avaient été celles du premier. Alors qu'on sait très nettement ce que fut le volume A, et que l'existence d'un volume D' est logique et nécessaire, F avec ses cartes absentes, ses copies du premier contrat et ses cartes qui ne sont point à l'index, paraît un portefeuille bourré de documents hétéroclites. Sir William, en d'autres termes, a fait le compendium cadastral de la colonisation de l'armée; il n'a pas voulu ou il n'a pas pu faire celui de l'établissement des spéculateurs.

Au contraire, il est parvenu à compléter son atlas, *work of love*. Quand, pour une raison quelconque, une carte du type qu'il avait choisi (type M) lui manque, il la remplace par une autre. Si la mise au net des cartes de Trough, de Monaghan, de Dartree et de Tiranny a été perdue, il place l'original dans l'atlas; si l'original seul a été fait de Corcomroe, de Bunratty

et de Moyarta, seul l'atlas aura ces baronnies-là; et quand une carte est restée dans les cartons d'une administration, l'autre carte, quels qu'en soient le modèle et la destination première, ira, elle aussi, à l'atlas. Car la carrière de l'entrepreneur des surveys d'Irlande est achevée, et William Petty prépare les admirables planches géographiques de son anatomie politique.

Voilà ces planches devant nous : ce sont les cartes de la Bibliothèque Nationale. Il devait y en avoir, — la table *Hibernia Regnum* en atteste, — 216, plus les cartons d'assemblage, cartes de provinces et de comtés, qui ont été retirés pour en faire un atlas gravé. De ces 216 cartes, 2 seulement sont absentes : Geshill (I, 54) et Coolavin (I, 124), baronnie qui, elle, n'eut sans doute point de survey. Tous les types des cartes de baronnies sont là : 19 des premières, celles de 1655, aux noms uniformément noirs, pâles de couleurs, indigentes et mal soignées; la foule des cartes du bon type moyen honnête et clair avec une lourdeur et une gaucherie de robuste arpenteur, et dans cette foule des variétés où l'on reconnaît la personnalité de collaborateurs inégalement habiles mais également consciencieux; les précieuses cartes originales restées comme des visages palpitants de vie, avec leurs esquisses, leurs lignes de construction émouvantes à contempler parce qu'on les croirait encore posées sur la table du dessinateur qui va rentrer tout à l'heure pour effacer les derniers traits de crayon, pour mettre au point un détail ou ajouter une touche de couleur — et soudain l'on songe que le dessinateur a quitté sa besogne depuis deux siècles et demi; et enfin, les belles cartes si parfaites qui révèlent ce qu'eut été l'atlas s'il avait pu être achevé. Toutes les cartes et tous les types sont là, dans les atlas de la Nationale; et ils ne sont que là.

Ce qui survit des cartes cadastrales dont beaucoup sont sans doute des originaux qui ont servi à établir et parfois seulement à copier les cartes des atlas, c'est une collection de 117 cartes, — 103 dans les volumes Lansdowne, 14 sur feuilles volantes au Quit Rent Office, — 117 cartes originales précieuses entre toutes dont la plupart nous ont été restituées en 1920 par la diligence de Lord Kerry.

En résumé, les atlas B. N. contiennent 97 cartes de plus que la collection L.-AI. De ces 97 cartes absentes, la moitié environ ont été perdues avec les volumes A et D', 39 ont été brûlées aux

Four Courts, 15 ont disparu mystérieusement, celles du moins qui ont jamais existé. Mais l'œuvre géographique est restée. Pour une part copie ou double ou mise au net, comme on voudra l'appeler, de l'« abstract » cadastral, pour une part œuvre originale, et, pour une part plus grande encore, série de cartes unique dans tous les sens du mot, depuis les incendies de 1711 et de 1922, elle est en outre la seule collection complète de cartes issues directement des travaux du Down Survey. Et cette œuvre du Dr Petty d'où est sortie l'*Hiberniae Delineatio* est la source de la carte moderne de l'Irlande.

LIVRE VI

L'HIBERNIAE DELINEATIO

CHAPITRE I

BIBLIOGRAPHIE DE L'HIBERNIAE DELINEATIO

I

L' « HIBERNIAE DELINEATIO » DANS L'ŒUVRE GÉOGRAPHIQUE DE PETTY

La volonté qu'avait le D^r Petty de dresser et de publier une carte complète, exacte et détaillée, de l'Irlande est exprimée plusieurs fois dans ses écrits, depuis les Instructions aux surveyors de 1655 jusqu'aux appels inutiles de 1664 et de 1665 pour intéresser le gouvernement à son œuvre. Le soin qu'il eut de conserver, — au péril même de sa fortune et de sa liberté, — des documents sur toutes les parties de son grand arpentage, atteste que, dès le temps qu'il établissait le Down Survey, son projet était formé de composer un atlas général d'Irlande, l'atlas par baronnies dont les cartes premières avaient été dressées de 1655 à 1659; mais cette œuvre n'ayant pu dépasser le stade d'une synthèse des éléments fournis par le survey, elle resta inédite pendant deux siècles et demi, pour être enfin publiée en fac-simile, plutôt comme un document historique que comme un atlas de géographie. Au reste, le docteur, prévoyant peut-être qu'il serait difficile de compléter ses cartes de baronnies, plus encore de les publier, et qu'aussi bien elles ne seraient

accessibles qu'à fort peu de gens, avait décidé dès 1659 que « des cartes de chaque comté et de chaque province, comme aussi de l'île entière, seraient publiées en impression, suivant les divisions anciennes et modernes des uns et des autres » (1).

Dès 1660, il s'occupe du dessin de ces cartes, et du privilège de leur publication et de leur vente. En 1661, il veut faire d'une part une série de cinq grandes cartes murales, dont quatre cartes provinciales et une de l'Irlande entière; d'autre part, un atlas par comtés, au commencement duquel seront des réductions des cinq cartes murales. Celles-ci furent seulement dessinées (2). Mais l'atlas a été publié : c'est l'*Hiberniae Delineatio*, édité sous son nom et de son vivant. Les cartes manuscrites ont été retrouvées dans ses papiers par Lord Kerry, en même temps que les cinq volumes de cartes de baronnies, ou du moins une partie d'entre elles : une carte d'Irlande, les cartes provinciales de Leinster, Ulster et Connaught, et 24 cartes de comtés (3). « Ces cartes, dit Lord Kerry, sont absolument identiques aux cartes gravées (4). » Et il précisait : « On n'y voit aucune échelle. A part cela, elles sont à tous égards identiques aux cartes gravées. Il ne peut y avoir que peu de doutes qu'elles soient les originaux d'après lesquels furent gravés les cuivres. Elles sont très usées et les cartes de provinces ont été découpées en suivant leur contour évidemment pour en faire une carte générale synthétique, qui serait ensuite réduite à la grandeur voulue » (5).

Les planches de cuivre ont disparu il y a seulement une cinquantaine d'années. « La collection complète de ces cuivres était encore en la possession de Lord Lansdowne en 1875, et une série de nouvelles impressions furent alors faites sur ces planches; mais les planches elles-mêmes ne furent jamais rendues par l'impri-

(1) *Brief Account*, p. XVII.

(2) D'après une lettre de février 1661 à son cousin John Pettie, où il écrit notamment au sujet des cartes murales : « Je voudrais de ces feuilles détachées capables de tenir les quatre grandes cartes de provinces; pour aller avec elles (quant aux dimensions) je voudrais avoir une nouvelle carte générale à moitié de la présente échelle; car nous aurons ainsi cinq cartes à peu près de même taille pour suspendre dans une chambre ». (KERRY, *Lansdowne Maps*, p. 394, cit.).

(3) Les huit comtés manquants sont : Louth, les deux Meath, Carlow, Tipperary, Cork Clare et Antrim.

(4) *Ibid.*, p. 395.

(5) Lettre du 26 octobre 1924 à l'auteur.

meur, et tous les efforts faits depuis pour les retrouver ont malheureusement été inutiles (1). »

Ces faits, et les documents de la main de Petty conservés par la famille Lansdowne témoignent qu'il est bien l'auteur de l'*Hiberniae Delineatio* et aussi que les seules cartes qu'il songea à faire graver, en dehors de cet atlas, furent les cartes de baronnies et une série de cinq cartes murales de l'Irlande et des quatres provinces.

Or, certaines bibliographies, par exemple celle de C. H. Hull (2), généralement si correcte, et le catalogue du British Museum, attribuent à Sir William un petit atlas sans date et sans nom d'auteur, gravé et publié croit-on vers 1685 par Lamb, sous le titre : *A Geographick Description of ye Kingdom of Ireland* (3). Le titre indique que Lamb en fut le graveur et l'éditeur; que les cartes ont été « tirées du survey réel de Sir William Petty », c'est-à-dire de documents publics; que des corrections ont été faites, des modifications apportées « grâce aux avis et à l'assistance d'habiles artistes qui ont vécu en Irlande », mais qui sont maintenant en Angleterre.

Tout cela indique que l'ouvrage a été basé sur les travaux du Down Survey, mais non point que Sir William ait contribué à sa publication. On imaginerait d'ailleurs malaisément qu'il ait donné de son temps, — alors très mesuré, — à la préparation d'un petit livre, sans doute bien présenté, mais qui n'est à l'*Hiberniae Delineatio* et aux majestueux atlas de baronnies que ce qu'un abrégé de poche est à un grand ouvrage de bibliothèque. Cette différence ne suggère-t-elle pas du reste une explication de l'origine de la *Geographick Description*? Sir William, possesseur d'un privilège royal qui lui permettait d'empêcher les contre-façons, aurait jugé inutile de s'en prévaloir contre une sorte de « cheap edition » squelettique qui ne s'adressait point à la

(1) KERRY, *ibid.* Dans la lettre qui vient d'être citée, Lord Kerry dit que ses papiers de famille attestent que la reproduction fut faite en 1875. Le catalogue du British Museum donne 1880 pour l'année de la publication.

(2) HULL, p. 651, art. 33.

(3) Aucun exemplaire n'est daté. Le catalogue du British Museum place la première édition en 1685 et en cite trois autres en 1689, 1695 et 1732. Quoiqu'il en puisse être, la *Geographick Description* donnant à l'auteur le titre de « Sir » est postérieure à l'année où il fut « knighted », c'est-à-dire à 1661. Et comme cinq de ses cartes sont reproduites par Laurence EACHARD dans l'*Exact Description of Ireland*, qui est de 1691, la *G. D.* est antérieure à cette année-là. Cf. *infra*, liv. VI, ch. III, § 2.

même clientèle que son grand atlas, qui donnerait peut-être même aux gens curieux de la géographie de l'Irlande, le goût d'étudier l'*Hiberniae Delineatio*. Ou faut-il croire que ce petit abrégé ne pouvait légalement être considéré comme une contrefaçon de l'atlas? Ce qui n'est pas douteux c'est que, contrefaçon ou abrégé autorisé, la *Geographicall Description* n'a pas plus de droits à figurer dans une liste des ouvrages de Petty que n'importe lequel des nombreux atlas ou cartes d'Irlande qui, pendant un siècle, se sont recommandés de son survey.

L'époque de la vie de Petty à laquelle appartient l'*Hiberniae Delineatio* est d'autant moins facile à préciser que, des quatre opérations nécessaires à la publication de l'atlas : composition et dessin des cartes, gravure, tirage, mise en vente, plusieurs ont dû être séparées par de longs intervalles. Et les deux premières seules peuvent être à peu près déterminées d'après les papiers du docteur.

En mars 1660, il presse son collaborateur Thomas Taylor de travailler activement à « la carte »; au mois d'août suivant, est obtenu le privilège royal pour la publication et la vente, on dirait aujourd'hui le copyright; en février 1661, Petty écrit à son cousin John (1) :

« Il faut nous occuper de la gravure de notre carte. Dites à T(homas) T(aylor) que je voudrais un format de papier convenable choisi de telle sorte qu'il puisse contenir le plus grand comté et deux des plus petits à l'échelle actuelle; ceci étant donné, priez-le de m'envoyer un mot me faisant savoir combien il faudra de feuilles pour contenir la carte comme elle est maintenant.

.....

« 3^o Je voudrais que quatre cartes de provinces et la carte générale fussent réduites à la dimension d'une seule feuille, afin que ces cinq petites cartes et les cartes de comtés qui n'occupent qu'une feuille puissent ensemble faire un volume auquel sera ajoutée la description de chaque carte. La question qui prime tout est : quel format de planches convient le mieux pour

(1) Lettre citée plus haut, p. 126 n. 2.

cela, et combien de pieds (carrés) de plaques faudra-t-il en tout ? »

Cette lettre établit qu'en février 1661, les cartes de comtés de l'*Hiberniae Delineatio* étaient dressées à leur échelle définitive, tandis que de grandes cartes de l'Irlande et des provinces avaient encore à être réduites au format de l'atlas. Les cartes n'avaient pas encore été envoyées à la gravure, mais elles étaient presque prêtes et le docteur réunissait les renseignements techniques en vue de leur édition (1). »

La gravure fut-elle immédiatement entreprise? Aucun document, aucune note dans les papiers de Sir William ne permet de le savoir. Le seul renseignement qu'on possède est donné par Evelyn, d'après qui les cartes furent gravées à Amsterdam, au prix de mille livres sterling (2). Pour la date, il faut se borner à relever un passage de la *Political Anatomy* où Petty dit qu'il « a fait graver sur cuivre des cartes de chaque comté, ainsi que de chaque province et que du royaume entier (3). » On ne saurait désigner plus clairement l'*Hiberniae Delineatio*. L'auteur ajoute : « Si les lacunes de toutes ces cartes pouvaient être comblées avec les terres non encore arpentées, on les placerait sous les yeux du public ». La *Political Anatomy* étant au plus tard de 1672 (et suivant quelques-uns (4), de 1673), il est certain que les planches de l'*Hiberniae Delineatio* ont été gravées entre 1661 et 1672.

En outre, un détail d'ornementation, qui semble n'avoir jamais été mentionné, permet de situer sûrement au moins le dessin des cartes, et peut-être leur gravure, entre les années 1661 et 1666. Un navire à deux quilles, le fameux « double-bottom », que le docteur avait inventé et construit et qui avait eu un moment de succès (5), est représenté trois fois dans l'*Hiberniae Delineatio* : 1^o sur la carte générale d'Irlande du premier type, 2^o sur la carte du Leinster; 3^o sur la carte du comté d'Antrim. Or, la Royal Society avait chargé d'examiner l'invention une

(1) Il est très possible que les « Grand Maps of Ireland and Brevity of Boroughs », qui sont dans la liste de Wycombe à l'année 1663, ne soient autres que tout l'ensemble de ces cartes et des cartes de baronnies; c'eût été une collection complète dont la table *Hibernia Regnum* des atlas B. N. donnerait la composition.

(2) *Memoirs*, II, 96.

(3) P. 59.

(4) Lord FITZMAURICE (p. 133) et Lord KERRY (p. 394) préférèrent 1673, bien que le Ms. de Southwell porte la date de 1672 (Cf. supra Bibliographie).

(5) Sur le navire *Experiment*, voir plus loin, p. 184, n. 2 et 4.

commission dont l'un des membres, Lord Massereene (1), s'y intéressa si vivement qu'il mit des fonds dans la construction du navire et voulut s'en réserver l'usage pour le lough Neagh et la Bann dont il « vola les eaux » vers cette époque; mais, dès 1662, une querelle éclata entre l'inventeur et le commanditaire, parce que Sir William entendait organiser un service entre l'Irlande et la Grande-Bretagne avec le double-bottom. Quelques traversées de la mer d'Irlande eurent lieu en 1664 et 1665; enfin, en 1666, le navire coula au cours d'une tempête dans le golfe de Gascogne. Maintenant, n'est-il pas évident que la carte d'Antrim, avec le double-bottom naviguant sur le lough Neagh, date au plus tard de 1662 et que les cartes de Leinster et d'Irlande, avec le double-bottom au large de Dublin, sont antérieures à 1666? Pour le dessin, aucune hésitation n'est possible; pour la gravure, on ne pourrait admettre de dates plus récentes qu'en supposant qu'on envoya en Hollande des dessins datant de plusieurs années sans prendre garde aux images du double-bottom qu'ils contenaient, — ce qui est à la rigueur plausible pour la carte d'Antrim, mais ce qui est bien invraisemblable pour les deux autres où le navire est si apparent dans le vide de la mer (2).

Quelle que soit la date de la gravure des cartes, la publication, on le verra plus loin, ne fut pas immédiate. En 1672, Sir William espérait encore pouvoir compléter ses cartes, — et pour comprendre ce souhait, il suffit d'avoir vu, par exemple, les blancs du Tyrone ou la partie inachevée du Roscommon.

(1) Sir John Clotworthy, l'un des zéloteurs de la restauration de Charles II, fut fait à la fois baron de Loughneagh et vicomte Massareene, le 21 novembre 1660. Sur son rôle dans l'affaire du double-bottom, cf. FITZMAURICE, p. 110 et 112. Sur la main-mise des Clotworthy sur les eaux du lough Neagh et de la Bann, cf. l'étude juridique de T. M. HEALY (depuis Gouverneur général de l'État Libre d'Irlande) *Stolen Waters* (1912) et son édition abrégée : *The Great Fraud of Ulster* (Dublin, 1917).

(2) Il va de soi que la présence du navire sur les cartes de l'*Hiberniae Delineatio* ne saurait se rattacher à la seconde série de malheureuses expériences de 1684-1685 (cf. FITZMAURICE, p. 256); d'ailleurs la *Pol. Anat.* établit formellement que les cartes étaient déjà gravées en 1672.

II

LES CARACTÉRISTIQUES DE L'ATLAS (I)

L'*Hiberniae Delineatio* se présente le plus souvent au bibliographe moderne sous la forme d'un atlas en hauteur, d'environ

(1) Ces caractéristiques ont été établies en examinant successivement chacune d'elles dans seize exemplaires de l'*Hiberniae Delineatio* : 3 à la Bibliothèque Nationale, 2 dans les archives de la famille Lansdowne, 1 à la National Library of Ireland, 3 à Trinity College, Dublin, 5 au British Museum, 1 à la Royal Geographical Society, 1 dans ma bibliothèque personnelle.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

La Bibliothèque Nationale a deux collections en feuilles et un atlas relié. Elle possède aussi une carte cataloguée : « 19935. Hiberniae Delineatio, par Petty, 1 f. aigle » ; mais il a été impossible de la trouver, malgré les obligeantes recherches des bibliothécaires. Les trois exemplaires des cartes de comtés sont :

1^o Portefeuille 43, n^o 216. — Collection en feuilles, sans page de titre ni portrait, dans une chemise faite d'un morceau de papier d'emballage, sur laquelle est collée une grande étiquette blanche où l'on a écrit, dans la première moitié du XIX^e siècle autant que l'écriture permette d'en juger : « Atlas d'Irlande par S. Wm Petty — 1685 — en 36 cartes ». La plupart de ces cartes n'ont jamais été pliées et aucune ne porte la trace d'onglets collés pour la reliure. Elles n'ont pas d'autre timbre ou marque que le cachet de la Bibliothèque du Roi.

2^o Ge DD, 2987. — Collection en feuilles, sans page de titre ni portrait. Cartes mélangées avec d'autres cartes d'Irlande, le tout catalogué en 1827, comme « Cartes anglaises sans nom d'auteur » dans les portefeuilles XLV et XLVI de la « Collection Géographique et Topographique du Ministère des Affaires Étrangères ». Cette collection, réunie par Bourguignon d'Anville, a été cédée en 1924 par les Affaires Étrangères à la Bibliothèque Nationale. La série des 36 feuilles de cartes de l'*Hib. Del.* est complète. Elle provient d'un atlas relié, car toutes les cartes portent des traces d'onglets au verso suivant le pli médian.

3^o Ge DD, 1441. — Atlas relié avec portrait, page de titre « Cum Privilegio Regis » mais sans dédicace. Les cartes sont très fraîches. La reliure date du XIX^e siècle, comme le prouve le filigrane « J. Green, 1821 » d'une feuille de garde.

ARCHIVES LANSDOWNE, BOWOOD.

1^o Exemplaire relié. La reliure paraît du commencement du XVIII^e siècle. Ex-libris, probablement de Henry Earl of Shelburne. Pas de portrait, de Cum Privilegio Regis, ni de dédicace.

2^o Exemplaire relié. La reliure paraît du commencement du XVIII^e siècle. Portrait. Cum Privilegio Regis. Pas de dédicace.

3^o Cartes en feuilles. Réimpression de 1875 sur les cuivres originaux. Sans portrait. Cum Privilegio Regis.

NATIONAL LIBRARY OF IRELAND

Cabinet, A/10. Exemplaire relié. Cartes montées sur toile. Portrait et dédicace.

TRINITY COLLEGE, DUBLIN

1^o PP. b. 1. — Exemplaire relié, sans portrait, page de titre ni dédicace.

2^o I. a. a. 2. — Exemplaire relié avec portrait, privilège et dédicace.

3^o Petty's maps; P. a. 10. — Exemplaire relié avec portrait et privilège. Pas de dédicace.

Voir la suite page suivante.

43 centimètres sur 30, contenant 37 cartes en 36 feuilles in-plano, imprimées d'un seul côté, pliées en leur milieu et montées sur onglets. Au commencement du volume, une table gravée, tirée également dans toute la largeur de la feuille, se compose :

1^o D'un tableau soutenu par des amours qui tiennent aussi, à gauche et en haut, les armes royales, à droite et plus bas, celles d'Irlande, tableau où est gravé ce titre :

« HIBERNIÆ | *Delineatio quoad hactenus | licuit, Perfectionissima* | Studio Guilielmi Petty | *Eq^{us} Aurati* ».

2^o Un peu plus bas, juste au-dessus du cadre suivant, certains exemplaires (on verra plus loin lesquels) portent l'inscription, gravée en cursive : « Cum Privilegio Regis ».

3^o Puis commence la table, dont la première partie, au milieu de la page, est ainsi rédigée :

« Continens tabulas sequentes vulgò dictas | A Generall Map of Ireland, 1. | The Province of Leinster, 2. | The Province of Munster, 3. | The Province of Ulster, 4. | The Province of Connaught, 5. »

La seconde partie de la table est disposée sur quatre colonnes, une pour chaque province, occupant toute la largeur de la feuille :

« IN LEINSTER. | Louth and Dublin, 6. | East Meath, 7. | West Meath, 8. | Longford, 9. | Kings County, 10. | Queen's

BRITISH MUSEUM

Le British Museum a cinq collections de l'*Hiberniæ Delineatio*, dont une incomplète et une réimpression de 1875.

1^o Maps. 18 c. 10. — Exemplaire complet, relié avec les cartes et le portrait coloriés à la main. Pas de « Cum Privilegio Regis », ni de dédicace. Dim. 470 × 400.

2^o Maps 19 d. 1. — Collection incomplète, sans portrait ni dédicace. Page de titre avec « Cum Privilegio Regis. » La carte générale et les cartes de provinces manquent; on les a remplacées par diverses cartes de Lea, Moll, Wm Barry et E. Jefferys. Cartes montées sur toile.

3^o K. 1, Tab. 27. — Exemplaire relié, complet, avec le portrait et « Cum Privilegio Regis ».

4^o G. 5689. — *Ibid.*, sans portrait.

5^o Maps. 144. c. 31. — Réimpression de 1875 sur les cuivres originaux. Sans portrait, avec « Cum Privilegio Regis ».

ROYAL GEOGRAPHICAL SOCIETY

Peu avant 1924, la R. G. S. a acquis un exemplaire relié de l'*Hiberniæ Delineatio*. Exemplaire complet, sauf la dédicace. Contient le portrait et le « Cum Privilegio Regis ».

BIBLIOTHÈQUE DE L'AUTEUR

Exemplaire relié, acheté à Dublin en 1920. Complet, sauf le portrait. Avec dédicace et « Cum Privilegio Regis ».

County, 11. | Catherlogh, 12. | Kildare, 13. | Kilkenny, 14. |
Wicklow, 15. | Wexford, 16.

« IN MUNSTER. | Clare, 17. | Tipperary, 18. | Lymrick, 19.
| Waterford, 20. | Corke, 21. | Kerry, 22.

« IN ULSTER. | Dunnagall, 23. | Londonderry, 24. | Tyrone,
25. | Antrim, 26. | Downe, 27. | Ardmagh, 28. | Monaghon, 29.
| Fermanagh, 30. | Cavan, 31.

« IN CONNAUGHT. | Letrim, 32. | Mayo, 33. | Slego, 34. |
Roscommon, 35. | Gallway, 36. »

La carte générale d'Irlande et les cartes de provinces occupent chacune toute une feuille soit 425×550 moins les marges, de largeur très variable; la mise en page de celles de Munster et d'Ulster est en largeur, celle des trois autres en hauteur.

Parmi les cartes de comtés, les deux premières seules, Louth et Dublin, n'ont qu'une demi-feuille. 24 remplissent une feuille — elles la remplissent plus ou moins, car certaines n'ont presque pas de marges, alors que le Longford, par exemple, tient dans un carré de 27 centimètres de côté. Enfin, pour 8 comtés il a fallu ajouter des allonges et des volets, d'ailleurs irréguliers et bizarrement découpés qui donnent pour les plus grandes dimensions de Tipperary, 66×46 ; de Cork, $67 \frac{1}{2} \times 96 \frac{1}{2}$; de Kerry, 60×66 ; de Donegal, 55×65 ; de Mayo, 57×70 ; de Galway, $51 \frac{1}{2} \times 86$.

Page de titre et cartes se trouvent dans tous les exemplaires complets. Au contraire, certains exemplaires seulement contiennent un portrait de Sir William, d'autres une dédicace à Lord Shelburne, d'autres l'un et l'autre, tandis que d'autres enfin n'ont ni l'un ni l'autre.

Aucun exemplaire n'est daté : la seule date qui soit dans l'atlas est celle de 1683, gravée sur le portrait; la seule indication permettant de supputer une date est la dédicace. La première partie de l'étude bibliographique doit donc être celle de ces parties variables et des causes de leur présence ou de leur absence dans les exemplaires connus.

Le portrait. — Le portrait placé en frontispice est gravé sur une demi-feuille, montée sur onglets. Il porte les inscriptions « Sr. William Petty, 1683 » et « Edwin Sandys, sculpt. ». C'est l'image de l'homme fatigué et déjà vieillissant décrit par Aubrey, dessiné par Logan et peint par Lely et Closterman aux environs

de la soixantaine. Sandys a copié une peinture qui devait être antérieure à 1683, — mais de bien peu ; et il n'est d'hésitation que sur le point de savoir s'il eut pour modèle Logan ou Lely, dont les portraits de Petty nous sont également inconnus (1).

Au-dessous du portrait sont les armoiries de Sir William, telles que les a décrites Aubrey : écu parti, à dextre ses armes personnelles, à senestre celles des Waller (2). Les armes qu'il avait choisies sont d'hermine à bande d'azur portant une aiguille magnétique tournée vers l'étoile polaire. Le cimier du heaume est une ruche d'où s'envolent des abeilles. Au-dessous de l'écu une banderole avec la devise : « Ut apes Geometria. » Ce sont

(1) Au temps de Larcom, ce portrait était le seul connu (LARCOM, p. 347). Aujourd'hui on en possède trois, et on sait qu'il en fut fait au moins cinq au cours de la vie de Petty. Le plus ancien fut peint dans sa jeunesse, par son ami Fuller qu'il avait fait charger de peindre des écorchés. Petty est représenté debout, revêtu de la robe doctorale, une main posée sur l'Anatomie de Veslingius, l'autre main tenant un crâne qui lui a révélé plus de faits qu'il ne lui a inspiré de méditations ; ce jeune homme mince, au visage bien ovale encadré d'une abondante chevelure châtain, au regard dédaigneux, au nez fort annonçant une intelligence robuste, à la bouche fine quoi qu'un peu charnue, c'est bien notre docteur oxonien, l'entrepreneur des surveys d'Irlande, sûr de lui, moquant sans pitié comme sans prudence les faux savants et les cagots. AUBREY a vu et apprécié ce portrait-là (*Brief Lives*, II, 148). C'est celui que Lord Fitzmaurice a reproduit en frontispice à la *Life*, mais en l'attribuant à tort à Sir Peter Lely. Lely fit le portrait de Petty à 54 ans, et celui-ci est le portrait d'un homme encore très jeune. On peut le voir à l'Art Gallery de Reading, prêté par M. C. Monck, à la famille duquel il appartient. Lord Kerry m'a fait remarquer que dans la toile de Reading, le crâne que Petty tenait à la main a été effacé ; mais le conservateur lui a dit qu'avec un éclairage favorable on en voit encore le dessin. Les détenteurs du tableau ayant sans doute trouvé que c'était un attribut « unpleasant », n'ont pas hésité à faire gratter la toile.

Le second portrait, probablement contemporain de celui de Fuller, est une miniature de Samuel Cowper, ami de Petty et d'Aubrey qui le qualifie de « prince des enlumineurs de son temps ». D'après les *Bodleian Letters* (II, 487) cette miniature, aujourd'hui disparue, serait d'environ 1657.

Le troisième portrait fut peint pendant l'automne de 1677 par Lely (depuis Sir Peter Lely). Dans une lettre à Lady Petty, le 6 octobre, Sir William dit que ce portrait vient d'être fait, alors qu'il est convalescent, avec une barbe de 31 jours, sans perruque, et dans le plus simple costume qui se puisse imaginer. C'est évidemment à tort que Lord Fitzmaurice donne ce portrait pour celui de son frontispice (*Life*, p. 173). Le jeune homme du frontispice et du musée de Reading est de Fuller et le sort du convalescent de 54 ans de Lely est aujourd'hui inconnu. Tout le monde partagera cette opinion que Lord Kerry m'exprimait dans une lettre.

Le quatrième portrait a été dessiné en mars 1680 par le graveur Logan, sur les instances d'Aubrey. C'est le Petty « devenu très dodu depuis vingt ans et maintenant abdomine tardus » (*Bodleian Letters*, II, 487). Lord FITZMAURICE (p. 179), croit que ce portrait est celui de l'*Hiberniae Delineatio*, et cela est bien possible. Mais, comment se fait-il que l'auteur étant un graveur, le cuivre, trois ans plus tard, ait été gravé par un autre artiste ?

Enfin le cinquième portrait, par J. Closterman, est certainement de la même époque de la vie de Petty. C'est celui que Lord FITZMAURICE a reproduit (p. 234) pour montrer le Petty de l'âge mûr, après le Petty jeune de Fuller (indûment attribué à Lely).

(2) Lady Petty, veuve de Sir Maurice Fenton, était fille de Sir Hardress Waller. Ses armes étaient de sable à trois feuilles de noyer entre deux bandelettes d'or (Cf. AUBREY *Brief Lives*, II, 139).

bien là les armoiries — les armes plus que les armoiries, comme il l'a dit lui-même — d'un savant qui fut avant tout un topographe (1). Elles fixent pour toujours l'importance qu'il attribuait aux diverses parties de son œuvre — d'une œuvre qui n'aurait pu être conçue et qui ne saurait être comprise si le Down Survey n'y précédait l'arithmétique politique.

Ce portrait se trouve dans des exemplaires de l'atlas appartenant d'une manière certaine à des éditions diverses. Imprimé sur un papier différent de celui des cartes, il a nettement l'aspect d'une gravure ajoutée à une collection de cartes, et tirée dans des conditions — parfois peut-être à une époque — différentes. La date qu'il porte n'est d'aucun secours pour dater les exemplaires où il se trouve, car il a pu être ajouté à une série de cartes plus récentes, et même à une série plus ancienne, les cartes, comme on le verra, ayant d'abord été mises en vente en feuilles détachées. Enfin, le tirage du portrait fût-il contemporain de celui des cartes, la date de 1683 n'indiquerait pas nécessairement l'année du ou des tirages — puisque, gravée, elle reste la même dans tous les tirages, si la planche n'est pas rectifiée.

La dédicace. — Les exemplaires connus des atlas commencent fréquemment par une page contenant cette dédicace :

« To the Right Honourable | Henry | Earl and Baron of
Shelburne; | Viscount Dunkeron, &c. | By whose munificence
the Origi- | nal Copper-plates of Sir William | Petty's Survey
of Ireland were | freley Communicated for the Publick Good,

(1) Cf. AUBREY (*Ibid.* et Ms. 6, f^o 12^v) et FITZMAURICE, p. 295. Dans une lettre du 7 août 1686 au jeune Edouard Southwell, Sir William commentait en vers latins la signification de ses armoiries et écrivait : « Je voudrais qu'on appelât ces emblèmes et ces symboles mon armure et mes armes (de combat) plutôt que mes armoiries, car ils représentent mon armure, mon bouclier, mon abri et ma défense. » (*I would have those Emblems and Symbols rather called my Coat and Armes, than my Coat of Armes; for what is signified are indeed my Coat, Covering, Shelter and Defence*). (Cité par FITZMAURICE, p. 297.) La devise, dans le portrait de l'*Hiberniae Delinatio*, est la même que dans Aubrey; mais dans une lettre du 31 juillet 1687, Sir William l'écrit : « Ut apes feci geometriam » (FITZMAURICE, p. 295), ce qui est plus clair. Dans le bandeau de la dédicace de Grierson, en tête de l'édition du XVIII^e siècle de l'*Hiberniae Delinatio*, l'ornement typographique a été scié en son milieu et ses deux moitiés écartées pour insérer le bloc gravé aux armes de Petty: le foulage prononcé de ce bloc est caractéristique; l'écu est tout entier d'hermine avec la bande d'azur qui porte l'aiguille magnétique et l'étoile polaire; une couronne est posée sur l'écu dont les supports sont deux chevaux ailés et bridés dressés sur la banderole. Le texte officiel du « Grant of Arms » (1676) reproduit dans *The Petty-Southwell Correspondence* décrit ainsi les armoiries : « *Ermin on a bend azure, a magnetick needle proper, pointing at the Pole star or.* And for his crest, on a Helm and a Wreath of his colours, *a Beehive or, fretted azure, Bees Proper*, mantelled gules, doubled argent, with this motto *UT APES GEOMETRIAM.* » (p. 225).

This Work | Is humbly Inscribed | By the Editor | Georges Grierson. »

Cette dédicace ne peut être antérieure à 1719, date où le second fils de Sir William reçut le titre de comte, ni plus récente que 1751, année de sa mort. Indication bien vague, puisqu'elle permet seulement de placer la parution des exemplaires avec la dédicace dans une période de trente-deux ans. Et le nom de George Grierson permet encore moins de précision, puisqu'il fut éditeur à Dublin de 1715 à 1753. Mais un résultat important n'en est pas moins acquis : comme on sait que l'*Hiberniae Delineatio* fut publié du vivant de Petty, la dédicace prouve qu'il y en eut au moins une autre édition dans la première moitié du XVIII^e siècle. Et comme elle autorise en outre à tenir les exemplaires qui la contiennent pour des tirages d'une édition plus récente, elle désigne des exemplaires qu'il sera utile de comparer avec ceux supposés antérieurs, pour découvrir les signes distinctifs des diverses éditions.

Le privilège royal. — La mention « Cum Privilegio Regis », au-dessous du titre, n'est pas dans tous les exemplaires. L'hypothèse qui se présente tout naturellement à l'esprit est que les plus anciens tirages sont antérieurs au privilège et que tous les exemplaires avec le privilège sont de tirages ultérieurs. D'une part, il n'est pas douteux, en effet, que tous les exemplaires avec le « Cum Privilegio Regis » sont plus récents que les exemplaires sans cette mention qui ne fut jamais effacée de la planche de titre (1) puisqu'elle paraît encore dans la réimpression de 1875. Mais, d'autre part, le docteur chargeait en août 1660 son cousin John Pettie d'annoncer à leur collaborateur Thomas Taylor qu'il avait obtenu du roi le privilège du monopole de la vente de leurs cartes (2); s'il s'agit de l'*Hiberniae Delineatio*, il en résulte que le plus ancien atlas fut publié alors que le privilège était depuis longtemps accordé et tous les exemplaires devraient en porter mention. La lettre de 1660 exceptée, Sir William ne parle du privilège que dans son testament daté du 2 mai 1685 — date trop tardive pour être d'aucune utilité dans la recherche de l'année où fut publié l'*Hiberniae Delineatio*.

(1) Lord KERRY (auj. Lord Lansdowne) m'a écrit le 8 mai 1927 qu'il est certain que la titre-page n'a été gravée qu'une seule fois.

(2) Lettre citée par Lord KERRY (*Lansdowne Maps*, p. 394).

Parmi les 15 exemplaires sur l'examen desquels est basée cette étude, 7 sont de la première édition; mais de ces 7 exemplaires, 3 n'ont pas la page de titre, 2 ont cette page sans la mention du privilège, et 2 avec « Cum Privilegio Regis ». De ces 2 derniers, celui du British Museum (Maps, 19 d 1) devrait être récusé si son témoignage était unique : c'est une collection en feuilles, hétérogène, incomplète, et qui contient jusqu'à des cartes des imitateurs de Petty au xviii^e siècle; sa page de titre peut donc fort bien ne pas être de la première édition. Reste en tout et pour tout l'exemplaire 2 de Bowood; cet exemplaire est bien de la première édition, mais il n'a été relié qu'au xviii^e siècle, de sorte qu'il a pu y être intercalé une title-page plus récente. Néanmoins, il est assez étrange que le privilège ne soit pas mentionné dans plusieurs exemplaires de la première édition, alors qu'il avait été obtenu avant le plus ancien tirage et qu'on l'ait ajouté au xviii^e siècle, alors que la dédicace de Grierson donne à entendre que les héritiers de Petty en avaient fait abandon. Il semble ne rester qu'une seule hypothèse : c'est que sur le modèle envoyé en Hollande, on avait omis de faire mention du privilège; qu'on s'aperçut de l'oubli alors que le tirage était déjà commencé; et qu'une main malhabile grava les mots « Cum Privilegio Regis »; après quoi l'on tira de nouvelles feuilles, sans détruire les précédentes. Et cette supposition est rendue encore plus vraisemblable par le fait que dans les seuls exemplaires de la première édition où j'aie vu le « Cum Privilegio Regis » (Brit. Mus. Maps 19 d 1, et Bowood 2), la feuille de titre est tirée sur un papier sans filigrane, différent des papiers de la première aussi bien que de la seconde édition.

La carte générale. — La carte de toute l'Irlande présente une particularité unique dans les atlas, et qui n'a, semble-t-il, jamais été signalée : la gravure en a été refaite après le premier ou les premiers tirages. Les deux planches sont immédiatement reconnaissables dans les exemplaires existants de l'*Hiberniae Delineatio* à l'aspect du cartouche qui, en bas, à la droite du lecteur, contient les échelles en milles irlandais et anglais.

Alors que, dans la plupart des exemplaires ce n'est qu'une composition très simple, de 8 centimètres de long, dont le motif principal est un compas, certains autres ont une grande composition d'un peu plus de 20 centimètres de longueur à la base, la

mieux dessinée qui soit dans les atlas et qui ne comporte pas moins de 7 angelots ou amours : les deux premiers observent une grande boussole; le suivant, casque en tête, bat du tambour; le quatrième élève une sphère armillaire; les deux autres tiennent une chaîne d'arpenteur, le premier d'entre eux ayant aussi un compas; le septième personnage porte une boussole topographique montée sur un pied, — et il est pour cela de beaucoup le plus intéressant, car c'est la seule représentation graphique dans les ouvrages de Sir William Petty de l'« instrument » cité dans tant de passages de ses écrits (1). La légèreté du trait est beaucoup plus grande que dans les ornements des autres cartes, et il en est de même pour tous les dessins de cette planche. Ici, l'artiste a pris plaisir à enjoliver son œuvre; il a placé en mer trois poissons et trois navires dont l'un, sombrant au large de Wexford, a déjà à demi disparu dans les flots. La carte aussi est tracée avec une grande finesse; encore accentuée par le fait que la planche a fort peu servi, et par la belle couleur sépia que l'encre a prise sous l'action du temps : au premier coup d'œil, on pense plutôt voir une carte à la plume qu'une gravure. Les lignes plus souples suivent mieux le détail des reports; les limites de comtés sont indiquées par une ligne de petits traits et non par la lourde ligne de la carte ordinaire. Le cercle des villes est surmonté d'un trait vertical, non d'une croix comme dans l'autre planche. Mais presque toutes les forêts manquent. Les inscriptions sont sensiblement les mêmes, quoique la lettre soit plus grêle : elles comportent un nom de mer : « Mare Hibernicum », tandis qu'il n'y en a aucun dans l'autre type.

La seconde planche n'est donc qu'une copie de la première et moins soignée que celle-ci; or, elle n'a pas été gravée parce que la première était perdue ou hors d'usage, puisque la réimpression de 1875 est celle de la carte aux amours. C'est l'un des nombreux petits mystères qui entourent l'histoire des cartes de Petty. Du moins, ces deux planches permettront, on le verra, de distinguer les diverses éditions de l'*Hiberniae Delineatio*.

Les filigranes. — L'examen des filigranes dans plusieurs exemplaires des atlas permet de reconnaître, sinon des éditions, du moins des tirages différents.

(1) Cf. supra, I, 253.

A. — Une première catégorie d'exemplaires peut être caractérisée par le fait qu'elle ne contient généralement que deux fabrications de papier dans chaque atlas (1) : 1^o un papier au filigrane de l'écu et à la contremarque PL, avec la même hampe pour les deux lettres et une courte bissectrice dans l'angle intérieur de l'L (2); 2^o un papier au filigrane de la grappe de raisin avec une queue épaisse repliée comme pour former une corne d'abondance; on y déchiffre parfois une contremarque I-(cœur)-IOBERI. Ces deux papiers étaient utilisés en même temps, car il arrive qu'une carte faite de deux feuilles collées est en partie sur l'un et en partie sur l'autre (3).

Néanmoins, dans un exemplaire de Bowood, se trouvent des cartes dont le filigrane est un plus grand écu couronné portant une fleur de lys, et au-dessous les lettres HG et le monogramme WR; on y voit aussi les filigranes ETPI et IP. Mais la présence des deux filigranes habituels montre qu'il s'agit bien de la même édition; d'ailleurs, dans presque tous les atlas, une ou plusieurs feuilles sont d'une fabrication autre que la principale (4).

B. — Une deuxième catégorie est caractérisée par les initiales M T (5), filigrane de la grande majorité des cartes; dans quelques cartes, s'y ajoute une contremarque composée d'un T surmonté des majuscules C M en anglaise, ou encore — mais fort rarement — d'un cercle contenant les initiales royales G R entre deux ailes et couronnées. On relève incidemment le monogramme TO, l'O posé sur la hampe du T rappelant un phi majuscule; et aussi un écu ayant pour cimier une fleur de lys, avec le nom BEAUVAIS, ou avec les majuscules CDG (6). Mais la plus grande partie du tirage est toujours sur le papier M T.

(1) La seule exception que j'aie trouvée est la carte du King's County, dans la collection de la Bibliothèque du Roi (voir plus loin) où le filigrane porte sous l'écu les majuscules AI en anglaise et la contremarque CDG. Dans la collection d'Anville, on ne peut discerner de filigrane dans les cartes de Longford et de Carlow, non plus que dans la carte générale, qui est sur un papier plus mince, bien que fort bon.

(2) La contremarque au monogramme PL, m'a dit M. HEAWOOD, est celle du papetier hollandais Pieter van der Ley, qui commença à travailler vers 1673. On la trouve dans l'atlas de Moses Pitt, vers 1684.

(3) Dans la carte du Donegal des deux collections d'Anville et Bibliothèque du Roi.

(4) Ces filigranes n'ont été relevés nulle part ailleurs.

(5) Ou TM, ces deux lettres ayant la même forme, vues du recto ou du verso.

(6) Il arrive assez fréquemment qu'une marque d'eau exceptionnelle se trouve dans diverses collections à la carte d'un même comté, ce qui permet d'affirmer que les deux exemplaires ont été tirés en même temps.

III

LES ÉDITIONS DE L' « HIBERNIAE DELINEATIO »

S'il était démontré que les caractéristiques variables se groupent d'une manière constante dans les divers exemplaires des atlas, elles fourniraient un élément précieux pour reconnaître les éditions ou du moins les tirages de l'*Hiberniae Delineatio*. Or, c'est précisément le cas, excepté pour le portrait, dont la présence ou l'absence ne correspondent avec celles d'aucune autre caractéristique.

Des cartes que j'ai vues et de celles de Bowood sur lesquelles Lord Kerry m'a donné quelques indications, j'ai dressé ce tableau analytique, en désignant les types de filigranes comme dans le paragraphe ci-dessus par A et B, la carte générale aux amours par A et celle au compas par C, le privilège par P, la dédicace par D et le portrait par P (1) :

TABLEAU

(1) Le tiret indique qu'un élément manque. Le ? signifie que dans l'exemplaire étudié la page de titre manque.

BIBLIOTHÈQUE	COTE	DESCRIPTION	FILIGRANE	CARTE d'Irlande	PRIVILEGE	PORTRAIT	DÉDICATION
Bowood	(1)	Relié au début du XVIII ^e siècle	A	A	—	—	—
id.	(2)	id.	A	A	P	P	—
British Museum	Maps 18. c. 10	Relié	A	A	—	P	—
Trinity College	P. P. b. 1.	id.	A	A	?	—	—
Bibliothèque Nationale	Port. 43 n ^o 216	En feuilles	A	A	?	—	—
id.	DD. 2987	Feuilles provenant d'un a las	A	A	?	—	—
British Museum	Maps 19. d. 1.	En feuilles montées sur toile. Incomplet	A	—	P	—	—
National Library of Ireland	Cabinet A/10	Relié feuilles montées sur toile	B	C	P	P	D
Trinity College	Petty's Maps P. a. 10	Relié	B	C	P	P	—
id.	I. a. a. 2	id.	B	C	P	P	D
Bibliothèque Nationale	DD. 1441	id.	B	C	P	P	—
British Museum	K. 1. Tab. 27	id.	B	C	P	P	—
id.	G. 5689	id.	B	C	P	—	—
Royal Geographical Society	—	id.	B	C	P	P	—
Y. M. G.	—	id.	B	C	P	—	D

Une première conclusion s'impose à l'esprit dès que l'on examine ce tableau : c'est que les exemplaires de l'*Hiberniae Delineatio* se divisent en deux catégories, l'une tirée sur les papiers à filigranes A avec la carte générale aux amours, l'autre tirée sur les papiers à filigranes B avec la carte générale au compas. Autrement dit, il existe deux éditions — cela on le savait depuis longtemps — mais ce qu'on n'avait pas reconnu, c'est que ces deux éditions se différencient par leur carte générale et par leurs filigranes. Jusqu'ici, on les distinguait par l'absence ou la présence du portrait ou de la dédicace ou du privilège; or, le tableau ci-dessus montre qu'aucun de ces trois éléments ne suffit à lui seul à déterminer l'édition à laquelle appartient un exemplaire, d'autant plus que les atlas et surtout les collections en feuilles sont souvent incomplets, et que ce qui leur manque d'ordinaire, ce sont précisément le portrait, ou la dédicace ou la table — et donc, en ce cas, le privilège. Au contraire, les filigranes permettent d'identifier même une carte détachée : c'est ainsi que l'on peut reconnaître la carte d'Irlande 10.805 (7) du British Museum pour une carte du type A, filigrane A; et si elle était une carte de comté, son filigrane suffirait à déceler le tirage auquel elle appartient.

Peut-on dater les éditions?

On sait que la première est du xvii^e siècle et la seconde du xviii^e — en admettant qu'il y eut seulement deux tirages; mais les dates précises de l'une et de l'autre sont inconnues.

Le docteur obtint un privilège royal pour son atlas en 1660, et les cartes étaient entièrement gravées en 1672. Mais la date de la publication varie suivant les auteurs. Le catalogue du British Museum, après Gough (1), suggère 1685, sans doute parce que Wood a écrit dans son *Athenae Oxonienses* : « Ces cartes furent imprimées en in-folio en 1685; elles valaient alors 2 L. 10 s. en feuilles (2) ». Il est d'ailleurs légitime de supposer que Wood connaissait la date exacte de la parution d'un ouvrage

(1) *Anecdotes*. — Le catalogue des Gough's Maps, à la Bodléienne, donne par deux fois pour l'*Hiberniae Delineatio*, la date de 1641 (p. 1 et 384). Faut-il supposer qu'il s'agit de la 2^e éd. et qu'il y a une faute de copie pour 1741?

(2) *Athenae Oxon*, II, 612. Dans une lettre du 22 août 1685, Petty annonce à son ami Southwell que le « livre de cartes » qu'il lui destine est colorié (*Corresp.*, p. 139), ce qui donne à penser que l'édition était toute récente. Le 17 mars il lui avait promis un « spécimen » (*Corresp.*, p. 136). La publication pourrait donc être du milieu de 1685.

qui ne remontait qu'à six ou sept ans et dont l'auteur était un de ses amis. D'ailleurs, Sir William, dans son testament du 2 mai 1685, estime à 100 livres sterling la valeur annuelle de son privilège, de ses droits d'auteur, sur les cartes gravées. La date donnée par Wood est donc plausible; et si on la rapproche de celle du testament, on trouve que la première édition de l'*Hiberniae Delineatio* fut mise en vente au commencement de 1685. La date de 1683, préférée par certains biographes, ne semble avoir pas d'autre argument en sa faveur que le millésime du portrait, et c'est un argument dénué de toute valeur.

L'autre tirage, qu'on tient pour la seconde édition, a été fait du temps du comte de Shelburne, à qui il est dédié, c'est-à-dire entre 1719 et 1751. Pour serrer de plus près la date de son impression, M. E. Heawood, le bibliothécaire de la Royal Geographical Society dont les patientes recherches sont si utiles aux bibliographes qui tentent d'établir l'époque de manuscrits, de cartes ou de livres anciens au moyen des filigranes, M. Heawood a relevé dans l'exemplaire de la R. G. S., parmi un certain nombre de marques d'eau dont il a trouvé l'origine, la contremarque BEAUVAIS avec l'écu (1) qui remonte aux environs de 1730. Dans les feuilles de garde de mon exemplaire sont le filigrane à l'écu avec les initiales LVG et la contremarque IV; or M. Heawood, qui ne cite pas ces marques-là parmi celles de son exemplaire, écrit à propos d'une copie du journal original de Tasman : « Les initiales LVG au-dessous (de l'écu) et la contremarque IV appartiennent à des fabricants hollandais du XVIII^e siècle; on les trouve fréquemment à partir de 1730 environ (2). » L'époque serait donc la même que celle du papier de la fabrique Beauvais. Enfin, M. Heawood a trouvé la marque MT, si caractéristique de la deuxième édition, dans un livre imprimé à Londres en 1729 (3). Tous ces faits autorisent à supposer que la deuxième édition de l'*Hiberniae Delineatio* n'a probablement pas été tirée avant 1730, et donc qu'elle se placerait entre 1730 et 1751.

Y a-t-il eu plus de deux éditions? Certainement pas, si l'on entend le mot édition dans son véritable sens et si on ne le

(1) Elle indique, non la ville de Beauvais, mais la fabrique Beauvais, à Angoulême (HEAWOOD, *Watermarks*, p. 403).

(2) *Ibid.*, p. 405.

(3) Lettre du 31 juillet 1926 à l'auteur.

confond pas avec tirage. Mais, en appelant les choses par leur nom, il peut y avoir eu plus de deux tirages. En effet, les archives de la famille Lansdowne, à Bowood, contiennent un exemplaire qui, avec toutes les caractéristiques de la deuxième édition, a des filigranes spéciaux que je n'ai retrouvés nulle part ailleurs. Ces filigranes B *bis* obligent-ils à supposer un troisième tirage? Cela n'est pas nécessaire. Cet exemplaire qui appartient toujours à la famille de Sir William, n'est-il pas tout simplement une copie faite avant le tirage proprement dit pour être offerte par Grierson au comte de Shelburne à qui il était dédié? L'hypothèse expliquerait l'existence de cet unique type B *bis*, — et précisément dans la collection Lansdowne. En réalité, le seul troisième tirage est la réimpression de 1875 faite avec la page de titre au privilège, mais avec la carte générale aux amours qui avait donc été conservée.

En résumé, il existe deux éditions de l'*Hiberniae Delineatio*, non datées, mais faciles à distinguer par leur carte générale et leurs filigranes. La première édition, achevée de graver en 1672, avec la carte générale aux amours et les papiers à l'écu et au raisin fut mise en vente en feuilles, par Sir William Petty, presque certainement au début de 1685. La deuxième édition de Grierson, dédiée au comte de Shelburne, avec la carte générale au compas et les papiers où domine la marque MT, fut tirée à un moment inconnu entre 1730 et 1751. Enfin, une réimpression privée a été faite en 1875.

En se basant sur ces données, il devient facile de cataloguer les exemplaires des collections.

La Bibliothèque Nationale possède deux collections en feuilles des cartes (sans le portrait et sans la page de titre) de la première édition (Port. 43, n° 216 et DD, 2987); plus un atlas de la deuxième édition (DD. 1441).

Le British Museum, en première édition a : 1° un atlas (Maps. 18. c. 10); 2° une collection des cartes de comtés (Maps, 19. d. 1); 3° une carte générale d'Irlande (10.805 (7)); en deuxième édition : deux atlas (K. 1. Tab. 27 et G. 5689); et enfin la réimpression de 1875 (Maps. 144. c. 31).

Les archives de Bowood contiennent deux exemplaires de la première édition, dont l'un a la page de titre sans le privilège et l'autre avec le privilège; plus la réimpression de 1875.

La bibliothèque de Trinity College possède un exemplaire de la première édition (PP. b. 1) et deux de la seconde (I. a. a. 2 et Petty's maps, P. a. 10).

Les exemplaires de la Royal Geographical Society (Londres), de la National Library of Ireland (Dublin), de ma propre bibliothèque, sont de la deuxième édition. Du reste, il n'y a pas encore fort longtemps, on trouvait parfois un exemplaire de cette édition chez les marchands de livres anciens dans les Iles Britanniques.

IV

ORIGINE DES EXEMPLAIRES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Les exemplaires de l'*Hiberniae Delineatio* qui sont à la Bibliothèque Nationale proviennent-ils de la prise de l'*Unité*? La question paraît superflue, au moins pour l'un d'entre eux, puisque tous les témoignages du temps s'accordent à établir que M. de Valincourt envoya à la Bibliothèque du Roi deux atlas manuscrits d'Irlande « et un troisième des mêmes cartes gravées en petit » (1). Il s'agit sans conteste de l'*Hiberniae Delineatio*.

Or, cet atlas ne peut pas être l'exemplaire catalogué aujourd'hui sous la cote DD 1441, lequel est de la deuxième édition. Les deux autres collections en feuilles détachées sont bien au contraire de la première édition et l'une d'elles a naguère été reliée en atlas; mais il ne paraît pas qu'elles puissent provenir de l'*Unité*. En effet, celle du Port. 43, n° 216, n'a jamais été reliée (2) et on n'y peut voir les « cartes géographiques » des états de cargaison, qui étaient de grandes cartes entoilées et seulement au nombre de 6. Quant à la collection DD 2987, qui fut reliée, elle n'est entrée que récemment à la Bibliothèque, cédée

(1) Cf. supra, *Mémoires* de BOIVIN et lettre de BIGNON, liv. V, ch. 2.

(2) Les marges ne sont pas égales, au moins dans quelques cartes; néanmoins on ne saurait supposer que ces cartes aient été reliées non pliées, car on aurait eu un atlas encombrant, en même temps que très mince, et donc très fragile. Or Sir William a toujours eu en vue de faire un ouvrage maniable. De plus, aucun exemple n'est connu d'*Hiberniae Delineatio* relié avec les cartes non pliées.

par les Affaires Étrangères qui la tenaient de Bourguignon d'Anville.

L'*Hiberniae Delineatio* envoyé par Valincourt a donc disparu, et cela ressort clairement du dossier des cartes de baronnies. Car on y voit que cet atlas fut prêté à Dubois en même temps que celles-ci; et il est logique d'admettre qu'il alla comme elles chez Guillaume Delisle. Or, la veuve du géographe restitua bien les atlas manuscrits, mais non l'atlas gravé dont les documents de 1727 ne font aucune mention. Celui-ci resta dans les papiers du géographe. Il est regrettable qu'on ignore le sort de la bibliothèque de Delisle. Peut-être certaines pièces en furent-elles acquises par d'Anville lui-même qui, en 1726, à la mort de Delisle, n'avait que vingt-neuf ans et réunissait sans doute déjà des documents pour l'*Atlas Général* dont il allait commencer la publication onze années plus tard (1); dans ce cas, il se pourrait que l'*Hiberniae Delineatio* de l'*Unité* soit revenu à la Bibliothèque après une absence de deux siècles, autrement longue que celle des cartes manuscrites — mais passée absolument inaperçue.

La venue à Paris de la série en feuilles Port. 43, n° 216 et de l'atlas DD 1441 n'a rien qui puisse surprendre : on les trouvait facilement dans les librairies de Londres, la première à partir de 1685, la seconde une cinquantaine d'années plus tard, et leur acquisition est toute naturelle.

Mais il est intéressant de remarquer que l'*Hiberniae Delineatio* enlevé par Le Dée n'est plus à la Bibliothèque, ou que s'il faut le reconnaître, dans une série de la Nationale, c'est parce qu'il vient d'y rentrer après une disparition de près de deux cent-dix ans.

(1) A cette époque l'édition de 1685 était épuisée; et si d'Anville avait acheté l'*Hiberniae Delineatio* en Angleterre, ce n'aurait été probablement qu'après la mise en vente de la 2^e éd. Or les cartes qui viennent de ces collections sont de la 1^{re}. La collection des cartes de Bourguignon d'Anville lui fut achetée par le Ministère des Affaires Étrangères, lequel y ajouta d'autres cartes achetées notamment à l'étranger par les agents diplomatiques. On reconnaît les cartes de la collection originale du géographe à ce qu'elles portent au dos un numéro différent qui correspond à l'inventaire de Barbier du Bocage (BN, Ge DD 2044). Or, dans cet inventaire se trouvent les cartes de l'*Hiberniae Delineatio*, mais sans nom d'auteur; la carte générale d'Irlande y porte le n° 3549 (2622 dans les nouveaux inventaires).

CHAPITRE II

L'HIBERNIAE DELINEATIO ATLAS TOPOGRAPHIQUE DE L'IRLANDE

I

LES SOURCES

L'*Hiberniae Delineatio* n'est pas un atlas de cartes levées sur le terrain spécialement en vue de sa publication; en cela, il diffère d'une manière complète des cartes de Saxton et des « descriptions » de Norden, préparées par des « perambulations » dont la technique n'a rien de commun avec celle des surveys de Petty. L'*Hiberniae Delineatio* est une compilation faite en groupant et en réduisant à une plus petite échelle commune les documents cadastraux que le docteur avait en mains. Ces documents ont été certes plus nombreux qu'on ne serait tenté de la croire. Il paraît naturel de supposer que les cartes de comtés sont des réductions des cartes de baronnies; et, en effet, celles-ci ont bien été la base du travail — mais elles n'en furent que la base : les sources de l'*Hiberniae Delineatio* sont multiples, et une partie d'entre elles ne seront probablement jamais découvertes.

Que le cartographe puisa à d'autres sources que celles des cartes de baronnies et même que le Down Survey est démontré par trois faits : 1^o l'étendue des terres cartographiées est plus grande que dans le Down Survey; 2^o le tracé de certaines des régions comprises dans le Down Survey est plus détaillé; 3^o la nomenclature de ces mêmes régions ne coïncide souvent ni en forme ni en nombre avec celle des cartes B N et des documents du survey. Donc, on a recouru à d'autres sources d'information, même là où le Down Survey paraissait devoir donner une documentation complète.

Reprenons ces divers points. L'*Hiberniae Delineatio* a des cartes de tous les comtés d'Irlande; or, trois de ces comtés : le Mayo (sauf la baronnie de Tirawley), le Galway et le Roscommon restèrent en dehors des opérations du Down Survey; il a donc fallu recourir à d'autres documents concernant le Connaught — et on y a recouru même pour la baronnie de Tirawley où est mentionnée une paroisse (Kilmoremoy) de plus que dans les cartes manuscrites.

Pour les baronnies du survey, il arrive que les limites de paroisses soient entières, alors qu'elles manquent en partie (Naas, KD; I, 73) ou même en totalité (Ballybritt, Kg, I, 58) dans les grands atlas. Et quant à la géographie physique, elle est parfois plus complète, mais c'est seulement dans les cartes générales et surtout dans la carte de toute l'Irlande.

C'est dans la nomenclature que la différence est la plus grande. Sans doute le manque d'attention pour l'orthographe des noms propres était tel en ce temps qu'un même nom de lieu-dit, s'il est à la fois celui d'un townland et d'une paroisse, a souvent deux formes différentes dans une même carte. On ne peut donc rien inférer de l'existence de graphies dissemblables tant qu'il ne s'agit que de fautes d'orthographe ou de lecture; mais si le nom est tout autre, il faut bien admettre qu'il y eut une autre source. Et il devient impossible de ne pas le tenir pour certain quand des noms existent dans l'*Hiberniae Delineatio* qui ne sont pas dans les cartes de baronnies. Un exemple de comté à nomenclatures très différentes est le Donegal. Le dépouillement des noms de lieux-dits y donne cette statistique :

BARONNIES	NOMBRE DES NOMS DE LIEUX-DITS		
	A la fois dans B N et dans H D	Dans B N seulement	Dans H D seulement
II. 3. Inishowen.	9	—	27
4. Kilmacrenan	96	8	9
5. Raphoe.	1	1	63
6. Boylagh et Banagh .	34	5	4
7. Tirhugh.	22	—	1
Totaux.	162	14	104

57,85 % des lieux-dits sont dans les cartes de comtés et dans celles de baronnies, 5 % seulement dans les secondes, alors que l'*Hiberniae Delineatio* donne 37,14 % de noms inconnus au cartographe des cartes de baronnies. Il est évident que celles-ci n'ont pas été le seul modèle utilisé; plus encore, on peut croire qu'elles n'ont pas été consultées du tout, car dans les noms communs aux deux séries les différences sont telles qu'elles ne peuvent s'expliquer que par l'utilisation de deux sources : par exemple Corykillow (HD) pour Knockkillow (BN), Glanelane P. (HD) pour Glancollankill P. (BN), ou Colman Isle (HD), traduction d'Inish Colman (BN). Or, l'absence de confiscations n'en est pas toujours la cause; ainsi, elle peut l'être dans Inishowen, mais non dans Raphoe où le cartographe de BN s'est contenté de désigner les townlands par leur numéro au Livre de Référence, pour s'épargner la peine d'écrire les noms des townlands.

Cette double constatation amène à se demander si, dans la plupart des cas, le cartographe de l'*Hiberniae Delineatio* n'a pas simplement utilisé les autres documents du Down Survey pour compléter les cartes de baronnies. Cela est bien possible; mais, ce n'est pas certain et ce n'est pas ce qui est toujours arrivé. Cela est possible dans des cas comme celui de Raphoe où il aurait suffi de se reporter au Livre de Référence. Mais il en est d'autre sorte dans des cas semblables à ceux des paroisses de Castleknock (I, 10), d'Esker, de Saint-Kevan et de Rathfarnham (I, 12) et de tant d'autres où c'est dans les parties non confisquées que la nomenclature est la plus abondante. Dans la seule paroisse dont la carte puisse être consultée aujourd'hui, celle de Kiltennell, les noms de l'*Hiberniae Delineatio* ne présentent que des fautes provenant de l'inattention du copiste, et ils peuvent tout aussi bien venir de la carte de baronnie que de la carte de paroisse. Si l'on compare la nomenclature de la baronnie de Balrothery, D. dans le livre de « Distribution » de Taylor, dans les cartes BN et dans l'*Hiberniae Delineatio*, l'origine commune ne fait pas de doute; de même si l'on se reporte pour la baronnie de Ballaghkeen, Wex. à la page spécimen du Down Survey que nous a conservée Larcom (1).

En résumé, la source principale des cartes de l'*Hiberniae*

(1) LARCOM, p. 396 et 397.

Delineatio a été, pour les régions comprises dans le Down Survey et dont les terres confisquées occupaient la plus grande partie, les cartes de baronnies pour le tracé, les cartes et les matrices officielles pour la nomenclature. Mais là où le survey était inexistant et — chose plus remarquable, et qui n'apparaît qu'à l'examen détaillé — là où il a paru insuffisant, on a recouru à une autre documentation.

Les documents qu'on peut supposer avoir été à la disposition du docteur étaient d'abord ceux des surveys antérieurs — au moins deux d'entre eux : le survey jacobite d'Ulster et le survey de Strafford en Connaught et en Tipperary; documents complémentaires de ses propres levés, puisque, établis en partie pour des confiscations antérieures, ils concernaient précisément les pays qui n'avaient pas été arpentés pour le Down Survey (1). Peut-être a-t-il pu consulter quelques cartes manuscrites des archives. Quant aux cartes imprimées, il suffit de se rappeler de la misère de celles parues jusqu'au temps même du Down Survey pour comprendre qu'elles ne pouvaient être de la moindre utilité (2).

L'ancien survey d'Ulster aurait fourni au Dr Petty des renseignements plus ou moins utilisables sur toute la province, sauf Antrim, Down et Monaghan. Mais il ne paraît pas qu'il s'en soit servi, ni même qu'il l'ait connu. Quand il parlera, dans la *Political Anatomy*, des surveys antérieurs au Down Survey, il ne citera, au sujet de la province septentrionale, que celui de Raven pour les plantations des corporations de Londres dans le comté de Coleraine (3). Et rien dans les cartes de comtés ne paraît emprunté au survey jacobite.

Au contraire, pour le Connaught — dont les cartes sont parmi les plus belles et les plus complètes de son atlas, quoique cette province soit restée presque tout entière en dehors du Down Survey — Petty connaissait bien les travaux géographiques ordonnés par Strafford en Connaught et en Munster et il en avait une si haute opinion qu'en Tipperary, il crut préférable de rectifier sur le terrain un survey straffordien plutôt que de faire entièrement les levés, opération malheureuse d'ailleurs,

(1) Cf. supra, liv. II, ch. III, § 1.

(2) Cf. supra, liv. II, ch. I, § 4.

(3) *Pol. Anat.*, p. 58.

qui lui valut l'accusation de se borner à recopier de vieux documents et qui lui coûta plus de peines et d'argent qu'un nouvel arpentage (1). Dans quelle mesure il utilisa les cartes de Strafford en Connaught, on ne peut le savoir puisqu'elles ont été détruites, dans l'incendie de 1711. La seule comparaison encore possible est celle des noms de lieux d'un coin de la paroisse de Kilchreest (Bar. Dunkellin, G.) dans l'*Hiberniae Delineatio* et dans une page du livre de référence du survey de Strafford, dont le texte nous a été conservé par Larcom (2); les différences sont telles qu'il ne peut y avoir eu copie; mais il faut observer que la carte de Petty aurait été faite d'après la carte et non d'après le livre de référence et le Down Survey lui-même nous enseigne que ces deux types de documents sont loin de reproduire les mêmes graphies. Et l'on peut, avec Larcom, penser que le survey de Strafford est, pour le Connaught, la source de l'*Hiberniae Delineatio*. Il est aussi concevable que Petty, Taylor et leurs collaborateurs connaissaient et pouvaient utiliser les cartes locales, assez nombreuses, faites depuis 1575, et notamment, pour le Connaught, celles de John Browne qui avait dressé vers 1585 une carte du Mayo que Dunlop qualifie d'admirable (4), et qui est peut-être l'auteur d'une carte du Sligo de 1589.

Certains documents ont paru au docteur insuffisants pour ses cartes à grande échelle. Ceux-là, il ne les a utilisés que pour compléter sa carte d'ensemble afin de fixer la figure entière du pays. Mais dans ses cartes de comtés et même de provinces, il a préféré conserver des espaces en blanc, plutôt que d'amoindrir la valeur de ses propres travaux en y mêlant les données douteuses de ses devanciers. L'insuffisance des sources auxquelles il pouvait puiser l'a obligé parfois à choisir entre faire un atlas complet et dresser des cartes exactes; il n'a jamais hésité, dans cette alternative, et il a seulement admis des faits géographiques

(1) Cf. *Hist. D. S.*, ch. VIII.

(2) LARCOM, p. 393. Des six lieux-dits cités, 3 ne sont pas dans *Hib. Del.* savoir : Cloghmoill, Gortroe, Coilbaghla; Gortnamacken est devenu Gortnemannagh, et Ballychuddy, Ballicudd. Seul Killchrist n'a pas changé.

(3) *Ibid.*, p. 325.

(4) DUNLOP, *XVIIth Cent. Maps*. — Il cite de Browne une carte du Connaught, n° 14; un plan de Galway, n° 71; la carte du Mayo, n° 75; et pour la carte du Sligo n° 77, datée du 20 avril 1589, et venant de Sir Richard Bingham, président du Connaught, il dit qu'elle peut être de Browne. — Le n° 78, sans attribution d'auteur, est une « Elaborately executed map » de Sligo et Mayo (après 1586). Il y avait donc eu de consciencieux essais cartographiques en Connaught dès la fin du XVI^e siècle.

certains. Nous ne savons pas suivant quelle méthode il faisait la critique des sources; mais son œuvre atteste qu'il la faisait. L'*Hiberniae Delineatio* est à l'Irlande non seulement le compendium de sa première mensuration générale : il lui est aussi ce que seront plus tard, à l'Europe les cartes de Guillaume Delisle et celles de Bourguignon d'Anville à l'Afrique — une représentation scientifique d'où les fantaisies et les légendes géographiques sont bannies pour toujours.

II

LA GRAVURE

Les papiers de Sir William Petty ne donnent point de renseignements sur la gravure de ses cartes; on sait seulement par Evelyn qu'elle fut faite à Amsterdam et coûta 1 millier de livres (1). L'examen des cartes et du papier ne révèle rien de plus, et l'on peut seulement supposer que les planches gravées en Hollande furent tirées en Angleterre.

C'était alors dans toute l'Europe une assez mauvaise époque pour la cartographie. Le temps glorieux des géographes allemands de la Renaissance était terminé depuis un siècle; l'école hollandaise et flamande ne survivait que dans des entreprises d'éditions plus commerciales que scientifiques; en France, le relevé des côtes de l'Académie des Sciences ne commencera qu'en 1672, la carte de Nicolas Sanson ne paraîtra qu'en 1679.

En Angleterre, on réimprime à satiété l'atlas de Speed, sans faire rien de nouveau avant le XVIII^e siècle (2). L'art du cartographe, comme la science topographique, est en décadence. « A mesure que le temps passait, dit Colvin, l'art de la gravure des cartes et celui de la gravure héraldique, qui, avant 1600 et aux environs, tenaient une place importante dans les travaux de quelques artistes graveurs, se détachèrent peu à peu pour

(1) Cf. supra, p. 129.

(2) Les rubans de routes dans la *Britannia* d'Ogilby (1675) ne sauraient être considérés comme de véritables cartes.

devenir des spécialités inférieures que les meilleurs graveurs cessèrent de pratiquer (1). » William Faithorne (1616-1691), en faisant des cartes de Londres (1658), de Virginie et du Maryland, paraît presque un anachronisme. Et la gravure des cartes retourne aux Hollandais et aux Flamands, qui avaient été, naguère, les initiateurs des graveurs britanniques. Saxton avait employé, en même temps que Ryther et d'autres Anglais, des artistes des Pays-Bas à la gravure de ses cartes. Sir George Fordham a retrouvé, dans la carte dont « Phil. Symonson of Rochester, gent. » illustra en 1596 la seconde édition de la *Perambulation of Kent* de William Lambarde, « le dessin et le détail de la cartographie des Pays-Bas », surtout dans la représentation « essentiellement et particulièrement hollandaise » de la mer par une surface ombrée (2). La gravure de la plupart, sinon de toutes les cartes des comtés anglais de Speed est confiée vers 1610 au Hollandais Jodocus Hondius. Cinquante ans plus tard, l'école hollandaise, pourtant sur son déclin, avait conservé en Grande-Bretagne tout le prestige que lui valaient les dynasties des Hond, des Blaeu et des Janson.

Il était donc naturel que le Dr Petty voulût faire graver son atlas à Amsterdam : tout autre Anglais eut alors fait de même, — à plus forte raison un savant qui avait étudié en Hollande quelque vingt ans plus tôt. Sans doute, il n'y avait pas fait d'études géographiques; la *Geographia Generalis* de Varenus n'était parue que cinq ans après son départ des Pays-Bas; et, malgré sa curiosité pour les mathématiques, il n'est pas probable qu'il ait connu les travaux de Snellius, antérieurs il est vrai de trente ans à ses études en Hollande. Mais on trouve fréquemment dans ses ouvrages le souvenir admiratif qu'il conserva toujours du pays où il avait été étudiant. Comment n'aurait-il pas suivi une mode qui s'accordait si bien avec son inclination, et fait graver ses cartes en Hollande?

Gravées en Hollande, elles avaient été dessinées en Angleterre. En avait-il été de même des ornements? On reconnaît la main des illustrateurs des cartes de baronnies dans les cartouches des titres de cartes et des échelles, les roses des vents

(1) *Early engraving*, p. 132.

(2) *Maps of the British Isles*, p. 12 et 13.

et certains motifs marins de l'*Hiberniae Delineatio* ; seuls, les navires qui animent le vide océanique sont d'une finesse dont ces dessinateurs-là ne paraissent guère capables, — fantaisies du graveur hollandais, peut-être ? Mais ce graveur a copié avec une parfaite indifférence les dessins gauches et lourds des employés du docteur. Ce faisant, il nous a conservé un curieux témoignage de l'influence qu'avaient eue depuis le xvi^e siècle ses compatriotes sur les dessinateurs et les graveurs de cartes britanniques. Motifs architecturaux combinés à des draperies et à des fantaisies florales informes et pesantes se retrouvent à peu près partout, descendants dégénérés des title-pages et des ornements où avaient excellé les beaux graveurs anglais du xvi^e et du début du xvii^e siècles.

Dans l'*Hiberniae Delineatio*, à cette ornementation traditionnelle s'ajoutent, quasiment rituels eux aussi, les globes terrestres, les sphères armillaires, les compas. Et voici tout un peuple d'amours boursofflés, ancêtres de ceux que mettra partout le xviii^e siècle, jouant avec des instruments d'arpentage et de dessin ; des sirènes mafflues (M. et U.) ; de gras personnages allégoriques qui peuvent être la Justice et l'Histoire (WM) ou des Cérès aux cornes d'abondance (Kg et Wat.) ; des chasseurs avec leur faucon et leur chien (DG) ; et même une idylle où deux couples de bergers trop nourris se font des agaceries au milieu de leurs animaux (S.). Et tout cela est flamand — sans l'art flamand du dessin ; et cela est le plus souvent bien laid. Mais comme il est curieux de comparer le motif des amours arpenteurs de la carte générale d'Irlande de la première édition — presque joli celui-là — avec le groupe de topographes et d'amours que Jean Jansson grava à l'angle inférieur gauche d'une carte du Gâtinais-Sénonais (1) : ils sont dans le rapport du devoir d'un bon élève à une œuvre de son maître.

Et ce qui frappe encore, c'est l'impression d'inachevé que donnent plusieurs de ces motifs. La décoration de neuf cartes comprend un écu — et aucun de ces écus ne porte d'armoiries — sauf celui de Galway où l'on a dessiné une harpe irlandaise fantaisiste, qui n'a rien à faire dans ce comté-là. On avait sans

(1) « Les ornements sont finement gravés et fort intéressants », écrit M. GALLOIS qui la reproduit dans *Régions naturelles*, pl. VI, p. 298.

doute eu le projet de graver les armes des comtés; on ne l'a pas fait. Et ces écus vides disent la même histoire que les blancs des cartes : l'impossibilité de mettre au point cet immense travail de la carte de l'Irlande.

L'ornementation, comme dans les cartes de baronnies, devait comporter une rose des vents. L'orientation est d'ailleurs toujours indiquée, sauf dans les cartes de Wicklow, de Cork et de Donegal. Dans les 29 autres cartes de comtés, on s'est contenté, pour 22 cartes, d'écrire le nom latin des points cardinaux dans le cadre; les deux comtés de Louth et de Dublin, dessinés sur la même feuille, ont chacun une circonférence avec deux diamètres perpendiculaires terminés par une fleur de lys au N. et une croix à l'E.; même motif géométrique pour les 4 comtés de Wexford, Kerry, Mayo et Galway, mais sans fleur de lys ni croix, et avec le nom latin des points cardinaux. Seul, le Clare a une véritable rose des vents — étoile à 16 pointes dans un double cercle, avec 16 traits intercalaires entre les deux cercles extérieurs; le nord est marqué par une fleur de lys, mais la croix, évidemment par erreur, indique l'ouest au lieu de l'est (1).

Dans la carte d'Irlande et dans celle des provinces, les roses des vents sont assez artistiques. Celle de la carte générale, dans l'une et l'autre planches, est une double croix; à chacun des points cardinaux une tête joufflue symbolise les quatre vents; de la bouche tournée vers le nord sort une fleur de lys, de celle tournée vers le sud des fleurs, de celle tournée vers l'ouest des nuages et de la quatrième la lettre E. Les roses des provinces sont à 16 branches, sauf celle du Connaught qui n'en a que 8 comme celle d'Irlande; à l'intérieur du motif est un petit cercle contenant une sphère armillaire pour le Leinster, une église pour le Munster, un soleil pour l'Ulster, un paysage de montagnes pour le Connaught. Le nord est toujours marqué par une grande fleur de lys.

La gravure des cartes elles-mêmes est d'ordinaire un bon travail du xvii^e siècle, qui reproduit fidèlement le tracé et la

(1) « Jusque fort avant dans le xviii^e siècle, ce fut l'usage uniforme des cartographes anglais d'indiquer l'E. par une croix, par respect ou à tout le moins par suite de l'influence sur l'orientation de la vénération chrétienne pour les lieux saints de l'Orient ». (FORDHAM, *Maps*, p. 41.) La pl. 15 de l'*Introduction à la Géographie de Sanson* (v. infra, p. 158, n.) rose des vents à 64 pointes à l'intérieur de laquelle un cercle contient une figure à 4 pointes, terminée au N. par une fleur de lys et à l'E. par une croix.

lettre du modèle. Qu'aucun nom de graveur ne paraisse dans l'atlas, on le conçoit pour peu que l'on remarque que la personnalité de l'artiste ou plutôt de l'ouvrier n'apparaît nulle part. Les cartes ont été copiées trait pour trait, lettre pour lettre, par un graveur qui n'a jamais fait le moindre effort pour comprendre la signification de son travail. Des manques s'observent assez souvent, et surtout dans la lettre. Dans un certain nombre de noms de lieux, les premières lettres seules ont été gravées; ailleurs, on les a copiés si inintelligemment qu'ils sont imprononçables ou impossibles à reconnaître; il est vrai que les cartographes des atlas de baronnies se sont parfois rendus coupables de semblables fautes (1). Il arrive aussi que les noms de townlands étant coupés en plusieurs tronçons superposés, des noms voisins s'entremêlent inextricablement. En outre, les lettres de formes voisines : e, c, i; n, u; o, a; h, b; s, f; t, l; T, F, I; le groupe cl et la lettre d; le groupe in et la lettre m, etc., sont souvent si difficiles à distinguer qu'on ne pourrait pas identifier des noms assez nombreux sans le secours des cartes B N ou des cartes modernes, — et comme les contemporains n'avaient ni les unes, ni les autres, il a dû leur arriver plus d'une fois d'avoir à renoncer à lire un nom de lieu-dit.

III

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

Il faut tout de suite signaler, ne fût-ce que pour les apprécier impartialement ensuite, les deux points faibles des cartes de comtés. Le premier, c'est que, malgré leur précision — une précision qui n'avait encore jamais été atteinte, et qui approche parfois de celle des cartes modernes — elles ne sont que des mosaïques de plans d'arpenteurs; ce défaut, il est vrai, est fort

(1) Dans la bar. de Dungannon, TO, même des noms de paroisses sont incomplets : Cl[onie]; Clan-f-[uille]. Dans la bar. de Bantry, Wex. plusieurs noms de lieux-dits et même de paroisses, au S., paraissent avoir été oubliés; l'un d'eux, Rathme... (? Rathmeclogh, I, 108, Adamstown) a été commencé; ailleurs un C reste isolé; de grands espaces ont été laissés en blanc.

atténué par le fait que le docteur avait établi en même temps les grandes lignes de l'ensemble où ces plans devaient prendre place. Ni les méridiens, ni les parallèles ne sont indiqués, et la carte générale place le nord au N.-N.-W.; cette absence de coordonnées géographiques peut aussi être attribuée à ce que ces cartes furent composées dans une époque de transition où l'on hésitait entre le méridien occidental et le méridien de Londres. Mais la faute en est surtout à ce qu'elles furent dressées d'après des plans cadastraux qui n'étaient pas des travaux de géographes.

La carte générale d'Irlande elle-même n'est pas située par rapport à la Grande-Bretagne, alors que les dimensions du cadre permettaient d'indiquer l'amorce du Kintyre : le travail géographique est complètement limité par les côtes; et dans la carte de Connaught l'île d'Achill même n'est qu'une esquisse muette, et à peine visible.

Le second point faible c'est que, dans les cartes de comtés, des espaces qui peuvent être considérables sont restés en blanc au milieu de planches autrement fort détaillées. L'Ulster surtout est appauvri par de telles lacunes. En Fermanagh, les baronnies de Lurg, Clankelly, Coole, Knockninny, sont entièrement vides; celle de Tirkennedy ne contient de détails que dans le N.-E et celle de Magheraboy que dans le S.-W.; seules, les baronnies de Magherastephana et — à un degré moindre — de Clanawley sont à peu près complètes. Or, la liste des reports du Down Survey montre qu'il n'y eut ni confiscations ni surveys dans les cinq premières de ces baronnies. De même en Down, les baronnies en blanc de Castlereagh et de Dufferin. Moins deshéritées, les autres provinces ont pourtant de graves manques : rarement des baronnies entières sont vides, comme Geashill et Warrenstown, Kg.; mais assez souvent de grandes taches blanches indiquent des terres protestantes non confisquées, comme la seigneurie de Mellifont, Lo. Ces vides se retrouvent dans les cartes de provinces et il s'ensuit que des faits géographiques de l'importance du lough Erne, dans les cartes du Fermanagh et de l'Ulster ne sont qu'é partiellement indiqués; ou encore des cours d'eau ne sont tracés que dans les terres confisquées, sans remonter à leur source ni descendre à leur embouchure. Sauf dans sa carte générale d'Irlande et en Connaught,

l'Hiberniae Delineatio reste à certains égards l'atlas de la confiscation.

Atlas à la fois chorographique par ses cartes de provinces et topographique par ses cartes de comtés qui — moins peut-être que les cartes de baronnies, mais encore assez exactement — répondent à la définition des cartes topographiques du temps. En effet, Guillaume Sanson écrira quelques années plus tard : « Ils (les géographes) nomment cartes topographiques celles qui sont géométriquement mesurées sur les lieux, et dans lesquelles, outre tous les Villages, Hameaux, Châteaux, Maisons, Moulins, &c., sont aussi marqués les Montagnes, Collines, Tertres, Coteaux, Vallons, Plaines, &c., sur lesquelles sont figurés les Bois, Vignes, Prés, Terres labourables, Bruyères, &c., où sont encore marqués les Ruisseaux, Étangs, Marais, Fontaines, Mares, &c., et généralement toutes les autres choses de remarque (1). »

Les échelles, indiquées en milles irlandais et en milles anglais, ont été établies en milles irlandais, car elles donnent un nombre exact de ces milles au pouce, et par suite un nombre compliqué de milles anglais; ce sont, en milles irlandais et en notation moderne :

Cartes de comtés : 2 milles irl. au pouce, ou . . .	$\frac{1}{161.240}$
Cartes de provinces : 6 milles irl. au pouce, ou . . .	$\frac{1}{483.720}$
Cartes d'Irlande : 12 milles irl. au pouce, ou . . .	$\frac{1}{967.440}$

Ces échelles prouvent la filiation entre les reports du Down Survey, les cartes de baronnies et *l'Hiberniae Delineatio*; car les premiers avaient été faits à l'échelle de 40 perches au pouce; on les avait réduits à 80, 160 et 320 perches au pouce suivant les cas dans les cartes de baronnies; et comme 320 perches font un mille, on a réduit celles-ci à 640 perches, ou 2 milles pour les cartes de comtés, à 1.920 ou 6 milles pour les cartes de provinces et à 3.840 ou 12 milles pour la carte générale d'Irlande.

L'orientation des cartes est toujours telle que le nord soit

(1) *Introduction à la Géographie des S^{rs} Sanson, Géographes du Roi*, 4^e éd. revue, corrigée et augmentée par M^r ROBERT, Géographe du Roi. — Paris, 1743, p. 10. — Ce livre avait été écrit par Guillaume Sanson, mort en 1703.

placé sensiblement en haut (1), et, sauf dans trois cartes, on l'a vu, elle est toujours indiquée.

Le tracé reproduit celui des cartes de baronnies. Mais il est moins complet pour l'hydrographie et surtout pour l'orographie. Collines et montagnes sont uniformément représentées par de petites pyramides ombrées à droite, le plus souvent séparées, parfois aussi alignées pour indiquer la direction générale d'un système montagneux; comme dans les cartes à grande échelle, aucune altitude n'a été marquée. Pour les cours d'eau, deux lignes à peu près parallèles sauf vers la source où elles se rejoignent et la basse vallée où elles s'écartent; s'il s'agit de fleuves importants, et dans les cartes de comtés, l'écartement de ces lignes varie selon la largeur du fleuve, — technique presque imposée dès l'origine au cartographe d'un pays où les rivières s'étalent si fréquemment en loughs et reprennent ensuite un aspect de cours d'eau. Les côtes de la mer et l'intérieur du contour des loughs sont accentués par des hachures horizontales. Les bogs se détachent, bien marqués par des lignes horizontales de points allongés. Des arbres représentent les bois et les forêts.

Les faits de géographie politique, dans ces cartes d'origine administrative, sont les mieux représentés. Dans la carte d'Irlande de la deuxième édition, qui avait peut-être été refaite justement pour les préciser davantage, les limites de provinces sont un trait interrompu, et celles de comtés un trait continu; mais quand ces limites suivent des cours d'eau ou des loughs, elles ne sont pas marquées, de sorte qu'il est parfois impossible de découvrir où il faut les placer pour peu que les cours d'eau s'enchevêtrent. Les cartes de provinces donnent les limites des comtés et des baronnies en traits pleins; ceux des comtés se reconnaissant à leur épaisseur plus grande. Dans les cartes de comtés, les limites des paroisses sont indiquées par un trait plein fin et celles des baronnies par un trait interrompu et plus gros.

Le signe conventionnel des habitations est tantôt un petit rectangle, schéma d'une maison, tantôt une moitié d'ovale avec une tache noire sur la ligne de terre, schéma d'une hutte paysanne

(1) Dans la carte du Munster, la ligne N.-S. de la rose des vents est légèrement déviée vers la droite; dans la plupart des cartes il devrait en être de même, leur N. étant presque le N.-N.-W. vrai.

en forme de ruche, tandis que les châteaux sont représentés avec quelques détails. Les bourgs sont des groupes de semblables signes. Pour les villes fortifiées, on a dessiné une enceinte reproduisant plus ou moins la forme de leurs murailles, et parfois on y reconnaît un château ou une église. Mais, dans la carte générale notamment, les villes ne sont le plus souvent qu'un petit cercle surmonté d'une hampe, d'une croix ou simple ou — pour les évêchés — recroisetée, tandis qu'un triangle au sommet de la hampe paraît caractériser les villes de garnison.

Les routes principales sont indiquées par des lignes simples de points, mais seulement sur la carte générale de toute l'Irlande.

En général, les faits économiques des cartes de baronnies ne sont pas reportés sur les cartes de provinces. C'est que les auteurs de celles-ci ne se rendirent probablement pas compte de la valeur géographique de mentions qui ne leur semblaient intéressantes qu'au point de vue cadastral, — telles que par exemple la nature des terres ou les emplacements d'industries; il leur paraissait plus important de noter : « Here a fight » (1), qu'une forge ou un moulin. Au reste, ils avaient rarement la place d'écrire plus qu'ils ne l'ont fait, leurs cartes étant encombrées de noms de townlands, au point que ces noms eux-mêmes en deviennent souvent confus. Il est visible que le dessinateur a visé avant tout à donner autant de ces noms que l'espace lui permettait de le faire et l'on a vu que sa calligraphie en a souffert elle aussi.

IV

AMÉLIORATION DE LA REPRÉSENTATION DE L'IRLANDE

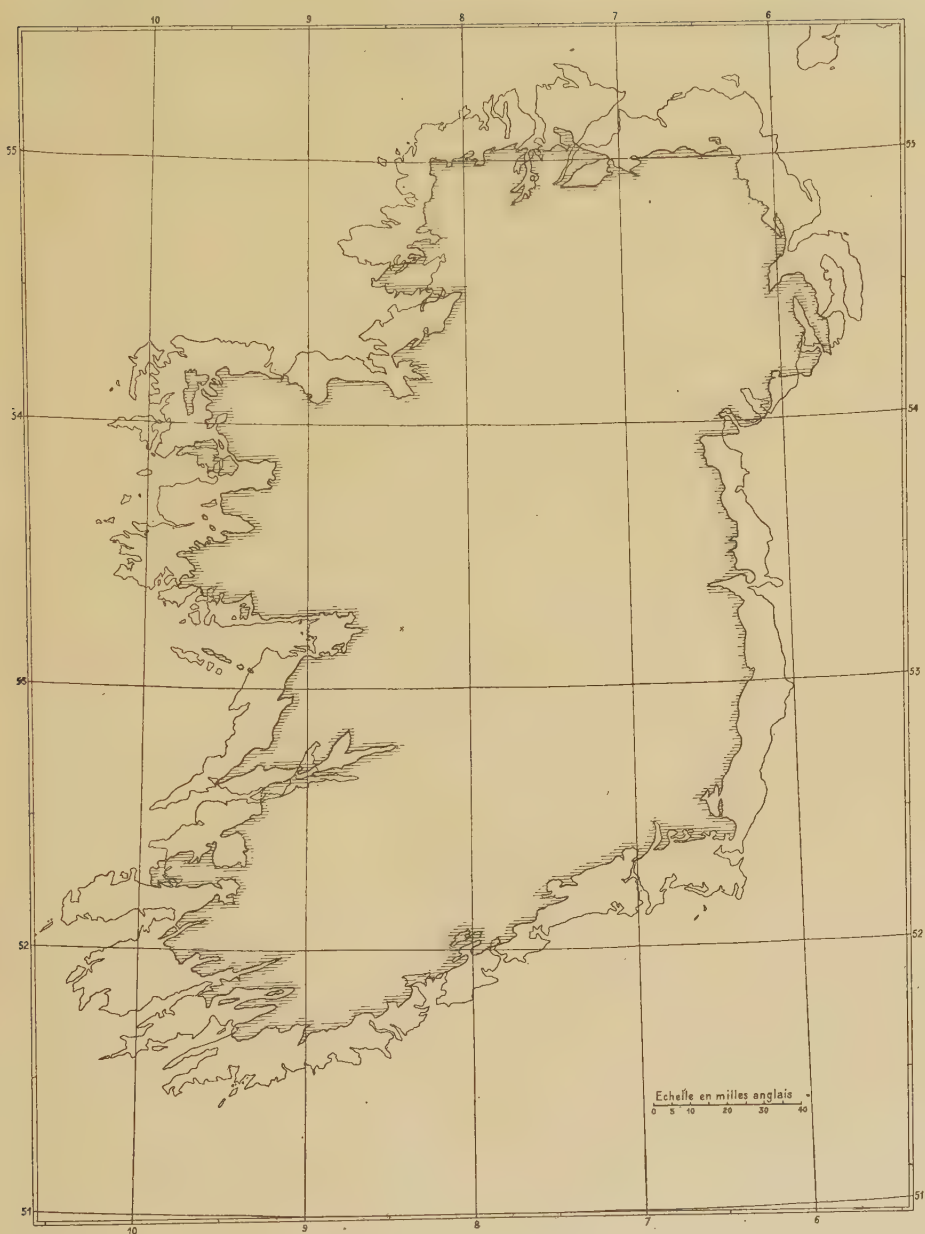
Malgré ses défauts l'*Hiberniae Delineatio* est remarquable à la fois par son tracé et par sa documentation topographique. Ses cartes, reproduites sans la foule des noms qui les encombre,

(1) Près d'un bog, entre Dromlary et Agherpallis, dans la carte du comté d'East Meath, au S.-W. de la Bar. de Deece.



La représentation de l'Irlande avant le Down Survey.

LA CARTE DE NORDEN (C. 1605)



La représentation de l'Irlande après le Down Survey :
LA CARTE DE L' « HIBERNIAE DELINEATIO. »

constitueraient une représentation magnifique de l'Irlande du ^{xvii}e siècle par un géographe du temps — et l'on verrait mieux ainsi qu'elles méritaient l'admiration qu'elles ont inspirée aux contemporains.

L'hydrographie si compliquée de l'île y est rendue avec une netteté qu'on ne trouve jamais auparavant, — bien que des cours d'eau différents se rejoignent parfois vers leur source, et que des systèmes fluviaux se confondent (1); la cause en est à l'insuffisance hydrographique des levés; on ne peut s'étonner que des confusions se soient produites sur une carte incomplète, là où il est difficile de rien discerner sur le terrain dans des régions qui paraissent encore au matin du troisième jour de la Genèse, avant la séparation de la terre et des eaux.

Un exemple du progrès réalisé et de ses limites est donné par le lough Erne. Il n'est guère de rives plus difficiles à représenter que celles de ce « labyrinthe de lacs pleins de presque îles basses, de baies et d'îles (2) ». Avant Petty on l'avait toujours dessiné d'une manière fantaisiste, tantôt comme une mer intérieure (Nowell, Smith), tantôt comme un golfe (Norden); Hole le premier et Speed à sa suite avaient séparé un lac supérieur, orienté du S. au N. et un lac inférieur, d'E. en W. C'est seulement dans l'*Hiberniae Delineatio* que les loughs reçoivent leur orientation véritable et prennent leur caractère d'élargissements successifs d'un fleuve. Par malheur, l'Erne se trouve pour la plus grande partie dans les régions non confisquées du Fermanagh; dans les cartes de baronnies, il ne paraît (et encore pour une faible partie) que dans la baronnie de Magheraboy (BN, II, 46), et la baronnie de Lurg n'eut pas de Down Survey. Il en est résulté que toute la partie du lough inférieur, au N. de 54°29'30" environ, est inexistante, et que le lough, jusqu'à la paroisse d'Inishmaccsaint, n'a pas plus d'un demi-mille irlandais de largeur, au lieu des trois milles qu'il mesure réellement. Dans la carte de toute l'Irlande, il se trouve par suite extrêmement réduit, tandis que le lough supérieur est beaucoup trop étendu. C'est là un cas particulièrement typique des infériorités que l'*Hiberniae Delineatio* doit à sa tache originelle.

(1) Cf. par ex. dans le sud la Blackwater, ou, en Ulster, les rivières des loughs Foyle et Swilly.

(2) R. Lloyd PRAEGER, dans FLETCHER, *Ireland*, p. 29.

Les améliorations qu'il a apportées à la carte d'Irlande n'en équivalent pas moins à une transformation complète. Qu'on reporte sur une carte moderne mathématiquement exacte le contour de l'Irlande d'une carte qui a précédé de peu celle de Petty, — de la carte de Norden par exemple (1); que sur un autre exemplaire de cette même carte moderne on reporte le contour de la carte générale de l'*Hiberniae Delineatio* : on voit aussitôt qu'on est passé, non de 1610 à 1660, mais d'une ère topographique à une autre, et que la distance de Norden à Petty est comparable à celle qui sépare un portulan du xiv^e siècle d'une carte marine de la fin du xviii^e. Pour la première fois, l'Irlande a sa forme réelle.

Mais, assez étrangement, elle n'a pas ses dimensions véritables. Le contour de Petty s'inscrit à l'intérieur du contour exact avec une régularité déconcertante; il le reproduit jusque dans le détail, mais réduit. Si l'on mesure les côtés du polygone dans lequel s'inscrit l'Irlande, on trouve que chacun d'eux est trop court d'environ un dixième. L'insuffisance est un peu plus grande sur la côte W. de l'extrémité N. à la baie de Sligo. Les côtes N. et W. du Connaught sont presque exactes, mais sa côte S. et la côte du Clare sont de un cinquième trop courtes. Du Shannon à Mizen Head, les distances sont justes. La côte S. a une insuffisance de un dixième — un peu moins à l'W., un peu plus à l'E. Il en est de même sur la côte orientale, trop courte de plus de un dixième au S. de Dublin, de un dixième entre Dublin et Dundalk, presque exacte dans le S. du Down, trop courte de un quinzième à l'E. du Down et de l'Antrim. L'insuffisance de la côte N. d'Ulster est de près de un cinquième de Benmore Head à Malin Head et d'un peu plus de un dixième de Malin Head à Bloody Foreland; cela tient à ce que la ligne est presque horizontale au lieu de faire un angle vers le nord, à Malin Head : car la distance mesurée de Glenarm à Derry n'est trop courte que de un vingt-cinquième, et celle du Derry à Bloody Foreland que de un dixième. Le nord de l'Ulster est donc la partie la moins exacte quant aux distances, probablement en raison des grandes étendues non mesurées de l'arrière-pays.

(1) On pourrait prendre la carte de SPEED qui contient deux rectifications de celle de Norden : 1^o la figure de l'Erne et 2^o l'orientation de la côte d'Antrim. Mais pour la comparaison faite ici, ce ne sont que deux détails sans importance.

En résumé, si l'on représente par x le périmètre de l'île dans l'*Hiberniæ Delineatio*, et par y son périmètre réel, on a assez exactement le rapport $x + \frac{x}{10} = y$. Cette insuffisance est en harmonie avec celle des mesures du Down Survey, et elle en est la conséquence. Sir William Petty l'a certainement ignorée puisqu'elle ne pouvait être décelée que par les levés topographiques modernes. Et il serait bien injuste de la lui reprocher. Les insuffisances inhérentes à un arpentage cadastral, l'impossibilité pour le docteur de refaire tout un survey topographique de l'Irlande, et même de compléter son Down Survey, on les a reconnues (1). Il ne faut pas oublier non plus que l'*Hiberniæ Delineatio* fut donné au public vingt-cinq ans seulement après l'achèvement des cartes, que dans ces vingt-cinq années-là des perfectionnements considérables avaient été apportés à l'art du levé des plans (2), et qu'il faut pour être équitable juger l'atlas comme une œuvre datant de 1655 à 1660 et non point de 1685.

La seule conclusion, c'est que la carte moderne de l'Irlande date des travaux du Down Survey et de la publication de l'*Hiberniæ Delineatio*. Il n'en est pas de meilleure preuve que le zèle avec lequel l'atlas de Sir William a été copié et imité pendant un siècle.

(1) Cf. supra, I, 343 et II, 10.

(2) Picart avait employé pour la première fois en 1669 la lunette à réticule qu'il avait inventée avec Auzout (Cf. LAUSSEDAT, *Cartographie*, p. 31); or Petty fut en relations avec celui-ci, mais beaucoup plus tard. (Cf. HULL, p. 526, n. 3). Les cartes sont donc d'une époque antérieure aux inventions des deux savants français, et aux relations de Petty et d'Auzout.

CHAPITRE III

L'HIBERNIAE DELINEATIO

Source des cartes d'Irlande jusqu'au XIX^e siècle

I

INFLUENCE DE PETTY SUR LA CARTE D'IRLANDE

Le Dr Daniel Augustus Beaufort, dont Larcom dit qu'il composa la première carte d'Irlande digne de ce nom (1), rendait, en 1792, dans son *Memoir of a Map of Ireland*, cet hommage à l'œuvre de Petty : « Les cartes qu'a faites Sir William Petty de l'Irlande et de chacun de ses comtés, rendues publiques pour la première fois en 1685, ont été la base des miennes, aussi bien que de toutes les autres cartes de ce royaume publiées au cours de notre (xviii^e) siècle (2). » L'examen des cartes britanniques et continentales où paraît l'Irlande, de 1685 à 1792, montre qu'elles furent toutes tirées de l'*Hiberniae Delinaetio*, et le plus souvent imitées de la *Geographicall Description*. Les éditeurs annonçaient volontiers que leurs « nouvelles » cartes contenaient des additions et des rectifications aux cartes de Petty. En réalité, la carte d'Irlande en 1792 était à très peu près au même point où Petty l'avait laissée vers 1660.

« J'ai dû me mettre à l'ouvrage, dit encore Beaufort, comme s'il n'existait aucune carte générale d'Irlande; et sans accorder la plus petite attention à celles de Moll, Jeffereys, Kitchin, Rocque, Bowles (3), etc. j'en ai établi une nouvelle... d'après

(1) LARCOM, p. 347.

(2) BEAUFORT, p. vi.

(3) Pour Moll, Jeffereys et Bowles, vid. Bibliographie, D., 5. Les éditions de la carte de T. Kitchin vont de 1755 environ à 1798. Une carte de J. Rocque, publiée vers 1785 par R. Sayer, donne quelques détails sur la navigation intérieure.

les meilleures autorités et les renseignements les plus authentiques que j'ai pu me procurer. On ne peut s'attendre à avoir une carte parfaitement correcte tant que chaque comté n'aura pas été l'objet de levés précis... En l'an 1655, Sir William Petty arpenta toutes les terres confisquées du royaume : les terres confisquées comprenaient la majeure partie de la plupart des régions et la totalité des autres. Depuis ce temps, on n'a levé la carte que de douze comtés; et il n'en a été publié que neuf cartes. Celles de Meath, Donegal et Tyrone, ainsi que la *nouvelle* carte d'Armagh restent manuscrites et sont déposées dans leurs Cours de Comtés respectives, pour l'usage des gentlemen de chaque comté (1). »

Ce n'est qu'en 1825, cent soixante-dix ans après le Down Survey, cent quarante ans après la publication de l'*Hiberniæ Delineatio*, que l'Ordnance Survey entreprendra le levé cadastral terminé en 1846. D'après ce levé, on dressa la Six-inch Map à l'échelle de 6 pouces au mille (soit 1/10.560) qui correspond à peu près à celle des « protractions » du Down Survey, reports à 1 pouce pour 40 perches irlandaises. Avant que cette carte en 1.907 feuilles fût entièrement publiée, on en offrit au public, en 1861, une réduction au 6^e (1/63.360), la One-inch Map en 205 feuilles, sans le nivellement; mais celui-ci fut ajouté dans une seconde édition. En 1838, une petite carte en 6 feuilles avait déjà été mise en vente. Maintenant, l'Irlande possédait sa carte moderne à grande échelle et tout ce qui avait été fait auparavant n'avait plus — sauf pour la propriété foncière — qu'un intérêt historique. Mais les cartes de la seconde moitié du xvii^e et de tout le xviii^e siècle témoignent que le Down Survey est resté jusque-là la base presque unique de la représentation cartographique de l'Irlande.

II

CARTES BRITANNIQUES D'APRÈS PETTY

A partir de 1685, on a gravé, pendant un siècle, en Angleterre, des cartes d'Irlande qui portent très franchement — et c'est ce

(1) BEAUFORT, p. III.

qui les recommandait aux gens curieux de géographie, — la mention qu'elles ont été dressées d'après le survey de Sir William Petty. Loin d'avoir à rechercher comme il arrive à tant d'autres époques si des travaux présentés pour originaux ne sont pas des copies, on aurait plutôt ici à s'assurer que les cartographes qui se placent sous l'invocation du créateur de la géographie de l'Irlande moderne sont bien en droit de le faire.

Que le Down Survey soit la source plus ou moins lointaine d'où vient leur documentation, cela ne fait pas de doute. Mais à quel point au-dessous de la source ont-ils été puiser? Pouvaient-ils, ces fabricants de cartes, avoir accès aux plans officiels de paroisses, ou aux atlas de baronnies aujourd'hui dans les collections BN ou L-AI, ou aux cartes inédites de l'*Hiberniae Delineatio* gravées avant 1672 et qui n'allaient paraître qu'en 1685? Les cartes officielles étaient des documents publics que tout le monde pouvait consulter; mais un dessinateur n'aurait pas été autorisé à s'installer dans les bureaux du Surveyor General à Dublin, pendant le temps considérable nécessaire à la copie ou à la réduction de plusieurs milliers de cartes. Les cartes de baronnies étaient restées chez Sir William et quelques médiocres copies chez son ami Taylor qui, n'en ayant pas eux-mêmes encore tiré le parti qu'ils souhaitaient, ne les auraient vraisemblablement pas communiquées à des éditeurs. Restaient donc seulement les cartes de comtés, de provinces et d'Irlande parues en 1685 dans l'*Hiberniae Delineatio*. Or, celui-ci est une source amplement suffisante pour des ouvrages tels que les cartes à échelle assez petite de l'Irlande et des provinces à quoi se bornent les publications du temps. Quant au petit atlas par comtés, fort abrégé, qu'est la *Geographicall Description*, il est si bien une réduction de l'*Hiberniae Delineatio* que certaines bibliographies, on l'a vu, l'attribuent à Sir William Petty lui-même. Un argument décisif est qu'aucun de ces travaux n'a été publié avant 1685, c'est-à-dire avant l'*Hiberniae Delineatio*.

Le prototype des cartes d'Irlande d'après le Down Survey est la *Geographicall Description*, — petit volumé qui mesure environ 10 centimètres sur 15. Il contient une carte de toute l'Irlande, 4 cartes de provinces, 32 cartes de comtés, d'un format un peu inférieur au double de celui du volume parce que tirées sur la feuille à plat, et une carte des Iles Britanniques. Les feuil-

lets sont imprimés d'un seul côté et montés sur onglets (1). Le tracé est soigné, mais la nomenclature sommaire. L'orthographe des noms de lieux ne suit pas celle des ouvrages du docteur.

La page de titre ne donne pas la date de la publication qui, d'après le catalogue du British Museum, serait 1685. C'est la plus ancienne qu'on puisse lui attribuer, puisque c'est celle même de l'*Hiberniae Delineatio* : d'ailleurs aucun membre de la nombreuse postérité anglaise et continentale issue de la *Geographick Description* et dont le rapport de famille est marqué tantôt par un nom d'auteur, tantôt par un titre de carte, toujours par le tracé, aucun de ces descendants ne porte une date antérieure.

Il y aurait cependant une exception : la *New Mapp of the Kingdom of Ireland* de James Moxon, datée dans le catalogue du British Museum de 1675, — et qui serait ainsi de dix années antérieure à la publication de l'*Hiberniae Delineatio*, mais plus récente que la gravure de ses cartes. Il faudrait donc supposer que Sir William communiqua son œuvre inédite à Moxon, car celui-ci dit expressément dans le titre de sa carte qu'elle a été composée d'après le survey de Sir William Petty. Moxon a publié une carte d'Angleterre (2) mais seulement en 1691 ; il ne paraît point qu'il ait pu être assez connu en 1675 pour que Petty lui confiât ses documents afin d'en tirer une carte de toute l'Irlande. Cependant, à l'appui de cette date, on peut avancer l'argument que Sir William était alors à Londres où il s'était, comme chaque fois qu'il y séjournait, mêlé aux milieux où l'on s'occupait de recherches scientifiques. Mais la comparaison du titre de la carte et de celui de la *Geographick Description* conduit à la conclusion opposée. Sauf les trois premiers mots, destinés à désigner brièvement chaque ouvrage sans confusion possible : « A Generall Description » pour l'atlas, « A New Mapp » pour la carte — sauf ces trois premiers mots, les deux titres sont identiques dans leur première partie ; et ce qui donne la certi-

(1) Les feuillets des exemplaires de la Joly Collection à la National Library d'Irlande n'ont que 90 × 140. Le catalogue du British Museum donne 136 × 165 pour le volume. L'index manque souvent.

(2) Le catalogue des cartes du British Museum ne contient aucun ouvrage de James Moxon ou Maxon, mais sept cartes d'un certain Joseph Moxon dont une est datée de 1657 alors qu'on pense que les six autres furent publiées vers 1690. — plus un petit atlas militaire de J. Moxon et S. Nicholls qui pourrait être de 1660.

tude que l'un des deux a été copié sur l'autre, c'est qu'ils ne sont pas des titres passe-partout, mais qu'ils contiennent une formule très particulière où l'ouvrage est représenté comme « composé d'après le survey réel fait par Sir W. Petty, corrigé et amendé d'après les avis de plusieurs artistes de talent, naguère résidant en ce royaume » (c'est-à-dire en Irlande). Ce n'est évidemment pas le hasard qui a pu placer cette même expression dans les deux titres. Donc il y a eu copie. Mais la carte de Moxon ne pourrait-elle être l'original? Le titre ne permet guère de le croire; il incite même à penser tout le contraire en continuant ainsi : « contenant les quatre cartes provinciales »; l'expression « containing the four provincial Mapps », toute naturelle quand il s'agit d'un atlas, est plus que bizarre appliquée à une carte, et le bon sens dit qu'elle a dû être composée pour le recueil et recopiée sur la « new mapp ». D'où la conclusion que la carte de Moxon est plus récente que la *Geographickall Description*.

L'une et l'autre proviennent d'ailleurs d'une source commune, et qui est l'*Hiberniae Delineatio*. Il n'est pas jusqu'aux desins ornementaux des cartouches qui ne soient imités de celui-ci. Les échelles, comme dans Petty, donnent, au pouce, un nombre simple de milles irlandais et non de milles anglais. Celle de Moxon est sensiblement la même que celle de la carte générale de l'*Hiberniae Delineatio*; celle de la *Description* est moitié plus petite. Les tracés sont semblables. Mais l'une et l'autre cartes donnent les latitudes, qui ne sont point dans Petty. Il est assez curieux que Lamb et Moxon soient revenus à la coutume déjà désuète de marquer des degrés de latitude et point de longitudes, alors que depuis un siècle, depuis le temps de Nowell, on avait des cartes d'Irlande donnant les unes et les autres (1). L'atlas de Speed, entre autres, était certainement familier à tous les cartographes britanniques du xvii^e siècle; mais Moxon et Lamb se sont, avec raison, gardés de le consulter; car de même que sa carte est, il va de soi, d'un autre âge que l'*Hiberniae Delineatio*, ses coordonnées sont bien moins exactes que celles de Nowell : il étire l'Irlande vers le nord jusqu'au 57^e parallèle, alors que Nowell, par exemple, la plaçait entre 51°30' et 55° de

(1) Cf. supra, I. 112.

latitude nord. Moxon et Lamb la mettent entre 51°5' et 55°30', ce qui est aussi fort bon (1).

Dès 1689, une nouvelle impression de la *Geographical Description* paraissait déjà (2), premier rejeton d'une famille qui va proliférer pendant un siècle. Les cartes gravées par Francis Lamb avaient eu pour éditeurs, en 1685, outre Lamb lui-même, Rob. Morden et Will. Berry. Un quatrième nom s'ajoute en 1689, celui de John Seller (3).

En 1695, autre réimpression, mais avec une page de titre différente : la première ligne des indications d'éditeur est occupée par le nom de Lamb. C'est la branche directe dans cette généalogie bibliographique. Elle se continue par des éditions en 1700, en 1720, en 1732, ces dernières revues et corrigées chez John Bowles. En 1782, tout près d'un siècle après la première édition de la *Geographical Description*, Carington Bowles éditera encore une *New and Accurate Map of Ireland,.... laid down from the original description of Sir William Petty*.

A une date indéterminée, John Bowles, Carington Bowles et R. Sayer publient ensemble une carte de J. Bayly, basée, son titre l'annonce, sur « plusieurs surveys de S^r Wm. Petty, comme aussi sur tous les surveys de comtés faits depuis son temps », et qui sont évidemment les surveys signalés par Beaufort : c'est le type de carte intermédiaire entre les cartes imitées de Petty et celles des surveys du XIX^e siècle, type qui n'eut d'ailleurs que fort peu de développement.

Les éditeurs de la *Geographical Description* : Lamb, Morden, Berry, Seller, entreprirent tous des éditions personnelles de cartes d'Irlande. Lamb continua l'atlas lui-même; il en était en réalité le seul auteur et ce paraît avoir été l'œuvre de toute sa vie; Seller en fit une édition de luxe, sur grand papier avec cartes en couleurs. Aux environs de 1700, Morden publia avec L. Overton une carte sans nom d'auteur et sans date qui, on va le voir plus loin, se rattache aussi à un autre groupe des cartes issues du Down Survey. Mais la publication la plus intéressante

(1) La position exacte est entre 51°26' et 55°21'.

(2) On suit les dates données par le catalogue du British Museum.

(3) En 1691, Laurence Eachard de Christ College, Cambridge, publiant une *Exact Description of Ireland* qui contenait une géographie en 103 pages et un index en 41, l'illustre des cartes d'Irlande et des provinces de Lamb, dont les clichés avaient dû être prêtés par celui-ci à l'éditeur d'Eachard, Th. Salusbury.

fut celle de William Berry, dont l'activité cartographique se place entre 1670 et 1703 (1).

Il édita une fort bonne série de cinq cartes, une de toute l'Irlande, et une pour chacune des quatre provinces. Elles sont à la même échelle que les cartes générale et provinciales de l'*Hiberniae Delineatio*, mais sur des feuilles sensiblement plus grandes. Le tracé, au lieu de se terminer brusquement aux limites des provinces, se continue jusqu'au cadre de la carte, et les côtes de Grande-Bretagne paraissent quand il est possible. Les latitudes sont indiquées, non les longitudes, et seulement sur la carte générale. Ce sont des cartes très claires et qui, semblables (du moins dans l'intérieur de chaque province) aux cartes provinciales de l'*Hiberniae Delineatio*, sont cependant d'une exécution supérieure. On n'en sait pas la date; le catalogue du British Museum propose celle de 1750 pour une édition beaucoup plus récente de T. Jefferys. Le plus bel éloge qu'on en puisse faire, c'est que Bourguignon d'Anville les a choisies entre toutes celles, pourtant nombreuses, qu'il possédait pour en faire la base de ses travaux.

Ainsi, à la suite de la publication de l'*Hiberniae Delineatio*, un petit groupe d'éditeurs exploita à Londres, d'une manière intensive la cartographie de l'Irlande. En même temps qu'ils vendent les éditions successives du petit atlas de Lamb, ils offrent au public des cartes de même origine. Mais que faut-il entendre par leur curieuse expression : « corrigé et amendé d'après les avis de plusieurs artistes de talent, naguère résidant en ce royaume » (d'Irlande)? Ces artistes seraient-ils des dessinateurs des bureaux du Survey qui, eux aussi, auraient à tout hasard, emporté dans leurs bagages, sinon quelques documents, au moins des copies dont ils pensent bien tirer parti quelque jour? Ou les éditeurs londoniens n'avaient-ils pas tout simplement pris à leur service ces dessinateurs parce qu'ils les supposaient plus aptes que d'autres à travailler à une carte d'Irlande, ce qui serait tout à fait normal? Quoiqu'il en soit, le groupe de la *Geographical Description* a fait d'assez bonnes cartes et probablement des affaires meilleures encore.

Il eut cependant des concurrents. Dès 1689 paraît un nouveau

(1) TH. CHUBB, *Printed Maps*, p. 420.

nom parmi les cartographes anglais de l'Irlande, celui de Philippe Lea.

Richard Cox — plus tard Sir Richard — « recorder of Kingsale », publiait alors son *Hibernia Anglicana*. Il était en relations avec Southwell, qui en 1687, peu de mois avant la mort de Petty, lui communiqua le manuscrit de la *Political Anatomy* (1), manuscrit qui inspira à Cox une série d'observations intéressantes. Celui-ci était donc bien placé pour connaître les travaux sur la géographie de l'Irlande qui se faisaient alors d'après le Down Survey. Voulant insérer une carte générale dans son ouvrage, il aurait pu s'adresser aux éditeurs de la *Geographical Description* et faire un arrangement semblable à celui d'Eachard. Or, il préféra demander à Lea de dresser pour lui une carte nouvelle. Ce fut l'« Epitome of Sr Wm Petty's large Survey of Ireland », gravé par Sutton Nicholls, et qui ne vaut pas les cartes de Lamb (2). Mais d'autres éléments, d'ailleurs mal choisis, ont été employés. Dans un carton de cette carte d'Irlande moderne, Lea a reproduit, d'après quelque vieille géographie, l'île quadrangulaire des mauvaises cartes du xvi^e siècle. Exemple curieux de l'insouciance ignorance de certains cartographes d'autrefois.

Lea, cependant, allait se rattacher plus tard au groupe de la *Geographical Description* : la carte publiée par L. Overton et Rob. Morden sans date et sans nom d'auteur, n'est qu'une nouvelle édition de son « Epitome » dont, à l'exception de la première ligne, elle reproduit le titre mot pour mot. Mais le travail de Lea va donner aussi naissance au groupe des cartes de Moll. En 1714, ils font ensemble une « New Map of Ireland according to Sir W. Petty », en quatre feuilles. Et H. Moll publie tout aussitôt sa grande carte agrémentée de vues du Purgatoire de saint Patrice, de la « Gyants Cawsways » avec les plans de Waterford, Galway, Kinsale, Limerick, Dublin et Cork. En 1728, il donnera son Irlande en 20 cartes d'un format plus maniable.

Il serait sans intérêt d'énumérer les cartes du xviii^e siècle qui ne sont que des copies faites par des éditeurs soucieux de

(1) Cf. la lettre de Cox à Southwell, du 15 juin 1687, dans HULL, p. 123.

(2) HULL a vu un exemplaire de c. tte carte, évidemment sur feuille volante, qui contenait une annonce gravée, « an engraved advertisement », de l'ouvrage de Cox (p. 652).

pouvoir offrir à leur clientèle une marchandise pour laquelle il y avait alors une forte demande (1).

Il faut au contraire mentionner la carte de H. Pratt — à l'échelle de 3 pouces pour 15 milles irlandais « de 50 au degré », malheureusement sans date (2) — non pas tant pour sa valeur que parce qu'elle fut rééditée ensuite par George Grierson, celui-là même qui dédia à Lord Shelburne une nouvelle édition de l'*Hiberniae Delineatio*. La carte d'ailleurs contient assez de documentation originale pour que John Bowles la cite — seule avec celles de Petty — comme source de son édition de la *Geographical Description* en 1720.

En 1792, le Dr D. A. Beaufort, recteur de Navan, M., et pasteur de Collon, Lo., publia la carte que l'on a dite, rectifiant les résultats du Down Survey à l'aide des surveys de comtés plus récents. C'était une carte pour une bonne part administrative : « A new Map of Ireland, civil and ecclesiastical », comme l'indique son titre; et « pour sa partie ecclésiastique, les surveys de Sir William Petty, furent de la plus haute importance en fixant la situation des paroisses et l'étendue des évêchés (3) ». L'échelle était d'un pouce pour 6 milles irlandais (1/483.720), ce qui est celle des cartes de provinces de l'*Hiberniae Delineatio*, lesquelles ont dû donner à Beaufort, comme à tant d'autres depuis un siècle, au moins l'esquisse de son tracé. La carte fut d'ailleurs appréciée; elle eut une seconde édition dès 1797 et le British Museum a des éditions de 1829 et même de 1851, c'est-à-dire d'un temps où la carte de l'Ordnance Survey en six feuilles était en vente depuis treize ans. C'est la dernière publication basée sur l'œuvre de Petty : tout près de deux siècles avaient passé depuis qu'en février 1655, « in the dead of winter » (4), les premières équipes topographiques du docteur s'étaient mises en campagne.

(1) On fit aussi des cartes murales. Le Brit. Museum en possède une : A Map of Ireland, by Sir William Petty, 15 sh., (K. 51-9; 11 Tabl. End). C'est une copie des cartes de l'*Hiberniae Delineatio*, sans titre, échelle, lieu ni date, de 1 m. 45 de large, entoilée. Elle porte un quadrillage de coordonnées géographiques, mais ni les latitudes ni les longitudes ne sont numérotées.

(2) Le catalogue du Brit. Museum assigne à cette carte gravée par John Harris, la date de 1705 et à la 2^e éd. celle de 1740. Celle-ci est dédiée au Parlement d'Irlande par George Grierson, qui était alors imprimeur du roi.

(3) BEAUFORT, p. XII.

(4) *Hist. D. S.*, p. 123, 7^o.

III

CARTES CONTINENTALES

Dans la seconde moitié du xvii^e siècle et pendant une partie du xviii^e, bien des éditeurs cartographes du continent donnaient plus d'attention au côté commercial de leurs affaires d'édition qu'à la valeur scientifique de leurs ouvrages.

Les Hollandais imitaient, sans que leur clientèle parut s'en fatiguer, la carte d'Irlande de Speed que Hond avait gravée et qu'avaient adoptée les Janson et les Blaeu.

En France, Nicolas Sanson avait publié, en 1665, une carte d'Irlande en deux feuilles, Nord et Sud, à la manière de Mercator, et une carte de toute l'île, avec les côtes britanniques, cartes imitées des Hollandais et de Speed avec quelques corrections, notamment pour la côte du Nord-Est ulstérien. Mais ses fils ne s'inquiétaient guère d'améliorations nouvelles; pour mettre à jour — en ce temps fertile en découvertes et en précisions mathématiques impossibles jusque-là — pour mettre à jour les travaux de Nicolas Sanson « il aurait fallu anéantir l'héritage paternel : l'intérêt mercantile, s'appuyant de l'ignorance du grand nombre en ces matières maintint longtemps encore dans la circulation ces cartes grossièrement défectueuses (1) ». La firme des Sanson en resta donc à l'Irlande de Speed pendant un siècle; de la carte d'Irlande de 1665 que Nicolas Sanson avait faite d'après sa propre carte des Iles Britanniques de 1640, à la carte de Robert Vaugondy en 1742, le progrès est insignifiant (2).

Cependant, dès 1689 avait paru, en Italie, une carte intitulée : « L'Irlanda o' uero Hibernia, gravée par Antonio Barbey, d'après les travaux du « R. P. Agostino Lubin, Assistente geñile dell' Ordine di S. Agostino per il Regno di Francia et Geografo

(1) VIVIEN DE ST MARTIN, *Hist. Géo.*, p. 421.

(2) Gilles Robert Vaugondy, parfois désigné simplement sous le nom de « Mr. Robert, Géographe Ordinaire du Roy »; comme dans le titre de sa 4^e éd. de l'*Introduction à la Géographie* de Sanson, était, ainsi que l'établit le privilège qui est dans cet ouvrage, p. xxvi, l'héritier des Sanson. Pierre Moullart-Sanson « lui avoit donné et légué par son testament tous ses effets géographiques, et entr'autres l'Intoduction à la Géographie et les Cartes Géographiques de Nicolas Sanson, son ayeul, les cartes de Nicolas, Guillaume et Adrien Sanson ses oncles, celles dudit sieur Pierre Moullart-Sanson », etc.

Ordinario de S. M. Christianissima », carte qui réunit des données de la plupart des cartes antérieures et du Down Survey et qui est loin d'être privée d'intérêt. A Venise, le P. Maestro Coronelli, imitant lui aussi Mercator, qu'il rectifie d'après des cartes hollandaises, publiait vers le même temps, mais à une date inconnue, une Irlande en deux feuilles, l'une pour le Nord, l'autre pour le Sud de l'île.

En 1689, J.-B. Nolin dédiait une carte d'Irlande à la reine d'Angleterre, épouse de Jacques II auquel il avait, l'année précédente, fait hommage d'une carte d'Angleterre. L'une et l'autre étaient dessinées « selon les mémoires les plus nouveaux par le P. Coronelli, cosmographe de la Sér^{me} Rép. de Venise ». La carte d'Angleterre avait été revue par Tillemon (Nicolas de Tralage). On dut s'apercevoir que la carte d'Irlande du P. Coronelli avait grand besoin, elle aussi, d'être corrigée, et Tillemon fut encore chargé du travail. Cependant, afin de pouvoir employer la même planche, sa révision consista surtout en additions. Le cartouche a été conservé : on a seulement enlevé les deux lignes mentionnant le P. Coronelli pour les remplacer par : « selon les mémoires du Sr Petty et d'autres, corrigé et augmenté par le Sr Tillemon ». Sur l'exemplaire de cette carte, conservé à la Bibliothèque Nationale, la date a été grattée. Mais que cette carte soit plus récente que celle de 1689, les additions qu'elle contient le prouvent, ainsi que l'usure beaucoup plus grande de la plaque de cuivre. La dédicace fait comprendre qu'un homme d'affaires comme Nolin ait senti que le moment était bon pour graver des cartes des Iles Britanniques. La reine d'Angleterre, à qui elle est adressée, est Marie d'Este, que les historiens anglais nomment Marie de Modène; elle avait épousé Jacques II en 1687. Le Stuart, chassé d'Angleterre, s'était réfugié à la Cour de France en décembre 1688; puis en 1689, il était allé « jouer au roi à Dublin (2) » en attendant d'être battu à la Boyne en juillet 1690. C'était donc bien le temps de mettre en vente, à Paris, une carte d'Irlande dédiée à une reine si populaire que le charmant barde Sean Ó Neachtain devait, trente ans plus tard, écrire sur sa

(1) Le catalogue du British Museum suppose que cette carte en deux feuilles est de 1696. On pourrait plutôt croire qu'elle est antérieure à la carte de Nolin qui, elle, porte la date de 1689.

(2) O'CONNOR-MORRIS, *Ireland*, p. 185.

mort l'exquise élégie gaélique dont le Dr Douglas Hyde dit qu'elle est l'une des poésies les plus musicales qu'il ait jamais entendues, même en irlandais (1).

Hollandais et Allemands de la fin du xvii^e et de la première partie du xviii^e siècle, copient Petty et se copient mutuellement sans rien produire qui vaille plus que la mention d'un nom : Nicolas Visscher d'Amsterdam, le premier sans doute et le plus intéressant, que continue Schenk, que G. et L. Valk imitent en Hollande et qu'en Allemagne copie — ouvertement d'ailleurs — J. B. Homann, de Nuremberg, longtemps après son compatriote J. Sandrart, tandis que Seutter, à Augsbourg, publie un « Regnum Hiberniæ » comme une œuvre originale (2).

Les géographes français avaient, eux, une situation privilégiée ; car si tout le monde pouvait acheter l'*Hiberniæ Delineatio*, les cartes de baronnies étaient à la Bibliothèque du Roi de France. Guillaume Delisle pensa mettre à profit un avantage si précieux : le roman de l'enlèvement des cartes par le cardinal Dubois en porte à jamais témoignage ; et l'on put croire que la première carte à grande échelle de l'Irlande construite sur un survey moderne allait sinon paraître — nous sommes ici dans le domaine des secrets d'État — du moins être composée en France. En réalité, de ces « great expectations », il n'est rien sorti du tout.

Delisle a bien dessiné une Irlande, et fort bonne et qui est finement gravée, dans ses « Isles Britanniques » ; et le titre dit que dans cette carte, le royaume d'Irlande est « tiré de Petti ». Mais elle date de 1702, alors que les cartes de baronnies avaient encore cinq ans à attendre à Dublin leur grande aventure de mer. Et c'est cette même carte qui sera toujours réimprimée dans les œuvres de Delisle, y compris l'atlas de 1733, paru au lendemain de sa mort. La source de la carte gravée d'Irlande par Delisle, carte à petite échelle, est donc l'*Hiberniæ Delineatio*, dont il avait par suite un exemplaire bien avant que Dubois lui fit prêter celui de l'*Unité*. De sorte que cette capture n'a eu aucune influence sur la cartographie de l'Irlande dans les atlas français.

(1) D. HYDE, *Lit. Hist.*, p. 598.

(2) Aucune de ces cartes ne porte de date. On croit que celles de Visscher, de Valk et de Schenk sont de la dernière décade du xvii^e et les cartes allemandes du premier tiers du xviii^e siècle, sauf J. Sandrart, c. 1650.

Reste-t-il à supposer que Delisle se servit des cartes de baronnies pour quelque carte à grande échelle, conservée comme un document secret? Aujourd'hui que les atlas ont été mis à la portée de tout le monde, il n'y aurait aucune raison pour en cacher à tous les yeux une copie ou une réduction. Or, on n'en connaît ni copie ni réduction, et on peut tenir pour certain qu'il n'en a jamais existé. Les alarmes des surveyors et des archivistes anglo-irlandais du XVIII^e siècle étaient vaines. Aussi bien, Hall, tout en déplorant si furieusement, en 1816, que les cartes du Down Survey ne fussent pas « restituées », n'avait là-dessus aucune illusion; car il remarquait que Sir William Petty n'avait pu, avec les documents du Survey, faire une carte complète de l'Irlande, et il ajoutait : « Il est donc impossible de dresser une carte de l'île d'après le seul survey, comme l'avait reconnu Delisle, le géographe français aux mains de qui avaient été remis dans ce but les exemplaires de la Bibliothèque du Roi (1) ».

Le réformateur de la cartographie française au XVIII^e siècle, Bourguignon d'Anville, a corrigé aussi la carte d'Irlande, mais, pas plus que Delisle, il ne s'est servi des atlas de baronnies. Dans sa collection est une série complète, en première édition, des cartes de l'*Hiberniae Delineatio* (2), et aussi les quatre cartes provinciales de William Berry. C'est sur celles-ci que d'Anville a travaillé : toutes les quatre ont des retouches et des additions de sa main; son admirable écriture qu'aucun graveur ne saurait surpasser est facilement reconnaissable. Ces corrections sont toutes limitées aux côtes et aux îles du littoral, soit qu'il indique un cap ou un écueil, qu'il redessine les îles d'Arran à leur véritable place, ou qu'il ajoute l'île d'Achill et les îles voisines qui manquent dans le Connaught de Berry comme dans celui de l'*Hiberniae Delineatio* (3). Et le cadre de la carte de Leinster porte une échelle très nette faite par d'Anville, avec l'inscription « Perches Irlandoises de 22 Pieds Anglois ».

(1) HALL, *Analysis D. S.*, p. XIV.

(2) Les portefeuilles des Affaires Étrangères contiennent d'autres cartes que celles de la collection de d'Anville; mais celles qui lui ont appartenu sont reconnaissables à ce qu'elles portent au verso un numéro au crayon qui correspond au catalogue que d'Anville fit dresser par Barbier du Bocage au moment où il céda sa collection à l'État. C'est précisément le cas pour les cartes de l'*Hiberniae Delineatio*. L'inventaire est aujourd'hui également à la Bibliothèque Nationale (Ge DD, 2044).

(3) Elles sont dans la carte générale de l'*Hiberniae Delineatio* et la carte de Connaught en contient une très légère esquisse, d'un trait si fin qu'on le voit à peine.

Ainsi la preuve existe que la réforme de la carte d'Irlande dans les atlas français du XVIII^e siècle a été fondée sur l'étude des travaux de Petty. Sur le continent comme dans les Iles Britanniques son nom paraît souvent sur les cartes, jusqu'au seuil du XIX^e siècle, mais son œuvre y paraît toujours et plus longtemps. Entre la première carte moderne composée à la fin du XVI^e siècle par Baptiste Boazio, et la carte définitive de l'Ordnance Survey à la fin du premier tiers du XIX^e siècle, toute la cartographie de l'Irlande dérive du Down Survey et la carte de l'*Hiberniae Delineatio* est imitée et reproduite pendant cent cinquante ans. N'est-ce pas là plus qu'il n'en faut pour assurer au nom de Sir William Petty dans l'histoire de la cartographie une place d'honneur qu'on lui a jusqu'ici trop rarement attribuée?

LIVRE VII

LA « POLITICAL ANATOMY » GÉOGRAPHIE DESCRIPTIVE DE L'IRLANDE

CHAPITRE I

LA « POLITICAL ANATOMY OF IRELAND »

I

PROJET ABANDONNÉ DE GÉOGRAPHIE D'IRLANDE

Lorsque le Dr Petty eut réuni l'admirable collection des documents du Down Survey, il songea à l'utiliser non seulement pour dresser la carte, mais aussi pour composer la géographie de l'Irlande. En février 1661, exposant à son cousin John le plan détaillé de l'*Hiberniae Delineatio*, il lui écrit qu'« on y ajoutera la description de chaque carte » (1). Un an après, dans le *Treatise of Taxes*, il remet l'examen de la réduction du nombre des paroisses d'Irlande à plus tard, « quand la nouvelle géographie que nous attendons de cette île (en) aura fourni les moyens » (2); et il ne peut y avoir de doute sur le sens qu'il donne au mot « géographie », car le remaniement des paroisses exige non seulement des cartes, mais des statistiques démographiques et des notices géographiques. Peu après, la 100^e clause de l'Act of Explanation stipule que le Dr Petty sera — et la pro-

(1) Cité par Lord KERRY, *Lansdowne Maps*, p. 394.

(2) Préface, § 2.

messe ne fut pas tenue — « encouragé à terminer les cartes et la description de ce royaume (d'Irlande) » (1). Sans doute, on appelait parfois une carte une « description » ; mais ici les deux mots se suivent d'une manière telle, le premier au pluriel, le second au singulier (the maps and description), qu'ils ne désignent certainement pas une seule et même chose.

Le docteur et ses amis voyaient très probablement l'*Hiberniae Delineatio* sous le même aspect que les grands atlas du temps — que celui de Speed par exemple qu'ils connaissaient tous — avec au verso de chaque carte la description de la région représentée, et c'est bien ce que signifie l'avis donné à John Pettie en février 1661. C'eût été une œuvre absolument nouvelle en raison des sources auxquelles on pouvait puiser, et l'ampleur en eût dépassé tout ce qui avait jamais été fait puisque les précédents atlas donnaient le plus souvent deux pages de texte par province alors que l'*Hiberniae Delineatio* en aurait contenu deux par comté.

Or, des travaux du Down Survey on pouvait extraire tous les éléments de semblables descriptions. Les quelques feuilles de référence dont il reste encore une copie prouvent qu'une enquête systématique sur la géographie de chaque baronnie et de chaque paroisse avait été menée à bien et terminée en même temps que les cartes officielles (2). Aucun pays au monde ne possédait alors un pareil trésor géographique. Il eût suffi de réunir les feuilles de baronnies par comtés et de les résumer en 32 descriptions pour obtenir un tableau physique, économique et politique presque complet de l'Irlande du milieu du xvii^e siècle. Ce travail de synthèse, Petty ne jugea probablement aucun de ses collaborateurs capable de le faire avec la perfection voulue. Quant à lui, la lourde tâche des allotissements ne lui laissait point de loisirs pour des travaux scientifiques. Et à peine était-elle achevée qu'il lui fallait aller à Londres pour défendre ses intérêts, peut-être plus encore. C'était en 1659. La République, sans pilote, plus que jamais incomprise, disparut quelques mois plus tard, et la Restauration apporta de nouveaux périls aux serviteurs de la Commonwealth. Mais son scepticisme plus

(1) Cf. supra, p.^e 4 et LARCOM, p. 348.

(2) Cf. supra, I, 296 et seq.

encore que sa prudence ayant gardé le docteur de se compromettre politiquement, la période dangereuse fut brève pour lui; et s'il se rallia à la monarchie avec la facilité d'un disciple de Hobbes, du moins il mit à profit sa situation nouvelle pour aider dans leur disgrâce ceux qui l'avaient protégé quand ils étaient au pouvoir (1).

Aussitôt réinstallé à Londres, il reprend ses projets d'atlas irlandais. En 1661, les cartes de comtés sont terminées, et il s'occupe, à une date inconnue (mais qui se place certainement dans les dix années suivantes et qui paraît être 1663 ou 1664), de les faire graver en Hollande. Pourquoi donc ne composa-t-il pas alors la géographie d'Irlande qu'il voulait publier?

Sans doute les documents étaient-ils à Dublin; mais où qu'ils fussent, il fallait d'abord copier les feuilles de baronnies et le manuscrit de 220 feuilles qu'elles auraient donné était facile à expédier à Londres. D'ailleurs, Petty fit alors des séjours à Dublin; et c'est de là qu'il écrivait le 4 février 1663 à Lord Brouncker ces lignes qui éclairent bien notre sujet : « Quand je débarquai d'abord ici, quelques sujets se présentèrent sur lesquels on pourrait faire pour l'Irlande des observations qui n'auraient pas différé de celles que M. Graunt fit sur les tables nécrologiques de Londres. J'en ai fait assez pour qu'il m'en ait coûté quelques livres, mais non pas tant que cela mérite plus qu'une sèche mention (2). »

On peut croire que le docteur ne se soucia pas de s'astreindre lui-même au travail matériel de recherche et de classement qu'aurait nécessité en premier lieu la composition d'un ouvrage géographique. En effet, il ne pouvait être question de se borner à refondre les feuilles de baronnies en descriptions de comtés sans tenir compte des nouvelles sources auxquelles il faisait allusion en 1663, ni de plusieurs travaux récents. Sans doute n'attribuait-il pas une bien grande importance aux descriptions irlandaises de la *Britannia* et de ses imitations; encore contenaient-elles des renseignements généraux que ne donnait pas

(1) Il fut présenté au roi en 1660 ou 1661 : « Sa Majesté fut très satisfaite de ses discours ingénieux, et parut charmée de lui » (WOOD, *Athenae Oxon.*, II, 609). Le 11 avril 1661, il était fait chevalier (knighted) (*Ibid.*). Mais il continua toujours à défendre, bien après la Restauration, les intérêts de Henry Cromwell et de Lady Cromwell; il ne dissimula jamais son attachement à la famille du Protecteur (Cf. supra, I, 204, n. 3).

(2) Royal Society's Letter Book, P. 1, f. 14.

le Down Survey. Il ne pouvait pas n'avoir point lu la *Naturall History* de Boate; l'ouvrage avait paru au moment où lui-même se préparait à aller en Irlande; c'était l'œuvre d'un médecin comme lui, qui, comme lui, avait étudié en Hollande et qui avait rempli à Dublin les fonctions dont lui-même allait être chargé; plus encore, l'ouvrage avait été édité par les soins de son ami Samuel Hartlib, et donc tout le cercle de celui-ci avait dû être convié à le lire dès sa parution; enfin, le livre de Boate, placé au carrefour où la géologie, la géographie physique et l'économique se rencontrent, se rapprochait beaucoup plus de l'idéal du docteur que les nomenclatures et les redites légendaires des géographes de son temps. Il est probable que Petty avait aussi dans ses papiers le résultat d'une sorte de recensement fait en Irlande (1) en 1659. De sorte qu'il aurait dû dépouiller tous ces documents, les vérifier et les compléter avant d'entreprendre la composition de sa propre géographie. Personne ne sentait plus que lui que cette besogne était indispensable; mais nul n'avait moins le temps, sinon le goût, de s'y employer. S'il avait eu près de lui le fidèle cousin John à qui il avait abandonné le poste de surveyor general d'Irlande, ou Thomas Taylor, second laborieux et exact dont il légua la collaboration à John Pettie, il leur aurait probablement fait faire cette géographie (2). Pour lui, il avait un esprit beaucoup trop éveillé et inquiet, il était beaucoup trop « busy-body », à son propre jugement, pour s'astreindre pendant des mois à un pareil labeur. Ici paraît la contradiction si complète qui était entre son esprit et son tempérament.

Sa raison lui commandait de ne se fier qu'à l'observation directe et à la description objective; mais il avait une sorte d'aversion congénitale pour les longues recherches et les patientes analyses; et de ce zélateur de la méthode inductive baconienne

(1) Sur ce Census, voir plus loin, p. 205, n. 1.

(2) Plusieurs de ses biographes qualifient Sir William Petty de Surveyor General d'Irlande. Or, on a vu qu'au temps des travaux du Down Survey il était non un fonctionnaire, mais un particulier, « entrepreneur » des surveys. La liste des « surveyors-general » entre l'arrivée de Petty en Irlande et sa mort est ainsi dressée par HARDINGE : Benjamin Worsley, Vincent Gooker, Allan Brodrick, John Pettie, Sir James Shaen et Arthur Turner (*Surveys*, II, 9.). Lord FITZMAURICE dit qu'en 1662 « John Pettie fut fait surveyor general d'Irlande, nominalement comme délégué (deputy) de Sir William, avec Thomas Taylor pour délégué et principal adjoint » (p. 107). Cependant l'éditeur de la *Political Anatomy*, en 1691, qui était bien placé pour être renseigné, écrit à la page de titre : « by Sir William Petty, late Fellow of the Royal Society, and Surveyor-General of the Kingdom of Ireland ».

qui, dès le début de sa carrière posait en principe que « la seule méthode exacte est la méthode de l'observation et de l'expérience » (1), Bevan a pu dire qu' « il préfère et emploie constamment la méthode déductive ». Le biographe américain attribue cette tendance à l'influence de Hobbes. Il est vrai. Mais il est vrai aussi que Petty ne fut l'ami admiratif de Hobbes que parce qu'il avait lui-même un esprit incliné vers les mathématiques. Cette inclination intellectuelle le conduisit souvent à substituer un raisonnement mathématique basé sur quelques données précises ou supposées telles à de nouvelles recherches pour établir mieux les faits ou pour justifier les hypothèses qui tiennent une si large place dans ses travaux. Or, une telle méthode s'accordait merveilleusement avec son tempérament impatient et imaginaire; car elle réduisait la période des recherches préliminaires, et elle lui permettait de laisser ensuite son imagination se donner carrière; et quelle carrière ne parcourait-elle pas, l'imagination de ce rêveur de chiffres qui soutenait un jour à ses amis qu' « il est difficile non seulement de dire comment nous savons qu'une chose est une réalité ou un rêve, mais aussi de savoir quelle est la différence entre les deux » (2).

Le docteur n'était d'ailleurs pas revenu à Londres pour s'enfermer dans son cabinet à éplucher des documents. Sitôt la paix à peu près rétablie et éloignés les premiers dangers politiques, il reprend avec ses amis les entretiens sur la philosophie naturelle, interrompus par le départ d'Oxford, dix ans auparavant. Les virtuosi s'organisent. Le mercredi 28 novembre 1660, devançant de six ans l'Académie des Sciences de France, ils transforment leur cénacle en Royal Society for Improving of Natural Knowledge. Le roi accorde l' « incorporation » le 15 juillet 1662 et la mode veut que les beaux esprits et les snobs (wits and fops) se passionnent pour la science. Petty est à la séance de fondation; il est « charter member » du Conseil (3); il lui arrivera de remplacer le président Lord Brouncker, et même de remplir les fonctions de trésorier, fonctions aussi ingrates alors

(1) Dans son essai sur l'enseignement; cité par BEVAN, p. 86, q. vid.

(2) PEPYS, *Diary*, IV, 96 (2 avril 1664). Cf. la *Pol. Arithm.* où il se place sous l'égide de Th. Morus et de Descartes pour présenter un idéal sous forme de rêverie ou d'utopie (p. 66). Voir infra, p. 287, n. 3.

(3) HULL, p. XXII.

qu'aujourd'hui, car dès ce temps les sociétaires ne paient leur cotisation qu'à la dernière extrémité (1). Il ne manque guère les séances hebdomadaires, prend part à toutes les discussions, rédige des mémoires.

Chose assez imprévue, les questions navales tiennent une place considérable dans les travaux de la Société. Petty dont la première et même la seconde vocation avaient été maritimes — mousse au commerce à treize ans et cadet de la Marine royale à vingt — s'intéresse tout particulièrement à la navigation. C'est peut-être en ce temps qu'il faut placer les premiers essais du *Treaty of Naval Philosophy* édité quatre ans après sa mort (2). Pour 1664, ses dossiers ne contiennent guère que des études navales (3). Dès 1662, il fait le plan d'un navire à double quille; et la construction de ce « double-bottom » ou « sluice-boat », abandonnée après le naufrage du premier modèle en 1666, reprise encore vingt ans après pour aboutir à un échec complet, sera une des grandes affaires de sa vie — une de ces entreprises à la fois scientifiques et commerciales, où les chimères de son imagination entraînent parfois singulièrement loin cet esprit d'apparence si pratique, lui procurant des joies délicieuses et les plus cruels tourments (4). Des expériences de toute sorte sont organisées; et Evelyn note un jour qu'il a vu aux Durdans en Surrey Sir William avec le Dr Wilkins et M. Hooke essayer des chariots mécaniques, des combinaisons de cordages

(1) FITZMAURICE, p. 103.

(2) « La supposition d'Anthony à Wood que les « Thoughts on the Philosophy of Shipping » que Petty présenta à la Société en 1662, puissent être le même ouvrage que le *Treatise of Naval Philosophy* imprimé sous son nom en 1691 dans l'*Account of Several New Inventions* de HALE, cette supposition ne peut être conciliée avec l'importance extraordinaire que les membres de la Société paraissent avoir attribuée aux « Thoughts » de Petty. Mais si nous rappelons les espoirs extravagants auxquels lui-même se complaisait au sujet de son « sluice-boat », on comprendra facilement que Lord Brouncker, en sa qualité de président de la Société, ait pu déclarer avec inquiétude qu'un mémoire le décrivant était « un trop grand secret d'État pour que n'importe qui puisse le lire », et, en conséquence, interdit de l'imprimer. » (HULL, p. XXII, n. 5.)

(3) La liste de Wycombe donne pour 1664 : « Naval Experiments and Discourses : De motu maris et ventorum; De medicinis solutis per aquam et aera; Navicula Gemina; Reterium Nauticum; Anatomia Navalis ». Ce dernier titre pourrait bien se rapporter à un ouvrage conçu sur le même plan que celui publié en 1691.

(4) L'*Experiment*, construit d'après les données exposées à la Royal Society les 12 et 19 novembre 1662, après de malheureux essais fit quelques bonnes traversées puis fut détruit au cours d'une furieuse tempête dans la mer d'Irlande. Un modèle conservé à Gresham College, et que Lord FITZMAURICE pensait disparu (p. 257, n. 3), existe encore, m'a dit Lord Kerry, mais en fort mauvais état. Sur les expériences de 1684, cf. FITZMAURICE, p. 255 et 266.

et « une roue avec laquelle une personne peut courir » — peut-être l'un des ancêtres des vélocipèdes (1). Parfois aussi, l'actualité sollicite les savants : telle la grande peste de 1665 qui fait mettre à l'ordre du jour l'étude de la lutte contre les épidémies; et Petty, qui est médecin, rédige à ce sujet un mémoire, d'ailleurs assez peu médical (2), vers le temps même où il renonce tout à fait à la pratique de son art. Et le voici encore — n'a-t-il pas été quelque peu drapier à Romsey? — qui donne une histoire de la fabrication des draps et de la teinture (3). Or, tout cela n'était pas fantaisies d'amateur; si l'honnête homme d'alors ne se piquait de rien, il s'intéressait à tout — et Sir William avait eu une formation intellectuelle si variée et tant d'avatars qu'il pouvait traiter en technicien de beaucoup plus de sujets que les savants de son temps eux-mêmes.

Et pourtant, ses grands travaux sont ailleurs. En 1662 paraissent, à quelques mois de distance, deux ouvrages qui restent avec les études géographiques irlandaises, les pierres angulaires de son œuvre : les *Natural and Political Observations... made upon the Bills of Mortality*, de John Graunt, et le *Treatise of taxes*, publié sans nom d'auteur, mais qui est certainement de la main de Petty.

Appeler l'ouvrage de Graunt une pierre angulaire de l'œuvre de Petty, c'est, semble-t-il, se ranger dans le groupe des commentateurs qui, à la suite d'Evelyn, attribuent à Sir William le livre de son ami le bon capitaine cromwellien, drapier et mercier de la Cité, amateur d'art, collectionneur d'estampes et curieux des sciences nouvelles autant qu'aucun des virtuosi. Et cependant, il n'en est rien. Ce n'est pas ici qu'on peut songer à refaire un procès en recherche de paternité que ne videra sans doute jamais un arrêt sans appel. Mais il est permis de dire, après une étude personnelle, que Petty peut fort bien avoir suggéré à Graunt d'entreprendre le dépouillement des tables nécrolo-

(1) Cité par Lord FITZMAURICE, qui fait remarquer qu'un vitrail de 1642 dans l'église de Stoke Poges, près de Slough, représente un homme à cheval sur une roue (p. 113, n. 3). Le Dr Wilkins était le warden de Wadham College (cf. supra, I, 196), qui imagina une langue universelle. Hooke améliora le microscope et développa les recherches microscopiques.

(2) La prophylaxie préconisée se borne à l'isolement des cas suspects dans des maisons disséminées dans la campagne (Cf. texte du mémoire dans FITZMAURICE, p. 121.)

(3) « An apparatus to the history of the common practices of Dying ». Ce mémoire se trouve dans les diverses éditions de *The History of the Royal Society* de Th. SPRAT.

giques, et qu'il a vraisemblablement collaboré à l'œuvre — écrivant tel passage comme le chapitre III sur les mendiants et la conclusion où l'on reconnaît et ses théories favorites et son style truculent, si différent de la sobriété un peu sèche de Graunt, ou retouchant quelques points spéciaux, comme les paragraphes techniques relatifs aux maladies.

Pourquoi Petty s'intéresse-t-il ainsi à une œuvre sans y collaborer vraiment, ou sans la faire sienne? Il juge qu'il n'est d'exactitude possible que si l'on s'exprime en nombres, poids ou mesures (1). L'expérience nécessaire dans les sciences physiques étant impossible dans les politiques, les enquêtes et les statistiques y doivent suppléer. De cette vérité, il a dû convaincre Graunt et lui montrer la mine de documents de première main qu'étaient les tables nécrologiques. La statistique, suivant Émile Levasseur, est « un instrument et non une fin » (2). Petty s'intéresse à l'instrument, le perfectionne, enseigne à le manier — comme il fit naguère les instruments topographiques du Down Survey; mais là aussi, il s'en remet à d'autres du soin de l'employer — se réservant de reparaître pour présenter au public les résultats de la lente et laborieuse recherche, ou pour en faire le sujet de ses raisonnements et la base de ses constructions.

Tandis que Graunt a vraisemblablement peiné des années sur ses statistiques, Petty écrit en quelques mois son *Treatise of Taxes* suggéré par le gâchis financier de la Restauration. C'est son premier ouvrage économique, et le seul où ne paraissent à peu près point les nombres, les poids et les mesures : la méthode de l'anatomie et de l'arithmétique politiques ne viendra que plus tard. Mais il signale déjà que l'une des causes pour lesquelles les contribuables supportent avec impatience le poids des impôts, c'est l'ignorance où sont les gouvernements « du nombre, du commerce et de la fortune du peuple » (3). Ses travaux du Down Survey lui ont montré le remède à cette ignorance : l'impôt foncier doit être basé sur « un survey des chiffres, quantités et situations de toutes les terres, à la fois suivant les limites admi-

(1) Cf. le § de la préface de la *Political Arithmetick*, intitulé : « The Author's Method and Manner of Arguing ». Mais cette trilogie, il la mentionne bien avant dans ses communications à la Royal Society.

(2) *La population française*, I, 17.

(3) P. 16 (Ch. III, § 9 et 10).

nistratives de paroisses, fermes, etc., et suivant les limites naturelles : mer, cours d'eau, chaînes de rochers et de montagnes, etc. » (1). Enfin, on établira pour chaque terre la valeur de ce qu'elle produit (2). Le traité lui-même n'en reste pas moins une discussion toute théorique que n'illustrent ni statistiques ni chiffres.

De sorte qu'en cette année 1662, Sir William Petty laisse à un autre le soin d'écrire une œuvre suivant sa méthode et écrit lui-même un ouvrage qui ne porte presque aucune marque apparente de cette méthode.

Maintenant, la cause pour laquelle il n'écrit point la géographie de l'Irlande et ne fait de l'*Hiberniae Delineatio* qu'une collection de cartes apparaît clairement. La géographie qu'il a projetée, il estime avec raison qu'elle exigerait d'abord un travail du même ordre que celui fait pas John Graunt pour les tables nécrologiques. Mais il n'y a pas de John Graunt à Dublin. John Pettie et Thomas Taylor y sont occupés à des besognes administratives — et d'ailleurs seraient-ils capables, si loin de lui, de mener à bien une entreprise aussi délicate? En vérité, personne ne peut « équarrir les poutres et tailler les pierres » (3) de l'édifice dont il eût aimé être l'architecte. Cet édifice, il finira tout de même par le construire — dix ans plus tard — mais dans un style bien différent et avec des matériaux bien inférieurs à ceux de la merveilleuse carrière qu'il avait ouverte et de la forêt vierge où il avait tracé les premiers sentiers.

(1) P. 31 (Ch. V, § 8).

(2) P. 31 (Ch. V, § 9).

(3) Dans son appendice aux *Observations*, publié pour la première fois en 1665, dans la 3^e édition, GRAUNT écrit : « Je ne considère les comptes suivants que comme du bois de charpente et des pierres; et les meilleures conclusions que j'en puis tirer ne sont qu'une manière d'équarrissage : quant à en construire un beau et solide monument, j'en laisse le soin à la science architecturale de la dite Société (Royale), sous (les auspices de) laquelle je pense que c'est assez d'honneur de travailler en qualité d'ouvrier (p. 101). »

II

LA PENSÉE DE PETTY
AU TEMPS DE « LA POLITICAL ANATOMY »

Détourné ainsi de composer une géographie d'Irlande fondée sur la grande enquête du Down Survey, le docteur fut incité, par ses méditations scientifiques autant que par ses intérêts personnels et sa préoccupation des affaires de l'État, à composer, presque sur le même sujet, une *Anatomie Politique* de l'Irlande; tout incomplet et subjectif qu'il soit, ce livre n'en reste pas moins une œuvre unique dans l'histoire des sciences politiques et géographiques.

Sir William avait bien pu, il pourra encore, retourner en Angleterre : ces retours ne seront jamais plus définitifs; car il est désormais un grand propriétaire et bientôt une manière d'industriel irlandais. Bien qu'il dise avoir été quasiment ruiné en 1663 par la Court of Innocents, il réussit à conserver la plus grande partie des terres qu'il avait achetées en Kerry quand les debentures étaient à si vil prix sur le marché de Dublin qu'on ne payait pas plus pour un bien qu'il ne rapportera quand la paix sera rétablie (1). Le mot de son ami Aubrey suivant lequel, en 1661, du haut du mont Mangerton, Petty pouvait voir à ses pieds 5.000 acres de terres lui appartenant (2), a souvent été répété et par ses ennemis posthumes autant que par ceux qu'il eut de son vivant. Deux cents ans plus tard, avec une sorte d'indignation contenue à laquelle quelque admiration paraît bien se mêler, John Mitchel dépeindra Sir William exploitant sa « colonie » de Kenmare (3).

(1) Ce paragraphe est basé sur les propres déclarations de son testament.

(2) *Letters and Lives*, II, 481-491.

(3) « La rivière de Kenmare n'est pas du tout une rivière, mais un golfe de la mer, long, profond, effilé, s'avancant à quelque 27 milles au milieu des montagnes. » (FLETCHER, *Munster*, p. 33.) Elle est appelée Killmare dans le Down Survey. MACAULAY a consacré quelques pages à la colonie de Sir William Petty à Kenmare (*Hist. of England*, III, 108-110). La page de John MITCHEL est citée par Alfred WEBB dans son *Compendium of Irish Biography* à l'article Petty (p. 435-437) lequel d'ailleurs n'est pas absolument exact. Webb la donne comme extraite d'un livre de John MITCHEL : *A reply to the falsification of history by James Froude* (Glasgow, 1873), que je n'ai pas vu. Mais en 1873 fut publié (c'était le

« Pendant des années, dit-il, les vallées de Dunkerron et d'I-veragh retentirent du bruit de la chute continuelle des chênes géants. Il y avait de bons débouchés; l'Espagne et la France raffaient dans le monde entier les douves de tonneaux; dans les arsenaux anglais, il y avait une forte demande de poutres; et Sir William savait exactement où, pour chaque chose, se trouvait le meilleur marché. En Irlande, il créa aussi des forges; et ses propres forêts en alimentèrent les foyers (1)... Il n'y eut aucune source de bénéfices connue du commerce et du négoce sur laquelle Sir William ne mit la main. »

Et Petty lui-même écrit dans son testament : « J'établis des forges et des pêcheries de pilchard en Kerry; j'ouvris des mines de plomb et fis le commerce de bois de charpente... J'ai en Irlande, en dehors du comté de Kerry, en terres et intérêts fonciers, environ £ 3.100 par an. De mes terres et bois du Kerry, je tire un bénéfice annuel de plus de £ 1.100 net, outre (celui) des forges, pêcheries et mines de plomb et carrières de marbre, qui valent £ 600 par an; en tout 4.800 livres. »

Petty n'était donc pas de ces propriétaires qui ne s'occupaient de leurs terres d'Irlande que pour encaisser des fermages. Si sa fortune fut grande, il l'accrut comme il l'avait commencée, par sa hardiesse et par son talent d'organisateur : il ne faut pas oublier que ces baronnies du Kerry, c'étaient celles précisément dont la sauvagerie et la stérilité avaient épouvanté Lewis Smith et ses géomètres, celles où nul officier ne voulait avoir son lot. Mais le survey n'était-il pas aussi une assez méchante affaire quand le docteur l'avait pris en mains pour en faire un succès administratif, scientifique et — en ce qui le concernait personnellement — financier? Malheureusement, comme il s'était fait alors d'implacables ennemis pour n'avoir pas assez tenu compte des opinions et des sentiments, des intérêts et de la vanité de ses contemporains, de même il fit de Kenmare un établissement odieux aux fiers clans du Kerry, aux batailleurs Mac Carthy et

vol. IV de *The Irish American History* (New-York) : *The Crusade of the Period and the Last Conquest of Ireland (perhaps)*, by John MITCHEL, dont la plus grande partie du ch. 5 est consacrée à Petty; le passage cité est à la fin de deux pages éloquentes sur la destruction des forêts d'Irlande (p. 58 et 59).

(1) Sur les forges en Irlande, cf. supra, p. 70. Petty lui-même dans son *Treatise of Naval Philosophy*—dont on ignore malheureusement la date (Cf. HULL, p. XXII, n. 5)—s'alarmera de la destruction du bois d'œuvre en Angleterre, Écosse et Irlande et recherchera les causes et les remèdes (Ch. II, § 10).

O'Sullivan, en l'organisant comme une colonie d'exploitation étrangère, sans sympathie pour le pays, armée en permanence, telle une factorie à l'estuaire d'une rivière africaine. Le châtiement fut terrible : aux heures dernières de sa vie, les nouvelles lui parvenaient faisant toutes prévoir la destruction totale de Kenmare : et il mourut dans la double agonie de son être et de celle de ses œuvres qu'il avait peut-être le plus aimée (1).

Son tempérament ne lui permettait pas d'avoir tant d'intérêts dans un pays sans se mêler des affaires publiques. Élu membre du Parlement irlandais de 1661, à la fois par Enniscorthy, Wex. et par Innistioige, K., il opta pour cette dernière circonscription (2). Tout de suite, on lui demanda de faire partie de la délégation parlementaire envoyée à Londres pour protester contre les projets de remaniement des concessions. En 1662, il est membre de la Commission chargée d'appliquer l'Act of Settlement du Parlement irlandais basé sur la Déclaration royale du 30 novembre 1660 pour consolider les titres fonciers nouveaux tout en donnant quelques satisfactions à certains parmi les propriétaires dépossédés (3).

Vers 1665, Sir William, s'apercevant déjà qu'« un domaine irlandais ne peut subsister sans que le propriétaire y soit chaque jour, pour le diriger et l'inspecter » (4), décide de résider en Irlande. De plus en plus, il va s'intéresser aux affaires publiques. C'est d'abord la lutte contre les exactions des fermiers généraux, lutte qu'il continuera presque toute sa vie (5). Peu après son installation à Dublin, il retourne en Angleterre, en pleine peste, à la tête d'une députation qui va protester devant les deux Chambres du Parlement contre la prohibition d'importa-

(1) Cf. FITZMAURICE, p. 289 et seq.

(2) C'était un parlement colonial et presque entièrement protestant ; mais c'était le premier qu'on eût convoqué depuis vingt ans en Irlande.

(3) Les concessions étaient confirmées ; les catholiques qui pouvaient prouver leur innocence et les protestants dépossédés recouvraient leurs terres ; ceux à qui elles avaient été données recevaient des concessions ailleurs. En 1663, la Court of Claims, pendant les trois premiers mois de sa session, restitua les terres de 168 catholiques sur 186. Les colons s'alarmèrent. On vota l'Act of Explanaton qui prenait un tiers des terres des spéculateurs pour ces restitutions. Ce fut d'autant plus insuffisant que le roi donna des concessions immenses à son frère le duc d'York, le futur Jacques II (120.000 acres en Tipperary), à Ormond et à Inchiquin.

(4) Lettre à Lady Petty, 30 juillet 1672 (Citée par FITZMAURICE, p. 162).

(5) C'étaient les « revenue farmers », parmi lesquels Sir James Shaen, l'un des ennemis intimes de Sir William (Cf. FITZMAURICE, passim).

tion du bétail irlandais en Grande-Bretagne (1). Et l'on aura des raisons de lui attribuer les propositions d'Ormond au roi pour la réforme du gouvernement de l'Irlande (2).

Le soin qu'il prend de ses intérêts et des affaires publiques du pays où ils sont engagés, et d'autre part la continuation de ses recherches de « philosophie naturelle » avec ses amis de la Royal Society, l'amènent à concevoir un traitement scientifique des sujets politiques et économiques. De 1662 à la fin de sa vie, son activité intellectuelle va de front avec son activité temporelle. Et l'une des plus belles époques de cette période se place autour de 1672, de l'année où il compose la *Political Anatomy of Ireland*, inspirée par les deux grandes préoccupations de sa vie : les affaires irlandaises et la science nouvelle de l'étude des États (3).

Or cette œuvre, considérable par la place qu'elle occupe dans les travaux de Petty et dans l'histoire des sciences politiques, Sir William ne la publie pas, ne paraît pas même avoir jamais songé à la publier. Voilà qui est curieux et, au premier abord, incompréhensible. Car, garder ses études en cartons, ce n'avait point été jusque-là sa manière.

Il avait imprimé aussitôt composés ses mémoires sur le « double writing » et sur l'enseignement en 1648, ses plaidoyers *pro domo* du *Brief of Proceedings* en 1659 et des *Reflections* en 1660, son *Treatise of Taxes* en 1662. Seule, la considérable *History of the Survey of Ireland*, de 1659, était restée inédite, dossier plutôt que livre et dont la publication avait pu sembler inutile après celle des *Proceedings* et des *Reflections*. Mais une fois le *Treatise of Taxes* paru — du reste sans nom d'auteur — en 1662, Sir William ne publie plus rien. Du *Treatise*, il se désintéresse dès la première édition au point de ne pas même en corriger avec attention les épreuves; il reste étranger à la deuxième impression faite à Londres en 1669, lui étant en Irlande (4); et la troisième impression, celle de 1678, est faite sans qu'il y consente.

(1) Cf. *Pol. Anat.*, ch. X, p. 71, et HULL, p. 160, n. 5.

(2) Cf. FITZMAURICE, p. 140.

(3) Sur la certitude de cette date, voir plus bas, p. 196 la lettre à Lord Anglesey sur ses occupations en 1672. Dès 1670, il avait dans ses papiers un dossier intitulé : *Anatomia Politica Hiberniæ* (Cf. Bibliographie).

(4) Cf. HULL, p. 4. N'est-ce pas, comme la préface le donne à croire, qu'il avait surtout voulu faire de ce traité un guide pour Ormond, qui venait d'être nommé Lord Lieutenant d'Irlande?

Il n'a pas publié le *Verbum Sapienti* écrit en 1665. Il ne publie pas, on vient de le dire, la *Political Anatomy* de 1672. Il ne publiera pas davantage la *Political Arithmetick*, composée de 1671 à 1677. Et il ne fera paraître qu'en 1683, vers le même temps que des essais d'« Arithmétique politique », les cartes de l'*Hiberniae Delineatio*, alors gravées depuis dix ans au moins.

La période de vingt ans qui va du *Treatise of Taxes* à l'*Hiberniae Delineatio* a donc cette double caractéristique d'être le temps où Sir William écrit ou prépare ses ouvrages capitaux et celui où il ne veut rien donner au public. Et l'un semble bien la conséquence de l'autre. On ne peut guère, en effet, accepter comme l'explication d'un aussi long silence celle donnée dans une lettre de 1678 à Aubrey, où il écrit qu'il s'oppose à la réimpression du *Treatise* à cause du dégoût que lui inspire l'ingratitude du public pour le bien de qui il travaille (1); en effet, il n'était guère dans son caractère de rester si longtemps déprimé et de ne dire sa rancœur qu'une seule fois en vingt ans. Une première raison, d'ordre matériel, est évidente : Sir William ne publia rien parce que sa vie, si remplie et si agitée pendant ces années-là, ne lui laissait point de loisir pour les éditeurs et les imprimeurs. Une autre raison, et d'ordre scientifique, est non moins plausible : c'est que les grands ouvrages qu'il a composés dans ce temps ne lui ont pas paru « au point », ni composés suivant toutes les exigences de la science nouvelle qu'il avait conçue.

Le *Verbum Sapienti* devait nécessairement suivre le sort du *Treatise of Taxes* dont il est une manière de complément; or, Petty s'est opposé à la réimpression de celui-ci. Et il s'y est opposé sans doute parce que le *Treatise* est un discours sur l'économie politique — un discours et donc une œuvre dont la méthode diffère absolument de celle de l'anatomie et de l'arithmétique politiques : les raisonnements, si bons qu'ils puissent être, n'y sont point basés sur des chiffres ni sur des observations scientifiques. A peine imprimé, le livre n'était plus en harmonie

(1) Sir William écrivait à John Aubrey le 29 mai 1678 : « Pour ce qui est de la réimpression du *Booke of Taxes*, je ne m'en occuperai pas. Je n'ai jamais eu de remerciements pour aucun service que j'ai jamais rendu à la collectivité, et je ne revendique pas la propriété d'un livre comme celui-là » (Cité par HULL, p. 4). Une nouvelle et troisième impression n'en fut pas moins faite en 1679.

avec les conceptions de son auteur. Pour la *Political Arithmetick*, la publication en aurait été différée par raison d'État (1); et peut-être aussi Sir William se réservait-il de la publier avec les essais. Mais le cas de la *Political Anatomy* est bien différent. Tandis que Petty présentera au roi et au comte d'Essex des copies manuscrites de la *Political Arithmetick*, œuvre achevée et définitive dans sa méthode et son développement, il ne communique l'*Anatomy* qu'à ses trois plus intimes amis de la Royal Society : Southwell aura le meilleur manuscrit, celui qui est aujourd'hui au British Museum et qui paraît avoir servi à faire la copie donnée à l'impression en 1691; l'autre manuscrit sera pour Sir Peter Pett qui le communiquera à Sir Joseph Williamson (2). N'est-ce pas que l'auteur estimait n'avoir encore fait qu'une ébauche à soumettre à quelques virtuosi, le premier essai dans une science nouvelle, introduction à l'arithmétique politique et que le titre de l'ouvrage nommait déjà : l'anatomie politique?

III

LE BUT ET LA MÉTHODE DE LA « POLITICAL ANATOMY »

La date de la composition de la *Political Anatomy* ne fait aucun doute puisqu'à la page 37 il est dit que la Présidence de Munster est suspendue « now An. 1672 ». Le 17 décembre de cette même année, Sir William mande à Lord Anglesey qu'il travaille à la *Political Anatomy of Ireland*; il devait être alors sur le point de la terminer, le manuscrit du British Museum (3)

(1) Dans la dédicace de l'édition de 1690, HULL remarque que Petty avait reçu le manuscrit pour une publication immédiate et qu'il ne fait aucune allusion aux empêchements mentionnés par Lord Shelburne (p. 238).

(2) Southwell était devenu son cousin par alliance; Pett était un ami d'Oxford. Sur les divers manuscrits de la *Political Anatomy* cf. les notices de HULL, p. 123, 124 et la n. 3 de la p. 131. Sur ceux de la *Political Arithmetick*, ibid., p. 236 et seq.

(3) « Le British Museum possède le meilleur manuscrit de la *Political Anatomy* (Addl. Ms. 21.127). Il est d'une écriture nette, sur papier soigneusement réglé à l'encre rouge, et porte çà et là dans le texte des corrections d'une encre différente, et plus noire, faites par Petty lui-même. » (HULL, 123.) Hull fait ensuite l'histoire des déplacements de ce Ms et en établit l'authenticité certaine. Un autre Ms, aujourd'hui perdu, appartint, dit-il, à Sir Peter Pett qui l'offrit à Sir Joseph Williamson.

portant lui-même la date de 1672. Quant à la première édition, elle fut faite en 1691, par le « consciencieux et médiocre » Nahum Tate (1) qui la fit précéder d'une dédicace au duc d'Ormond, épître sans aucun intérêt où l'on ne trouve que les plates flagorneries des dédicaces de ce temps. Au contraire, la « Préface de l'auteur » est comme le manifeste de la science nouvelle; voici comment elle en expose la méthode et le but de l'ouvrage (2) :

« Sir Francis Bacon, dans son *Avancement des Sciences*, a établi un *Parallèle* en beaucoup de points judicieux entre le *Corps Naturel* et le *Corps Politique* et entre les Arts de les conserver l'un et l'autre en Santé et en Force. Et il est de même raisonnable (de considérer) que l'*Anatomie* étant le meilleur fondement de l'un (de ces arts), elle l'est aussi de l'autre; et que spéculer sur la Politique, sans en connaître la *Symétrie*, la *Substance* et la *Proportion* est (chose) aussi *hasardeuse* que les pratiques des Bonnes-femmes et des Empiriques.

« Or, comme l'*Anatomie* n'est pas seulement nécessaire aux Médecins, mais recommandable à tout Philosophe, quel qu'il soit, moi donc qui suis étranger à la Politique, j'ai, pour (satisfaire) ma curiosité, tenté (de faire) l'esquisse du *premier Essai d'Anatomie Politique*.

« Plus encore, de même que les étudiants en Médecine pratiquent leurs recherches sur des *Animaux* de peu de valeur et communs dont ils connaissent le mieux les actions, et dont les Parties présentent le moins de confusion et de complexité, j'ai choisi l'*Irlande* comme un tel *Animal Politique*, qui est à peine âgé de vingt ans, où le *mécanisme* de l'*État* n'est pas très compliqué, et avec lequel j'ai été familier depuis (le temps qu'il était) un Embryon; et au sujet duquel, si je me suis mépris, l'erreur peut être aisément réparée par un autre.

(1) Nahum Tate, originaire de Dublin, avait vécu à Londres de sa 20^e année (1672) à sa mort (1715). En 1692 il devint poète-lauréat. M. CAZAMIAN le dépeint comme un « poète bourgeois, consciencieux et médiocre » (*Hist. litt. angl.*, 610). HULL pense que le Ms de l'*Anatomy* lui fut confié par Sir Robert Southwell, qui serait le « digne ami intime de l'auteur » dont parle Tate (p. 125). Une seconde édition fut faite en 1719 « carefully corrected with additions, by a Fellow of the Royal Society »; et le premier des quatre libraires dont les noms figurent à la page de titre de celle-ci a même nom et même initiale (D. Brown), mais non même enseigne que celui de 1691. HULL a établi son édition de 1899 sur celle de 1691, en y ajoutant les variantes du Ms et la division en chapitres de 1719.

(2) On a tenté ici de rendre les expressions employées par Sir William comme l'aurait fait un Français de son temps. Le style de cette préface rappelle plus souvent la langue parlée » dans laquelle il dicta l'*Hist. D. S.* que les ouvrages réellement « écrits » du docteur.

« Il est vrai qu'on ne peut faire de fines *Dissections* sans quantité d'Instruments appropriés; tandis que je n'ai eu qu'un vulgaire *Couteau* et un *Chiffon* (1) (?) au lieu des outils beaucoup plus nombreux qu'exige un tel Travail : cependant, mes grossières approximations suffisent pour trouver où sont à peu près le Foie et la Rate et les Poumons, non pourtant pour discerner les Vaisseaux Lymphatiques, le *Plexus, Choroidus*, les *Volvuli* de vaisseaux dans les Testicules : encore que ne sachant si cela même que j'ai volontiers fait ici était fort estimé ou vraiment jugé utile par d'autres, je me suis aventuré à *commencer un nouvel* Ouvrage, lequel lorsqu'il aura été corrigé et augmenté par des Mains et des Moyens meilleurs, contribuera je crois à la Paix et à l'Abondance dans mon Pays; hors de quoi, je n'ai pas d'autre but. »

Page capitale dans l'œuvre de Petty, cette préface est le premier en date des exposés de méthode qu'on trouve au commencement de plusieurs de ses ouvrages (2). Page unique, car elle est la seule où Sir William explique ce que devait être la science nouvelle, l'Anatomie Politique, fondation sans laquelle l'Arithmétique Politique, construite sur le sable, prête à tous les sarcasmes dont l'auteur accable les « niaiseries grandiloquentes ou bien sonnantes » des rhéteurs et des métaphysiciens.

L'idée de cette science a pu lui venir en trouvant dans le *Traité de l'Avancement des Sciences* la comparaison que fait Bacon de l'organisme politique et de l'organisme humain. Au reste, ces manières de parler étaient à la mode (4); mais il fallait un biologiste d'esprit moderne pour concevoir une discipline

(1) « Clout »; le sens donné ici à ce mot est obscur.

(2) Les autres — qui concernent toutes l'Arithmétique politique — sont l'épître au duc de Newcastle, pour lui dédier le *Discourse of Duplicate Proportion* (1674), les deux derniers paragraphes de la préface à la *Political Arithmetick* (c. 1677) et la dédicace au roi du *Treatise of Ireland* (1687).

(3) Épître au duc de Newcastle (cf. HULL, p. 239, n. 2).

(4) La comparaison de l'étude de la géographie et de l'anatomie est développée dans une pièce de vers signée Io. Davies, et qui est au commencement de l'atlas de Grande-Bretagne de Speed, avec d'autres lettres et poésies en l'honneur du cartographe. Le quatrain qui contient la comparaison est précisément relatif à l'Irlande : « De même la belle Hibernie, cette Ile Occidentale — en chaque Membre, Artère, Nerf et Veine — par ton art tu (la) dissèques (anatomize) ainsi — afin que tous puissent (en) voir chaque partie sans fatigue. » (Var. en marge pour « fatigue » : voyage). Ce Io. Davies devait être Sir John Davies (cf. sup. a I, 140, n. 2) qui était alors (1611) en Irlande et qui après son retour à Londres en 1616 allait activement s'occuper de faire revivre la Society of Antiquaries (Cf. MORLEY, *Ire. under Eliz. & J. I.*, p. 28 et 29).

scientifique qui serait à la politique ce que l'anatomie est à la médecine et pour songer à disséquer le « corps politique » afin d'en reconnaître, d'en isoler, d'en décrire chaque organe. Science de longues et patientes recherches, dont Petty et Graunt vont donner chacun un exemple, qui sera oubliée après eux et que plus tard on ne retrouvera que partiellement, sans en comprendre le rôle et l'ampleur, jusqu'à ce qu'à la fin du XIX^e siècle elle renaisse dans la géographie rénovée.

En composant l'*Anatomie Politique*, Sir William veut atteindre un double but : scientifique et pratique. « Les choses auxquelles je m'occupe ici (à Dublin), écrit-il alors, sont pour ma récréation, ou pour les affaires, ou pour les deux à la fois. Les sujets de la première sorte sont ceux dont je m'occupais avant mes vingt ans, et je me donne ainsi l'illusion que je suis maintenant comme j'étais alors. Ma seconde sorte d'occupations consiste à rectifier des frais comptés deux fois au Trésor pour éviter de doubles paiements, à lutter avec d'effrontés mendiants, et enfin, j'en rends grâce à Dieu, à donner du travail à 300 bons artisans et travailleurs, sans profit pour moi-même. La dernière sorte comprend la *Political Arithmetick* et la *Political Anatomy of Ireland* qui seules donneront, je crois, les remèdes politiques dont ce pays a besoin; et ces choses (je les étudie) aussi sans passion et sans intérêt (matériel), sans (servir) ni faction ni parti, mais de la manière que je crois conforme aux lois éternelles et aux exactes mesures (1). » On ne saurait être plus clair : dans ses travaux d'anatomie et d'arithmétique politiques, Sir William réunit les études favorites du temps où il écrivait les *Frugalities of Holland* et ses vues pour le rétablissement en Irlande d'une vie politique et économique normale.

Pour faire sa première dissection d'anatomie politique, il est naturel qu'il choisisse l'Irlande, qui est bien pour lui l'animal politique requis dans sa préface, celui dont il connaît le mieux les actions; et par surcroît organisme politique qu'il se plaît à supposer très jeune et très simple. Car il se rend bien compte que le créateur d'une science nouvelle — précisément parce qu'il en est le créateur — se trouve dans la situation d'un étu-

(1) Lettre du 17 décembre 1672 à Lord Anglesey (dans FITZMAURICE, p. 157). Les 300 artisans sont ceux des exploitations de Kenmare, etc.

diant novice et qu'il doit se faire la main en traitant des cas élémentaires. Il sait bien aussi que les instruments délicats d'observation et d'analyse n'existent pas encore et qu'il faut se borner, pour reprendre la métaphore médicale, à reconnaître les principaux organes. Tout cela en principe est d'une fort bonne prudence scientifique.

Mais l'intérêt même — sans parler des intérêts — que Sir William a pris dans le développement de l'Irlande est tout le contraire d'une garantie d'impartialité et d'objectivité. Les dernières lignes de sa préface, malgré leur apparence, sont autre chose que les lieux communs qui terminent tant de discours préliminaires comme une formule de politesse clôt une lettre. Petty a la tendance britannique à vouloir donner une sanction éthique ou pratique à une étude qui devrait être de pure observation. Il écrit avec le désir sincère de contribuer à instaurer « la Paix et l'Abondance » dans son pays. Le Fellow de la Royal Society qui publiera en 1719 sous le titre : *Sir William Petty's Political Survey of Ireland* une seconde édition de la *Political Anatomy* et qui a fort bien pu connaître personnellement l'auteur, écrit dans sa dédicace à Lord Parker : « Ce traité n'a d'autre but que l'enrichissement d'un royaume par le développement de son commerce et de son crédit public. » Et sans doute on peut entendre par là que l'anatomie politique contribuera à l'enrichissement de tous les États. Mais le « premier essai » dans cette science est spécialement destiné à étudier les remèdes aux maux de l'Irlande, et plus spécialement de l'Irlande de 1672, et plus spécialement encore de l'Irlande des colons lésés par l'Act of Explantation, tels que l'auteur lui-même. Ainsi, l'anatomie fait place à la pathologie et à la thérapeutique. Et Sir William se laisse doucement entraîner à composer un ouvrage d'actualité et presque de polémique (1).

(1) HULL a pensé pouvoir rattacher l'idée première de la *Political Anatomy* à la publication du *Present State of England* d'Edward CHAMBERLAYNE. Celui-ci songeait en janvier 1671 à préparer une nouvelle édition (la 5^e) qu'il aurait voulu enrichir d'une description de l'Irlande. Sir William Petty étant venu à Londres en avril suivant, Chamberlayne le rencontra et de leur entretien rapporta l'impression que nul n'était plus qualifié pour décrire l'Irlande. Il écrivit à Sir Joseph Williamson pour le prier de faire en sa faveur une démarche auprès de Petty. Hull a vu cette lettre portant, de la main du destinataire, la date « Apr. 1671 » mais n'a trouvé aucune trace de l'affaire (p. 122). Sir Joseph et Sir William étaient l'un et l'autre membres de la Royal Society et il est bien possible qu'ils aient eu des entretiens sur l'anatomie politique; dans tous les travaux de Petty on retrouve l'atmosphère de

D'autre part, il a travaillé dans le même temps à l'anatomie et à l'arithmétique politiques : sa lettre à Lord Anglesey en atteste. Mais on s'en apercevrait par la seule lecture de l'ouvrage où il n'est que trop facile de reconnaître les influences opposées de la méthode d'observation scientifique, qui doit théoriquement être celle de l'anatomie, et de la méthode d'hypothèse et de calculs additionnant et multipliant les hypothèses qui sera pratiquement celle de l'arithmétique politique. Sir William Davenant, qui salue en Petty « le premier qui ait donné à l'arithmétique politique son nom, ses règles et ses méthodes », définit cette arithmétique : « l'art de raisonner avec des nombres sur des choses relatives au gouvernement » (1). Mais les nombres que Sir William pouvait se procurer dans les papiers des administrations de la douane et des accises et dans les rôles de l'impôt sur les feux, étaient très insuffisants ; c'est pourquoi il recourut à des suppositions et à des calculs souvent fort ingénieux, mais aussi fort dangereux. Et si l'indigence des statistiques du temps pouvait obliger à se contenter de telles hypothèses en arithmétique politique, il n'en était point de même en anatomie politique, là où, par définition, le savant doit exclusivement chercher à établir des faits par observation et par analyse. La contagion de la méthode des hypothèses est évidente dans la *Political Anatomy of Ireland* ; le tempérament de Sir William le prédisposait à en être victime ; l'insuffisance des documents préparait le terrain. Et il advint finalement que l'auteur, entraîné par son désir d'arriver à des conclusions pratiques, n'utilisa même pas toutes les sources à sa disposition, négligeant les plus précieux documents de son propre survey.

la Royal Society, et jusque dans les éditions posthumes de ses œuvres. Mais la suggestion de Chamberlayne était bien superflue pour que Petty entreprit un ouvrage qui, il l'a dit lui-même, se rapportait aux travaux dont il avait fait sa distraction favorite dès sa vingtième année.

(1) DAVENANT, *Political and Commercial Works* (London, 1771, I, 128).

.IV

**CARACTÈRE VÉRITABLE
DE LA « POLITICAL ANATOMY »**

La *Political Anatomy* est un ouvrage bref. L'auteur écrirait déjà volontiers comme il le fera en 1683 dans le « Post-scriptum au Libraire » de ses *Observations sur les tables nécrologiques de Dublin* : « Puisque vous vous plaignez que ces observations ne font pas assez de volume, je puis vous répondre que je désirerais que le volume de tous les livres fût moindre. »

Le texte de l'Anatomie n'occupe que 113 petites pages de 29 lignes, d'une justification de 78 millimètres et contenant un peu moins de 1.200 signes et intervalles à la page. Aussi Nahum Tate, qui ne partageait pas les idées de Petty sur l'épaisseur des livres, s'est-il ingénié à augmenter le nombre des pages de sa publication; il l'a porté à 248 en ajoutant au texte non seulement, comme il convient, la préface de l'auteur et la table des matières, sa propre épître dédicatoire et un avertissement pour l'explication de quelques termes juridiques du *Settlement*, mais une sorte de budget de 1666 (*The List for Civil Affairs*) qui était sans doute dans les papiers de Petty, et une liste des Lords et des circonscriptions parlementaires d'Irlande, toutes choses « à la nature desquelles, dit l'Avertissement, le titre de *Political Anatomy of Ireland*, que l'on a continué à mettre en tête de ces pages, convient assez bien ». Le *Verbum Sapienti*, qui n'a rien à voir avec l'Irlande et dont la place serait à la suite du *Treatise of Taxes*, termine le volume, mais avec une pagination spéciale. Telles étaient les exigences du commerce de librairie. L'éditeur de 1719 copiera intégralement (fautes d'impression comprises) la composition de Tate en y ajoutant encore la liste des Pairs et des Membres des Communes d'Irlande, plus celle des principaux fonctionnaires irlandais en 1719; et ce n'est que dans le recueil de Hull, en 1899, que le *Verbum Sapienti* sera mis à sa place chronologique et naturelle.

(1) Voir Bibliographie.

Sir William a fait précéder sa *Political Anatomy* d'une table des matières, suivant laquelle l'éditeur de 1716 l'a divisée en seize chapitres dont les treize premiers seuls appartiennent à l'ouvrage de 1662. La traduction de cette table permettra d'avoir une idée précise du plan de l'auteur (1).

TABLE DES MATIÈRES
DE L'ANATOMIE POLITIQUE D'IRLANDE

[I] Des terres d'Irlande, de leur répartition actuelle et de leur valeur	1
[II] De la population, des maisons et des feux; leurs nombre, catégories et valeurs	7
[III] De l'Église et des bénéfices (ecclésiastiques).	16
[IV] Sur la dernière rébellion et ses conséquences.	17
[V] De la future organisation de l'Irlande, des moyens de prévenir les rébellions et de son union avec l'Angleterre.	25
[VI] Du gouvernement de l'Irlande, officiel et occulte.	36
[VII] De la milice et de la défense de l'Irlande.	42
[VIII] Des Coelum, Solum et Fruges; ou de l'air, de la terre et des productions de l'Irlande	48
[IX] Du revenu des diverses terres d'Irlande, avec l'histoire des évaluations qui en ont été faites	58
[X] De la monnaie d'Irlande, des causes de sa diminution et des moyens d'y remédier	68
[XI] Du commerce de l'Irlande et des obstacles qu'on y met, des marchandises et des aptitudes au commerce et incidemment des vêtements et de la nourriture des gens; des lois somptuaires, des propriétaires vivant à l'étranger, etc.	75
[XII] De la religion, de la langue, des mœurs et des goûts des habitants actuels de l'Irlande, comme aussi des divisions actuelles et anciennes et des noms de lieux	93
[XIII] Quelques remarques et avis au sujet de l'Irlande et des diverses choses ci-dessus mentionnées	103

Au premier abord, cette table ne révèle pas un plan bien méthodique. Qu'on y regarde avec plus d'attention : l'enchaîne-

(1) Cette traduction est celle de la table du Ms. Tate y ajouta les titres des différents sujets dont il avait fait suivre la *Political Anatomy*.

ment des chapitres apparaît. Sir William part de l'état économique du sol et de sa répartition, pour ainsi dire politique, résultant des confiscations et des allotissements : c'est le sujet des sept pages de statistiques qui constituent son premier chapitre. Ensuite, il va examiner cinq sujets traités chacun en une vingtaine de pages : 1^o La démographie, avec une étude spéciale des effets de la rébellion sur la main-d'œuvre et la vie économique (ch. II et IV); incidemment est intercalée une page sur l'organisation religieuse administrative (ch. III); 2^o le gouvernement (ch. V à VII); 3^o les questions agricoles, en commençant par une étude assez détaillée du climat et sans presque rien dire des terrains, avec un chapitre pour le revenu des terres (ch. VIII et IX); 4^o les échanges; d'abord la monnaie (ch. X) puis le commerce proprement dit qui occupe le chapitre XI, le plus long du livre (il ne compte pas moins de 17 pages); 5^o des notes sans liaison entre elles sur l'histoire, les mœurs et quelques points secondaires (ch. XII et XIII).

Sir William est plein de son sujet qu'il connaît dans les moindres détails. Il a, dans ses cartons, une documentation, en partie de première main, considérable et bien classée (1); mais, suivant la manière du temps, il ne cite aucune source, et paraît souvent donner de mémoire les chiffres qu'il arrondit. Dans les ouvrages d'arithmétique politique, sa dangereuse imagination mathématique l'entraînera souvent aux erreurs mêmes que font commettre à d'autres cette rhétorique qu'il méprise si fort; mais la *Political Anatomy*, composée pour la plus grande part d'énumérations, est presque tout à fait exempte de cette faiblesse. Les erreurs y sont vénielles — fautes de copie ou d'addition que le contexte décèle presque toujours. Cependant, la *Political Anatomy*, tout en étant une précieuse description de l'Irlande colo-

(1) Petty a laissé, on l'a vu à propos des sujets qu'il a traités, des chiffres et des armoires remplis de notes, papiers et documents. A la fin du recueil du British Museum, cote Add. Ms. 21-128, intitulé : *Political Tracts on Ireland by Sir William Petty* quatre pages, d'une écriture différente et d'apparence plus récente que le reste du manuscrit traitent du mode de travail du docteur. Il y est dit qu'il avait accoutumé de prendre de nombreuses notes de manière à être prêt à répondre à toutes les objections, quand il était chargé des allotissements en Irlande. Il conservait la plupart des lettres et avait imaginé un système de classement alphabétique. Parmi quelques aphorismes qui terminent ce manuscrit est la recommandation de ne jamais s'en remettre à sa mémoire : « No trust to memory ». La liste de Bowood montre avec quel soin il conservait les dossiers relatifs à ses travaux et à ses études.

niale vers 1672, n'est pas le document exact que l'on souhaiterait et que Petty aurait pu faire.

Sans que ce soit une compensation, elle présente du moins un autre intérêt. A maint tournant l'auteur s'arrête pour développer une théorie que l'étude des affaires d'Irlande lui a fait concevoir, qu'il applique d'abord à cet État, et à laquelle son esprit donne aussitôt une portée générale. Ainsi, d'un fait qui paraît au vulgaire n'avoir qu'un intérêt local, il tire des conséquences universelles. Et dans un livre qui devait n'être qu'une description de l'Irlande, le lecteur est souvent séduit par la précision ou l'aspect chimérique de théories économiques, sociales, politiques, philologiques, fondées dans le roc ou bâties sur le sable, rapidement esquissées ou développées à loisir. Le cousin John et le bon Taylor ont pu copier des cartes et tirer des statistiques des matrices cadastrales dans leurs bureaux de Dublin (1); le consciencieux Graunt a pu aligner des chiffres pendant des soirs et des soirs une fois fermée sa boutique de la Cité; Sir William, lui, découvre des influences géographiques dans la vie des peuples et des états, imagine une théorie de la valeur ou de la monnaie, de l'évolution des langues ou des noms de lieux-dits, explique le commerce par la configuration du pays ou prétend transmuier les peuples au gré des gouvernements, tour à tour géographe, statisticien, économiste et sociologue — car il faut bien ici emprunter, si inadéquat et trompeur qu'il puisse être, le vocabulaire des disciplines modernes qu'il ne pouvait connaître mais dont son génie semble parfois avoir eu l'intuition.

Avec ses variations de méthode, avec ses théories d'arithmétique politique, cette *Political Anatomy* n'en reste pas moins ce

(1) Au commencement du premier volume de *The Distribution of Ireland*, dressée en 16 vol. pour le comte d'Essex, lieutenant général, par Thomas TAYLOR, en 1677, se trouve sur une feuille à plat, de 53 cm. de largeur sur 42 de hauteur, montée sur onglet, un tableau intitulé : « A General View of Ireland » qui est une statistique de toutes les terres d'Irlande, « abrégée d'un ancien document de l'Auditors Office, des livres de Quit-Rents, de cartes et de surveys ». Le premier tableau contient la division des provinces en « Canthreds and Towns, Plow-Lands, Arable Pasture for the Kine »; viennent ensuite : la superficie totale des provinces et celle de leurs terres confisquées, la répartition des terres entre protestants, Irlandais et terres vacantes, la valeur des quit-rents par province de chacune de ces catégories, et une répartition plus détaillée des terres appartenant aux Anglais et aux Irlandais. Suivent des « Observations on the Last Distribution of Ireland and the Surveyed Lands thereof ». L'examen du papier, de l'encre et de l'écriture autorise l'hypothèse que cette statistique a été faite par Taylor en même temps qu'il composait les volumes pour le comte d'Essex. C'est un résumé soigneusement établi de la confiscation; mais, malgré son titre, ce n'est guère davantage et il est plus que probable que Sir William n'a pris aucune part à sa rédaction.

qu'annonçait sa préface : un essai de description d'un pays, l'introduction nécessaire à l'étude économique de ce pays; et son titre n'est point décevant : le docteur a voulu disséquer un organisme avant d'en examiner le fonctionnement et les maladies, avant de chercher une hygiène pour sa santé et des remèdes pour ses maux.

Or, c'est précisément dans la mesure où il a été fidèle à sa méthode et lorsqu'il a suivi la droite route vers son but qu'il a déconcerté les commentateurs. Les études sur l'œuvre de Petty contiennent généralement peu de choses sur la *Political Anatomy* en dehors de l'examen des passages qui sont plutôt d'arithmétique politique. L'anatomie politique est représentée d'ordinaire comme un premier essai mal venu d'arithmétique politique, à tout le moins comme une œuvre d'importance secondaire. C'est que sa partie essentielle : méthode, observations, théories, on ne peut la contraindre à entrer dans la catégorie où l'on a coutume de ranger tout l'œuvre de Petty, et qui est l'économique à la manière du XVIII^e siècle.

Livre unique dans l'œuvre du savant et peut-être dans toute la littérature, conçue d'après une méthode si nouvelle que fréquemment l'auteur s'en écarte, comme s'il n'y était lui-même pas encore tout à fait initié, la *Political Anatomy* est le lien entre les travaux géographiques du jeune docteur Petty et les essais économiques de la maturité de Sir William — ébauche qui ne sera point reprise, tentative qui ne sera point renouvelée, anneau manquant entre l'étude du milieu géographique et celle de l'œuvre humaine et qui ne sera forgé que deux siècles plus tard.

Livre étrange, en apparence ouvrage d'actualité, écrit pour défendre les intérêts des colons plantés en Irlande, et dont les pages comme inachevées et souvent obscures contiennent en puissance un grand ouvrage scientifique. Mais cet ouvrage, pour le connaître, il faut d'abord en quelque sorte le découvrir et pour cela démonter le livre, pièce par pièce, et, sans rien ajouter ni retrancher, en se gardant de solliciter aucun texte, en se gardant surtout de la moindre assimilation aux sciences contemporaines (1), recomposer avec ses éléments dispersés au caprice

(1) HULL écrit avec raison : « Il serait tout à fait possible de reprendre les divers sujets économiques discutés par Petty suivant les conceptions modernes que nous en avons... mais ce serait risquer de demander ce qu'il pensait de problèmes auxquels il n'a jamais

de l'actualité d'il y a deux cent-cinquante ans, l'ensemble ordonné qu'annonçait la préface de l'auteur. Alors, se reforme, sous les yeux de l'étudiant, une image précise de l'Irlande coloniale du xvii^e siècle; alors on retrouve un stade essentiel de l'évolution de la pensée géniale qui va des *Frugalities of Holland* aux *Essais* d'arithmétique politique en passant par les leçons d'anatomie d'Oxford et par les enquêtes et les cartes du Down Survey.

pensé le moins du monde. Il n'est possible de faire aucune réponse correcte à une telle question, car la question elle-même est irrationnelle » (p. LXIX).

CHAPITRE II

LA STATISTIQUE DÉMOGRAPHIQUE DANS LA « POLITICAL ANATOMY »

I

ÉVALUATION DE LA POPULATION A UN MOMENT DONNÉ

L'essai de statistique démographique qui constitue l'une des parties capitales de la *Political Anatomy*, s'il est intéressant pour la connaissance de l'Irlande dans le dernier tiers du xvii^e siècle, est précieux pour celle des méthodes d'exploration statistique imaginées ou développées par Sir William Petty. Il marque, en outre, une date dans l'histoire de la science statistique et dans les origines de la géographie humaine. Aussi convient-il d'en faire une étude spéciale avant d'entreprendre l'analyse générale de l'*Anatomy*.

Pour Sir William, comme pour un moderne, le premier problème qui se pose dans l'étude démographique d'un pays est l'évaluation de sa population à un moment donné. Mais à cela se borne la similitude; en 1672, le procédé auquel nous songeons aussitôt pour faire cette évaluation, et qui est un recensement, un dénombrement général des habitants, n'avait guère été employé (1). Les statistiques des naissances et des décès n'existaient

(1) Les extraits d'un « Census » de 1659 environ ont été découverts par Hardinge dans les archives de la famille Lansdowne où ils se trouvaient dans une caisse portant l'inscription : « MSS. of Sir Wm Petty's Survey of Ireland, and other Documents relating to Ireland. » Bien que cette inscription ne l'implique pas nécessairement, il semble que Sir William a connu ce Census, les papiers irlandais de cette époque chez les Lansdowne, venant tous de lui; mais il est certain qu'il ne l'a pas utilisé, puisqu'on n'en peut discerner aucune trace dans ses travaux, de la *Pol. Anat.* au *Treatise*. Pourquoi ne l'a-t-il pas utilisé, alors qu'il s'est donné tant de peine pour découvrir ou deviner des chiffres qu'il n'avait qu'à copier là? HULL suppose que la *Pol. Anat.* (1672) et les *Dublin Observations* (1683) étaient déjà

que depuis peu et seulement dans quelques capitales (1). De sorte que, dès ses premiers pas, l'anatomiste devait se muer en arithméticien pour extraire par des méthodes indirectes quelques statistiques démographiques des renseignements les plus hétéroclites. Et Petty, ayant essayé de disséquer avec son « vulgaire couteau » des organes délicats, passe de l'anatomie à des calculs bien hasardeux mais dont on ne saurait ne point remarquer l'ingéniosité, et dont certains ne sont pas encore tout à fait abandonnés de nos jours.

Le premier chiffre démographique de l'*Anatomy* est celui de la population totale de l'Irlande en 1672, évaluée à 1.100.000 âmes; les composantes sont aussitôt données : 200.000 Anglais, 100.000 Écossais, 800.000 Irlandais; ou encore 800.000 papistes et 300.000 non-papistes. Approximations, et qui nous paraissent bien vagues; mais un statisticien contemporain n'a-t-il pas dit que les chiffres des centaines de mille, dans les dénom-

écrites quand Petty eut la copie du Census de 1659, — s'il eut jamais cette copie (p. 485, n. 3); l'hypothèse revient à dire qu'il ne l'eut jamais — car il ne s'en sert pas davantage dans le *Treatise* composé l'année même de sa mort. L'alternative est strictement que Petty n'eut jamais en mains le dénombrement de 1659 ou que, l'ayant, il ne le considéra jamais comme un document utilisable. Il est bien possible que Petty n'ait pas eu de copie complète du Census; dans celle trouvée par Hardinge manquaient les 5 comtés de Wicklow, Cavan, Tyrone, Galway et Mayo, ainsi que 9 baronnies en Meath et 5 du comté Cork, de sorte que le Ms ne contient le recensement que de 356.213 habitants; le total de 500.091 a été obtenu par Hardinge qui a intrépidement supputé la population des divisions manquantes par une opération d'arithmétique politique : il l'établit proportionnellement à leur superficie en se basant sur la densité des régions voisines (p. 324). Mais en présence d'un dénombrement incomplet Petty aurait peut-être procédé ainsi, s'il avait voulu l'employer. Ce qui est plus grave, c'est que ni Hardinge, ni GILBERT (*Calendar*, p. 560-571), n'ont trouvé dans les archives officielles aucun ordre, aucun paiement relatifs à l'opération si compliquée et dispendieuse qu'eût été un Census comptant et classant toute la population à une unité près; dès lors n'est-on pas en présence d'une compilation du genre de la *General View* de Taylor, que Sir William connut sans doute aussi et qu'il n'utilisa pas davantage? On ne pourrait supposer qu'il jugea que les chiffres de 1659 étaient ceux d'une période de dépeuplement maximum et donc représentatifs d'un état démographique morbide d'où aucune conséquence ne pouvait être tirée; car il a précisément cherché à chiffrer les conséquences démographiques de la guerre et de ses suites (*Pol. Anal.*, ch. IV). D'ailleurs, en ce qui concerne Dublin, les tableaux reproduits par Gilbert ne semblent pas ceux d'un recensement complet de la population. 8.780 personnes sont recensées dans 11 paroisses (2 par. manquent). Or il y avait, selon Petty, environ 4.000 familles dans la capitale (*Dublin bills of mortality*, p. 487). De tout cela, la conclusion la plus vraisemblable n'est-elle pas que le Census de 1659 n'a pas été obtenu par un dénombrement systématique, mais par des évaluations et des calculs faits dans les bureaux de Dublin? De sorte qu'ayant à choisir entre des calculs basés sur des nomenclatures incomplètes et ses propres calculs, Petty préféra les siens. (Cf. HARDINGE, *Census* et HARDINGE, *Petty's Elements of Ireland*).

(1) La plus ancienne mention de tables nécrologiques officielles, pour Dublin, est de 1658 (Cf. HULL, p. 480 et *Pol. Anal.*, p. 112).

brements modernes, peuvent seuls être considérés comme exacts (1)?

Comment Petty a-t-il obtenu ces différents nombres? Le point de départ de l'embryon de statistique confessionnelle doit être le nombre, relativement facile à connaître, des protestants de Dublin et des villes que, deux pages plus loin, il évalue respectivement à 28.000 et 72.000 — soit 100.000; autant dans la campagne font 100.000 autres; donc pour toute l'Irlande, 200.000; mais il est évident qu'il ne s'agit que des Anglais (2); il ajoute d'ailleurs 100.000 Écossais presbytériens en Ulster, ce qui correspond à l'opinion générale du temps (3). Le nombre 800.000 pour les Irlandais a été obtenu en retranchant de la population totale (1.100.000) les 300.000 protestants (4).

En effet, le chiffre global de la population de l'Irlande avait été trouvé le premier, au moyen du rendement de l'impôt sur les feux. Que les statistiques des maisons soient les seules dans l'ouvrage qui descendent aux centaines suffirait à le faire supposer (5) si Petty ne le disait lui-même (6). Le procédé est encore usité par les statisticiens modernes quand ils se trouvent dans des conditions similaires à celles où Sir William travaillait. « Dans un pays neuf où il n'est pas possible de compter les habitants d'une localité, on compte les maisons et l'on évalue le nombre moyen des habitants par maison », écrira le directeur de la Statistique générale de la France quelque deux siècles et demi plus tard (7). Des deux éléments nécessaires : le premier (nombre total des maisons) est obtenu par un dénombrement direct,

(1) LEVASSEUR cité dans DEMANGEON, *Dict. Géo.*, au mot « Dénombrements ». — Le peu de soin des éditeurs de la *Pol. Anat.* est montré par le fait que dans l'éd. de 1719 comme dans celle de 1691, la division religieuse est intercalée entre les lignes de la division par nations et que les deux sont additionnées ensemble, ce qui donne un total de 2.200.000 (p. 7 et 8).

(2) P. 10. A la p. 8 il écrit : « Non-Papists, 300.000 ». P. 8 et 16, il dit que la moitié des protestants anglais (100.000) sont non-conformistes. Le *Report* mentionne 300.000 protestants « anglais, écossais et gallois » (p. 116).

(3) Cf. CARTE, LATIMER (cités par BUTLER, *Confiscation*, 49) et GARDINER (cité par BONN, *Kolonisation*, I, 342.)

(4) Plus tard, dans le 2^e ch. du *Treatise* (éd. Hull, p. 558, § 3) et sans s'expliquer sur une pareille variation, il dira que les 8/9 de la population sont catholiques romains, soit 1.155.000 contre 145.000 non catholiques de toutes sortes.

(5) Par ex. dans le cas de Dublin; voir plus bas.

(6) Il note incidemment (p. 9) que 360.000 personnes paient l'impôt de capitation, mais il ne se sert pas de ce chiffre.

(7) Lucien MARCH, dans le ch. « Statistique » de *La Méthode dans les Sciences*.

tandis que le second (nombre moyen de personnes par maison) est un coefficient arbitrairement choisi.

Or, ni l'un ni l'autre ne pouvaient être déterminés avec une exactitude suffisante dans l'Irlande du ^{xvii}e siècle. Le produit de l'impôt sur les feux renseignait mal sur le nombre des maisons. Ce hearth-money voté le 8 août 1662, et qui mettait sur chaque cheminée une taxe de 2 shillings, était aussi impopulaire en Irlande que dans l'Angleterre de qui on l'avait imité; si nombreuses étaient les évasions qu'une loi de 1665 frappa les dissimulateurs de fortes amendes et décida d'imposer d'office, pour deux feux, les maisons qui ne déclareraient point de foyer fixe (1). Et Sir William lui-même exprimera plus tard des doutes sur la valeur d'un impôt objet de tant de fraudes comme base d'une statistique des habitations, et par suite de la population (2). S'il s'en est contenté, c'est qu'il ne disposait de rien de mieux.

Mais ce qui était encore plus grave, c'était l'arbitraire inévitable dans le choix des coefficients représentant le nombre moyen d'habitants par maison — arbitraire que révèlent les variations de coefficient dans les divers ouvrages de Petty.

Dans la *Political Anatomy*, au neuvième chapitre, il propose une moyenne de dix personnes par maison à plusieurs cheminées, de six par maison à une cheminée, de cinq par hutte (3). C'est évidemment avec ces coefficients qu'il a établi les statistiques démographiques de son deuxième chapitre.

Les documents fiscaux lui ont appris qu'il existe en Irlande 160.000 huttes, 24.000 maisons à une cheminée, 16.000 maisons à plusieurs cheminées. En appliquant à ces nombres les coefficients précédents, on trouve :

$$\begin{array}{rcl}
 160.000 \times 5 & \frac{1}{2} & 800.000 \\
 24.000 \times 6 & = & 144.000 \\
 16.000 \times 10 & = & 160.000 \\
 \hline
 & & 1.104.000
 \end{array}$$

Et en arrondissant ce total, 1.100.000 habitants, comme il est dit à la première ligne du chapitre 2.

(1) 14 et 18, Charles II, c. 17, Ire; 17 et 18, Charles II, ch. 18, Ire.

(2) *Further obs. upon Dublin bills* (p. 496). C'est aussi l'avis de HULL (272, n. 5).

(3) P. 63. Il avait dressé un tableau statistique; les mss et les diverses éditions portent à cet endroit l'inscription : « The Table », mais aucun ne la donne.

La fragilité du procédé, si elle n'était déjà que trop évidente, apparaîtrait à la lecture du *Treatise of Ireland* (1) où, en 1687, se basant encore sur les hearth-books, Petty ne considère plus que deux types d'habitations : 1^o les huttes et maisons à une cheminée avec une moyenne commune de cinq habitants; 2^o les maisons à plusieurs cheminées avec une moyenne de six personnes. Et il calcule ainsi : l'impôt des feux produit £ 30.000; donc il y a 300.000 cheminées. Or, 20.000 maisons ont plus d'une cheminée, et comme elles ont en moyenne 3 cheminées, elles comptent 60.000 feux. Il reste donc 240.000 maisons à une cheminée. D'où, pour le nombre d'habitants :

$$\begin{array}{rcl} 20.000 \times 6 & = & 120.000 \\ 240.000 \times 5 & = & 1.200.000 \\ \hline & & 1.320.000 \end{array}$$

Ces deux statistiques, rapprochées l'une de l'autre, donneraient le tableau suivant :

CATÉGORIES d'habitations	DATE de l'ouvrage cité	NOMBRE d'habitations	NOMBRE DE PERSONNES	
			par habitation	Total
Huttes et maisons à un seul feu. . .	1672	184.000	5,13	944.000
	1687	240.000	5	1.200.000
Maisons à plusieurs feux.	1672	16.000	10	160.000
	1687	20.000	6	120.000

Il faudrait croire que la construction fût singulièrement active, surtout pour les riches demeures dont le nombre aurait augmenté de 25 %, alors que le nombre de leurs habitants diminuait précisément d'un quart — si l'on n'avait tout lieu de supposer qu'il y eut simplement une plus grande activité des agents du fisc; et l'on verra que c'est l'opinion de Sir William, au moins

(1) P. 610, § 1. Au début du XIX^e siècle, le nombre des habitants par maison ne différait guère en Irlande de ce qu'admettait Petty 150 ans auparavant. Il était de 6,21 en 1831 et de 6,15 en 1841 (WHITAKER'S, 1926, p. 490). A la même époque la moyenne était en Angleterre de 5,65. En 1911 elle était de 5,09 en Irlande et de 5,05 en Angleterre.

en ce qui concerne Dublin; d'ailleurs, il a rectifié ses coefficients en 1687 à la suite de ses études démographiques sur les populations urbaines.

Dans son essai de 1682-1683 qui traite du développement de Londres, l'une des évaluations de la population est basée sur une moyenne de 8 habitants par maison (1), moyenne que le troisième des *Five Essays*, publié en 1687, abaissera ainsi : une famille de l'aristocratie se compose de plus de dix personnes, une famille de commerçant de huit, une famille du petit peuple de cinq à peine; compte tenu de la proportion des différentes classes dans la ville, la moyenne générale des familles londonniennes est de 6 $\frac{1}{3}$, qu'il convient de ramener à 6 pour la commodité des calculs; mais comme une maison sur dix abrite deux familles, pour avoir le nombre des familles, il faudra augmenter de un dixième le nombre des habitations et multiplier le résultat par 6 pour obtenir le total de la population (2).

Lorsqu'il composa, en 1686, ses *Further Observations on the Dublin Bills* (de 1682), Sir William prit pour Dublin le coefficient 8 qu'il avait choisi pour Londres en 1683. Que ce coefficient fût plus fort que celui de l'ensemble de l'Irlande, cela était normal, car la capitale n'avait point de huttes et la proportion des maisons à plusieurs cheminées y était considérable. Que ce coefficient fût celui qui allait paraître trop élevé pour Londres, on se l'explique en lisant dans les *Observations upon the Dublin bills of 1681*, publiés en 1683, que le nombre moyen de personnes dans chaque maison est plus grand à Dublin qu'à Londres; car la capitale anglaise a vingt fois plus de maisons et seulement douze fois plus d'habitants, « de sorte que les habitants de Dublin sont plus entassés et plus à l'étroit dans leurs logements que ceux de Londres » (3).

L'incertitude sur le nombre réel des maisons de la capitale n'était pas moins grande en 1687 qu'en 1672. En cette année-là, qui fut celle de la *Political Anatomy*, Sir William estimait que Dublin comptait 3.400 maisons à plusieurs cheminées, parmi

(1) P. 459.

(2) « Il y a 105.315 maisons à Londres, chiffre auquel il faut ajouter 10.531 pour les maisons à deux familles, soit en tout 115.846; ce chiffre multiplié par 6 donne 695.076 pour la population » (p. 535).

(3) « A Postscript to the stationer ». (p. 490, § 3).

lesquelles 164 en avaient plus de dix (1). Mais aussitôt après, il dit dans le *Report* qu'il n'y a pas en tout plus de 5.000 maisons — 1.150 dans la City et le reste dans les Liberties (2). La *Further Observation* fixe le total à 3.850, en 1671. En 1682, les documents de l'impôt des feux révèlent l'existence de 6.025 maisons. Et, devant cette extraordinaire augmentation, Sir William écrit prudemment : « Si cette différence est causée par l'augmentation réelle du logement ou par la fraude et les omissions dans les comptes antérieurs, je laisse au lecteur le soin d'en juger (3). »

On voit par là combien hasardeuses étaient, même pour les capitales, des évaluations basées sur des comptes fiscaux inexacts et sur des coefficients si arbitraires; pour l'ensemble d'un pays, on était en pleine fantaisie (4). Cependant, de l'*Anatomy* au *Treatise*, Petty ne se servira jamais d'un autre procédé pour l'Irlande — sauf, comme on l'a vu, quand il fait une très grossière supputation du nombre des membres des diverses sectes religieuses. C'est qu'il n'avait pas de meilleur moyen à sa disposition.

Une dizaine d'années plus tard, pour Dublin comme pour Londres, il emploiera les tables paroissiales des baptêmes et des sépultures. Mais outre que ces tables n'existaient à Dublin que depuis assez peu de temps, elles n'existaient que là. Elles avaient, comme les statistiques des habitations, l'inconvénient de ne permettre d'évaluer la population que par l'adoption de coefficients et de proportions arbitraires; il eût fallu connaître les lois de la mortalité et de la natalité, et comme ces lois ne peuvent être formulées que d'après des statistiques

(1) Celle du comte de Meath en avait 27 et le château 125 (*Pol. Anat.*, p. 9). D'après ses *Observations*, le nombre moyen des cheminées par maison était à Dublin tout proche de 5 (p. 484).

(2) *Report*, p. 117, § 8.

(3) *Further Observations*, p. 496.

(4) Petty a songé aussi — mais non pas pour l'Irlande — à calculer la population d'après le rendement d'autres impôts. Dans son essai sur le développement de Londres, il estime que la capitale payant 1/11 des impôts du royaume, la population de celui-ci est onze fois celle de Londres, proportion qui lui paraît en harmonie avec les rôles de la taxe sur les feux, de la capitation et des statistiques que les évêques ont faites des communians (p. 460). Hull remarque qu'il est difficile de définir Londres et donc sa population; de plus la part de l'impôt payée par la capitale n'est pas nécessairement (on pourrait même dire qu'elle n'est certainement pas) à la totalité des impôts comme la population de Londres est à celle du royaume. D'ailleurs Petty demande seulement à ce procédé de « servir à faire une bonne hypothèse » et ne considère pas le chiffre obtenu comme « une vérité démontrée » (*Ibid.*).

exactes de la population, l'observateur était enfermé dans un cercle vicieux. Lors de la *Further Observation on the Dublin Bills*, les rôles fiscaux apprennent à Sir William que la capitale a 6.025 maisons, et les tables nécrologiques qu'on a enregistré 2.263 décès; or, il a dû admettre d'une part que le nombre moyen des habitants est de huit par maison, ce qui donne 48.200 pour la ville, et d'autre part qu'il faut compter 1 décès pour 30 habitants, ce qui suppose une population de 67.890 âmes. Il se résout à prendre la moyenne et à supposer que Dublin doit avoir 58.000 habitants (1).

Néanmoins, comme Graunt, Petty s'accommode provisoirement des chiffres ainsi obtenus parce que les dénombrements sont encore à peu près inexistant, tandis que les tables nécrologiques, malgré tous leurs inconvénients, permettent de faire de nombreuses comparaisons entre les époques (2). Mais il se peut aussi qu'il ait cru avoir trouvé un rapport moyen exact et constant entre la mortalité et la population. Lui qui varie sur tant de points reste fidèle à la loi qu'il a adoptée, à savoir que chaque année meurt une personne sur trente. Dans l'essai sur le développement de Londres, il calcule la population en multipliant par 30 la moyenne du nombre des décès pendant deux années consécutives (3). A la même époque, étudiant les tables nécrologiques de Dublin pour 1681, puis en 1687 dans le *Treatise of Ireland*, il admet encore la proportion d'un décès par 30 habitants (4).

II

CALCUL DE LA POPULATION D'UNE ANNÉE D'APRÈS CELLE D'UNE AUTRE ANNÉE

C'est un procédé démographique favori de Petty, lorsqu'il a évalué la population d'un pays à un moment donné, de cal-

(1) P. 497.

(2) En août 1631 eut lieu un recensement général de Londres et des Liberties, cité par GRAUNT, p. 113. On a vu que Petty ne fit pas usage du recensement (?) irlandais de 1659 (voir plus haut, p. 205, n. 1).

(3) P. 458.

(4) P. 604. GRAUNT donne dans ses *Observations* la proportion de 1 décès pour 32 habitants à Londres (p. 94), chiffre qu'il arrondit à 30 dans sa table des matières. Dans la campagne il estime que la mortalité atteint à peine la proportion de 1 sur 50.

culer, d'après ce premier résultat, la population à une autre époque. Ainsi, la statistique de 1672 — et plus tard celle de 1687 — est la base de sa recherche de la population de l'Irlande en 1641 et en 1652, à la veille et au lendemain de l'insurrection et des guerres; et Sir William s'applaudit de pouvoir évaluer ainsi les pertes en vies humaines causées par ces événements au moyen d'une simple opération d'arithmétique et sans les développements rhétoriques irritants inséparables jusque-là du sujet (1).

D'après la *Political Anatomy*, un accroissement de population a été produit, de 1652 à 1672 : 1^o par le retour d'Anglais et d'Écossais chassés par la guerre ou d'Irlandais expulsés par la paix, et par la venue de nouveaux colons britanniques; 2^o par l'excédent naturel des naissances sur les décès (2). La statistique basée sur 1762 et calculée d'après ces données, peut se résumer dans le tableau suivant :

NATIONALITÉS	POPULATION en 1672	20 ANS D'ACCROISSEMENT		POPULATION en 1652
		Retours et immigration	Excédent des naissances (1)	
Irlandais.	800.000	20.000	[65.883]	700.000
Anglais.	200.000	70.000	[12.235]	130.000
Écossais.. . . .	100.000	80.000	[1.882]	20.000
TOTAL.	1.100.000	170.000	80.000	850.000

(1) La statistique de Petty indique seulement l'augmentation globale de 80.000 âmes en 20 ans; ceci représente 9,412 % des 850.000 habitants de 1652, et l'on a calculé sur cette base les augmentations par nations données entre crochets, ce que Petty n'a pas fait puisque pour chaque nation, les chiffres de la 1^{re} col. ne sont pas la somme de ceux des 3 autres. COX, dans ses remarques, suppose que l'excédent de naissances de 80.000 âmes ne s'applique qu'aux seuls Irlandais, ce que Petty ne dit pas, et ce qui serait assez extraordinaire (Ed. HULL, p. 149, n. 2).

Le *Treatise*, dans sa deuxième partie, calcule ainsi la population de 1653 en se basant sur l'existence de 1.300.000 âmes en

(1) Petty fait ressortir cette influence adoucissante des calculs précis substitués aux discours, dans le « Dialogue » qui suit le *Treatise* (p. 609).

(2) *Pol. Anat.*, ch. IV, « Concerning the Late Rebellion ».

1687, et sur l'augmentation due à l'immigration et aux excédents de naissances pendant trente-quatre ans (1) :

Population en 1687.	1.300.000
Accroissement en 34 ans. {	Excédents des naissances . 350.000
	Immigration anglo-écossaise (2) 50.000
	400.000
Population en 1653.	900.000

Ce procédé, pour calculer la population dans une certaine année d'après la population d'une autre année, implique dans tous les cas la connaissance de l'excédent annuel moyen des naissances sur les décès, et dans le cas particulier de l'Irlande du temps la connaissance de l'immigration et des retours de 1652 à 1672 et 1687. Ce second élément ne saurait être discuté, Petty ne s'expliquant ni sur ses sources ni sur ses calculs : on peut seulement remarquer que l'immigration en vingt ans étant estimée dans l'*Anatomy* à 150.000 âmes et dans le *Treatise*, qui considère une période de quatorze années de plus, à 50.000 seulement, il faut admettre que les mêmes mots désignent dans chaque ouvrage des choses différentes.

Quant au coefficient d'accroissement naturel de la population par l'excédent des naissances sur les décès, il est fort arbitraire. Les calculs qu'on vient de rapporter le supposent de 9,41 % en vingt ans dans l'*Anatomy* (3), et de 38,88 % en trente-quatre ans dans le *Treatise*. Dans l'*Arithmetick*, Petty dira — comme il avait déjà fait dans le *Treatise of Taxes* — que la population des Iles Britanniques peut doubler en deux cents ans et donc augmente de 20 % en quarante ans (4). Ces varia-

(1) P. 608.

(2) Le Ms portait 500.000 et Petty a rectifié : 50.000. D'après HULL c'est le premier chiffre qui était bon (p. 608, n.). Or c'est bien 50.000 que Petty a voulu dire ; et à la p. 611, l. 3, où le Ms porte 470.000, Hull attire avec raison l'attention sur ce chiffre insolite ; les autres nombres du contexte exigent 47.000.

(3) Ou de 10 % si l'on admettait avec Cox que l'excédent s'applique seulement aux 800.000 Irlandais.

(4) « Le peuple d'Angleterre double tous les 200 ans ». (*Tr. of Taxes*, p. 59, § 6). Dans l'*Arithmetick*, Petty invoque l'autorité de l'« observateur » des tables nécrologiques, i. e. de Graunt (p. 97). Au XIX^e siècle, la population d'Angleterre et Galles a doublé en 50 ans (1801-1851), triplé en 80 (1801-1881) et presque quadruplé en 110 (1801-1911). L'augmentation décennale atteignit 18,06 % de 1811 à 1821 ; depuis lors elle s'est ralentie régulièrement pour n'être plus que de 10,89 % dans la période 1901-1911 (Cf. WHITAKER's, 490).

tions ne sont pas pour surprendre qui se souvient que dans *Another Essay*, sur l'accroissement de Londres, il tire de la statistique des décès la conclusion que la population de la capitale — qui bénéficie, il est vrai, d'un courant d'immigration — peut doubler en quarante ans (1); mais il rappelle que, d'après Graunt, un village de 600 habitants double en mille cent vingt-six ans tandis que d'autres bons observateurs pensent qu'il y suffit de cent vingt ans — ajoutant qu'entre ces coefficients qui varient de 1 à 10 bien d'autres encore sont aussi suggérés. Pour lui, il croit que, dans l'ordre de la nature, une population pourrait doubler en dix ans, mais qu'en pratique, à notre époque, trois cent soixante années sont nécessaires (2); ce qui n'empêche que, dans son dernier ouvrage, il abaissera cette durée à vingt-cinq années seulement (3). Et dans l'*Anatomy* il applique ainsi la théorie du doublement de la population en deux siècles : « S'il y avait 1.200.000 Irlandais vers 1641, il n'y en avait que 600.000 il y a deux cents ans et 300.000 au temps de l'invasion; car 300.000 individus, par le jeu ordinaire de la reproduction, en deviennent 1.200.000 en cinq cents ans, en laissant une marge pour les effets extraordinaires des maladies épidémiques, famines, guerres, etc. (4). » Cox, comme le fera tout lecteur, juge bien peu « convaincante » une méthode conduisant à évaluer la population d'il y a mille ans au 32^e de celle du moment où l'on écrit, et donc à 37.500 le nombre des Irlandais au VII^e siècle.

Mais si le raisonnement est peu convaincant pour les périodes de variations normales, il devient plus que hasardeux lorsqu'il s'agit de découvrir les conséquences démographiques des catastrophes et des guerres. Et cependant Sir William fait preuve

(1) P. 459. Graunt avait calculé que le seul excédent des naissances la doublerait en 64 ans, période que l'immigration réduit à 45 ans environ (p. 85). Mais il dit peu après qu'il faudrait deux siècles pour la doubler par l'excédent des naissances (p. 95).

(2) P. 462. Cf. GRAUNT, ch. X.

(3) *Tr. of Ire.*, p. 605.

(4) P. 25. La remarque de Cox est dans l'éd. Hull, p. 154, n. — On peut comparer ces évaluations aux résultats des premiers recensements modernes, de 1800 à 1830 (*Annuaire Statistique*, publié par le Ministère du Travail, Paris, 1909, p. 153*). L'augmentation, comptée à partir de 1800 environ, fut de 14 % en dix ans, de 30 1/2 % en vingt ans, de 48 % en trente ans. Comme terme de comparaison, on peut rappeler que la population de l'Europe, vers la fin du XIX^e siècle et le commencement du XX^e, augmentait d'environ 30 % en vingt ans.

de tant de curieuse ingéniosité qu'on ne saurait négliger son calcul de la population irlandaise en 1641, dans l'*Anatomy*.

Il observe que l'exportation du gros et du petit bétail, de la viande de bœuf et du beurre, était d'un tiers plus considérable en 1664 qu'en 1641; il en déduit que le nombre des consommateurs en Irlande a dû diminuer d'un tiers; et, acceptant pour 1664 le chiffre de population de 1672, il estime la population de 1641 à $1.100.000 + 366.000 = 1.466.000$ âmes (1). Puis, pour trouver le nombre des vies humaines détruites par la guerre et les épidémies qui l'ont suivie, il déduit de ce chiffre les 850.000 habitants restant en 1652 et trouve 616.000. Plus encore : la population anglo-écossaise étant alors en Irlande les deux onzièmes de la population totale, il estime que 112.000 Anglais et Écossais (et non 154.000 comme d'autres l'ont dit) périrent dans l'insurrection, ainsi que 504.000 Irlandais. Enfin, il recherche comment moururent ces victimes : d'abord celles de la peste de 1650; en comparant les décès d'une semaine d'épidémie à Dublin avec ceux d'une semaine d'épidémie à Londres pendant la peste de 1665, il établit que la peste de Londres n'était que des deux tiers aussi maligne et réduit mathématiquement la malignité de la maladie; puis, connaissant (ou croyant connaître) la population de Londres, celle de l'Irlande et la mortalité dans la peste de Londres, une règle de trois lui suffit pour trouver que la peste a dû tuer 412.500 personnes en Irlande. Considérant que 37.000 Anglais furent massacrés la première année, il pose l'égalité :

$$616.000 - (412.000 + 37.000) = 167.000$$

167.000 étant le nombre des individus tués « par l'épée et la famine et autres misères »; après quoi il décide que la moitié de ces morts, soit 87.000 (*sic*) ont dû périr par l'épée, tandis que l'autre moitié a succombé « de faim et de froid, a été transportée en Espagne et à la Barbade, etc., etc. » (2).

Dans le *Treatise*, Sir William refait ces calculs en comparant l'augmentation réelle avec l'augmentation normale (3). L'Irlande a 1.300.000 habitants en 1687; supposons qu'elle en avait

(1) On a vu quelques lignes plus haut qu'à la p. 25 il écrit que la population de l'Irlande était d'environ 1.200.000 habitants en 1641; mais dans le *Treatise of Ire.*, il reprendra le chiffre de 1.400.000 (p. 608).

(2) P. 20. Cf. tout le ch. IV : « Concerning the Late Rebellion ».

(3) P. 610, § 3.

un treizième de plus en 1641, soit 1.400.000. L'augmentation normale annuelle aurait été de 11.500, soit en douze ans de 138.000. Donc la population aurait dû être de 1.538.000 en 1653. Mais elle n'était que de 985.000; d'où un déficit de 553.000. Or, l'immigration avait amené 47.000 Anglais et Écossais. Donc le déficit réel, c'est-à-dire les pertes de vies dans la guerre, a été de $553.000 + 47.000 = 600.000$.

L'examen de ces chiffres révèle la méthode employée. 1.300.000 a été trouvé, on l'a vu, au moyen des rôles du hearth-money; la proportion de un treizième est évidemment choisie pour sa double vertu de donner le chiffre rond de 100.000, et de faire à peu près coïncider le total 1.400.000 avec les 1.466.000 âmes que l'*Anatomy* compte en 1641. L'augmentation normale annuelle de 11.500 pour 1.400.000 habitants s'explique par le fait que Petty vient de dire que l'accroissement normal d'une population est le quart du nombre des décès (5 naissances pour 4 décès) et que le nombre des décès est le trentième de celui de la population. Dans ce cas, on aurait $\frac{1.400.000}{30 \times 4} = 11.666,66$ que Petty arrondit suivant sa coutume à 11.500, sans prendre garde qu'en douze années on aurait une augmentation de un dixième, c'est-à-dire de 140.000. Pour la population de 1652, elle est calculée en prenant la moyenne entre celle de 1653 (900.000) et de 1687 (1.300.000) soit 1.100.000; puis, en ajoutant sur la base de 37.000 décès par an ($1/30$ de 1.100.000) un excédent annuel de 9.000 (*sic*) naissances ($1/4$ de 37.000), soit 315.000 en trente-cinq ans. Et en effet, $1.300.000 - 315.000 = 985.000$. Il semble enfin que le nombre de 47.000 pour les immigrés a été obtenu simplement en retranchant des 600.000 personnes disparues dans la guerre le déficit évalué déjà à 553.000 âmes; car tous ces calculs viennent après ceux, en chiffres ronds, des pages précédentes.

TABLEAU

(1) *Tr. of Ire*, p. 611.

LA POPULATION DE L'IRLANDE D'APRÈS LES CALCULS DE PETTY

ANNÉE	POPULATION	RÉFÉRENCES bibliographiques	ORIGINE de l'évaluation
c. 1141	300.000	Anat. p. 25	Moitié et quart du chiffre de 1641. Pour 1141, Petty a calculé pour 500 ans comme pour 400.
1441	600.000		
	1.200.000		
1641	1.466.000	Anat. ch. IV	$\frac{1}{3}$ de plus qu'en 1664 (assimilé à 1672) les exporta- tions de vivres ayant augmenté de un tiers.
	1.400.000	Treatise (Dial.) p. 608	$\frac{1}{13}$ de plus qu'en 1687.
1652-1653	850.000	Anat. ch. IV	Deux calculs diffé- rents en prenant pour point de départ le chiffre de 1672.
	900.000	Treatise (Dial.) p. 608	
1672	1.100.000	Anat. ch. I et IV	Cette évaluation, point de départ de la plupart des autres calculs, est basée sur le hearth-mo- ney.
c. 1676	1.200.000	Arith. p. 42	?
	1.320.000	Treatise (Dial.) p. 610, § 1	D'après le produit du hearth-money.
c. 1687	1.300.000	Treatise p. 558, § 3; p. 560-561 Dialogue, p. 608	Le chiffre précédent, arrondi.

RÉPARTITION ENTRE LES NATIONALITÉS

(En milliers d'âmes)

ANNÉE	ANGLAIS	ÉCOSSAIS	TOTAL des protest ^{ts} . angl., écos. et gall.	IRLANDAIS papistes	POPULATION totale	RÉFÉRENCES bibliogra- phiques
1652	130	20	—	700	850	Anat., p. 17
1672	200	100	—	800	1.100	Anat. p. 8
	—	—	300	800	1.100	Report p. 116
1687	—	—	145	1.155	1.300	Treat. p. 558, § 3
	—	—	143	1.157	1.300	Treat. p. 560 ch. III

N.-B. — Les chiffres de 1672 sont obtenus par évaluation directe; Petty en a déduit ceux de 1652. Pour 1687 il compte que les Irlandais papistes sont les 8/9 de la population. — D'après le *Census* de 1659 et les calculs de W. Hardinge, l'Irlande aurait eu alors environ 500.000 habitants dont 86.000 Anglo-Irlandais.

III

RECHERCHE DE PLUSIEURS CARACTÉRISTIQUES
DÉMOGRAPHIQUES

La recherche de coefficients, de formules et de lois démographiques pouvant suppléer à l'insuffisance des observations directes et à l'absence de documents, occupe une place considérable dans l'œuvre de Petty. Sans doute pensait-il trouver, par le moyen de l'arithmétique politique, des indications économiques et des maximes de gouvernement. Mais les coefficients avaient une bien autre et plus légitime importance et que nous ne soupçonnons plus que par un effort d'imagination historique. Comment penserions-nous, par exemple, que la connaissance des lois de la mortalité puisse être la condition *sine qua non* de l'évaluation de la population d'un pays? Or, elle l'était en un temps où il fallait recourir pour cette évaluation à des tables nécrologiques.

Mais Petty voulait aussi fixer certaines caractéristiques démographiques dont il avait, l'un des premiers, reconnu l'importance, en raison peut-être de leurs étroits rapports avec l'étude géographique des pays.

En premier lieu — et cette place elles la doivent à l'influence des tables nécrologiques — en premier lieu viennent les notions connexes de la salubrité du climat, de la morbidité et de la longévité. Dans la *Political Anatomy*, ces sujets ne sont guère qu'indiqués, parce que manquent les statistiques indispensables à leur étude. Pourtant, Sir William essaie déjà pour ainsi dire de chiffrer la salubrité, afin de comparer la valeur comme habitats humains des divers territoires; ainsi, il dira que Londres est de 3 sur 32 (by 3 in 32) plus sain que Dublin, entendant par là que, pour un même nombre d'habitants il y a 32 décès à Dublin et 29 seulement à Londres (1). Mais, c'est seulement dans l'*Observation* sur les tables nécrologiques de Dublin qu'il définit l'indice de salubrité, le *standard of health*. Ayant reconnu qu'à Dublin comme à Londres, les décès sont aux naissances dans l'énorme proportion de 8 à 5, pour déterminer l'indice de salubrité de ces villes pendant une période de quinze années par exemple, il fait la moyenne des naissances pour ces quinze années et en prend les huit cinquièmes. Les années où le nombre des décès est égal à cet indice sont des années de salubrité ordinaire; celles qui ont un nombre de décès inférieur à l'indice sont très salubres et celles qui en ont un nombre plus élevé sont malsaines.

Ici, Petty a reconnu que les capitales ont une mortalité supérieure à leur natalité et qu'elles seraient vite dépeuplées si elles ne recevaient constamment du matériel humain des provinces (2). Puis, dans Dublin, il recherche si la salubrité varie suivant les paroisses; un groupe de 7 paroisses a presque deux fois plus de baptêmes que de sépultures, tandis que celles du reste de la ville n'ont que 7 décès pour 5 naissances; mais il faudrait une enquête plus approfondie pour découvrir les causes de cette différence qui peut, après tout, résulter d'une simple négligence dans la tenue des registres (3).

(1) P. 51 (§ 5) et 52.

(2) P. 481, § 2. — On a vu plus haut que, pour l'ensemble du pays, Petty estime que le rapport des décès aux naissances est de 4 à 5; au lieu de 8 à 5 dans les capitales.

(3) P. 486, § 3. — D'ailleurs les paroisses sont désignées avec beaucoup de négligence, et les chiffres cités inexactement.

De la longévité, l'*Anatomy* ne traite que d'une manière théorique. On la connaîtra en prenant « dans quelque bon vieux registre », par exemple, 20 personnes nées et décédées dans la paroisse; en totalisant les années qu'elles ont vécues et en divisant le total par 20, on aura la longévité moyenne de cette paroisse et un moyen de comparaison avec d'autres endroits (1). Plus tard, Petty suggérera de baser des échelles de salubrité sur des indices de longévité obtenus en établissant l'âge moyen des habitants actuels de l'unité géographique choisie (2). Mais les documents lui ont manqué pour appliquer aucune de ces formules à l'Irlande.

La notion de densité de la population est nettement exposée dans son rapport de 1676.

« En comparant, écrit-il, l'étendue du territoire avec le nombre des gens, on s'aperçoit que l'Irlande est insuffisamment peuplée; car il y a plus de 10 acres de bonnes terres par tête en Irlande, tandis qu'en Angleterre et en France il n'y en a que quatre, et une à peine en Hollande (3). »

Cette manière de s'exprimer n'est plus la nôtre; alors que nous entendons par densité le nombre d'habitants par unité de surface, Petty évalue la superficie de terre par habitant. En outre, il considère seulement l'étendue des terres fertiles, restriction particulièrement importante dans l'Irlande des bogs, surtout dans les régions deshéritées où une grande partie de la population a été refoulée aux temps coloniaux : aussi, l'emploie-t-on encore aujourd'hui (4).

Quant aux résultats, ils correspondent à une densité de 24,71 par kilomètre carré de bonnes terres, au lieu de 61,77 en France et en Angleterre et de 247,10 en Hollande. En fonction de la superficie totale du pays, les 1.100.000 habitants de Petty représentent une densité de 13,25 au lieu de 98 en 1841 et de 52 en 1911. Au reste, dans la seconde moitié du xvii^e siècle,

(1) P. 51, § 6.

(2) Dans le *Discourse... of Duplicate proportion* (p. 623).

(3) *Report*, p. 120, § 1 de la 2^e partie. — Il s'agit d'acres anglaises.

(4) Les cartes démographiques teintées d'après la densité au mille carré de terres fertiles expliquent au premier coup d'œil la situation créée par la colonisation cromwellienne et maintenue par la politique agraire jusqu'au xx^e siècle; ces cartes font comprendre mieux que tous les discours le problème des « congested districts ». (Cf. la carte de la densité ainsi calculée en Ulster dans *la Frontière d'Ulster*, par Y. M. GOBLET; Ann. Géo., 1922, p. 407).

point n'était besoin de statistiques pour savoir que l'Irlande était dépeuplée. Le docteur estimait déjà dans le *Treatise of Taxes* qu'elle pouvait nourrir cinq fois plus d'habitants qu'elle n'en avait alors, déplorant d'autant plus cette insuffisance de population qu'il y voyait une des causes de la faible valeur des terres (1).

Pour la répartition géographique de la population, elle est considérée au point de vue politique dans quelques paragraphes de géographie coloniale :

« Les protestants ont assez de logement dans des places sûres à une distance de 5 milles au plus de la côte pour recevoir, protéger et héberger tout homme, femme ou enfant des leurs; et ils ont aussi des places sûres qui leur appartiennent en propre, situées dans toutes les parties de l'Irlande de telle sorte qu'aucun colon n'en est éloigné d'une distance plus grande que celle franchissable dans la plus courte journée d'hiver. Pouvant toujours se mettre en sûreté, même en cas de péril imprévu, les colons seront aisément ravitaillés d'Angleterre, tandis qu'ils brûlent huttes et récoltes (2). »

Et au dernier paragraphe du livre :

« Bien que les protestants d'Irlande soient aux papistes dans la proportion de 3 à 8, comme les premiers vivent dans les cités et les villes, et que les Écossais sont tous dans 5 des 32 comtés d'Irlande, il semble que dans les campagnes des autres comtés, les Irlandais papistes soient dans la proportion de 20 à 1 (3). » (par rapport aux protestants.)

De cette constatation démographique, Sir William tire aussitôt des conséquences politiques : il faudrait qu'une organisation administrative semi-militaire assurât protection et justice aux protestants éparpillés dans des régions telles que le Kerry, où les Anglais sont fort peu nombreux (4), — conception que le sort de son établissement de Kenmare l'eût sans doute amené à réviser s'il avait survécu à son entreprise coloniale du sud-ouest.

(1) Ch. IV, p. 28, § 25.

(2) P. 27.

(3) P. 113.

(4) P. 45. Cf. *Report*, 1^{re} partie, § 9 à 11.

IV

ÉTUDE DES DUBLIN-BILLS
ET PLAN D'UN SERVICE STATISTIQUE

Évaluation de la population d'une paroisse, d'une ville, d'un pays, par des méthodes indirectes, les dénombrements étant alors à peine connus; calcul de la salubrité d'un lieu d'après la proportion des décès et des naissances; longévité humaine; densité d'une population; répartition géographique d'éléments ethniques ou religieux — voilà les sujets des principaux essais de statistique démographique de Sir William Petty. Et ils sont remarquables pour son temps. Mais la valeur intrinsèque de ces travaux, et plus encore la valeur qu'ils conservent aux yeux des modernes, sont fâcheusement diminuées par l'inclination naturelle de l'auteur à passer trop souvent et trop aisément de l'anatomie à l'arithmétique politique sans avoir pu ou voulu établir les énumérations, seules bases solides de toute statistique et plus encore de ces raisonnements, formules et coefficients où il se complaît.

Inclination naturelle de l'esprit — mais aussi absence de documents. Sans doute, plus d'une fois — lorsqu'il calcule par exemple les pertes démographiques des guerres — les redoutables prestiges de l'arithmétique politique lui font perdre le contact de la réalité et comme dans un *imram* mystique les courants l'emportent sur un océan de rêve. Pourtant, s'il trouve une secrète joie à des calculs ingénieux et risqués, il ne se fait pas beaucoup d'illusions sur ces jongleries. Deux sentiments se heurtent dans sa pensée et s'expriment dans son œuvre : regret du savant qui se voit insuffisamment informé, satisfaction de l'homme pratique pressé d'obtenir d'une science dans l'enfance des conclusions qu'elle ne pourra encore donner deux siècles et demi plus tard.

« Je sais, écrira-t-il à la fin de sa vie, que ce ne sont pas là des démonstrations aussi parfaites que celles qu'exigent les mathématiques pures; mais, telles qu'elles sont, elles peuvent être une base de travail pour nos supérieurs — de même que les

charrons et les horlogers travaillent sans cercle gradué. Car, en étant plus scrupuleux et méticuleux on tomberait dans le même excès qu'un peintre qui traiterait en miniature un grand et haut tableau d'autel (1). »

Mais il est dit aussi que certains de ses « laborieux » calculs, « tout en étant ingénieux peuvent être fort absurdes », very preposterous (2). Remarque qui revient plus d'une fois en mémoire, et dans laquelle « preposterous » pourrait aussi bien — ce qui ne lui arrive pas souvent — être pris aussi dans son sens étymologique, car plus d'une addition n'est correcte que parce que l'un de ses nombres a été obtenu en soustrayant la somme des autres d'un total fixé d'avance; et telles statistiques coïncident parce que les composantes de l'une sont tirées de celles de l'autre (3). Petty est trop mathématicien pour triompher de ces réussites-là; il n'a point non plus dessein de tromper son lecteur : « J'espère, écrit-il à Aubrey, que personne ne prend pour une démonstration mathématique ce que je dis de la vie et de la mort des hommes (4). » Mais il faut bien se contenter des renseignements qu'on possède, si incomplets soient-ils : « Jusqu'à ce qu'on puisse trouver un meilleur système, il nous semble que la population peut être évaluée d'une manière suffisante par le nombre des sépultures dans des années telles qu'elles ne soient exceptionnelles ni par une salubrité ni par une morbidité extraordinaires (5). » (Malheureusement), « on ne tient pas encore en Irlande de registres des sépultures, naissances et mariages, quoiqu'on ait commencé à Dublin, ces temps derniers, mais imparfaitement (6). »

Avec quelle satisfaction Sir William tirera de ces documents, une dizaine d'années après la *Political Anatomy*, une étude de

(1) *Treatise of Ire*, p. 611. Par « nos supérieurs » il entend sans doute les gouvernants.

(2) « Déduire le chiffre de la population des naissances et sépultures, par de laborieux calculs et conjectures, peut être ingénieux mais fort absurde ». (*Dublin bills*, tabl. C, § 6, p. 485.)

(3) Cf. passim l'analyse des calculs cités. HULL ne relève pas moins de 14 citations inexactes de documents et de 10 calculs inexacts, plus un cas où il voit une « falsification de chiffres » (p. LXVIII).

(4) Cité par BEVAN (p. 51) et HULL (p. LXVIII). Dans cette phrase Petty semble faire allusion à ses essais pour établir le rapport entre les décès et les naissances, les indices de longévité, mortalité, etc.

(5) *The Growth of the City of London*, p. 458. Dans les *Dublin-bills*, il dit que les tables des naissances sont une meilleure base que celles des décès (p. 482).

(6) *Pol. Anat.*, p. 112.

démographie urbaine, qui est beaucoup plus un chapitre d'anatomie politique que bien des chapitres du livre de 1672. Seulement, comme cette étude se place chronologiquement (1) au milieu des essais d'arithmétique politique, on a coutume de la classer parmi eux et de ne pas reconnaître en elle le plus intéressant essai de statistique qui soit dans l'œuvre de Petty.

Les Dublin bills, en effet, lui ont apporté pour la première fois un instrument adapté aux dissections délicates que ne pouvait faire le « grossier couteau » que déplore la préface de 1672; car ces bills donnent la statistique paroissiale des naissances et des sépultures. Petty les tient pour implicitement — non pour mathématiquement — exacts, et pour une base suffisante d'information, en attendant mieux (2). Ce sont encore les papiers du hearth-money qui le renseignent vaille que vaille sur les habitations; mais Petty sait bien qu'ils sont établis avec négligence et viciés par les dissimulations des contribuables (3). Avec ces éléments du moins, il peut dresser trois tableaux statistiques et en faire le point de départ de ses observations.

Ce sont essentiellement des statistiques de naissances et de sépultures; mais Petty estime que celle des naissances permet le mieux d'apprécier les fluctuations de la population (4). Le tableau A donne le nombre annuel des naissances et des sépultures à Dublin et à Londres (5) pour six années prises au hasard dans la période 1668-1680. Même statistique dans le tableau B pour chacune des quinze années 1666-1680, et pour Dublin seulement. Enfin (tableau C) statistique par paroisse dublinoise : 1^o des familles (maisons) et des feux en 1671; 2^o des moyennes de naissances et de décès calculées sur les trois années 1670, 1671 et 1672.

Mais ensuite l'arithmétique remplace l'anatomie. Du tableau A sont tirées les moyennes des naissances et des décès des six années

(1) Les *Observations upon the Dublin-Bills of Mortality* sont de 1683; elles sont accompagnées d'un « Postscript », et en 1686 fut publiée la *Further Observation*.

(2) Il les estime comparables à ceux de Londres parce que leur analyse donne un rapport similaire entre les décès et les naissances dans les deux villes; et il en déduit qu'ils sont bien tenus et sincères puisqu'aucune entente ou collusion n'est possible pour obtenir cette similitude (Cf. *Observat.* sur le tabl. A, § 3, p. 482).

(3) Cf. supra, *Observat.*, sur le tabl. C, § 3, p. 484, et *Further Observat.*, § 1, p. 496.

(4) A la différence de Graunt (Cf., § 5, p. 482).

(5) Pour Londres deux colonnes supplémentaires donnent séparément la statistique par sexe.

étudiées; du tableau B celles des quinze années 1666-1680, groupées en cinq périodes de trois années consécutives. Au tableau C, Petty ajoute, pour obtenir les chiffres de 1681, 150 maisons ou familles et autant de cheminées qu'il donne sans aucune justification pour l'accroissement des constructions pendant dix ans (1). Il est manifeste que Petty adopte ici une autre méthode et se tourne vers une recherche autre que celle de l'évaluation de la population; s'il change de direction, c'est qu'il se voit une fois de plus au fond d'une impasse. Seule, l'organisation de services statistiques permanents pourrait ouvrir les routes libres de la recherche scientifique — et tout aussitôt il expose un premier plan pratique, celui d'une statistique municipale pour Dublin (2).

La base de cette statistique sera un dénombrement général, fait « directement et sans algèbre » — que de désillusions dans cette simple expression de l'arithméticien! — et qui sera « un compte de tous les habitants, disant leurs divers âges, sexes, situations quant au mariage, titres, professions, religions, etc... » Travail qui n'est difficile, ni long, ni coûteux. Il existe à Dublin environ 4.000 familles; un homme peut recenser 8 familles en une heure; donc dix agents feront le recensement de la capitale en une semaine et il n'en coûtera pas 5 livres. Il pourra même n'en rien coûter du tout si le « Chief Governor », l'évêque ou le maire font entrer ce travail dans les fonctions des agents du fisc qui dénombrent les foyers, des commissaires de police ou des secrétaires de paroisse (3).

Ensuite, pour que les variations de la population recensée soient enregistrées d'une manière pour ainsi dire continue, on améliorera la tenue des tables des naissances et des décès. « Huit ou dix livres de plus par an rendraient celles de Dublin meilleures que toutes les autres, et en feraient un excellent instrument de gouvernement (4). » Et Petty dresse des tableaux mo-

(1) Il étudiera trois ans plus tard, dans la *Further Observation*, le développement de Dublin de 1671 à 1682.

(2) Ce projet de statistique est exposé rapidement dans les *Dublin-bills* (tableau C, p. 485) qui se terminent par un modèle des tableaux de statistique hebdomadaire, trimestrielle et annuelle et par une liste des 24 causes principales de décès. Le *P. S.* qui vient ensuite en est un commentaire.

(3) Tout ce plan de dénombrement est dans le § 7 de la p. 485.

(4) § 8, p. 485.

dèles de statistiques hebdomadaires, trimestrielles et annuelles, plus une liste de vingt-quatre maladies et causes de décès pour la statistique annuelle. Dans tous les tableaux, les chiffres sont donnés par paroisse, puis totalisés.

La statistique hebdomadaire contient : 1^o pour les naissances, trois colonnes : (a) nombre total, (b) garçons, (c) filles; 2^o pour les décès, trois colonnes : (a) nombre total, (b) au-dessous de seize ans, (c) au-dessus de soixante ans; 3^o pour les maladies épidémiques, quatre colonnes : (a) peste, (b) petite vérole, (c) rougeole, (d) spotted fever.

La statistique trimestrielle contient : 1^o pour les naissances, une seule colonne (nombre global); 2^e pour les mariages, une colonne; 3^o pour les décès, quatre colonnes : (a) au-dessous de deux ans, (b) au-dessous de seize ans, (c) au-dessus de soixante ans, (d) au-dessus de soixante-dix ans; 4^o pour les maladies, quatre colonnes : (a) contagieuses, (b) chroniques, (c) aiguës, (d) diverses (1).

La statistique annuelle contient : 1^o pour la population, six colonnes : (a) totale, (b) masculine, (c) féminine, (d) gens mariés, (e) enfants au-dessous de seize ans, (f) vieillards de plus de soixante ans; 2^o pour les religions des individus au-dessus de seize ans, trois colonnes : (a) protestants, (b) papistes (c) autres; 3^o pour le mouvement de la population dans l'année, trois colonnes : (a) naissances, (b) mariages (c) sépultures.

Le but de ces statistiques est d'abord scientifique : démographique et géographique, ensuite pratique : économique et administratif. Leur importance semble, avec raison, capitale à l'anatomiste politique qui a salué dans les observations de Graunt « une lumière nouvelle pour le monde », qui présente ses propres réflexions sur les Dublin Bills « comme des mouchettes pour faire brûler plus clair cette chandelle-là », et qui désigne ses trois tables par les lettres A, B, C, « parce qu'elles sont, en effet, l'A, B, C de l'Économie Publique (Publick Oeconomy) et même de la politique qui tend à la paix et à l'abondance (2). »

De toutes ces statistiques, le dénombrement de la population

(1) Petty ne groupe pas systématiquement ces colonnes; il les donne dans l'ordre suivant : décès, c, b,; maladies, a, b, c; décès, d, a; maladies d. On les a placées ici dans l'ordre logique qu'il a lui-même suivi dans son commentaire (P. S., p. 491).

(2) Les citations de ce § sont des passages de l'introduction des *Dublin-bills*, p. 481.

est la base indispensable : « Sans la connaissance du chiffre exact de la population, la portée et l'utilité de la tenue de tables des naissances et des sépultures sont très affaiblies » (1). Et nous « mentionnons le chiffre de la population comme le terme fondamental de toutes nos « proportions », sans lequel tout le reste est presque stérile (2). »

Le recensement de la population étant fait, les statistiques des naissances, mariages et décès en tiendront les résultats à jour. Les naissances seules seront comptées par sexe, la répartition des décès entre les deux sexes étant la même que celle des naissances; mais il est nécessaire que ceux-ci soient classés par âges. Pour les mariages, un relevé numérique suffit pour établir le coefficient de nuptialité. Quant aux maladies, il est bon de noter à part, dans les statistiques hebdomadaires, les maladies contagieuses, afin de permettre « aux étrangers et aux personnes craintives de savoir comment disposer d'eux-mêmes ». Dans les autres statistiques, on réduira le nombre des causes de décès pour éviter des confusions dans la rédaction des statistiques et pour rendre celles-ci plus claires. Enfin « la distinction des maladies est faite par paroisse afin de connaître comment leur situation, leur sol et la manière d'y vivre prédisposent les habitants à l'égard des trois espèces de maladies ». La statistique religieuse ne passionne pas Sir William, bien qu'il prenne soin de diviser les sectes, d'une manière assez philosophique : « 1. Ceux qui ont pour chef le Pape; 2. Ceux qui sont gouvernés par les lois de leur pays; 3. Ceux qui se fient à leur jugement personnel ». Pour lui, il « s'en remet humblement aux autorités » du soin de décider s'il y a lieu de tenir cette statistique confessionnelle (3).

Toutes ces recherches démographiques tiennent à la géographie politique, à la géographie humaine, et non pas seulement par leurs objets, mais aussi par le dessein de l'auteur. L'anatomie politique procède nécessairement par descriptions de pays : nous dirions qu'elle est à maints égards une géographie régionale; en outre, la pensée de Petty est toujours influencée par les travaux de cartographie qui ont occupé la première partie de sa vie et qu'il a toujours continués. C'est ainsi que, même dans

(1) § 6, p. 485.

(2) *P. S.*, § 4, 4^e, p. 491.

(3) Ce paragraphe est basé sur *P. S.*, § 4.

une étude de démographie urbaine, là où l'influence du milieu physique se perçoit moins directement que dans les campagnes, il veut dresser la statistique des maladies par paroisses, pour reconnaître l'influence du milieu par un véritable travail de géographie médicale. Jamais il ne perd de vue les actions et réactions mutuelles de l'homme et du sol l'un sur l'autre. Et il en résulte que son anatomie politique est vivifiée par un esprit nouveau qu'on est bien tenté d'appeler l'esprit géographique.

CHAPITRE III

LA DESCRIPTION DE L'IRLANDE: LE PAYS ET LES HOMMES

I

SITUATION, « CŒLUM ET SOLUM » DE L'IRLANDE

La *Political Anatomy* ne dit rien de la position géographique de l'Irlande, semblable en cela aux cartes où Petty ne trace ni coordonnées terrestres, ni amorces des îles voisines. Même au point de vue politique, la place de l'Irlande dans l'archipel n'est rappelée que pour en nier la valeur et pour affirmer que sa possession « ne serait d'aucun avantage au roi de France » (1). Or, Petty ne pouvait avoir de pareilles illusions. L'excellence de la situation de l'Irlande, pour le commerce d'outre-mer, est fort bien exposée dans une autre partie de l'*Anatomy* (2). Et, tout à la fin de sa vie, Sir William montrera que l'Irlande est la cheville ouvrière de tout système capable de réaliser le projet de Mare Clausum de Selden; car, avec 4.000 hommes montant 40 petits navires, on pourrait « encercler l'Irlande ou garder deux lignes : l'une entre le nord de l'Irlande et l'Écosse, l'autre entre Kinsale et les Scilly, lesquelles, avec deux lignes de plus, l'une

(1) P. 28. Dans la *Pol. Arithm.*, il dit seulement que si l'Irlande était achetée par une autre nation, elle ne causerait pas plus d'ennuis à l'Angleterre qu'elle ne le fait en lui étant unie (p. 72). Richard Cox qui prend au pied de la lettre l'affirmation de l'*Anatomy*, proteste que l'Irlande « est située de telle sorte que de là on pourrait, n'importe quand, détruire le commerce de l'Angleterre, si elle (l'Irlande) était dans les mains d'un ennemi puissant ou ayant des corsaires ». (Cox avait écrit le 15 juin 1687 une lettre contenant des observations sur 25 points de la *Pol. Anal.* Cette lettre est dans le Ms de l'*Anatomy* donné par Petty à Southwell (Brit. Museum, Addl Ms 21-127). HULL donne ces observations en bas de page aux endroits qu'elles concernent. La précédente est à la p. 156. Hull désigne Cox : « Sir Richard Cox, l'historien de l'Irlande », p. 123).

(2) Voir plus bas, p. 270.

d'Ouessant en France aux Scilly et l'autre du nord de l'Écosse à la Norvège feront une réalité du Mare Clausum (1) ». Voilà sans doute la vraie opinion de Petty, et il n'avait pas dû attendre le traité de 1674 pour penser ainsi. Mais en 1672, il travaillait à la *Political Arithmetick* et sa grande préoccupation était d'insuffler au Stuart quelque patriotisme et quelque confiance dans son propre royaume en lui persuadant que la nature avait mieux doté l'Angleterre que la France (2) et en lui « montrant le poids et l'importance de la couronne anglaise » (3).

De la position géographique de l'Irlande, Petty ne tire qu'une seule déduction scientifique; elle est relative à la route suivie par les envahisseurs qui ont peuplé l'Irlande; et sa tentative a donné le plus infortuné des résultats. Avec une méthode excellente, Sir William décide de ne point croire aux « fables qui font des Phéniciens, Scythes, Biscadiens, etc., les premiers habitants de l'Irlande »; lui, veut « observer diligemment les lois et l'action de la nature » (4). Pour découvrir la route de peuplement de l'Irlande, il ne prend d'autres documents que la carte et quelques faits historiques certains, d'autre guide que la raison, et il écrit :

« Je conjecture que les environs de Carrickfergus furent peuplés les premiers, et par ceux-là qui vinrent des parties de l'Écosse (situées) en face. Car que l'Irlande était habitée au temps de César, cela est on ne peut plus certain; qu'avant le temps de César, l'art de la navigation n'était pas assez bien entendu et pratiqué pour y amener des hommes d'aucune autre partie du monde, sauf de la Grande-Bretagne; que du cap Saint-David dans le sud du Pays de Galles et de celui de Holyhead dans le nord, on ne distingue l'Irlande jamais nettement et souvent pas du tout; que les habitants de ces deux promontoires britanniques n'avaient point de bateaux propres à traverser cette mer, cela est on ne peut plus probable. Mais que d'Écosse on peut toujours voir Carrickfergus, cela est bien connu; et qu'un petit bateau peut faire la traversée à la rame en trois ou quatre

(1) *Treatise of Ireland*, p. 573, § 13. Cf. *ibid.*, p. 550, § 13; 559, § 10 et 560, § 15. L'ouvrage de Selden, écrit en 1618 à la demande du roi (GOOCH, *Pol. thought*, p. 70) avait été publié en 1635 (MACKINDER, p. 24). Sur les mers britanniques, (cf. supra, liv. I, ch. I, § 3).

(2) *Pol. Arithm.* passim, notamment, ch. III et IV.

(3) *Ibid.*, Dédicace de Lord Shelburne au roi, § 1.

(4) P. 103. La page traduite est le commencement du ch. XIII, p. 103 et 104.

heures, on en a fait l'expérience. Que la langue de ces régions diffère très peu; que le pays autour de Carrickfergus est bien meilleur que celui (de la côte) opposée d'Écosse; que le principal siège épiscopal d'Irlande, et probablement le premier (en date) est près de ces régions, voilà autant de vérités notoires. (La conséquence) de tout cela, c'est qu'il est plus que probable que l'Irlande fut d'abord peuplée (par des gens venant) d'Écosse, (plutôt) que de tous les autres lointains pays qu'on a dit précédemment. »

Tels sont les dangers de la déduction : qu'une seule donnée soit fausse et le raisonnement le plus rigoureux aboutit à une conclusion invraisemblable. Parce que Sir William ignorait l'amplitude des navigations préhistoriques, sa logique l'a plus éloigné de la vérité que la crédulité de Cox admettant avec les antiquaires du temps le peuplement de l'Irlande par des émigrants d'Angleterre et — au rebours de l'hypothèse de Petty — celui de l'Écosse par des colons irlandais (1).

L'*Anatomy* donne, dès sa première ligne, la surface totale de l'Irlande : 10.500.000 acres irlandaises, soit 68.625 kilomètres carrés; plus loin, le chiffre est porté à « plus de 18.000 milles carrés » (irlandais) (2), soit plus de 75.000 kilomètres carrés. Ainsi, la plus forte évaluation de Sir William est plus faible d'un huitième environ que la réalité, ce qui correspond assez bien à l'insuffisance globale des superficies du Down Survey (3).

Cette superficie totale de 10.500.000 acres irlandaises a été obtenue au moyen de supputations basées sur l'importance relative des différents types de sols. En effet, l'*Anatomy* divise la surface du pays en trois parties : 1^o les cours d'eau, grand'routtes, lacs, tourbières, rochers et broussailles; 2^o les très mauvaises terres, celles dites « unprofitable »; 3^o les bonnes prairies,

(1) Ed. HULL, p. 204, n. 1. Sur le peuplement de l'Irlande, cf. supra, liv. I, ch. I.

(2) P. 78. Il s'agit évidemment de la mesure irlandaise, bien que rien ne l'indique; en effet 18.000 milles carrés donneraient à peine 47.000 km², et nulle part Sir William n'a proposé une évaluation aussi faible. On trouve une évaluation intermédiaire dans le Post-scriptum à l'essai d'arithmétique politique sur le développement de Londres : 28.000 milles carrés anglais, soit environ 72.500 km² (Ed. HULL, p. 478).

(3) La superficie de l'Irlande adoptée par les statisticiens britanniques est de 32.531 sq. m. ou 84.252 km² (WHITAKER'S *Almanack*, 1925, p. 553); elle est la plus généralement admise sur le continent (VIVIEN DE SAINT MARTIN, *Nouv. Dict. de Géo. Univ.*; DEMANGEON, *Dict. de Géo*). Mais on trouve beaucoup d'autres chiffres, presque toujours plus faibles, et tombant jusqu'à 82.240 km² (Elisée RECLUS, *Europe du N. O.*, p. 740). Le général STREL-BITSKI a trouvé 83.751 km², et avec les îlots secondaires 84.316.

terres arables et pâtures. La première et la deuxième catégories occupent chacune 1.500.000 acres et « par conséquent », la troisième en couvre 7.500.000. Ce « par conséquent » donnerait à croire que le chiffre des bonnes terres a été obtenu le dernier, en retranchant de la superficie totale la somme des deux premières catégories; mais les statistiques de la répartition coloniale des terres montrent que le chiffre de 7.500.000 acres a été établi le premier, par addition des étendues attribuées aux divers bénéficiaires des confiscations (1). D'autre part, 1.500.000 est le cinquième de 7.500.000 et le septième de 10.500.000; des rapports si exacts révèlent la méthode : Sir William ayant fixé en chiffres ronds, d'après le Down Survey, l'étendue des bonnes terres à 7.500.000 acres, supposa que les mauvaises terres n'équivalaient guère qu'au cinquième des bonnes, et que les eaux, routes, etc. occupaient à peu près le même espace que les mauvaises terres, ce qui donnait les proportions de cinq septièmes, un septième et un septième. La même méthode se reconnaît dans le Rapport de 1676 où la surface des bonnes terres, prise encore pour point de départ, est convertie en mesure anglaise et le résultat arrondi à 12 millions d'acres (48.550 kilomètres carrés); cette fois les eaux, routes, etc. sont évaluées au sixième des terres fertiles. La raison de cette proportion est évidemment la facilité de se représenter le sixième de 12, comme précédemment le cinquième avait été choisi parce que l'on calcule du premier coup le cinquième de 7.500.000. Telle est, prise par deux fois sur le fait, la méthode tentatrice et trompeuse de l'arithmétique politique substituée à la dissection anatomique, même lorsque celle-ci est possible.

L'indigence de la géographie physique, si caractéristique des cartes des surveyors, se retrouve dans l'*Anatomy*. Aucun parti n'a été tiré des belles descriptions de baronnies du Down Survey, malgré l'abandon du projet de descriptions de comtés pour l'*Hiberniæ Delineatio*. Il faut aller jusqu'au milieu du livre

(1) Ces chiffres, qui se trouvent aux pages 2 et 3, sont parfois très différents de ceux de TAYLOR; parfois aussi ils paraissent être ceux de la *General View* arrondis : par exemple 280.000 acres aux officiers de 49 au lieu de 278.041. Mais on ne s'explique pas, entre autres, 270.000 aux protestants *per proviso*, au lieu de 303.118, etc. La superficie totale de l'Irlande dans cette statistique de Taylor est très voisine de celle de Petty : 10.868.949 acres irlandaises, soit 71.243 km²; mais Taylor n'accorde aux eaux, rochers, etc. qu'un douzième de l'étendue de l'île.

pour trouver une division intitulée : « *Of the Cælum, Solum et Fruges ; or the Air, Soil and Product of Ireland* » (1). Encore n'y sera-t-il point question des terrains ni du relief.

Mais le chapitre s'ouvre par quatre maîtresses pages sur la météorologie, dignes d'un fondateur de la Royal Society. Sans doute les observations sont peu nombreuses et manquent de précision. La fréquence et la direction des vents à Dublin avec une note sur les tempêtes presque quotidiennes de l'hiver, des remarques assez vagues sur le peu de temps que la neige reste dans les plaines et sur les gelées qui ne sont pas plus fréquentes qu'en Angleterre, en Hollande ou en France, une comparaison entre les vents et les pluies à Dublin et à Londres en octobre 1663 — le mois du lancement du navire à double quille, temps où Petty devait grandement s'intéresser aux perturbations atmosphériques et dont il avait suivant sa coutume, conservé ses notes — voilà toutes les informations météorologiques données. C'est peu de chose. Cependant, on trouve là des embryons de statistiques fondées sur des observations précises (2), alors que les meilleurs de ses devanciers — y compris Boate, si disert sur ce chapitre — justifient pleinement sa critique : « Qu'il est insuffisant de dire que l'air de l'Irlande est doux et tempéré, qu'il a tendance à l'humidité, etc. (3). » Petty, lui, voudrait organiser un service météorologique tel que notre temps ne l'a pas encore réalisé, en centralisant les observations de nombreux postes munis d'instruments scientifiques (4).

« La connaissance exacte et claire de l'air de l'Irlande dépend de diverses observations, longues, lentes et répétées, simples et comparées, faites dans les diverses parties de l'Irlande, aux diverses saisons de l'année, et comparées avec les observations semblables faites avec les mêmes instruments ou avec des instruments semblables, dans les diverses parties de la terre. » Ces instruments devaient être, toutes proportions gardées, ceux que nous nommons aujourd'hui anémomètres, pluviomètres,

(1) Elle devient le ch. VII à partir de l'éd. de 1719.

(2) Notamment sur la direction du vent à Dublin (p. 50).

(3) P. 49.

(4) On sait quelles difficultés devait, beaucoup plus tard, occasionner à Alexandre de Humboldt l'insuffisance d'observations précises pour le tracé des isothermes. En 1899, il existait bien dans le monde 29.000 postes météorologiques, mais 360 seulement avaient un outillage complet (Cf. C. d'ALMEIDA, *La Terre*, p. 266).

hygromètres, thermomètres et baromètres, plus un « instrument pour mesurer et prédire la gelée et la neige », un autre pour enregistrer l'insolation, et enfin un dernier destiné à mesurer la puissance dessicative de l'air (1). « Beaucoup d'hommes devraient employer ces instruments dans les diverses parties de l'Irlande et dans le reste du monde et, correspondant entre eux, se communiquer leurs observations et les corriger par le raisonnement. »

La multiplicité des observations dans le temps et dans l'espace, l'identité des conditions et des instruments, le groupement et la comparaison des résultats sont des conceptions modernes de méthodologie où l'on retrouve l'esprit baconien (2). La « correction des observations par le raisonnement » ne laisse pas d'être inquiétante quand on songe aux calculs d'arithmétique politique. Mais ce qui est capital, c'est la conception d'une étude météorologique méthodique et continue, comparable à l'étude topographique dont le Down Survey était le point de départ. Que ces études n'aient pu être organisées, on ne saurait en être surpris : il est rare que les hommes et les états trouvent de l'argent pour les œuvres de la paix quand ils ne pensent pas en tirer un profit immédiat.

(1) Les instruments que Petty désigne par leurs noms modernes sont : « the Weather-Glass or Thermometer » et « the Barrometer » qu'il « croit » pouvoir employer à l'étude « des changements de l'Air, supposés résultant de sa pesanteur ou de sa légèreté » (p. 48). L'anémomètre n'est pas nommé, mais ainsi décrit : « Un instrument pour mesurer la vitesse du vent, et par conséquent sa force » (p. 49). La mesure de l'humidité sera faite « par la contraction de cordes de luth, par la quantité de pluie tombée sur des surfaces planes, et par la quantité d'eau évaporée dans le même temps d'un vase de même forme et d'égales dimensions » (p. 48). Cette dernière clause se rapporte à « la puissance dessicative de l'air ». Il semble que l'instrument pour mesurer l'insolation ne soit pas inventé (p. 48 *in fine*), tandis que celui destiné « à mesurer et à prédire la gelée et la neige » (p. 50) paraît connu de Petty.

(2) Cf. *De Augmentis Scientiarum*, liv. V, ch. 2, et l'opinion de M. BOUASSE sur la méthode inductive chez les savants, avant Bacon (*Méth. en physique* 8^{1e}, p. 157, in *De la Méthode dans les sciences*, Paris, 1914, (3^e éd.).

II

LE PEUPLE IRLANDAIS

Les travaux démographiques de Sir William (1) lui avaient révélé l'Irlande, vers 1672, comme un pays de 1.100.000 habitants, dont deux tiers irlandais, et du surplus deux tiers anglais et un tiers écossais. Population insuffisante pour la superficie et la qualité du sol, qui avait d'ailleurs été de 1.500.000 en 1641 et que les troubles et la guerre avaient réduite à 900.000 en une dizaine d'années.

Mais Petty était trop fin observateur pour croire qu'une statistique démographique suffit à renseigner sur la valeur politique et économique de l'élément humain d'une nation. Et il rechercha les origines des Irlandais et essaya de découvrir leur psychologie individuelle et collective. Ses devanciers, depuis cinq siècles, pensaient tout savoir là-dessus en lisant le Cambrien qu'ils démarquaient sans vergogne. On a vu la malheureuse tentative de Petty pour découvrir par le seul raisonnement les routes de peuplement de l'Irlande (2).

Si, faute de connaître la langue de l'Irlande, il ignore son antique civilisation, il ne la nie pas et se borne à dire que : « Il n'y a de nos jours aucun monument ni aucune preuve sérieuse qu'au temps de l'invasion (normande), les Irlandais eussent des maisons de pierre, des monnaies, un commerce extérieur, ni aucune science autre que la légende des saints, psautiers, missels, rituels, etc. — savoir ni géométrie, astronomie, anatomie, architecture, mécanique, peinture, sculpture, ni aucune sorte d'industrie ni la moindre pratique de la navigation ou de l'art militaire » (3). Ceci montre que Petty ignorait tout le trésor littéraire et scientifique conservé dans les manuscrits gaéliques — ce qui, dans son temps et dans son cas, est presque excusable; et qu'il n'avait lu ni Giraud ni les « descriptions » plus récentes — ce qui peut être négligence mais aussi méfiance et combien

(1) Cf. supra, p. 218, le tableau de la population de l'Irlande d'après les diverses évaluations de Petty.

(2) Cf. supra, p. 231.

(3) P. 25.

justifiée — ni Camden, ni les publications de Sir James Ware, ce qui ne saurait s'admettre. Géographe et musicien, comment n'a-t-il pas au moins remarqué le fameux passage de la *Topographie* reproduit sur quelque carte du siècle précédent? S'il était d'une bonne critique d'écarter en bloc tous les conteurs de légendes et de calomnies, il était d'une mauvaise information d'ignorer les recherches sérieuses qui commençaient en ce temps; six ans après la mort de Sir James Ware, il n'était plus permis de dire que rien ne restait de la civilisation irlandaise, si même elle avait jamais existé.

Cependant Petty n'est nullement hostile aux Irlandais; il reconnaît volontiers que ceux de son temps sont souvent instruits, qu'il est fréquent, même parmi les pauvres gens du lointain Kerry, de rencontrer des personnes sachant le latin et que, dans les classes supérieures « beaucoup n'ignorent ni l'élégance française, ni les langues française et latine » (1). Étudiant leur psychologie, il fait un effort visible pour la comprendre et pour leur rendre justice :

« Quant aux mœurs des Irlandais, je les déduis de la constitution originale de leur corps, et de l'air; ensuite de leur nourriture habituelle; ensuite de leur condition sociale et politique et de l'influence de ceux qui les gouvernent et qui les instruisent; et enfin de leurs anciennes coutumes, qui affectent aussi bien leur conscience que leur nature. Car en leur forme, leur stature, la couleur (de leurs cheveux) et leur teint, je ne vois rien d'inférieur à (ceux d') aucun autre peuple, ni aucune prédominance d'une humeur quelconque (2).

« Leur paresse me paraît venir plutôt du manque d'occupation et d'encouragement au travail que de l'abondance naturelle du phlegme dans leurs entrailles et (dans leur) sang; car quel besoin ont-ils de travailler (ceux) qui se peuvent contenter de pommes de terre, de sorte que le travail d'un homme en peut nourrir quarante, et de lait, de sorte qu'une vache, en été, donnera assez de viande et de boisson pour trois hommes, quand ils

(1) P. 80. Ces classes supérieures sont, d'après Petty, les habitants des 16.000 maisons à plusieurs cheminées.

(2) Il s'agit des « humeurs » de l'ancienne médecine dont les quatre fondamentales étaient le sang, le phlegme ou pituite, la bile et la bile noire ou atrabile (LITTRE, humeur, 2^o).

peuvent ramasser partout des coques, huîtres, moules, crabes, etc. avec des bateaux, filets, lignes ou par l'art de la pêche; (quand) ils peuvent bâtir une maison en trois jours? Et pourquoi désireraient-ils se nourrir mieux — quoique avec plus de travail — quand on leur a appris que cette manière de vivre est plus semblable à celle des patriarches de l'antiquité et des saints des temps plus proches par les prières et les mérites de qui ils doivent être sauvés et dont ils doivent pour cela suivre les exemples? Et pourquoi élèveraient-ils davantage de bétail, puisqu'il est interdit d'en importer en Angleterre? Pourquoi produiraient-ils plus de marchandises, puisqu'il n'y a pas de négociants ayant des fonds suffisants pour les leur prendre, ni approvisionnés d'autres marchandises étrangères plus agréables pour les leur donner en échange? Et comment les marchands auraient-ils des fonds puisque le commerce est prohibé et ligotté par les lois de l'Angleterre? Et pourquoi les hommes chercheraient-ils à acquérir des propriétés là où l'on ne s'entend pas sur le pouvoir législatif et où les tromperies détruisent le droit naturel et la propriété? » (1).

L'analyse est fine et précise. Celle des causes de la propension à la trahison, à la tromperie et au vol, tous vices « dont aucun n'est naturel aux Irlandais », mais qui résultent de l'état politique et social du pays, ne l'est pas moins. Et dans cette partie il faut noter une conception très juste de la concordance nécessaire entre les lois et le caractère géographique d'un pays : « Le vol est un crime de pays à population clairsemée, tels que l'Irlande, où il ne peut y avoir beaucoup d'yeux pour prévenir de tels crimes; et où ce qui est volé est facilement caché et mangé et où il est facile de brûler la maison ou de faire violence à la personne de ceux qui poursuivent ces crimes, et où des pays à population clairsemée sont gouvernés par les lois faites et d'abord ajustées à des pays à population dense; et où des affaires de peu d'importance et de valeur doivent être jugées avec toutes les formalités qui conviennent aux causes les plus grandes » (2).

Ainsi, Sir William observe le pays, les habitants, les mœurs, les croyances, les lois et les rapports qui sont entre ces multi-

(1) P. 99.

(2) P. 100.

ples éléments de l'anatomie politique. L'idée de l'influence du milieu, de l'action qu'il a sur l'homme et des réactions humaines qui s'ensuivent y est assez nettement exprimée. Sans doute, d'autres avant lui en ont eu incidemment l'intuition; sans doute lui-même ne systématise point. Mais le soin est évident de rechercher les causes concrètes — et notamment géographiques — des phénomènes politiques, surtout économiques et sociaux (1); et l'on verra plus loin l'ingéniosité avec laquelle il essaie et déterminer la valeur du peuple irlandais comme producteur et comme consommateur.

III

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION

La géographie administrative tient une place considérable dans l'œuvre de Sir William Petty. Le Down Survey est basé sur les divisions territoriales administratives. Et le remaniement de ces divisions pour les rendre plus rationnelles et plus pratiques est une des réformes qui lui furent suggérées par ses travaux de surveyor et que dans sa pensée ses cartes devaient rendre possible.

Dans la *Political Anatomy*, le sixième chapitre traite du gouvernement de l'Irlande — non seulement du gouvernement officiel, mais du gouvernement occulte aussi clairement défini que l'autre. Un siècle plus tôt, le manuscrit du doyen Nowell, et à la veille du siècle nouveau, le « Traité » de Dymmok, s'appliquaient déjà à déterminer le domaine et la force militaire des clans. Une page de Dymmok, intitulée « A perticuler of such strengths and fastness of woode and bogge as are in every province of Irelande », est une véritable géographie de la résistance nationale à l'envahisseur. Petty n'a pas dû connaître ces ouvrages restés manuscrits; mais toutes les descriptions de l'Irlande, de Stanyhurst à Camden, étaient pour une bonne part des géographies administratives et coloniales, de même que de

(1) Et même des phénomènes linguistiques—Cf. Y. M. GOBLET, *Les noms de lieux irlandais dans l'œuvre géographique de Sir Wm Petty*.

Nowell à Camden les cartes étaient faites pour renseigner les fonctionnaires, officiers et colons, sur les régions indépendantes et sur les points dangereux autant que sur la colonisation déjà réalisée.

L'*Anatomy* décrit d'abord le gouvernement officiel « external and apparent government ». A la tête est le Roi avec les deux Chambres du Parlement; parmi les lords temporels, bon nombre « ne siègent pas en raison de la dernière rébellion; aux Communes, 100 municipalités, 3.000 propriétaires terriens et l'Université de Dublin, sont représentés par environ 270 chevaliers et bourgeois » (1). Le roi est représenté en Irlande par un Gouverneur général (qui peut être soit Lord-Lieutenant, soit Lord-Deputy, soit Lord-Justice) assisté d'un Conseil de 50 membres. Petty fait ensuite le décompte des sheriffs, juges et fonctionnaires auxiliaires des tribunaux; celui des membres de l'Université et de la municipalité de Dublin; enfin de l'Église d'État. On conçoit que Tate, et plus tard l'éditeur de 1719, aient cru compléter l'ouvrage suivant les vues de l'auteur en y ajoutant une sorte d'annuaire du Parlement, des fonctionnaires et de l'armée.

« The Internal and Mystical Government » est un gouvernement occulte, au moins aussi puissant que celui du roi et que Petty décrit ainsi :

« Il y a toujours environ 20 gentilshommes (3) de la nation irlandaise et de la religion papiste qui, en raison de leurs (situation) de famille, capacité, éducation et tenue raffinées, sont entretenus par les Irlandais pour négocier sur ce qui les concerne à la Cour d'Angleterre et (à celle) du vice-roi en Irlande. Ces hommes prélèvent un impôt par l'intermédiaire des prêtres, qui sont les chefs véritables et immédiats du peuple. Les prêtres sont gouvernés par 24 évêques romains qui, tous, ont longtemps vécu en France, Espagne, Italie, Allemagne, Angleterre, où, comme chapelains et aumôniers; etc., ils se sont liés avec les hommes d'État et ministres de ces divers royaumes et en ont obtenu quelques bénéfices et hautes fonctions » (3).

(1) P. 36. « Knights, citizens and burgesses ». Les deux derniers termes sont à peu près synonymes et désignent respectivement les bourgeois d'une « city » et d'un « borough », c'est-à-dire ceux qui prennent part à la vie municipale. La liste de l'appendice énumère 285 membres.

(2) Quelques lignes plus bas, il les appelle « lay-patriots » et évalue leur nombre à « 12 ou 20 ». Également ici, le Ms de Southwell porte « 12 ou 20 ».

(3) P. 39, § 1.

De sorte que 800.000 papistes miséreux sont gouvernés par 1.000 prêtres séculiers et 2.500 prêtres et moines, eux-mêmes conduits par leurs évêques et supérieurs que « gouvernent et dirigent les ministres d'États étrangers ». En fin de compte, les Irlandais sont gouvernés par l'étranger, par l'intermédiaire des prêtres catholiques romains qui dirigent les « patriotes laïques » (lay-patriots) et exercent un pouvoir temporel en commandant aux juges dont les neuf dixièmes sont papistes et qui emprisonnent sous quelque prétexte ceux qui désobéissent aux prêtres (1).

La police (2) placée sous les ordres des juges et sheriffs compte environ 3.000 hommes dont 2.700 Irlandais papistes. L'armée se compose de trente formations de cavalerie, soixante compagnies d'infanterie et le régiment des gardes du Vice-Roi, en tout 5.000 hommes. La milice protestante réunit 24.000 hommes dont 10.000 cavaliers.

Sir William voudrait réformer justice, police et armée; car, dans les régions où les Anglais sont peu nombreux — en Kerry par exemple où l'établissement de Kenmare en allait témoigner — ils ne peuvent obtenir justice. Les sheriffs devraient être d'anciens officiers pouvant, au besoin, disposer de soldats. Il faudrait aussi une plus forte armée, avec des réserves, et les statistiques démographiques en disent la possibilité. Il y a, en Irlande, 550.000 mâles (3); déduction faite de 200.000 de moins de quinze ans et de plus de soixante, ainsi que de 150.000 ouvriers agricoles et autres, nécessaires dans la vie civile, il reste 200.000 hommes en état de porter les armes et qui pourraient constituer une réserve. On pourrait organiser contre l'invasion étrangère une armée de 100.000 hommes, savoir 70.000 Irlandais choisis parmi « les moins attachés au pape », encadrés des 30.000 soldats de métier et miliciens protestants.

(1) Report, p. 118, § 19 et 11.

(2) La police et l'armée font l'objet d'un chapitre distinct, le 6^e.

(3) Petty estime donc que chaque sexe représente exactement la moitié de la population, puisqu'il a évalué aux chap. I et IV de la *Pol. Anat.* la population de l'Irlande à 1.100.000 âmes. Graunt pensait que le nombre des hommes était un peu supérieur — d'environ 1/13 (*Obs.* VIII, 4) — à celui des femmes et Petty, dans le *Treatise of Taxes* (ch. II, § 22), semble admettre que, pratiquement le nombre des hommes est à peu près égal à celui des femmes. Plus tard, dans le *Treat. of Ire.* (p. 603, 1), il dira qu'il « paraît prouvé qu'il y a à Londres 14 hommes pour 13 femmes et à Rome 7 pour 5 ». Mais nulle part il ne cherche à établir la proportion en Irlande.

Le budget a pour recettes les quelque £ 200.000 de revenu du roi en Irlande, soit un vingtième (5 %) du revenu du pays (1). Les dépenses étaient au 1^{er} avril 1666 :

	£	s	d
Administration civile	25.601	4	8
Dépenses militaires	163.810	3	11
Total	189.411	8	7

C'est bien un budget de colonie encore au stade de la conquête. Sir William n'y trouve rien à reprendre (2). Mais il trouve mauvaises l'assiette et la perception des impôts. Au lieu du « hearth money » qui fait exiger en une fois « 2 shillings en argent au moment où le percepteur les réclame », on devrait demander des prestations en nature « quarante jours de travail par an à des époques convenables » (3).

Plus loin, dans une partie proprement géographique (4), Sir William traite des divisions territoriales administratives et agraires, qu'il connaissait si bien pour les avoir étudiées sur le terrain en faisant son cadastre. Et il s'était rendu compte de l'importance en cette matière de la géographie physique, qui avait du reste guidé le sectionnement politique des Irlandais libres. Une page est ici à citer, car elle montre comment Petty comprenait déjà les rapports de la géographie physique et de la géographie politique.

« L'Irlande est divisée maintenant en provinces, comtés, baronnies, paroisses et fermes et ces divisions, autant qu'il a

(1) Ces chiffres sont donnés plus loin au ch. XI, p. 77. Et Sir William remarque qu'« on trouvait cette proportion trop forte dans quelques républiques grecques, bien que les Israélites allouassent 1/10 aux seuls Lévites, peut-être pour les défrayer de la charge totale du gouvernement, l'autorité parmi ce peuple étant alors sacerdotale ».

(2) Il ne discute pas la part faite aux dépenses civiles et aux dépenses militaires. Il est vrai que ces chiffres sont donnés dans l'appendice ajouté par Tate; mais il semble bien qu'ils viennent de Sir William, car on ne voit pas pourquoi l'éditeur de 1691 aurait donné un budget datant de 25 ans s'il avait lui-même recherché les éléments d'une « List for Civil Affairs ». Il a dû la trouver à la suite du manuscrit de 1662, auquel Petty l'avait vraisemblablement ajoutée. Et ce qui le donne à penser, c'est que l'éditeur de 1719 réimprimera encore cette « List » qui n'a plus alors qu'un intérêt historique, et qu'il considère à n'en pas douter, non comme un document d'actualité, mais comme un appendice à la description de l'Irlande du temps de l'*Anatomy*. Il donne en effet ensuite « The Present State of Ireland, anno 1719 ».

(3) P. 80.

(4) Ch. XIII, p. 107.

été possible, ont été géométriquement tracées; mais il n'en était pas ainsi autrefois, mais les pays étaient désignés par le nom des seigneurs qui gouvernaient le peuple. Car, de même qu'un territoire limité par des tourbières est plus ou moins grand suivant que la tourbière est plus ou moins sèche et franchissable, de même le pays d'un Grand ou Tierne (1) en Irlande, devenait plus grand ou plus petit suivant que ses forces croissaient ou diminuaient; car là où étaient grands château-fort et garnison, là aussi la (terre soumise à la) juridiction (du seigneur) était grande.

« Et quand ces Grands venaient à faire la paix et le partage entre eux, les limites de leurs parts n'étaient pas des lignes géométriques; mais si la pluie ruisselait dans une direction, alors la terre vers où l'eau coulait était à A, si dans l'autre direction à B, etc. (2). »

On distingue là les deux tendances opposées de Sir William. Bien préparé à l'observation des faits par ses études de physicien — dans les deux sens du terme — il note la tradition d'une division basée sur le relief du sol; et l'on sait avec quelle insistance il avait recommandé à ses surveyors d'en relever tous les traits. Mais le géomètre croit à la bonté de divisions administratives et agraires « géométriquement dessinées ». Les réalités de l'anatomie politique le gardent cependant de l'arbitraire, car elles lui ont montré que les divisions coloniales ne sont pas conformes aux besoins du pays, ni même à ceux de l'administration. Il a déjà fait en Angleterre la même constatation :

« L'inégalité des comtés (shires), diocèses, paroisses, et autres divisions (3), comme aussi de la représentation du peuple au Parlement, tout cela entrave l'exercice de l'autorité de la même manière qu'une roue irrégulière et non fixée exactement en son centre ne se meut aussi facilement ni ne fait aussi bien son travail que si elle avait une forme et un aplomb convenables (4). »

De même, les territoires des 32 comtés, 252 baronnies et

(1) « Grandee or Tierne ». Grandee est un des termes d'origine espagnole, qu'on employait volontiers alors dans les affaires irlandaises; mais celui-là s'est acclimaté dans la langue. Pour tierne (tighearna) cf. Y.-M. GOBLET, *Les noms de lieux irlandais*, p. 63.

(2) P. 107.

(3) Après les paroisses, il cite les « church-livings », qui paraissent être le domaine affecté à l'entretien d'une église et de son clergé.

(4) *Pol. Arithm.*, p. 93.

2.278 paroisses d'Irlande (1) « sont devenus maintenant merveilleusement inégaux, de sorte que certains sont devenus vingt fois plus grands que d'autres, le comté de Cork paraissant être, pour la population et le nombre des paroisses, un huitième du royaume entier, alors que d'autres comtés ne sont pas plus que la vingtième partie de celui de Cork; il est très difficile de trouver des personnes convenables pour (les fonctions de) sheriffs et (de) jurés; et la fréquence des assises et sessions trimestrielles (quarter sessions) dans lesdits comtés est pour eux une charge inutile (2). »

La réforme urgente est celle des paroisses. Le docteur avait déjà dit dans la préface du *Treatise of Taxes* :

« Il y a grand' nécessité d'égaliser les paroisses d'Irlande en réunissant certaines et en en divisant d'autres, de manière à en faire des domaines propres à la diffusion de l'Évangile (3). »

C'est la raison religieuse. On en trouve d'autres encore dans tout son œuvre. Dès 1662, un Act du Parlement donna pouvoir au Gouverneur général, entendus les intéressés, de remanier les paroisses, là où il était nécessaire (4); mais les gouverneurs ne mirent sans doute guère l'autorisation à profit, puisque le rapport de 1676 fait par Sir William au nom du Council of Trade revient sur la question à peu près dans les mêmes termes. Et en 1901, la plus petite paroisse d'Irlande avait moins de 2 acres et la plus grande plus de 200.000; quant aux baronnies, elles variaient de 1693 à 310.386 acres; et le comté de Cork est toujours neuf fois plus grand que le Louth (5).

(1) Statistique du *Report*, p. 117, § 10.

(2) *Report*, p. 117, § 9. En réalité le comté de Cork a une superficie légèrement supérieure au dixième de l'Irlande, et le plus petit comté (le Louth) est 1/9 et non 1/20 du comté le plus grand, qui est celui de Cork.

(3) Préface, § 2.

(4) Un des considérants de l'Act est ainsi conçu : « Attendu que dans certaines parties du royaume des paroisses sont si petites qu'on en trouve cinq ou six sur une distance d'un ou deux milles, ce qui fait qu'elles sont fort grevées par la dépense inutile de l'entretien et de la réparation de tant d'églises, et que les moyens de chacune sont rendus si petits que beaucoup d'entre elles ne pourront entretenir un desservant; et inversement en quelques endroits des paroisses sont si vastes, ou si étirées en longueur qu'il est difficile pour les paroissiens de se rendre à leur église paroissiale et de retourner chez eux le même jour; et en beaucoup de cas divisées d'une manière si incommode que les paroissiens d'une paroisse peuvent se rendre beaucoup plus facilement à une autre église paroissiale qu'à la leur propre. » (Cité par HULL, p. 5, n. 1).

(5) L'Irlande ayant 32.524 milles carrés et étant divisée en 32 comtés, la superficie moyenne d'un comté serait de 1.016 sq. m., un peu plus que le Down, un peu moins que le Limerick. En fait, la moitié des comtés (16) ont de 613 à 957 sq. m.; 10 ont plus de

IV

L'UNION LÉGISLATIVE DES ROYAUMES

C'est une des réformes, et que l'on eut en son temps appelée une utopie, favorite de Petty qui considère l'union de la Grande-Bretagne et de l'Irlande comme plus utile et plus libérale encore pour celle-ci que pour l'Angleterre.

« Si les deux royaumes, dit-il, maintenant distincts, étaient réunis en un seul, et sous une seule législature, sous un seul Parlement, dont les membres seraient dans la même proportion que sont la puissance et la richesse de chaque nation, il n'y aurait aucun danger qu'un tel Parlement fit rien de préjudiciable à l'intérêt anglais en Irlande; et les Irlandais non plus ne pourraient jamais se plaindre de partialité, alors qu'ils seraient représentés librement et dans une juste proportion dans toutes les législatures (1). »

Mais il paraît bien, ne fut-ce que par l'enchaînement des propositions, que Petty estime que l'Union législative des royaumes ne devra être réalisée qu'après qu'une transmutation de la population irlandaise aura rendu les deux peuples homogènes.

Ses raisons sont exposées dans une subdivision du chapitre V intitulée : « Les inconvénients de la non-Union et son absurdité semblent être les suivants » : et ces raisons sont de trois sortes : a) légales en ce qui touche le statut des Anglais en Irlande; b) économiques en ce qui concerne les entraves au commerce extérieur de l'Irlande et notamment avec les autres parties de l'Empire; c) politiques.

a) Les Anglais d'Irlande sont dans une situation d'infériorité assez comparable à celle des créoles des colonies espagnoles. « Il est absurde que des hommes, Anglais de naissance, envoyés par leur propre roi en Irlande où ils sacrifient leur vie à l'intérêt du Roi et le servent avec succès, soient comptés comme des

1.000 sq. m dont 3 dépassent 2.000 sq. m. Et 6 ont de 316 à 512 sq. m. La superficie la plus fréquente est comprise dans la centaine qui va de 714 à 816 sq. m. (8 comtés, soit un quart). Les six très grands comtés, sauf le Tipperary, sont tous sur la côte ouest : Cork, Kerry, Clare, Galway, Mayo et Donegal.

(1) P. 31.

étrangers, voire des ennemis. » Il est absurde qu'ils ne sachent pas aux lois de quel Parlement ils sont soumis, ou qu'ils soient liés par celles d'un Parlement où ils ne sont pas représentés, ou que les tribunaux suprêmes soient parfois ceux d'Irlande et parfois ceux d'Angleterre, sans qu'on sache bien toujours auxquels une affaire ressortit (1).

b) La situation économique, elle aussi, rappelle celle de l'Amérique espagnole. « Un navire faisant le commerce entre l'Irlande et les îles d'Amérique est obligé de décharger en Angleterre les marchandises embarquées pour l'Irlande, et ensuite de les recharger à destination de l'Irlande », et l'on voit les frais; en outre « il n'est pas convenable que les sujets du même roi doivent payer les droits de douane comme des étrangers quand ils passent de l'un à l'autre des territoires de leur propre roi ». Ici, la théorie s'accorde avec la constante préoccupation de Petty qui, au temps même où il composait l'*Anatomy*, combattait pour la liberté du commerce entre l'Irlande et la Grande-Bretagne. Et à ceux qui objectent que le roi y perdrait d'encaisser un double droit de douane, il répond ironiquement en enchérissant jusqu'à l'absurde : si tel était l'avantage du roi, alors il faudrait multiplier les lignes douanières entre les diverses parties des territoires du roi et même en créer entre les régions d'Angleterre (2).

c) L'Union législative de la Grande-Bretagne et de l'Irlande est en harmonie avec la conception de Petty d'un état fortement centralisé, qui est tout l'opposé du souple système grâce auquel l'Empire a pu se développer et durer. En marge d'un chapitre de la *Political Arithmetick*, un long sous-titre résume ainsi cette doctrine : « La non-Union des territoires de l'Angleterre est un obstacle à sa grandeur. Les différentes législatures sont une autre obstacle. Les colonies appartenant à l'Angleterre affaiblissent son Empire (3). » Et il développe ainsi la première proposition :

« Le premier obstacle à la grandeur de l'Angleterre est que les territoires qui lui appartiennent sont trop éloignés et divisés par la mer en beaucoup d'îles et de pays différents, et, je puis dire,

(1) P. 32,1.

(2) P. 34.

(3) Ch. V., p. 87.

en tant de royaumes et de gouvernements divers, savoir : il y a trois pouvoirs législatifs distincts en Angleterre, Écosse et Irlande, lesquels, au lieu de s'unir, opposent souvent leurs intérêts, mettant entraves et obstacles au commerce les uns des autres, comme s'ils étaient non seulement étrangers, mais quelquefois ennemis. »

Jersey et Guernesey, l'île de Man ont des gouvernements distincts ; les colonies de la Nouvelle-Angleterre et les plantations en ont aussi de différents.

« Ces petits gouvernements divisés et lointains, étant rarement capables de se défendre eux-mêmes, la charge de les protéger doit peser sur le royaume principal, l'Angleterre ; et ainsi, tous les royaumes et dominions plus petits, au lieu d'être des additions, sont en réalité des diminutions ; mais on y remédierait en créant deux grands conseils représentant la totalité de l'Empire, l'un devant être choisi par le Roi, l'autre par le peuple (1). »

Dans une telle conception de l'Empire, la première union à réaliser est évidemment celle des royaumes de l'archipel britannique, et le *Report from the Council of Trade*, 1676, la demande de la manière la plus explicite. Dans la seconde partie, les motifs sont ainsi résumés et groupés :

« Si toute la richesse (substance) de l'Irlande vaut 16 millions comme on l'a dit ci-dessus ; si les douanes entre l'Angleterre et l'Irlande n'ont jamais représenté plus de £ 32.000 par an ; si les titres de propriété en Irlande sont moins sûrs et plus coûteux, l'Angleterre et l'Irlande devraient être unies sous un seul pouvoir législatif ; si l'Irlande a été jusqu'ici une charge continue pour l'Angleterre ; si la réduction de la dernière rébellion a coûté à l'Angleterre trois fois plus en hommes et en argent qu'après la rébellion vaincue toute la fortune du pays ne vaut ; s'il est juste que les hommes, anglais par leur naissance et par leurs biens, vivant en Irlande, soient représentés dans le pouvoir législatif, et que les Irlandais ne soient pas jugés par ceux qui, à ce qu'ils prétendent, usurpent leurs propriétés ; alors il paraît juste et convenable que les deux royaumes soient unis et gou-

(1) P. 88. La proposition de création de ce grand Conseil a été ajoutée après coup par Petty, dans le Ms Southwell, et ne se trouve pas dans le Ms de la coll. Rawlinson (Ed. HULL, 293, n. 2).

vernés par un seul pouvoir législatif. Et il n'est pas non plus difficile de montrer comment cela peut être fait dans la pratique, ni de convaincre, réfuter ou réduire au silence ceux qui sont attachés, par passion ou par intérêt, à l'idée contraire (1). »

Cette pratique avait été ainsi décrite dans l'*Anatomy* :

« Les pairs d'Irlande, réunis en Parlement, peuvent députer un nombre d'entre eux tel qu'il soit égal au huitième des pairs d'Angleterre, qui seraient convoqués par le roi à la Chambre des Lords d'Angleterre; et les Communes d'Irlande, assemblées de la même manière, pourraient nommer semblable députation de leurs membres pour siéger avec les Communes d'Angleterre, le roi et cette Chambre les ayant admis (2). »

Dans la troisième partie est formulé le vœu :

« Que des efforts soient faits en Angleterre pour l'union des deux royaumes sous un pouvoir législatif unique comme, dans le passé, il a été fait avec succès dans le Pays de Galles (3). »

Il faudra encore un siècle et le quart d'un autre siècle pour que ce vœu se réalise, plus de deux siècles pour qu'un parti inscrive dans son programme la création d'un parlement impérial. Et l'on sait ce qui reste aujourd'hui de tout cela.

Néanmoins, il serait injuste d'oublier que Petty a vu dans l'Union législative un moyen de briser les chaînes économiques de l'Irlande, et c'est cet aspect-là qui, au XVIII^e siècle, a fait réclamer l'Union par Molyneux, par les pétitionnaires de 1703 et de 1707, par Dobbs (1729), par Madden (1738). Et l'on s'explique l'opinion d'Adam Smith, quand on lit dans le *Tour* de Young, en 1776 : « Le grand objet d'une Union est le free trade (4). » Mais le *Report* de 1676 n'obtint ni l'Union ni le free trade.

(1) § 12 de la 2^e partie du *Report*, à la p. 124 de l'éd. de 1691.

(2) P. 35.

(3) § 3 de la 3^e partie du *Report*, à la p. 127 de l'éd. de 1691. A l'endroit où l'on a traduit « avec succès », le texte porte « successively ». Hull suppose avec la plus grande vraisemblance qu'il faut lire « successfully ».

(4) Cf. O'BRIEN, *Ec. Hist. Ir. XVIIIth cent.*, p. 415. « Il est tout à fait évident, dit en faisant ces citations l'économiste irlandais, que pendant les années où l'Irlande était enchaînée par des restrictions commerciales dans toutes les directions, une Union sur le pied d'égalité avec l'Angleterre aurait été à l'avantage du commerce irlandais. »

CHAPITRE IV

LA DESCRIPTION DE L'IRLANDE LA MISE EN VALEUR DU PAYS

I

VALEUR ÉCONOMIQUE DE L'ÉLÉMENT HUMAIN

Pour étudier leur vie matérielle et leur capacité de consommation et de production, Petty divise les habitants de l'Irlande en deux grandes catégories, d'après leurs habitations. Nulle base en ce temps ne pouvait être meilleure, car les chiffres les moins inexacts qu'on pût obtenir étaient ceux de l'impôt sur les foyers; et, d'autre part, la demeure de l'Irlandais du peuple et des anciens colons irlandisés (1) différait autant de celle de l'aristocratie gaële ou des classes possédantes anglo-irlandaises et des colons récents que le wigwam du Peau-Rouge et la hutte du trappeur de la maison coloniale américaine.

Les chiffres recueillis, Petty les réunit, les complète et les arrondit suivant sa coutume de manière à obtenir des résultats qu'on peut ainsi grouper :

NOMBRE DES HABITATIONS

Huttes sans cheminée.	160.000
Maisons à une cheminée.	24.000
Maisons à plusieurs cheminées.	16.000
Total (2).	200.000

(1) La statistique de Petty implique qu'un assez grand nombre de colons étaient aussi misérablement logés que les Irlandais. On verra plus loin qu'il estime à 950.000 le nombre des personnes vivant dans ces conditions; et comme il y place 750.000 Irlandais il s'ensuit que 200.000 personnes d'origine britannique et protestantes vivaient dans les huttes et dans des maisons à une cheminée qui ne valaient guère mieux.

(2) P. 8.

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE
DES MAISONS A PLUSIEURS CHEMINÉES

Dublin (1).	3.400
Autres villes et municipalités.	6.000
Reste de l'Irlande.	6.600
Total.	<u>16.000</u>

Ainsi, les quatre cinquièmes des habitations d'Irlande « soit 160.000, sont de misérables et dégoûtantes huttes (wretched nasty Cabbins) sans cheminée, fenêtre ni porte et pires que celles des sauvages américains » (2). Les Irlandais « peuvent les faire eux-mêmes en trois ou quatre jours...; la construction ne vaut pas 5 shillings » (3), — la valeur de la cabane étant celle « du nombre de jours de nourriture que le constructeur a passés à la bâtir » (4). Mais la valeur commerciale en est nulle (5) car personne ne voudrait l'acheter et celui qui a besoin d'une hutte la construit lui-même.

Pour les maisons dignes de ce nom, elles représentent un capital de £ 2.600.000, ainsi réparti :

24.000 maisons ayant 1 cheminée à £ 5 l'une. . . .	£ 120.000
6.800 maisons ayant 2 ou 3 cheminées à £ 40 l'une. . . .	272.000
5.600 maisons ayant de 4 à 6 cheminées à £ 100 l'une. . . .	560.000
2.500 maisons ayant de 7 à 9 cheminées à £ 300 l'une. . . .	750.000
700 maisons ayant de 10 à 12 cheminées à £ 600 l'une.	420.000
400 maisons ayant de 13 à 20 cheminées à £ 1.000 l'une.	400.000
20 maisons « transcendental houses » estimées. . . .	78.000
	<u>£ 2.600.000</u>

(1) P. 9. *Le Report* évalue le nombre des maisons de Dublin à un peu moins de 5.000 dont 1.150 dans la ville proprement dite (city) et le reste dans les « liberties » (p. 117). Parmi les maisons à plusieurs cheminées, 164 en avaient plus de 10; la maison du comte de Meath en avait 27 et le Castle 125 (p. 9.). Cf. supra, p. 210,

(2) P. 116.

(3) P. 76.

(4) P. 65. Petty vient de rappeler sa théorie que « la mesure commune de valeur est la journée de nourriture d'un homme adulte, en moyenne, et non sa journée de travail et qu'elle semble être aussi régulière et constante que celle de l'argent fin ». Évaluant à 5 shillings la hutte construite en 3 ou 4 jours, la journée de nourriture est supposée valoir de 1 sh. 3 d. à 1 sh. 8 d. Or Petty dit ailleurs que la nourriture des hutteurs ne vaut pas plus d'un penny par jour (cf. plus bas, p. 251).

(5) *Report*, p. 115.

Plus des sept huitièmes de ces 40.000 maisons appartiennent à des Anglais ou à des Écossais, tous protestants (1). Ce sont eux qui constituent la classe possédante et commerçante. Ils ont, comme on l'a vu, les trois quarts des terres, les cinq sixièmes de l'ensemble de la propriété foncière bâtie et les neuf dixièmes de celle des villes et des places fortes; les deux tiers du commerce extérieur et les trois quarts au moins des navires sont dans leurs mains (2). Ces familles aisées, qui vivent à peu près comme celles du même rang en Angleterre, comptent environ 150.000 personnes qui dépensent annuellement en moyenne £ 10 par tête, et qui sont donc des consommateurs de marchandises pour environ £ 1.500.000 par an (3).

On peut considérer comme indigentes les 160.000 familles qui gâtent dans les huttes et 20.000 de celles qui habitent les maisons à une seule cheminée, soit 950.000 personnes, — de sorte que les dix-neuf vingt-deuxièmes de la population ne sont pour ainsi dire pas consommateurs et vivent sur ce qu'ils produisent eux-mêmes (4). Leur hutte, ils la construisent en quelques jours. Leur nourriture, c'est d'août à mai des pommes de terre et toute l'année du laitage, des galettes qui valent bien un penny par semaine et par tête, des œufs et du beurre rance; au bord de la mer, ils y ajoutent des coquillages; la viande, ils en mangent rarement, et seulement de celle des petits animaux, — poules et lapins, car s'ils tuaient un bœuf, ils n'auraient aucun moyen d'en conserver la chair. Leur boisson d'été est le lait; celle d'hiver l'eau et une sorte de petite bière. Un penny par tête et par jour, voilà ce que vaut cette nourriture, soit 3 shillings 6 pour une famille et par semaine.

Leurs vêtements — « bien meilleurs que ceux des paysans français et des pauvres dans la plupart des autres pays (5) — ils les font eux-mêmes, de la laine de leurs moutons, 12 moutons

(1) Cette statistique du foncier bâti est aux p. 9 et 10.

(2) P. 27, § 1 et p. 47.

(3) P. 77 et 80.

(4) P. 82 et 83. Toute la description de la vie économique de la masse des Irlandais est basée sur la première partie du ch. XI.

(5) Cette comparaison, surtout en ce qui touche le paysan français, peut être suggérée par le souci — qui lui fit composer la *Pol. Arithm.* — de Petty de montrer que les Îles Britanniques étaient au moins aussi riches que le continent. Néanmoins La Bruyère, Vauban, etc. nous ont appris, avec un terrible réalisme, la misère des paysans sous le règne de Louis XIV.

suffisant à vêtir une famille. Le chapeau d'un homme vaut 20 pence, ses bas 6, sa chemise 3 shillings et pour la façon de sa veste (doublet), de sa culotte et de son manteau, il paie 2 shillings 6 au tailleur. Ses chaussures sont des brogues qui coûtent et durent quatre fois moins que des souliers anglais. Tout l'équipement d'un homme vaut 30 shillings, celui d'un enfant au-dessous de seize ans en vaut 15.

Le combustible, c'est la tourbe, là même où le bois, qui ne coûte non plus que la peine d'aller le chercher, est abondant; mais la tourbe est plus facile à couper et à transporter.

La seule consommation qui fasse de ces hutteurs les clients du commerce, c'est celle du tabac, — article importé qui « représente les deux septièmes de leur nourriture » (*sic*); car « le tabac, pris dans de courtes pipes (de terre) rarement cuites, ou prisé, semble le plaisir de leur vie » (1). Il en faut une tonne par an pour 1.000 habitants, c'est-à-dire 2 tonnes pour 1.000 fumeurs et priseurs. En tout £ 50.000.

En résumé, chacun des 950.000 hutteurs et indigents des maisons à une cheminée dépense en moyenne 52 shillings par an, et la puissance totale de consommation de cette classe n'atteint pas £ 2.500.000.

Si l'on additionne la consommation des familles aisées et celle des indigents, on arrive à peine à 4 millions de livres (2), dont 400.000 de marchandises importées sur lesquelles le tabac figure pour 50.000.

Une amélioration s'est produite depuis la colonisation de Cromwell : « Maintenant les plus pauvres vont à cheval, alors qu'auparavant les plus riches couraient à pied, comme les bêtes. Ils portent de meilleurs vêtements qu'ils n'en ont jamais eus; l'aristocratie campagnarde (*gentry*) est mieux nourrie et la plupart des gens du peuple ont plus d'argent et de liberté (3). »

N'empêche que la misérable vie des hutteurs, si elle « ne dis-

(1) P. 81 et 82.

(2) P. 77. Pour une population de 1.100.000 âmes, £ 4 millions représentent une dépense annuelle de £ 3.12.8 par tête. Or, en 1687, dans le *Treatise of Ireland*, Sir William PERRY dira que cette dépense est de £ 5 par an en Irlande au lieu de £ 6.13.4 en Angleterre (p. 559, 11). Faut-il y voir la continuation de l'amélioration déjà signalée dans l'*Anat.* ou plus simplement la conséquence de l'emploi des « chiffres ronds » par Sir William?

(3) P. 102. Les chevaux des hutteurs ne devaient pas valoir cher, car Sir William dit ailleurs que les protestants britanniques possèdent les 3/4 de la cavalerie d'Irlande utilisable pour la guerre (p. 47).

pose pas leurs esprits à la guerre » (1), ne les dispose pas davantage au travail. Sir William pense que la paresse qu'on leur a reprochée vient de causes extérieures, indépendantes de leur volonté. Avant tout développement économique du pays, il faudra transformer les huttes, si sales, humides et enfumées qu'on n'y peut préparer ni conserver aucun produit vendable (2). Et il faudrait aussi que les Irlandais eussent le désir de consommer davantage, car seul ce désir peut inciter à produire plus.

Sir William cherche à établir une statistique des producteurs qui sont parmi les 1.100.000 habitants de l'Irlande; et pour cela il tire parti avec une merveilleuse ingéniosité des chiffres sans lien entre eux qu'il a glanés çà et là.

Du chiffre total de 1.100.000 âmes, il retranche les enfants et les impotents d'après le pourcentage moyen des uns et des autres dans les sociétés humaines (3); il retranche ensuite l'armée dont le chiffre pouvait être donné par l'administration, les ministres des cultes et étudiants (en théologie?) dont le nombre paraît arbitraire et ne comprend pas les prêtres catholiques (4);

(1) P. 27.

(2) P. 79. Dans son *Ec. hist. of Ire. XVIIth cent.*, G. O'BRIEN cite diverses descriptions des huttes. « On a peine à en trouver l'entrée, écrit à Lord Bruce le colonel Ed. Cook, car ils font les portes aussi basses et petites qu'ils le peuvent et leurs plafonds ne sont pas plus hauts que la tête d'un homme. » Un voyageur écrit en 1672, — l'année même de la *Political Anatomy*: « Les cabanes sont d'ordinaire bâties sur le flanc d'une colline afin qu'on ne puisse les discerner jusqu'à ce qu'on soit dessus. Elles ont généralement trois pieds de haut du bord du toit au sol d'un côté, et de l'autre côté, le rocher leur sert de mur pour économiser les frais... Le foyer est placé au milieu de la maison et le combustible est un mélange de terre et de bouse, de vache séchée au soleil. La fumée ne passe pas par un endroit spécial, mais sort de tous côtés entre les baguettes et le clayonnage dont sont faits la porte et le toit de la maison, laquelle n'est fréquemment pas plus grande qu'un grand toit à cochons, et a deux portes, l'une toujours fermée du côté où souffle le vent. Leur nourriture essentielle est un mince gâteau d'avoine qu'ils cuisent sur une large pierre plate chaude, un peu de fromage de brebis ou de chèvre, des poireaux bouillis et quelques racines. » Cit. p. 137-138. Sir William dira dans la *Pol. Arithm.* que l'habitation, surtout dans les villes, s'est améliorée depuis une quarantaine d'années (p. 98).

(3) « Le nombre des enfants au-dessous de sept ans et incapables de travailler, est 1/4 de la population totale, soit 275.000 » (p. 11). Et plus haut : « Il n'y a dans la nature que 1 sur 500 d'aveugles, boiteux et atteints d'impotence incurable, de sorte qu'il n'y en a pas plus de 2.000 en Irlande » (p. 10). Le pourcentage des individus des différents âges ne correspond pas à celui des *Observations* de Graunt; Petty donne pour chaque catégorie, sauf celle des individus au-dessus de 6 ans, des chiffres plus faibles, supposant que la longévité est moins grande en Irlande (Cf. HULL, p. 145, n. 1).

(4) Le nombre des « Ministers, Students, etc. » est de 400 dans la statistique des non-producteurs (p. 11) — sans aucune indication de source. Au ch. III, Sir William estime que 100 ministres suffiraient pour les conformistes et donc 250 pour tous les protestants d'Irlande, et 100 étudiants en théologie — soit en tout 350. En ce qui concerne les catholiques,

il retranche enfin l'aristocratie et ses serviteurs : ce sont les maîtres des maisons à plus de six feux dénombrées par le fisc; mais il oublie la bourgeoisie des professions libérales et du commerce, qui habite les maisons de deux à six feux. Il dénombre ainsi 320.000 non producteurs; restent donc 120.000 producteurs possibles. Sir William va maintenant chercher le nombre des producteurs réels : les agriculteurs en se basant sur la superficie des terres sous charrue, les bouviers et bergers d'après l'étendue des prairies, les pêcheurs et ouvriers de marine d'après la quantité de poisson vendue, les gens de métier d'après la production des industries, le nombre des forges, etc. Le total est de 413.000 producteurs réels, en y comprenant les femmes des artisans et pêcheurs, qui ne doivent guère prendre part au travail industriel et qu'il faudrait plutôt compter à part (ci 91.500 ménagères) tandis que les paysannes travaillent à la culture et à l'élevage. Le fisc, sans doute, révèle l'existence à Dublin de 1.180 cabarets et de 91 brasseries; proportionnellement au nombre des familles, il y aurait donc 60.000 auberges en Irlande, occupant 180.000 personnes; au gré de Petty, un tiers suffiraient. Voilà 120.000 paires de bras à récupérer pour le travail productif. Reste un résidu final de 187.000 « casherers and fait-neants » (1). Ainsi, l'Irlande pourrait ajouter 307.000 individus à sa main-d'œuvre (2).

ils ont 24 évêques, 1.000 prêtres séculiers, 2.500 frères et moines (p. 39) soit en tout un peu plus de 3.500 (environ 3.000 prêtres et frères, dit le *Report* (1^{re} partie, § 11). La totalité des ministres des cultes représente donc environ 3.800 personnes et non pas 400. Or Petty n'avait certainement pas l'intention de compter les prêtres et moines parmi les « casherers and fait-neants », puisqu'il admettrait qu'il y en eut un millier (p. 30) et que, dans la 2^e partie du *Report*, § 7, il propose d'en conserver officiellement 500.

(1) Cashery, casherer, viennent de l'irlandais *c isir*, banquet. La coutume appelée « cashery » par les Anglo-Irlandais consistait dans le droit qu'avaient les chefs de se faire héberger avec leur suite par leurs tenanciers à certaines fêtes et même quand bon leur semblait. « Le seigneur va dans leur maison, avec toute sa suite et tous les fainéants de son pays, et il ne s'en va qu'ils n'aient tout dépensé et consommé, et il continue ainsi jusqu'à ce qu'il ait rendu visite à tous ses tenanciers les uns après les autres ». (DYMMOK, *Ireland*, p. 9.) Les « casherers » dont parle Petty sont évidemment les « idle men » de Dymmok. Cette coutume, comme celle de « coyne and livery », fut une de celles que les administrateurs anglais s'applaudissaient d'avoir détruites pour le bien du pays; d'après le *Cambrensis Eversus*, ils se bornèrent à les limiter à leur propre usage et firent pis que les chefs irlandais (I, 25).

(2) Une erreur d'addition fait que le total des producteurs est dans le Ms et la 1^{re} éd. de 380.000 au lieu de 413.000. Par suite le nombre des « casherers and fait-neants » est de 220.000 au lieu de 187.000 et celui de la main-d'œuvre récupérable de 340.000 au lieu de 307.000.

SITUATIONS SOCIALES et professions	NOMBRES		BASES des évaluations
	Partiels	Totaux	
A. NON-PRODUCTEURS			
Enfants au-dessous de 7 ans	275.000	275.000	1/4 de la population.
Infirmes et impotents. . .	2.000	2.000	1 individu sur 500.
Soldats.	3.000	3.000	
Maîtres des maisons de plus de 6 feux.	7.200	7.200	3.600 ménages.
Serviteurs attachés à la personne de maîtres de : 3.600 maisons de plus de 6 feux.	14.400	32.400	4 par famille.
5.600 maisons de 4 à 6 f.	11.200		2 par famille.
6.800 maisons de 2 à 3 f.	6.800		1 par famille.
Ministres du culte, étu- diants, etc..	400	400	
	320.000	320.000	
B. PRODUCTEURS.			
Agriculture.		220.000	
Cultivateurs	100.000		1 ménage p ^r 10 acres (1).
Bouviere et bergère. . .	120.000		1 ménage p ^r 50 bêtes. à cornes ou l'équi- valent (2).
Pêcherie.			
Pêcheurs et ouvriers de marine	500	500	1 homme pour 10 hogsheads de pois- son (3).
Industrie.		101.000	
Fondeurs de fer.	1.000		1 homme pour 1 tonne de fer.
Forgerons	7.500		Nombre de forges (4).
A reporter.	229.000	321.500	

(1) « Pour la culture de 500.000 acres de terres à céréales, hommes et leurs femmes : 100.000. »

(2) « Bouviere et bergers pour les bête à cornes pacageant sur 7 millions d'acres, savoir : 6 millions de bête à cornes ou leur équivalent en chevaux et moutons, hommes avec leurs femmes : 120.000. » Cox estime 6 millions de « black Cattle » ou leur équivalent plus que l'Irlande ne peut en nourrir (HULL, p. 145, n. 3). Voir plus loin la statistique de l'élevage (§ 3).

(3) PETTY précise : 10 hogsheads de pilchard — c'était le poisson de ses pêcherie de Kenmare. Plus loin, p. 113, il dit qu'on prend parfois environ 5.000 hogsheads de pilchard en Kerry.

(4) Plus haut, ayant évalué à 16.000 le nombre des maisons à plus d'un foyer, il écrit : « Et de forges, presque le même nombre ou plutôt un cinquième de plus » (p. 9.)

SITUATIONS SOCIALES et professions	NOMBRES		BASES des évaluations
	Partiels	Totaux	
<i>Report</i>	229.000	321.500	
Forgerons aides.	7.500		1 aide pour chaque forgeron.
Tailleurs.	22.500		
Charpentiers et maçons. . .	5.000		
Cordonniers.	10.000		
Cordonniers et aides. . . .	2.500		
Meuniers.	80		
Industrie de la laine (1). . .	15.000		
Tanneurs et corroyeurs. . .	5.000		
Industries de fantaisie. . .	24.200		
<i>Ménagères.</i>	91.500	91.500	Femmes des pêcheurs et artisans, les aides étant supposés célibataires.
TOTAL	413.000	413.000	
C. BRASSERIES ET CABARETS.		180.000	
Aubergistes.	120.000		60.000 auberges.
Aubergistes, servantes, etc.	60.000		1 ménage et 1 servante par auberge.
TOTAL	180.000	180.000	

RÉCAPITULATION

Population totale.	1.100.000
Personnes ne pouvant pas produire.	320.000
Producteurs possibles	780.000
Producteurs apparents (B + C).	593.000
« Casberer and Fait-neants ».	187.000
Cabaretiers en surnombre	120.000
Main-d'œuvre à récupérer	307.000

(1) « Les ouvriers en laine et leurs femmes, selon Cox, sont dix fois aussi nombreux qu'il est supposé (ici) : un seul fabricant de sacs emploie communément 1.000 fileuses, tisserands, etc. Il y a aussi trois fois autant de charpentiers et maçons qu'il en mentionne. » (HULL, p. 146, n. 1.)

Une comparaison entre ces calculs et les statistiques modernes serait aussi injuste que vaine. Il faut plutôt admirer avec quelle ingéniosité Petty parvient à dresser ces esquisses de planches anatomiques : on ne peut se défendre de les comparer aux premières tentatives de cartes des géographes de la Renaissance. Si déformée, inexacte, rudimentaire que soit l'image, l'effort de l'auteur n'en est pas moins émouvant et le résultat d'autant plus précieux que si nous pouvons rectifier une ancienne carte, le terrain n'ayant guère varié, toute la science moderne ne pourra jamais reconstituer l'anatomie politique d'un pays dans un siècle passé, puisque tous les éléments ont changé et que les archives sont insuffisantes toujours et le plus souvent muettes.

II

DE LA TERRE ET DE SA VALEUR

La base de l'étude de l'agriculture dans la pensée de Petty est une statistique foncière qui fera connaître les diverses catégories de propriétaires et celles de terrains, avec pour chacune des dernières leur étendue et leur valeur. Et on en déduira aussi l'utilisation optima du sol. A travers tous les chapitres agricoles de l'*Anatomy* passe cette préoccupation — conséquence de l'expérience acquise dans les travaux du survey et les querelles de l'allotissement des terres de l'armée et des spéculateurs; et il y faut voir aussi l'influence de Hartlib, toujours inquiet de la mise en valeur des pays.

Sir William rappelle d'abord la répartition des terres entre Irlandais papistes, Anglais et Écossais protestants, avec son évolution de la colonisation cromwellienne aux restitutions aux Irlandais « innocents », — statistique purement politique et sans autre intérêt que de fournir une base matérielle à de certaines opinions et à d'anciens intérêts.

L'étude plus proprement géographique paraît au contraire

dans la statistique par catégories de sols (1). Et on la trouve dès le commencement de l'*Anatomy* :

	Acres irlandaises
Eaux, tourbières, rochers, broussailles et routes.	1.500.000
Très mauvaises terres, vulgairement appelées « un-profitable »	1.500.000
Bonnes prairies, terres arables et pâtures	7.500.000
Total	10.500.000

Ici encore, la signification du mot « unprofitable » n'est pas claire. L'emploi de ce terme vague avait causé la plupart des discussions autour du Down Survey et de la distribution des terres à l'armée, — sans parler des perplexités des survéyors en Kerry. Il est évident que Sir William n'était pas plus certain de sa valeur en 1672 qu'en 1654, et qu'il ne suivait en l'employant aucune tradition bien établie (2).

Aussi bien est-il surtout curieux de la valeur globale des terres, ce qui est facile à comprendre à une époque de redistributions autoritaires du foncier. En vingt-cinq ans, on n'a pas évalué les terres — fonds ou revenu — moins de sept fois, pour ne retenir que les opérations officielles. Sir William connaissait d'ailleurs bien ces évaluations qu'il cite, sans malheureusement les reproduire toutes, renvoyant à des documents dont la plupart ont été détruits (3). C'étaient pour la plupart des approxi-

(1) En 1914, la répartition des terres — la superficie réelle de l'Irlande étant un peu inférieure à 12 millions et demi d'acres irlandaises — était d'environ 2 millions d'acres pour les eaux, marais et terres stériles (avec les forêts), de 2 3/4 pour les cultures et de 7 3/4 pour les pâtures. Bien que dans cette dernière catégorie soient compris aussi bien les prairies que les pâturages de montagne, et donc qu'on y fasse entrer des terres que Petty place dans deux catégories différentes, on a l'impression que la proportion de sol consacré à l'élevage est plus grande qu'au XVII^e siècle (Cf. FLETCHER, *Ireland*, p. 216).

(2) Les expressions *profitable* et *unprofitable* ne sont pas employées par BOATE quand, au début de son chap. XV, il est assez explicite sur la division des terres d'Irlande en deux grandes catégories : stériles, *barren* et fertiles, *fruitfull*. Les stériles, dit-il, comprennent trois divisions principales : 1^o bogs; 2^o barren-mountains; 3^o woods, c'est-à-dire : 1^o tourbières; 2^o montagnes dénudées, que le traducteur de 1666 appelle montagnes désertes; 3^o bois. Et Boate précise que telle est la division coutumière dans les anciens titres et monuments aussi bien que dans la législation pour la colonisation. Il explique aussi que les forêts sont considérées comme stériles, bien que leur sol puisse être de fort bonne qualité, parce qu'en raison de l'humidité du sous-bois, la culture et même le pacage y sont impossibles (*Irelands Nat. Hist.*, p. 118). Cf. supra, I, 266 et mes *Noms de lieux irlandais*.

(3) *Pol. Anat.*, p. 59 et seq. Ed. HULL, p. 178, pour la note 3, rappelant les destructions de l'incendie des bureaux du Conseil, à Essex street, Dublin en 1711; et la n. 4 sur un impôt foncier ordonné par un Act de 1654 (SCOBELL, II, 313). Cf. supra, liv. I, ch. 3, § 5.

mations grossières, les premières absolument arbitraires : en 1642, celle pour les spéculateurs disant la valeur moyenne de l'acre par province; en 1653, celle pour l'armée, par comté; en 1655 et dans les années suivantes par baronnie pour les allotissements, enfin par paroisse et même par ferme en vue de l'impôt à payer au Commonwealth. Les revenus annuels des terres avaient été calculés, ceux de 1641 en 1653-1654, ceux de 1659 en 1663 à l'occasion du « présent » que les spéculateurs et l'armée devaient faire au roi d'une année du revenu de leurs lots; ceux de 1659 encore en 1667, année où l'on fit une autre évaluation pour les compensations aux Irlandais « innocents ». Et pour répartir les impôts par comtés on procéda à d'autres inquisitions fiscales touchant le revenu des terres, enquêtes faites en 1657, 1661, 1662 et 1672.

Il semble donc qu'une mine de documents officiels était à la portée de Sir William. Mais il les écarte par une critique que géographes, économistes et sociologues devraient faire graver en lettres d'or au fronton de leur bibliothèque : « Comme je sais bien par qui, et à quelles fins et par quels moyens, toutes ces évaluations et enquêtes ont été faites, je préfère rechercher quelque méthode naturelle pour évaluer et calculer la valeur des terres d'Irlande » (4). Et cela explique sans doute aussi pourquoi dans plusieurs autres occasions, il a préféré les résultats de ses recherches difficiles et incomplètes aux renseignements si précis en apparence des bureaux du gouvernement.

Pour l'évaluation des terres d'Irlande, il suggère deux procédés : l'un rapide, basé sur un calcul très simple et qui ne peut donner qu'une bien vague idée de la réalité; l'autre exigeant une statistique agricole détaillée que notre époque même n'a guère réalisée qu'en apparence.

Le premier procédé, donc, est très grossier. Il consiste à admettre que le revenu annuel du pays — non compris les villes — est égal à 15 shillings par habitant, de sorte que pour estimer le revenu d'une fraction donnée de la campagne irlandaise, il suffit de multiplier 15 shillings par le chiffre de la population de

(1) P. 68. Cf. les doutes de Sir William sur la valeur statistique des rôles du hearth-money (*Further Obs. upon the Dublin Accompts*, etc., p. 496, § 1 et supra, p. 208). Dans le dialogue qui suit le *Treatise of Ireland*, Sir William supposera que la valeur des terres était de 30 sh. en 1641, 2 sh. 6 en 1653, 20 sh. en 1663, 30 sh en 1673 et de près de 40 sh. en 1683 (p. 606). Cf. la diminution de valeur causée par la rébellion dans *Pol. Anat.*, p. 20 et seq.

la région étudiée. Petty ne devait pas se faire la moindre illusion sur la valeur du procédé, car il ne pouvait croire qu'il connaissait exactement la population — surtout la population rurale — de l'Irlande; et il ne dit même pas sur quoi il base la présomption que la « rente du sol quelles que soient la quantité et la qualité de la terre d'une paroisse de campagne, est d'autant de fois 15 shillings qu'il y a d'hommes, de femmes et d'enfants dans cette paroisse » (1). On conçoit que Cox juge que ce système « très étrange, ne peut avoir ni certitude, ni probabilité » (2). Mais ce n'est là qu'un moyen provisoire de ne pas rester sans aucune information jusqu'au jour, évidemment lointain, où il sera possible de mettre en œuvre la méthode très précise que Sir William va exposer d'une manière toute théorique, les éléments faisant défaut pour l'appliquer même à une étendue restreinte de pays.

Voici d'abord l'enquête préalable :

« Il serait bon de connaître le contenu en acres de chaque paroisse, et en outre quelle quantité de beurre, de fromage, de grain et de laine elle a produit pendant trois années consécutives; car (au moyen) de cela peut être connue la valeur naturelle de la terre; et par le nombre d'habitants vivant à un jour de voyage du marché, et la valeur de leur habitation qui montre le rang et le train de vie des dites gens, j'espérerais arriver à la connaissance de la valeur des dites denrées, et de là à la valeur de la terre en retranchant le salaire des travailleurs (3). »

Cette méthode comporte quatre opérations successives :

1^o *Détermination et mesure de l'unité géographique de recherches démographiques et économiques.* — Cette unité, c'est la paroisse. Mais à la paroisse administrative, mal construite, de dimensions et de forme hasardeuses qui rendent impossible une vie religieuse et économique normale, Petty substitue, au moins pour le décompte des habitants, une paroisse rationnelle, composée de gens vivant à un jour de voyage du marché; or, l'une des raisons pour le remaniement des paroisses religieuses était que

(1) P. 62.

(2) Ed. HULL, p. 180 n. 2. La critique de Cox est ici accompagnée d'un argument géographique intéressant : « Le Tipperary, dit-il, n'a pas plus d'habitants que deux fois la population de la baronnie de Carbury, mais son revenu annuel est 40 fois plus élevé parce qu'on y élève des moutons et que la population est clairsemée ».

(3) P. 63.

certains de leurs habitants ne peuvent aller à leur église et en revenir dans la même journée (1). L'étendue de l'unité géographique, administrative, religieuse, économique, sera donc déterminée par la distance — non par la distance kilométrique, mais par la distance horaire — du point le plus éloigné au centre de la vie publique du village.

2^o *Statistique de la production agricole.* — Afin de n'être pas faussée par une année exceptionnelle de disette ou d'abondance, elle sera établie d'après les résultats de trois années consécutives.

3^o *Dénombrement de la population vivant à un jour de voyage du marché.*

4^o *Statistique sociale.* — Coût de la vie et dépense moyenne d'entretien de la population.

Grâce à ces statistiques, on pourra calculer directement la valeur des denrées; puis, en déduisant de la valeur du produit le salaire du producteur, on connaîtra la rente du sol et la valeur de la terre. Et Petty de conclure :

« La quantité des denrées produites et la quantité de... (2) montrent la valeur de la terre (3) : et le nombre de gens qui y vivent et la qualité de leurs habitations montrent la valeur des denrées... La nature de la nourriture des gens peut être estimée d'après la partie visible de leurs dépenses qui est leur habitation. Mais je ne puis me procurer ces moyens de connaître la valeur des terres (4). »

Cette mélancolique conclusion termine le chapitre. Mais dans ce chapitre Sir William a exposé une théorie de la valeur et de la rente du sol qui reste parmi les grandes théories de l'économie politique — et dans cette théorie il a placé des éléments géographiques qui révèlent comment l'observation que nous

(1) Cf. supra, p. 244. Cet inconvénient est signalé dans les considérants de l'Act de 1662 autorisant le Gouverneur général à remanier les paroisses d'Irlande et, comme le dit HULL, « on ne sait pas clairement la part que Petty put avoir dans la préparation de cet Act » (p. 5, n. 1). Mais il serait bien surprenant que Sir William, membre du parlement irlandais qui vota cet Act, Sir William dont l'une des idées favorites était le remaniement des divisions administratives, n'ait pas été l'un des inspireurs, sinon des auteurs d'une loi qui reflète si bien ses idées.

(2) Il y a ici un blanc dans tous les manuscrits et éditions.

(3) « The effects of the land. »

(4) P. 67.

appellerions géographique était à ses yeux — non par système, mais parce que la nature l'y obligeait — l'un des fondements de la science politique (1).

III

ESSAI DE STATISTIQUE AGRICOLE.

La statistique agricole est, pour la majeure partie, placée à la fin du chapitre VIII : *Cælum* et *Solum*. Elle est établie d'après des renseignements incomplets et hétéroclites, par un ingénieux système de raisonnements assez semblables à ceux qui permettent au chapitre II de tenter une statistique démographique par professions. Et voici comme elle est annoncée :

« Ayant ainsi beaucoup dit du *Cælum* ou Air, ou plutôt de l'*Ingenium* et du moyen de distinguer mieux les airs qu'on ne fait d'habitude, nous en venons ensuite à analyser la nature du sol par les mêmes expédients (2). »

De fait, ce n'est pas la nature du sol mais le produit de l'élevage que Petty va analyser, — avec la pensée de trouver la superficie de prairies nécessaire à cet élevage et de dénombrer indirectement le troupeau irlandais.

Prenant pour point de départ la superficie des terres non stériles, si on en déduit celle des cultures vivrières et industrielles, on obtient la superficie des terres — la plupart en prairies — consacrées à l'élevage. Le nombre des chevaux étant supputé d'après le nombre des familles des diverses classes, et celui des moutons d'après les quantités de laine consommée et exportée, comme on sait la superficie nécessaire à la nourriture d'un cheval et à celle d'un mouton, on peut évaluer la superficie occupée

(1) La théorie de Petty est que la rente du sol (*rent of the land*) est représentée par le nombre de jours de nourriture humaine produits en un an par le bétail pacageant sur ce sol. Le salaire du travailleur (*wages of the man*) est égal au surplus du nombre de jours de nourriture humaine fournis par ce sol cultivé, comparé à la production de viande quand il était en pâture. La journée de nourriture est la moyenne de cent journées de personnes de toutes sortes, et la nourriture-type est celle qu'il est le plus facile de se procurer dans le pays considéré (Ch. IX, p. 63 et seq.). Ainsi est introduit dans la théorie un élément géographique, la nourriture normale résultant des aptitudes agricoles du pays — élément qui ne paraît pas si l'on prend pour étalon la journée de travail.

(2) P. 52.

par l'élevage des équidés et des ovins. Il suffira de la retrancher de l'aire totale des terrains d'élevage pour avoir la superficie réservée aux bovidés, et on obtiendra le nombre de ceux-ci en divisant cette superficie par celle requise pour la nourriture de l'un d'eux. Évidemment, cette méthode est plus ingénieuse que précise; mais l'ingéniosité en est grande.

La donnée préalable est la superficie de terre nécessaire à la nourriture des principaux types d'animaux domestiques. Pour chaque vache laitière, il faut 2 acres irlandaises d'herbage et 1/2 de prairie à foin (1); pour un bœuf il suffit de 2 acres de pâture qui peuvent être réduites à 1 1/2 si l'on y ajoute 1/2 acre de prairie pour le foin (2); en résumé, 2 acres 1/4 de terre est la moyenne pour la nourriture d'un bovidé. Pour un bon cheval, il faut 1 acre d'herbage, 1/2 de prairie à foin et 1/6 de terre en avoine, en tout 1 acre 2/3; pour les garrans irlandais du petit peuple, qui ne vivent que sur le pâturage, 2 acres ou 2 acres 1/3 d'herbage sont nécessaires par tête (3); on peut admettre une moyenne de 2 acres par cheval. Pour les ovins, on nourrit 8 ou 10 moutons là où peut être élevé un bœuf (4), soit 4 ou 5 moutons par acre.

La superficie des terres non stériles — bonnes prairies, terres arables et pâture, — est fixée à 7.500.000 acres irlandaises. Celle des cultures vivrières et industrielles : « grain pour le pain et la boisson — gens et animaux — chanvre, lin et colza », peut être évaluée à un demi-million d'acres, si l'on considère le nombre des habitants et leur manière de se nourrir, le nombre des moulins, le produit des dîmes, etc. (5). Restent donc 7 millions d'acres pour l'élevage.

Chevaux. — Le tiers des familles pauvres des huttes et des miasons à une cheminée possèdent, pour la culture, un petit garran, soit en tout 61.000. Les 16.000 familles aisées ont environ 40.000 chevaux pour la selle et les carrosses (6). Ainsi, la

(1) P. 52.

(2) P. 53.

(3) P. 56. A la p. 53, on trouve presque exactement le contraire : « Un cheval exige 2 acres et demie, si c'est un Garran, et un petit cheval ou Irish Garran 1 2/3 ou à peu près ».

(4) P. 53.

(5) P. 55.

(6) P. 56. Petty ajoute qu'il faut compter en chiffres ronds 100.000 chevaux, pour lesquels sont nécessaires 100.000 acres de bonnes pâtures, 50.000 de prairies et 16.000 d'avoine — en tout 166.000 acres. — Plus loin il attribue 1 million d'acres à l'ensemble

cavalerie s'élève en tout à 100.000 têtes qui exigent 200.000 acres.

Moutons. — Il faut, pour habiller les 1.100.000 habitants de l'Irlande, 6 millions de livres de laine; en outre, on en exporte 2 millions, ce qui fait une production totale de 8 millions de livres. Comme un mouton donne 2 livres (environ 900 grammes) de laine, il y a 4 millions de moutons en Irlande; et comme on peut nourrir 5 moutons sur une acre de terre, il doit y avoir 800.000 acres consacrées à l'élevage des ovins (1).

Bovidés. — Les terres d'élevage ayant 7 millions d'acres, dont 1 million pour la nourriture des chevaux et des moutons, 1/2 million pour celle des autres animaux (2), restent 5.500.000 pour les bovidés. Sans paraître tenir aucun compte de ses évaluations antérieures et sans rien dire pour expliquer son nouveau chiffre, Petty décide que 3 millions de bovidés paissent sur ces 5.500.000 acres (3).

Porcs. — Avec sagesse, aucune évaluation du nombre des porcs n'est tentée, car ils vivent sur les mêmes terres que les moutons et les bovidés, se nourrissant de ce que les autres ont méprisé, allant sous bois à la glandée et faisant fête des racines que seuls ils savent déterrer.

L'étude statistique des produits d'élevage n'était pas facile. Sir William paraît avoir songé à les apprécier en monnaie, et à en déterminer, si l'on peut ainsi parler, la valeur théorique. Mais c'est seulement pour le lait qu'il a tenté un tel calcul.

Une vache donne 384 gallons (17 hl 1/2) de lait dans une année; la rente de la terre qui la nourrit est de 8 shillings; donc 384 gallons de lait reviennent à 8 shillings et 1 gallon à 1 farthing. La parfaite concordance des chiffres — 384 gallons et 384 farthings — ne doit pas donner à croire que Sir William a fixé arbitrairement la production pour la commodité du calcul. Il a noté qu'en Irlande, une vache laitière de race anglaise donne,

des chevaux et des moutons, dont 800.000 pour ceux-ci, ce qui fait 200.000 pour les chevaux (p. 56 *in fine*). C'est d'ailleurs le chiffre qui correspond le mieux à la moyenne de ses évaluations de la superficie nécessaire à la nourriture d'un cheval. Sur la généralisation de l'usage du cheval, cf. *supra*, p. 252.

(1) P. 56.

(2) « Other cattel, beast and vermine » (p. 56-57).

(3) 1.500.000 vaches dont 600.000 vaches laitières et 1.500.000 mâles dont 25.000 taureaux. Au point de vue de l'âge des bœufs 700.000 de moins de 3 ans, 600.000 de 3 à 6, 175.000 au-dessus de 6 ans (p. 57).

par jour, en moyenne, 3 gallons pendant quatre-vingt-dix jours, 1 gallon pendant quatre-vingt-dix jours, à peine $\frac{1}{4}$ de gallon pendant quatre-vingt-dix jours et rien le reste de l'année, soit en tout $270 + 90 + 22 = 382$ gallons. Puis, il fait remarquer qu'il faut légèrement augmenter le prix de revient ainsi obtenu en raison de la valeur de la vache et des frais de main-d'œuvre (1).

Mais c'est en volume et en poids qu'il va faire son essai de statistique de la production agricole.

Produits de laiterie. — De la traite annuelle d'une vache, on peut fabriquer 2 Cwt $\frac{1}{2}$ (127 kg.) de fromage qui laissent 1 Cwt de lait caillé comestible et du petit-lait pour la nourriture des cochons. On peut aussi en faire 2 Cwt (101 kg. $\frac{1}{2}$) de beurre, 1 Cwt (51 kg.) de fromage blanc, et le petit-lait sert de boisson pour les gens ou de nourriture pour les cochons.

Viande de boucherie. — Un bœuf de six ans, c'est-à-dire arrivé à son complet développement, pèse 7 Cwt (355 kg. $\frac{1}{2}$) et donne 5 Cwt de viande (254 kg.), une peau d'environ 84 lb. (38 kg.), 80 lb. de suif (36 kg. $\frac{3}{4}$) et environ 60 lb. (27 kg.) d'abats (offal). Le poids d'un bœuf gras est à celui d'un bœuf maigre dans la proportion de 9 à 5.

La proportion de la viande, de la peau et du suif sont à peu près les mêmes pour les moutons.

Laine. — La tonte annuelle donne 2 livres de laine (environ 900 grammes) par mouton.

Cultures. — Sur les produits de culture, comme sur ceux d'élevage, l'*Anatomy* se borne à montrer plutôt les rendements par unités que les productions globales, fût-ce pour un comté ou même une baronnie. L'ignorance des superficies emblavées ne permettrait pas d'aller avec quelque sécurité au delà du tableau suivant (2) :

TABLEAU

(1) P. 52.

(2) P. 57. — 4 bushels valent 1 ^{hl}4539 et 1 acre irl. 0 ^{ha}6554. 4 bushels à l'acre équivalent donc à 1 ^{hl}4539 : 0 ^{ha}6554 ou 2^{hl}2183 à l'hectare.

CULTURES	SEMENCE		RÉCOLTE		VALEUR (en quantité) de la récolte, la semence étant représentée par 1
	Bushels à l'acre irlandaise	Hecto- litres à l'hect.	Bushels à l'acre irlandaise	Hectolitres à l'hectare	
Froment . . .	4	2.218	16 à 36	8,87 à 19,86	4 à 9
Seigle. . . .	4	2.218	20 à 40	11,09 à 22,18	5 à 10
Haricots (ou)					
Orge.	6	3.327	20 à 48	11,09 à 26,61	3 1/3 à 8
Avoine. . . .	6	3.327	16 à 32	8,87 à 17,74	2 2/3 à 5 1/3
Orge.	4	2.218	20 à 40	11,09 à 22,18	5 à 10
Pois	4	2.218	12 à 18	6,65 à 9,98	3 à 4 1/2

Il va de soi que l'examen critique direct des éléments de statistique agricole réunis par Sir William est absolument impossible puisque nous avons encore moins de documents que lui sur la production du temps. Mais il n'est peut-être pas sans intérêt de comparer ses chiffres avec ceux d'une époque où de bonnes statistiques ont été établies.

Le nombre des chevaux semble faible, compte tenu de la différence de population. Au lieu des 100.000 de l'*Anatomy*, il en existe dans la seconde moitié du xix^e siècle, de 500.000 à 600.000, encore y a-t-il en outre plus de 250.000 ânes, mulets et mules qui tiennent la place des petits « Irish garrans » des pauvres gens du xvii^e siècle (1). A la même période du xix^e siècle, il y a 4.500.000 bovidés dont le tiers sont des vaches laitières (2). Le nombre des moutons, en 1901, est sensiblement le même que vers 1672 : 4.378.000 au lieu de 4 millions (3).

Mais ce qui a plus changé encore que le nombre, c'est l'aspect et la productivité du bétail. Déjà Sir William signale les deux types de chevaux, indigènes et importés. Boate dit que « les bêtes à cornes, moutons et chevaux d'Irlande sont de très petite taille » mais que les races anglaises importées ne s'abâtardissent pas et transmettent leur taille et leurs qualités à leur descendance; plus encore : la viande du bœuf et du mouton,

(1) COYNE, *Ireland ind. and agr.*, p. 330 et 320.

(2) *Ibid.*, p. 319.

(3) *Ibid.*, p. 320.

de race indigène ou importée, est plus savoureuse qu'en Angleterre (1). Il ne semble donc pas que les pâturages d'Irlande soient généralement mauvais, ni l'élevage défectueux, ce que Sir William n'aurait pas manqué de noter (2). Aujourd'hui encore, dans l'admirable petite race bovine du Kerry, si soigneusement conservée, un bœuf adulte n'est pas beaucoup plus gros qu'un veau d'un an de race ordinaire (3).

Néanmoins, les produits d'élevage et de culture du ^{xvii}e siècle, en Irlande comme ailleurs, ne sauraient se comparer à ceux de notre temps. Les bœufs de 350 kilos qui sont la moyenne mentionnée par Petty, nous paraîtraient bien maigres, et une toison de 900 grammes une bien pauvre tonte. De nos jours, une bonne vache laitière donne presque le double des 384 gallons de l'*Anatomy*. Quant aux céréales, leur rendement moyen dans l'Irlande actuelle est de 50 % plus élevé que les rendements maximums d'il y a deux siècles et demi (4). Or, ces différences entre la statistique de Petty et celle de notre temps donnent à penser qu'il était bien renseigné et qu'étant donnés les progrès de l'agronomie, ses appréciations sont très vraisemblables. Malheureusement, la comparaison entre les chiffres qu'il propose pour le dénombrement du troupeau et les statistiques modernes ne peut servir de base à aucune appréciation plus précise : force est de se contenter de reproduire les statistiques de l'*Anatomy* avec les moyens d'investigation qui ont permis de les établir; et l'on a tout dit quand on a constaté que ces évaluations sont faites sur des bases bien fragiles.

Elles sont complétées çà et là par quelques indications sur la main-d'œuvre agricole. Pour 100 bœufs il faut un bouvier, pour 20 vaches, trois laitières et un vacher; et un berger peut s'occuper d'un millier de moutons (5). Un cheval laboure

(1) BOATE, *Irelands Nat. Hist.*, ch. X, not^e sect. VII.

(2) Fynes MORYSON attribue la petite taille des bestiaux à ce qu'ils ne mangent que le jour et sont enfermés la nuit dans les « bawns », ou enclos des châteaux et des forts. Les *Advertisements for Ireland* critiquent les mauvais procédés d'élevage (Cités par O'BRIEN, *Ec. hist. Ire. XVIIIth cent.*, p. 40).

(3) D'après Isaac WILDE, dans le 1^{er} vol. du « Royal Dublin Sy's Herdbook for Kerry and Dexter Cattle ». (Cité par COYNE, *op. cit.*, p. 360.)

(4) La moyenne du rendement des céréales, en Irlande, pendant la période décennale 1891-1900 a été pour le blé de 31 bushels 33 à l'acre anglaise (29 ^{h1} 93 à l'ha), pour l'orge de 38^b 34 (34 ^{h1} 42 à l'ha) et pour l'avoine de 43 ^b 61 (44 ^{h1} 90 à l'ha). (COYNE, *op. cit.*, p. 313.)

(5) P. 53 et 54.

10 acres et un homme suffit pour 3 chevaux (1). Il y aurait donc, à ce compte, 15.000 bouviers, 75.000 vachers, 225.000 laitières, 4.000 bergers, 50.000 chevaux de labour et un peu plus de 16.000 laboureurs; il s'en faut, et de beaucoup, que ces chiffres — impliqués par les notes sur la main-d'œuvre, mais non point écrits dans l'*Anatomy* — coïncident avec ceux de l'essai de répartition du peuple par professions (2). Mais Petty fait remarquer que les laitières ne s'occupent pas seulement des vaches, et il tombe sous le sens que les laboureurs sont compris dans le total général des cultivateurs.

Au reste, cette partie de la description agricole est bien plus précieuse au point de vue de la technique de l'agriculture et de l'élevage qu'à celui de la statistique. Sir William n'a d'ailleurs jamais manqué, après avoir exposé les méthodes qu'il préconise pour établir de statistiques scientifiques, d'ajouter que les éléments lui font défaut pour appliquer ses méthodes, — et nous savons bien, avec lui et par lui, qu'il ne s'agit, quand on passe aux chiffres, que de calculs ingénieux et de supputations hardies; et Sir William aurait considéré avec un ironique mépris le sot enthousiaste qui aurait cru devoir les prendre au pied de la lettre (3).

IV

INDUSTRIE ET COMMERCE

L'aptitude commerciale d'un pays (fitness for trade) est définie et chiffrée par Sir William au moyen d'éléments purement géographiques : la distance moyenne d'un point du pays à la mer, la facilité des transports intérieurs et la situation des ports par rapport aux marchés d'outre-mer (4).

Sur l'aptitude de l'Irlande au commerce, écrit-il, nous disons ce qui suit :

(1) P. 58.

(2) Cf. supra, p. 255.

(3) Cf. supra, p. 224.

(4) *Pol. Anat.* ch. XI.

« 1^o Que l'Irlande ayant plus de 18.000 milles carrés, il n'est aucun endroit, en moyenne (it is not one Place with another), à plus de 24 milles de la mer; parce que celle-ci entoure l'île sur 750 milles environ. C'est pourquoi un tel pays sera apte au commerce dans la mesure où le transport par terre des matières pondéreuses y sera facile, parce que la partie la plus grande et la plus profitable du commerce et l'utilisation des transports maritimes dépendent de marchandises telles que métaux, pierres, bois d'œuvre, grains, bois, sel, etc. (1). »

Aucun point de l'Irlande n'est, en moyenne, à plus de 24 milles de la mer. Le calcul s'explique facilement dès qu'on remarque que 24 est le quotient de la surface 18.000, divisée par le périmètre 750. Si l'on considère schématiquement une île comme un polygone, le produit de la division de sa surface par son périmètre est égal à la moitié de la perpendiculaire abaissée du centre sur le milieu d'un côté :

$$S = P \times \frac{H}{2},$$

$$\text{donc } \frac{S}{P} = \frac{H}{2}$$

Bien que la plus grande distance du centre à la périphérie soit le côté du triangle dont H est la hauteur, on peut, dans une comparaison sans rigueur mathématique, comme celle d'une île à un polygone, admettre que H représente sensiblement la plus grande distance d'un point de l'île à la mer, la plus faible étant celle d'un point de la côte, qui est zéro. Par suite, la distance moyenne est $\frac{H}{2}$ ou $\frac{S}{P}$.

D'ailleurs, l'approximation de Sir William est satisfaisante, puisqu'elle suppose une distance maximum de 48 milles, ou 108 kilomètres, assez proche de la réalité (2). Situation favorable si le roulage et la navigation fluviale sont aisés : aussi

(1) *Pol. Anat.*, p. 78. Sur les appréciations diverses — et toutes insuffisantes — de la superficie de l'Irlande dans les ouvrages de Petty, cf. supra, II, 232. 18.000 milles carrés irl. équivalent à 75.483 km², ce qui est de 1/10 au-dessous de la réalité. Quant à la longueur des côtes, il semble que Petty ne tient pas compte des petites découpures. (Cf. *Pol. Arithm.*, IV, 78, et infra, p. 319).

(2) Cf. plus bas les mêmes calculs pour la Grande-Bretagne et pour la France.

l'amélioration des routes et l'aménagement des fleuves sont-ils une des grandes préoccupations de Petty.

Passant à la situation géographique de l'Irlande, il poursuit :

« 2^o L'Irlande est commodément placée pour le commerce du nouveau monde américain que nous voyons chaque jour croître et prospérer. Elle est bien située pour envoyer du beurre, du fromage, de la viande de bœuf, du poisson, aux marchés convenables, qui sont ceux du Sud et les plantations d'Amérique (1). »

Pour mettre à profit ces avantages naturels, l'Irlande devrait fabriquer de bons produits, que des commerçants avisés, travaillant dans des conditions financières favorables, pourraient exporter sur des marchés ouverts à leurs marchandises. Et Sir William examine soigneusement si toutes ces conditions sont remplies, formulant, à leur propos, plusieurs des théories économiques qui ont le plus contribué à le faire considérer de nos jours comme le père de l'économie politique.

Il range les produits commerçables irlandais en huit catégories pour chacune desquelles il souhaiterait voir créer une de ces grandes « corporations » du type londonien (2). Ce sont : 1^o bétail; 2^o grains; 3^o poisson; 4^o cuir; 5^o laine; 6^o toile; 7^o beurre et fromages; 8^o minerais et métaux.

Cinq de ces catégories comprennent des produits agricoles et d'élevage; les pêcheries sont une industrie toute spéciale; d'industries proprement dites restent celles des textiles et de la métallurgie, encore les minerais sont-ils au point de vue de l'exportation une matière première. L'Irlande apparaît donc à Petty comme un pays agricole, ayant assez peu de dispositions industrielles, en dehors de ces industries locales du bâtiment, de l'ameublement, de la carrosserie, qui se sont développées depuis la paix, ainsi que les travaux publics, et qui ne fournissent rien à l'exportation (3), et d'industries familiales, dont le rayon de diffusion est moindre encore.

L'élevage et la culture, on l'a vu, ne sont rien de moins qu'in-

(1) P. 79. HULL donne ici en bas de page (190, n. 2) la note suivante : « Le marché au nord et à l'est avait été essayé en 1667 en expédiant des bestiaux sur pied à Rotterdam, mais il se trouva qu'ils n'y pouvaient être vendus à aussi bon marché que ceux dont les Hollandais pouvaient s'approvisionner en Holstein. (CARTE, *Ormond*, II, 341.)

(2) P. 80.

(3) P. 90, § 1.

tensifs. Et leurs produits, sauf à l'état de matières premières — encore faut-il faire quelques restrictions — sont le plus souvent invendables, « car, comme on l'a dit souvent, les habitations consistent en 160.000 sales huttes, dans lesquelles on ne peut fabriquer dans les meilleures conditions, ni beurre, ni fromage, ni toile, ni fils de lin ou de laine, ni rien d'autre, m'est avis, principalement à cause de la suie et des fumées qui y incommode, comme aussi de l'exiguité et de la saleté de l'endroit, qui ne peut être tenu propre ni franc de bêtes et de vermine, ni d'humidité, ni des odeurs de moisi que prennent tous les œufs pondus ou gardés dans ces huttes. La transformation de ces huttes est donc nécessaire à l'avancement du commerce (1). »

La laine d'Irlande n'est guère pour le commerce qu'une matière première, car les draps irlandais conviennent seulement à la consommation locale; ils sont présentés sous la forme d'« étroites pièces de frise (2) d'environ 50 centimètres (20 pouces) de large sur 60 (2 pieds) de long, appelées « bandles », qui valent 3 1/2 à 18 pence. Il faut 17 bandles pour faire un costume d'homme et 12 pour faire un manteau » (3). Pauvre fabrication et qui n'a même pas repris son activité d'avant la rébellion (4). « Et l'art de faire les couvre-pieds excellents, épais, moelleux (spungy) (5) et chauds, semble perdu. »

Les toiles sont à peine mentionnées, mais Sir William cite l'Act du Parlement irlandais de 1662, pour développer la culture du lin et du chanvre (6) et c'est encore là une des lois où il est

(1) P. 79. Cf. supra, p. 253, n. 2. Le Report (1^{re} partie, § 7) fixe, officiellement pour ainsi dire, la condition de ces huttes « pires que celles des sauvages d'Amérique, et absolument impropres à la fabrication de beurre et de fromage vendables, ou à celle des lainages, toiles et objets de cuir » (p. 116).

(2) La « frieze » (du Fr. frise) était un drap grossier généralement pelucheux d'un côté, ainsi nommé d'après la province de Hollande où on le fabriquait d'abord (Cf. SKEAT, *Etym. dict.* et *Oxford Dict.*).

(3) *Pol. Anat.*, p. 98.

(4) *Ibid.*, p. 112. « Quoiqu'il en ait pu être en 1672, dit une annotation de COX, il est certainement inexact maintenant de dire que l'industrie du drap n'est pas revenue à ce qu'elle était avant la rébellion ». (Ed. HULL, 209, n. 4). Néanmoins, ayant cité les autorités et documents du temps, G. O'BRIEN conclut que l'industrie de la laine ne s'est pas alors développée « aussi rapidement qu'on le suppose quelquefois. » (*Ec. hist. of Ire., XVIIIth C.*, p. 187).

(5) « Spungy » signifie à la fois « spongieux » et « décati ». Il semble dans ce cas indiquer que les couvre-pieds étaient épais, soyeux et légers, comme des éponges.

(6) L'industrie de la toile avait été une grande industrie de l'Irlande du Moyen Age et avait périclité au début du XVII^e et la rébellion avait achevé sa ruine. (Cf. Mrs GREEN, *The making of Ireland.* p. 48 et seq. et G. O'BRIEN, *op. cit.*, p. 77. La paix rétablie, le Parlement

permis de deviner la main de Petty et la pensée des virtuosi et de Hartlib.

Quant aux pêcheries, il cite à Colrairie une entreprise de pêche de saumon, qui devait être importante, car le saumon se pêchait partout dans l'île; les meilleurs poissons frais se vendent à Cork, Kinsale et Bantry, — et Dublin devait pouvoir mériter d'être également nommé; mais il est probable que Sir William parle de ces villes d'après ses souvenirs de régions qu'il a visitées, car il devait y avoir de bon poisson sur d'autres marchés que ceux du sud-ouest. Dans l'ouest « une vingtaine de gentlemen possèdent 160 sennes pour la pêche du pilchard dont ils prennent parfois jusqu'à 4.000 barils valant £ 10.000 »; et qui pouvait mieux le savoir que le propriétaire des pêcheries de Kenmare ? (1).

La métallurgie est représentée d'une part par les forges des artisans, si nombreuses que leur nombre est supposé égal à celui des maisons à une cheminée — 16.000 — « et peut-être d'un cinquième plus élevé » (2), ce qui ferait plus de 18.000. Le minerai de fer est traité dans 10 hauts fourneaux et l'affinage de la fonte se pratique dans plus de 20 forges (forges and bloomeries) (3) : ce sont les fourneaux à feu continu où vont s'engloutir les forêts d'Irlande (4); et là, Petty peut parler en maître de forges, comme auparavant il parlait en armateur de la pêche au pilchard, comme maintenant il va parler de la mine de plomb qu'il a ouverte en Kerry.

« Il n'y a qu'une mine de plomb (lead-work) qui ait jamais été exploitée, quoique beaucoup aient été reconnues, que de prétendues concessions ont empêché d'exploiter. Il y a aussi un endroit en Kerry où l'on pourrait exploiter une alunière; on a tenté de le faire, mais on n'a pas continué. »

Ce n'est pas là une étude de la métallurgie irlandaise. Sir William donne seulement quelques exemples qu'il connaît

irlandais dont Sir William était membre encouragea la culture du chanvre et du lin (*Pol. Anat.*, 122, § 5 et 130, § 11). Dans la *Pol. Arithm.* il est dit que l'Angleterre et l'Irlande importent de 160 à 200.000 livres de toiles de lin (p. 43).

(1) P. 111. Le mot baril traduit ici hogshead, qui s'entend aujourd'hui d'un tonneau d'environ 2 hl 1/2. Le *Report* (p. 119, § 14) mentionne des bateaux pêchant le hareng. Sur la part de Sir William dans ces industries, cf. son testament.

(2) P. 9.

(3) P. 111.

(4) Sur la métallurgie en Irlande, cf. supra, p. 69.

personnellement. Il ne parle pas du cuivre bien qu'il en ait des fonderies à Kenmare. Mas il cite une alunière en Kerry dont on ne trouve aucune trace. Quant aux mines de plomb, qui figurent dans son actif successoral, il dit dans son testament que lui-même les a ouvertes en Kerry (1). Et ces exemples attestent que Sir William n'a pas tenté dans la *Political Anatomy* un inventaire ou une description des richesses naturelles de l'Irlande : il en examine seulement les principales afin de faire une esquisse des dons qui, s'ils étaient convenablement mis en œuvre, assureraient au pays une vie économique plus active et prospère.

Par malheur, les hommes ne mettent guère à profit ces possibilités et les affaires — industrie, commerce, banque ou navigation — sont peu actives. C'est que, d'abord, l'immense majorité de la population — indigènes et anciens colons végétant dans les huttes et les maisons à un seul feu — n'est à peu près de rien à la vie économique, aussi pauvres producteurs que consommateurs insignifiants. Car c'est avant tout l'intérêt personnel qui stimule l'activité des hommes, et sans lui, il n'est point de développement économique d'un pays :

« Ayant montré qu'il n'y a que peu ou point de commerce ou d'échange des richesses (*Commutation of Commodities*) là où les gens vivent aussi simplement — et tels qu'au sortir des mains du Créateur — que vivent les habitants des 184.000 (huttes et maisons à un foyer), il s'ensuit que ce qu'il existe de commerce en Irlande doit être trouvé dans les 16.000 autres maisons de plus d'un feu, et parmi leurs habitants. Bien que le commerce soit, à proprement parler, l'échange des richesses, c'est, à parler d'une manière plus générale, le moyen par lequel on achète la fortune et la puissance, ces parents du plaisir, — non seulement en tirant les richesses de la terre et de la mer, par le labour, la pêche, (l'exploitation des) mines, les transports, etc., en acquérant ces richesses de ceux qui les avaient d'abord extrai-

(1) Sur les fonderies de cuivre à Kenmare, voir FITZMAURICE, p. 149. Les mines de plomb sont évidemment inconnues de BOATE, dont la *Nat. hist.* est antérieure à la venue de Petty en Irlande; cf. néanmoins sa description de la mine de plomb argentifère de Kilmore, en Upper Ossory, Tipp. (ch. XVIII). Aujourd'hui I. SWAIN, *Geology*, dans FLETCHER, *Munster* (p. 74) ne cite aucune mine de plomb en Kerry. Pour l'alunière abandonnée dont parle Sir William, Charles SMITH dans son *Antient and Present state of the County of Kerry* (1758) dit qu'il n'en a trouvé aucune trace. (Cité par HULL, p. 209, n. 3.)

tes du sol et de la mer, comme on l'a dit précédemment. Et (l'on travaille ainsi) non seulement pour augmenter la richesse totale de la nation — ce n'est parfois même pas du tout pour cela — mais (pour accroître) la part personnelle qu'on a déjà de cette richesse; par exemple : supposant que la richesse totale de l'Irlande soit de 10 millions, et que la part qu'en possède A soit de £ 1.000, je dis que d'ordinaire A se préoccupe davantage de faire £ 3.000 de ses 1.000 — bien qu'en amoindrissant de £ 2.000 la fortune totale — que d'élever à 30 millions cette fortune totale en réduisant la sienne de £ 1.000 à 300 (1). »

Les seules personnes qui puissent actuellement prendre part au développement de la vie économique sont donc les habitants des 16.000 maisons confortables. Par malheur, un tiers de cette population paraît déjà eutendre — comme on le dira deux siècles et demi plus tard — que les affaires, « c'est l'argent des autres », et peut-être est-ce en pensant à eux que Sir William écrivait les lignes un peu obscures qu'on vient de citer. Voici, dit-il, les genres d'affaires les plus répandues en Irlande : 1^o recherche des irrégularités qui abondent dans les titres de propriétés si souvent confisquées et redistribuées; 2^o ferme des impôts; 3^o spéculation sur une monnaie de valeur incertaine (2); 4^o poursuites ou menaces de poursuites pour des délits imaginaires afin de faire chanter les timides « par l'intermédiaire des juges de paix »; 5^o exploitation des fonctions de police et 6^o des assises des grands jurys. Énumération qui fait penser aux « soixante et troys manières » qu'avait Panurge de trouver de l'argent « dont la plus honorable et la plus commune estoit par façon de larrecin

(1) P. 86. La seconde partie de ce paragraphe est assez obscure. Après « mais pour accroître la part personnelle qu'on a déjà de cette richesse », les manuscrits et la 1^{re} éd. ajoutent « though diminish'd », (bien que (celle-ci) soit diminuée), ce qui donnerait à croire — et l'exemple le confirmerait assez — que Petty met en opposition l'augmentation de la richesse de l'individu et celle de la nation, comme si l'individu, pour s'enrichir, prenait une part de la richesse de la nation. L'éditeur de 1719 a supprimé « though diminish'd » — et on ne l'a pas traduit ici, mais seulement indiqué dans cette note, parce qu'il est à peu près incompréhensible; Petty n'a certainement pas voulu exprimer l'hérésie économique qu'une lecture rapide suggère, et l'on ne voit pas bien ce que fut sa pensée. Peut-être a-t-il voulu simplement dire que l'individu aime mieux accroître sa fortune, fût-ce aux dépens de la communauté, qu'enrichir la communauté aux dépens de sa propre fortune — et ce qui suit montre que c'était le cas de nombre de gens d'affaires en Irlande.

(2) L'Irlande était alors inondée de pièces étrangères, souvent rognées, et de fausse-monnaie. La pièce la plus en usage, était un dollar espagnol (piece of eight, c'est-à-dire de 8 réaux) qu'on y appelait *cob*. On lui attribuait officiellement une valeur de 4 sh. 9 bien que sa valeur réelle ne fût guère que 4 sh. 4. — et variait d'ailleurs beaucoup. En 1667, on

furtivement faict » (1). Et Sir William de conclure : « Ce sont les sauterelles et les chenilles de la république, comme les habitants des 184.000 cabanes en sont la partie en friches (2). »

Mais ceux qui pourraient se livrer à des opérations commerciales avantageuses pour eux-mêmes et pour le pays n'en sont pas empêchés seulement par l'insuffisance de la production et de la consommation et par l'anarchie monétaire. Le commerce extérieur, la principale source de richesses, qui devrait être actif surtout avec l'Angleterre, est entravé par les mesures protectionnistes de celle-ci.

Ce commerce, on ne saurait l'évaluer. L'*Anatomy* devait en contenir la statistique; mais, dans les manuscrits et dans les diverses éditions, on trouve seulement, vers la fin du XI^e chapitre, ce titre : « The Tables », — sans aucun tableau. Il est bien improbable qu'un feuillet ait été perdu dont la place était là dans le premier manuscrit; ce ne sont pas dans l'œuvre de Petty les seuls tableaux de chiffres annoncés et qui manquent. Quelques paragraphes plus loin, il écrit :

« 6. Les Exportations paraissent de plus de valeur que les Importations, sauf que les comptes des premières sont plus exacts, tandis que ceux des dernières sont très conjecturaux, et probablement au-dessous de la vérité (3). »

Il avait dit, quelques paragraphes auparavant, que les comptes des douanes prétendent que le commerce extérieur aurait progressé depuis 1657 dans la proportion de 1 à 7, mais qu'en réalité il a seulement doublé; car si les douanes ne rapportaient que £ 12.000 en 1656, deux ou trois ans plus tard on les afferma pour plus de trois fois cette somme — ce qui suppose qu'elles valaient bien une quarantaine de mille livres — et aujourd'hui elles en produisent 80.000 (4).

Ces incertitudes permettent de supposer que Sir William espé-

achetait des cobs en Angleterre à 4 sh. 3 pour les revendre jusqu'à 5 sh. en Irlande. (Ed. HULL, p. 186, n. 2.) À un certain moment on proposa (ce qui devait être fait peu avant la Révolution) d'attribuer aux cobs une valeur de 5 sh.; et Petty, qui avait des vues très justes sur la monnaie, dit qu'« ainsi ces imbéciles croyaient qu'en donnant un meilleur nom à leur monnaie, ils en augmenteraient la valeur ». (*Pol. Anat.*, p. 73.)

(1) RABELAIS, *Vie de Gargantua et de Pantagruel*, Liv. II, ch. XVI.

(2) P. 90.

(3) P. 92.

(4) P. 91.

rait obtenir des chiffres plus précis et que, ne les ayant pas eus, il a renoncé à dresser son tableau statistique.

Les chiffres du *Report*, document semi-officiel, établi par Petty trois ou quatre ans après l'*Anatomy*, doivent être ceux qu'il considérait les meilleurs; et ils estiment ainsi le commerce extérieur irlandais :

« 14. La valeur des marchandises exportées d'Irlande et de l'affrètement des navires employés au commerce de cette nation et à la pêche du hareng est d'environ £ 500.000 par an.

« 16. La valeur du bétail, à savoir bœufs et moutons vivants, transportés d'Irlande en Angleterre, ne dépasse jamais £ 140.000 par an; le fret, les peaux, le suif et la laine dudit bétail vivant représentaient environ 60.000 de ces 140.000 livres. Et la valeur des marchandises importées d'Angleterre en Irlande (quand le commerce du bétail était libre) était de trois à quatre fois la valeur nette de la viande des bœufs et des moutons transportés d'ici en Angleterre).

« 17. Les droits de douanes sur les marchandises exportées et importées entre l'Angleterre et l'Irlande, extraits des droits d'accise, étaient, au temps du plus libre commerce, d'environ £ 32.000 par an (1). »

Seule est mentionnée l'exportation des produits agricoles et spécialement d'élevage; c'est que les objets manufacturés irlandais exportés en Angleterre ne valaient pas, bon an mal an, £ 8.000 (2). Les bestiaux sont la base du commerce; l'*Anatomy* parle de 60.000 bœufs, de près de 100.000 moutons et de viande en barils équivalant à 30.000 bœufs (3). Elle mentionne en même temps 26.000 Cwt (1.320 tonnes) de beurre, — en faisant remarquer que cela ne représente que la traite de 26.000 vaches, alors que l'Irlande ayant 600.000 vaches laitières pourrait transformer en beurre le sixième du lait et exporter 100.000 Cwt de beurre (4). Ailleurs encore (5), à propos de la consommation de la laine, Petty évalue l'exportation de la laine à trois fois la

(1) P. 120.

(2) P. 92, § 4.

(3) P. 57.

(4) P. 57. L'auteur adopte ici une production annuelle de beurre par tête de 1 Cwt, de moitié inférieure à celle qu'il avait indiquée quelques pages plus haut (p. 53, cf. supra, p. 265).

(5) P. 98.

consommation locale, alors que d'autres la limitent au tiers de cette consommation.

La nature a donné l'Angleterre pour principal client à l'Irlande. Mais, depuis que le Cattle statute a fermé la grande île au bétail irlandais, le commerce entre les deux pays a périclité : en 1664, les trois quarts du commerce extérieur irlandais se faisaient avec l'Angleterre, — un quart seulement* vers 1672 (1).

Au contraire, nulle législation britannique n'est responsable de l'exiguité de la flotte irlandaise : 8.000 tonnes de bateaux de types divers, jaugeant de 10 à 200 tonnes. Peut-être la cause en est-elle à la pénurie de marchandises à transporter; moins vraisemblablement à l'absence de main-d'œuvre pour les constructions navales; peut-être enfin à ce que « les Irlandais préfèrent se nourrir de pommes de terre et de lait sur la terre ferme, plutôt que de lutter contre le vent et les vagues avec une meilleure nourriture » (2). Au point de vue de l'outillage maritime, les côtes d'Irlande sont éclairées par cinq phares.

V

CONCLUSIONS PRATIQUES : PROJETS DE RÉFORMES

La conclusion de la *Political Anatomy*, c'est le rapport du Council of Trade de 1676. Petty n'a jamais manqué, après avoir constaté un abus ou reconnu l'insuffisance d'une organisation, de chercher des remèdes; et cette tendance se retrouve tout au long de l'*Anatomy*, nuisant même parfois à l'observation et à l'analyse. Dans le rapport, ses projets de réformes peuvent être classés en quatre groupes : organisation de la main-d'œuvre, amélioration de la production, développement du commerce, réformes politiques.

Sir William est convaincu qu'une quantité considérable de main-d'œuvre sommeille en Irlande : l'essai de tableau statistique des professions en atteste, qui montre que la moitié des

(1) P. 92, § 3.

(2) P. 110.

habitants ne produisent rien et qui évalue à 307.000 le nombre des producteurs possibles à récupérer. Le rapport demande donc : la fermeture d'une partie des cabarets [13] (1), la diminution du nombre « exorbitant » de prêtres papistes et de moines [11] (2), la recommandation de ne pas chômer toutes les fêtes religieuses catholiques romaines [12], la répression de la mendicité et du vol [11], enfin, une plus efficace protection des travailleurs par les juges de paix [10].

La plus importante peut-être des réformes destinées à améliorer la production serait la transformation des huttes et la création de jardins, en même temps que de chènevières et linières [11] (3). Des compagnies (corporations) devraient être créées pour aider les industries, notamment les filatures et tissages de lin, de chanvre et de laine [8]. Et il appartiendrait au gouvernement de procéder à une revision des concessions (patents) dont les détenteurs ne se servent que pour entraver la mise en exploitation des mines [9].

On stimulerait le commerce en favorisant la consommation intérieure; des hauts fonctionnaires viendrait l'exemple de préférer les marchandises irlandaises aux produits étrangers [6]; les tarifs douaniers sont à modifier dans le même esprit [5]. Pour développer l'exportation des produits, la création serait désirable de groupements d'armateurs et d'organisations veillant à la qualité et à l'emballage des marchandises exportées [7]. Mais les affaires ne pourront prospérer que si le commerce trouve à sa disposition une monnaie saine — et c'est toute la question de la circulation et de la valeur des monnaies indigènes et importées [1] — des crédits faciles et bon marché, et c'est la réduction de 10 à 5 ou 6 %, et c'est le projet de création d'une banque foncière [4]. Par-dessus tout, il importe par l'abolition des restrictions à l'importation des marchandises irlandaises — notamment du bétail — en Grande-Bretagne, de rendre à l'Irlande son principal client naturel [2].

Ces grandes réformes économiques seront complétées par

(1) Les chiffres entre crochets droits désignent les n^{os} des paragraphes de la 3^e partie du Report où chacune des réformes est exposée.

(2) Le § 7 de la 2^e partie estime qu'il suffirait de 500 prêtres papistes et de 2 évêques.

(3) Le § 2 de la 2^e partie du rapport (*Inferences*) recommandait d'employer les oisifs à des travaux publics, (ponts, ports, aménagement des cours d'eaux, grand routes) à la plantation de bois d'œuvre, de haies vives, etc...

deux réformes politiques : la nomination de protestants anglais aux fonctions d'officiers de police et de justice [14] et l'union législative des royaumes de Grande-Bretagne et d'Irlande [3].

« Grâce à tout cela, et au règlement des questions relatives à la propriété foncière, conclut le rapport, on peut espérer que les gens, trouvant plus d'intérêt à vivre en Irlande qu'ailleurs, pourront être invités à y immigrer, et à compenser ainsi l'insuffisance de population (qui est) la plus grande et la plus fondamentale insuffisance de ce royaume (1). »

L'étude géographique et économique de l'Irlande a conduit Petty à constater que, bien située dans le monde, douée d'un sol fertile et d'un sous-sol qui n'est pas entièrement privé de minerais industriels (2), l'Irlande, pour être satisfaite et prospère, n'a besoin que de la paix politique et de la vie économique normale qui lui assureront par surcroît une population suffisante et intéressée au développement de la production. Au temps de la *Political Anatomy*, et peut-être du Report, Petty pouvait croire qu'une période de tolérance allait donner à l'Irlande l'occasion de se réorganiser économiquement; et il proposait des réformes modérées. Bientôt, une situation toute différente le fera insister sur une « Utopie irlandaise », dont l'*Anatomy* contient déjà un premier état.

(1) Dernier paragraphe, non numéroté et composé en italiques, du Report (p. 130).

(2) « La croyance populaire aux vastes richesses minérales de l'Irlande ou à ses houillères cachées, n'attendant que leur mise en valeur, est un mythe indigne d'une époque sérieuse et réfléchie ». (Grenville A. J. COLE, *Irish Minerals and Building stones*, dans *Ireland, industrial and agricultural*, p. 26.)

CHAPITRE V

UNE UTOPIE IRLANDAISE

ESSAI DE THÉRAPEUTIQUE POLITIQUE

I

L'ÉVOLUTION D'UNE UTOPIE

Depuis que les Tudors avaient pensé résoudre leurs difficultés irlandaises en supprimant, non pas les Irlandais, mais la nationalité irlandaise, l'anglicisation des Gaëls naguère ordonnée par le statut de Kilkenny, avait été la grande pensée politique, aussi bien des républicains de la Commonwealth que des courtisans d'Elisabeth et des parasites des Stuarts.

Lawrence et Gookin pourront échanger, sans résultat, des brochures sur la transportation en Connaught — leur querelle, au fond, n'est que de méthode. Lawrence défend la transportation parce qu'il croit détruire l'esprit national irlandais en reléguant, sur l'âpre terre, île dans une île, gardée par le Shannon et l'Atlantique, ceux des conducteurs du peuple qui n'ont pas été exilés. Gookin proteste contre le pale connacien parce qu'il y voit un conservatoire de la nation et de la langue de l'Irlande.

A travers toute sa carrière si variée, Petty ne cessera jamais de chercher une pierre philosophale pour la « transmutation » des Irlandais, non seulement en West Britons (1), mais en véritables Anglais.

En lui, pas plus et moins encore qu'en son ami Gookin par exemple, aucune haine, même inconsciente. Ils croient tous deux d'une entière bonne foi, que le plus beau présent qu'ils puissent faire à un peuple — surtout à ce peuple irlandais que depuis tant de siècles on dépeint aux Anglais comme un peuple bar-

(1) C'étaient, avant 1916, les Irlandais qui imitaient par snobisme les manières anglaises qu'on appelait ironiquement West-Britons — Anglais de seconde zone, également moqués par les Anglais et par les Irlandais patriotes.

bare — c'est de l'angliciser. Sans doute, à cette anglicisation voient-ils double profit, — mais après leur bien c'est le bien d'autrui qu'ils veulent, au moins dans la mesure où il s'accorde au leur. L'anglicisation de l'Irlande supprime une grosse difficulté politique anglaise; elle fait l'Angleterre plus prospère et plus forte; mais le peuple anglicisé, en échange du sacrifice de sa personnalité intellectuelle et politique, aura sa part de la richesse et de la puissance que son abdication aura aidé à développer. Ce n'est pas seulement à l'Irlande et dans ces temps qu'un pareil marché a été proposé.

Or, personne mieux que Petty ne peut aller jusqu'au bout d'un plan d'anglicisation. Nul élément de son moi qui ne l'y engage : l'Anglais, le plus anglais et le plus patriote des Anglais, et le plus inquiet de la grandeur britannique parmi les nations; le propriétaire irlandais aux intérêts toujours menacés; l'anatomiste politique enclin professionnellement à glisser vers la pathologie et la thérapeutique; enfin le rêveur, rêveur de chiffres, constructeur implacablement logique de systèmes et d'utopies.

L'Irlande, « l'animal politique » qu'il vint disséquer aux premiers jours de son âge mûr, pourquoi ne serait-elle pas aussi l'objet d'une de ces expériences de laboratoire partout ailleurs interdites à l'économiste et au sociologue? Et de déplacer et de transformer en pensée le matériel humain, avec une parfaite et sereine indifférence, traitant en cobayes ses compatriotes tout de même que les Irlandais. Et si l'on a maintenant une impression de gêne en le suivant dans son royaume d'Utopie, c'est peut-être tout simplement parce que l'on sait qu'en Irlande tout cela aurait pu arriver, parce que l'on sait qu'au cours des siècles beaucoup de cela s'est réalisé, — moins vite, moins méthodiquement, mais en fin de compte l'utopie a été vécue.

Cette utopie, Sir William l'expose pour la première fois en 1662, dans un seul paragraphe du *Treatise of Taxes* :

« L'Irlande, dans son ensemble, est insuffisamment peuplée, et le gouvernement n'y pourra jamais être en sûreté sans coûteuses armées jusqu'à ce qu'on ait rendu anglaise la majeure partie des habitants, soit en amenant des Anglais, soit en retirant des Irlandais (1). »

(1) § 4, éd. HULL, p. 6.

Dans ces quelques lignes si denses, le problème est déjà entièrement posé et sur un solide terrain démographique; malgré la diversité des solutions suggérées, la pensée est une — pensée coloniale, étatiste, pratique et dure : peuplement du pays, anglicisation du peuple. Les réformes que Petty dut juger timides, proposées en 1676 par la Commission du Commerce, ne touchent que quelques points de pratique immédiate. Mais dans la *Political Anatomy*, Sir William peut en toute liberté rêver son rêve et voir ses visions, imaginer une transmutation du peuple irlandais, échanger les filles à marier entre l'Irlande et l'Angleterre, donner une première formule de sa pierre philosophale politique.

Et puis, presque aussitôt, son imagination rebondit. Au lieu d'essayer plus ou moins efficacement de transformer la colonie par l'échange de quelques centaines de milliers de pauvres diables des deux pays et par quelques milliers de noces avec l'État pour bazvalan (1), pourquoi ne pas faire une opération radicale, supprimer définitivement cette nationalité irlandaise toujours renaissante? La *Political Arithmetick* trace un plan de transport en Angleterre de tous les habitants de l'Irlande et des Highlands d'Écosse; les Gaëls se fondront dans la masse britannique; quant à l'Irlande devenue déserte, il se trouvera bien quelque prince assez fou pour en donner un bon prix, sans s'apercevoir qu'il diminue sa puissance en agrandissant ses territoires (2).

1687. La vie de Sir William touche à sa fin. Il reprend une dernière fois son utopie irlandaise pour la présenter au roi. Plus désabusé que jamais depuis la réaction catholique de Tirconnel, il sait bien pourtant que le gouvernement ne vendra pas l'Irlande. Si le *Treatise of Ireland* répète le rêve de la fusion des Irlandais dans le creuset britannique, il conserve la terre d'Irlande : les trois quarts de la population envoyés en Angleterre, l'île deviendra un immense ranch où 300.000 indigènes, dûment anglicisés, auront été « laissés en arrière » pour élever les bestiaux au compte des transportés. Ainsi, une utopie éco-

(1) « Celui qui fait métier de former des mariages, de faire, pour les jeunes gens, la demande aux parents des jeunes filles en mariage ». (LE GONIDEC, *Dict. bert. fr.*)

(2) Voir infra, p. 327, la théorie de Petty sur la valeur de l'étendue du territoire pour la puissance d'un État.

nomique complète et qui, dans la pensée de Petty, rend réalisable l'utopie politique.

De l'Irlande colonie de peuplement à l'île déserte et à l'« usine à viande », des Irlandais anglicisés sur place aux Irlandais fondus dans le peuple britannique, l'utopie évolue sans que son principe varie. Sous ses diverses formes, c'est une des plus curieuses et des moins connues parmi les grandes utopies politiques — et il suffirait pour qu'elle valût d'être examinée. Mais elle a un autre intérêt; dans ces vues singulières, le plus souvent négligées par les commentateurs — économistes qui prennent au mot Petty et les qualifient de songe — dans ces vues on découvre de lumineuses applications des théories de Sir William, et l'on reconnaît que ses travaux géographiques ont vivifié toute son œuvre qu'ils avaient précédée et qu'ils ont accompagnée jusqu'à son dernier jour.

II

LA « TRANSMUTATION » DES IRLANDAIS

C'est au chapitre V de la *Political Anatomy* : « De la future organisation de l'Irlande, de la suppression des rébellions et de l'Union avec l'Angleterre », que Petty expose son système de mélange des deux peuples par des échanges massifs de population (1).

De grands déplacements de peuple par la volonté d'un gouvernement ne pouvaient choquer personne — surtout lorsqu'il s'agissait des Irlandais — dans un temps où les partis opposés admettaient également la puissance illimitée du prince ou de la république (2) et où les précédents pour l'Irlande allaient des transportations de Leix et d'Offaly aux déportations en Connaught.

Aussi bien, c'était pour remédier à la faillite des méthodes

(1) L'utopie elle-même n'occupe guère que 2 pages (29-31).

(2) Il faudrait faire une exception pour Selden, mais son influence était bien limitée.

de colonisation employées jusque-là en Irlande que Sir William apportait un projet d'anglicisation qui devait aller jusqu'à la transmutation totale du peuple irlandais, afin de rendre homogène la composition démographique des deux royaumes et de préparer leur union politique (1).

Pour éclairer ses contemporains dont les uns s'illusionnaient par excès d'optimisme aussi bien que les autres par un pessimisme outré, Sir William analyse d'abord l'état de soumission réel des Irlandais.

L'anglicisation de l'Irlande sera beaucoup plus difficile qu'elle n'eût été au temps de la conquête, quand il n'y avait guère dans l'île — du moins Petty l'imagine — que 300.000 habitants, et sans culture nationale et donc sans nationalité bien caractérisée — encore à ce qu'imagine Sir William. Le malheur a voulu, comme l'a dit Sir John Davies « avec tant d'esprit et de savoir », le malheur a voulu que, jusqu'à Elisabeth, les Anglais n'aient jamais imposé leur gouvernement à l'Irlande (2). Que peut-on faire maintenant qu'il y a onze ou douze cent mille Irlandais?

« Quelques furieux ont souhaité que les Irlandais se révoltent de nouveau afin qu'on puisse les passer tous au fil de l'épée. Mais cette proposition est non seulement impie et inhumaine, elle est encore vaine et pernicieuse pour ceux-là mêmes qui ont inconsidérément souhaité de telles occasions (3). »

D'ailleurs, les Irlandais n'ont plus guère ni désir ni moyen de se révolter. D'abord, ils sont trop misérables. Les trois quarts des terres, les cinq sixièmes des habitations, les deux tiers du commerce extérieur sont aux mains des protestants britanniques, installés en sûreté dans les villes ou à proximité, et protégés par une milice de 25.000 hommes et une armée de 7.000 entretenue maintenant par le revenu irlandais du roi. Au contraire « 6 sur 8 des Irlandais vivent comme des animaux dans la saleté de huttes sans cheminée, porte, escalier ou fenêtre, et se nourrissent de lait et de pommes de terre, ce qui ne dispose

(1) Cf. supra, I. 76. L'un des plus grands griefs de Gookin contre le système de la transportation en Connaught était qu'il allait rendre « l'apaisement et l'anglicisation — entre autres par la langue — à jamais impossibles ».

(2) Il s'agit de l'auteur de la *Discovery* (Cf. supra, I, 140 n, 2).

(3) *Pol. Anat.*, p. 26.

pas leurs esprits à la guerre » (1). Ils savent qu'ils n'ont pas de navires et peu d'aide à espérer de l'étranger, alors que l'Angleterre a une marine et « plus d'individus mécontents de leur situation actuelle, prêts à n'importe quelle expédition ou aventure, qu'il n'en faudrait envoyer pour réduire une rébellion et s'installer en Irlande ». Enfin, les protestants d'Irlande peuvent être « ravitaillés d'Angleterre tandis qu'ils brûleraient les 160.000 huttes des Irlandais et détruiraient leurs meules de fourrage, leurs réserves de grains et leurs cultures » (2). Sachant tout cela, la masse des Irlandais n'a aucun goût pour la révolte et ceux qui ont « recouvré leurs propriétés presque par miracle, y regarderont à deux fois avant de s'engager dans une entreprise tout ensemble vaine et maligne » (3).

« C'est pourquoi, dit Sir William, renonçant à tous les moyens militaires pour organiser et maintenir en Irlande paix et abondance, ce que nous offrons tendra à la transmutation d'un peuple en l'autre et à l'union complète des intérêts d'après des principes naturels et durables dont j'énumérerai quelques-uns, si baroques et extravagants qu'ils puissent sembler (4). »

Et voici le projet (5) :

« 1. Si Henri II avait transporté, ou l'avait pu faire, tout le peuple d'Irlande en Angleterre, renonçant à tirer profit de leurs terres, il eût fortifié, embelli et enrichi l'Angleterre et rendu un réel service aux Irlandais. Mais cette même entreprise est maintenant quatre fois plus difficile à mener à bien qu'elle ne l'était alors; mais cela peut être fait, même maintenant, pour le bénéfice de tous les intéressés.

« [2] (6). Étant donné qu'il y a maintenant 300.000 Britanniques et 800.000 Papistes dont 600.000 vivent de la manière misérable ci-dessus mentionnée, si on échangeait seulement

(1) *Ibid.*, p. 27, 1. — Petty dit ensuite que « bien qu'il y ait 8 papistes pour 3 non-papistes, il y a beaucoup plus de soldats et d'hommes aptes à combattre parmi cette dernière catégorie moins nombreuse, que dans la première ». Et plus loin il remarque que les Irlandais, depuis 40 ans, ont perdu leurs qualités de fantassins parce que tout homme a maintenant un petit hongre (garran, de l'irl. gearrán) de sorte que, sauf dans les endroits montagneux, ils vont partout à cheval (p. 41).

(2) *Ibid.*, p. 27 et 28.

(3) *Ibid.*, p. 49 *in fine*.

(4) *Ibid.*, p. 27.

(5) Ce projet occupe les p. 29 à 31 de la *Pol. Anal.*

(6) Ce numéro de paragraphe n'existe que dans le Ms de Southwell.

quelque 200.000 Irlandais contre pareil nombre de Britanniques amenés pour prendre leur place, alors l'importance numérique des Britanniques serait égale à celle des Irlandais; mais leur importance politique et économique (1) (serait) trois fois aussi grande, et (elle serait) si visible que les Irlandais ne se soulèveraient jamais sous un prétexte patriotique ou religieux (2).

« 3. Parmi les 600.000 Irlandais pauvres ci-dessus mentionnés, il n'y a pas plus de 20.000 femmes nubiles non mariées; et le nombre de celles qui deviennent nubiles chaque année ne dépasse pas 2.000. C'est pourquoi si la moitié de ces femmes, une année et l'autre moitié l'année suivante, étaient transportées en Angleterre et mariées, une dans chaque paroisse, et qu'autant d'Anglaises fussent ramenées et mariées à des Irlandais, qui amélioreraient leur demeure, ne fut-ce que pour en faire une maison et un jardin d'une valeur de £ 3, toute l'œuvre de transmutation et d'union serait accomplie en quatre ou cinq ans.

« Les frais de ces échanges n'atteindraient pas £ 20.000 par an, ce qui correspond à la paie des armées d'Irlande pour six semaines.

« Si les Irlandais doivent avoir des prêtres, que leur nombre, qui est maintenant (compris) entre 2.000 et 3.000 séculiers et réguliers, soit réduit au chiffre suffisant de 1.000, ce qui fait un troupeau de 800 âmes pour chaque pasteur, que ces prêtres soient des personnes connues, et, s'il se peut, des Anglais. De la sorte, les prêtres, qui gouvernent les consciences, et les femmes dont l'influence s'exerce sur d'autres appétits puissants, seront Anglais, — les uns et les autres régnant dans le cœur des hommes, aucun autre massacre d'Anglais ne pourra plus se produire. En outre, quand le langage des enfants sera anglais, et anglaise toute l'économie domestique, savoir : nourriture, vêtement, etc., la transmutation sera facile et rapide. »

En somme, le plan de transmutation comprend quatre parties : 1^o une transplantation du quart des Irlandais en Angleterre et leur remplacement en Irlande par un nombre égal d'Anglais, afin que la population irlandaise se compose à peu près par moi-

(1) « Numérique » traduit ici « naturel », et « économique » est pour « artificiel » que Petty emploie dans le sens de « technique », « qui caractérise un ouvrier de métier ».

(2) Le texte porte : « national or religious ».

tié de gens de chaque nation; 2^o le mariage de 20.000 Irlandaises en Angleterre et de 20.000 Anglaises en Irlande; 3^o la substitution de prêtres catholiques romains anglicisés ou anglais aux prêtres irlandais; 4^o l'anglicisation de la vie domestique et du langage de la jeune génération.

III

L'IRLANDE, ILE DÉSERTE A VENDRE

Dans le même temps, ou fort peu de temps après qu'il composait l'*Anatomy* (1), l'évolution pro-catholique de la politique officielle le faisant désespérer sans doute de jamais angliciser une Irlande colonie de peuplement, Sir William ne propose rien de moins, dans sa *Political Arithmetick*, que « le transport de tous les biens meubles et de toute la population de l'Irlande et des Highlands d'Écosse dans le reste de la Grande-Bretagne » — après quoi l'on vendra au meilleur prix les pays abandonnés (2).

Cette fois encore — et plus encore on le conçoit — le projet est présenté comme « une digression plaisante (jocular) et peut-être ridicule » que le lecteur est invité « à considérer plutôt comme un songe ou une rêverie (3) que comme un projet raisonnable ». N'empêche que l'auteur est parfaitement sérieux et qu'il ne faut voir là qu'une précaution oratoire. N'a-t-on pas déjà été plus loin? « Bien des hommes sages » voyant ce que

(1) Sur les dates de composition de l'*Anatomy* et de l'*Arithmetick*, cf. supra, I, 191, n. 3. D'ailleurs dans l'*Anatomy*, à propos de la valeur politique de l'Irlande pour l'Angleterre Petty écrit : « Comme il a été, je pense, démontré ailleurs » (p. 28); or ceci ne peut s'appliquer dans son œuvre qu'au ch. IV. de l'*Arithmetick* qui serait ainsi contemporain et même antérieur à l'*Anatomy*.

(2) *Pol. Arithm.*, ch. IV, p. 65 et 71.

(3) « A Dream or Resvery » (p. 65). HULL ajoute en note : « Descartes, 1^{re} Méditation, *Œuvres* publiées par V. COUSIN (1824) I, 237-239. Est-il possible que Petty ait cru que l'histoire d'Utopie était narrée sous la forme d'un rêve? » Aujourd'hui l'*Oxford Dict.* ne donne que la forme française « rêverie » en mentionnant parmi ses significations celle, « archaïque » de « fantastic notion or theory, delusion ». Petty entend, à n'en pas douter, le mot dans le sens français : « idée chimérique semblable à un rêve » (LITTRÉ), ou, comme disait MONTAIGNE, cité par Littré : « Les resveries qui sont les songes des veillants et pires que songes » (II, 369).

l'Irlande a coûté à l'Angleterre depuis cinq siècles, n'ont-ils pas « souhaité que le peuple d'Irlande étant sauf, — l'île fût coulée au fond de l'eau? » Souhait matériellement irréalisable car, « si des ingénieurs hollandais pourraient dessécher ses tourbières, je ne connais pas d'hommes de l'art qui pourraient couler ses montagnes » (1). Mais on peut autrement obtenir le même résultat. Et Petty l'imagine, avec logique rêve tout éveillé, faits et chiffres en mains, ce qui est le propre des explorateurs aux pays d'Utopie. Et il analyse son rêve (2).

1^o Si l'Irlande et les Highlands d'Écosse ont 1.800.000 habitants, soit un cinquième de la population du royaume, et si l'Angleterre, le Pays de Galles et les Lowlands peuvent nourrir un cinquième de plus d'habitants qu'ils ne le font aujourd'hui, l'opération est possible dans l'ordre de la nature;

2^o Si les terres et immeubles abandonnés en Irlande et aux Highlands valent moins que l'augmentation de valeur qui résultera pour la terre anglaise de l'arrivée d'un supplément de population de un cinquième, l'opération doit être étudiée en vue d'une réalisation pratique;

3^o Si l'on peut vendre un bon prix les terres et immeubles abandonnés et si la nation qui s'y installera est moins gênante pour les transplantés maintenant qu'ils sont en Angleterre qu'elle ne l'était auparavant, le rêve est agréable et certainement profitable (3).

Or,

1^o La superficie de terre par habitant est de 4 acres pour l'Angleterre et les Lowlands, mais de 3 acres seulement pour l'Angleterre proprement dite. Il est vrai qu'en Hollande elle n'est que de 1 acre 1/2. Et il faut croire que l'Angleterre a de la nourriture en abondance, puisqu'elle ne veut ni en importer ni améliorer ses méthodes agricoles (4). On peut donc estimer que si l'on cultivait mieux la terre, si l'on exploitait les mines de plomb, d'étain et de fer, ainsi que les forêts, la superficie de

(1) P. 66.

(2) Cette analyse est aux p. 68 et 69.

(3) « Pleasant and profitable » (p. 69). Sur le Ms Southwell, Petty a ajouté de sa main : « yea, a profitable » (dream). (Ed. HULL, p. 287, n. 2).

(4) P. 70. Petty ne manque pas une occasion de montrer l'absurdité des mesures restrictives de l'importation des bestiaux, viandes, etc., d'Irlande, et, en bon disciple de Hartlib, d'attirer l'attention sur la nécessité d'améliorations agricoles.

l'Angleterre et des Lowlands suffirait amplement à la population des trois royaumes;

2^o La transportation coûterait 17 millions de livres sterling, savoir 13 millions pour la valeur des terres et immeubles abandonnés et 4 millions pour les frais de déplacement des populations;

3^o Le bénéfice de l'opération serait représenté par l'augmentation de valeur de la rente du sol en Angleterre et dans les Lowlands, car la population augmentant de un cinquième, la rente du sol s'accroîtrait dans la même proportion, de sorte qu'étant actuellement de £ 9 millions, elle serait de £ 10.800.000. La valeur de la terre s'augmenterait aussi de un cinquième et, comme elle est représentée actuellement par dix-sept ans et demi de revenu, elle le serait par vingt-et-un ans, passant de £ 157.500.000 à £ 226.800.000, soit un accroissement en capital de £ 69.300.000. Donc, l'opération rapporterait quatre fois plus qu'elle ne coûterait;

4^o Même si le pays abandonné ne pouvait être vendu que pour la moitié de sa valeur, on en tirerait encore £ 6.500.000, ce qui porterait à £ 75.800.000 le bénéfice total de l'opération (1).

Quant aux conséquences politiques — l'acheteur de l'Irlande étant nécessairement « quelque prince voulant agrandir ses territoires » — Sir William les résume et les justifie en peu de lignes :

« Si quelqu'un objecte que ceci sera dangereux pour l'Angleterre, je répondrai brièvement que, quelle que soit la nation acheteuse (cet achat dispersant les territoires de cette nation) elle ne sera pas plus capable d'incommoder l'Angleterre qu'elle ne l'est maintenant où son territoire est d'un seul tenant. D'ailleurs l'Irlande n'est pas plus près de l'Angleterre que ne le sont la France ou la Flandre. »

Ainsi paraissent des théories favorites de Sir William Petty; mais ce n'est encore qu'une esquisse; dans le *Treatise of Ireland*, il les développera si bien que ce dernier ouvrage de sa plume ne semble écrit que pour les exposer au roi et les défendre contre les attaques probables.

(1) Cet exposé est aux pages 69 à 72.

IV

LA FORME DÉFINITIVE DE L'UTOPIE LA TRANSPLANTATION ET LE RANCH

En 1687, Sir William estime¹ que la colonisation cromwellienne de l'Irlande a échoué. Rien ne reste du settlement de 1652, destiné à effacer les suites de ces événements de 1641 où il voit plus qu'une révolte, une révolution; car par trois fois (1) il souligne que la Confédération de Kilkenny ne tendait à rien de moins qu'à « la transformation de la monarchie en démocratie et au transfert du pouvoir souverain, du roi aux catholiques confédérés ». L'économie du settlement de 1652, destiné à réorganiser l'Irlande sous le pouvoir royal et la direction économique des protestants anglais, a été bouleversée par l'Act of Explanation. Aux spéculateurs, même à ceux qui avaient les titres les mieux en règle, on a enlevé le tiers de leur part (2). Les catholiques ont gagné à tous ces bouleversements quinze fois ce qu'ils avaient perdu; les protestants ont perdu deux cents fois ce qu'ils avaient gagné (3). Quant au pays, depuis quatre ans sa situation économique empire de jour en jour (4). La valeur des terres calculée d'après leur loyer a diminué de près de moitié, soit de 7 millions de livres; celle des maisons de un dixième (d'aucuns disent de un cinquième) soit de £ 200.000; celle du bétail est tombée de 5 à 3 millions. Depuis deux ans, on a emporté d'Irlande un tiers de l'argent, de la vaisselle précieuse, des bijoux, des meubles d'art, soit £ 160.000. Mais la dépense en boissons, victuailles, etc., a augmenté de £ 400.000 dont on peut tenir hardiment £ 350.000 pour argent gaspillé. C'est l'évolution vers la ruine d'un pays où les classes productrices vivent dans la crainte du lendemain — et tel est bien l'état d'esprit des Anglais et des Écossais protestants. La répercussion économique de la politique catholique de Tirconnel est une perte de 11 millions

(1) *Treatise of Ireland*, p. 611, 618 et 619.

(2) *Ibid.*, p. 601, § 20.

(3) *Dialogue*, p. 619.

(4) Le tableau suivant de la décadence économique résume la réponse à la 7^e objection, p. 582 à 602.

de livres, représentant un revenu annuel de £ 1.092.000 alors que la dépense totale de la nation n'est que de 6.500.000 (1). Pour le revenu royal, il a dû diminuer dans la proportion de 7 à 6.

C'est pourquoi, dans l'été de 1687, Petty, qui a l'oreille du roi, compose un *Treatise of Ireland* pour faire connaître à Jacques II l'état des affaires du pays et lui suggérer une médication héroïque qu'il croit indispensable et urgente (2). Le caractère de ce traité aux titres multiples (3) est particulièrement bien décrit par un titre qui précède le premier chapitre :

« Récréations et Paradoxes Politiques : Dans un Essai relatif à une Paix Perpétuelle et à une Organisation définitive en Irlande. Avec l'Union Naturelle des deux Royaumes et (de leurs) Peuples. »

L'ouvrage contient en fait trois parties : d'abord la préface et les deux premiers chapitres posent la question à résoudre; l'auteur expose ensuite en six points (ch. III à VIII) les résultats qu'il pense obtenir; enfin, il examine et réfute — sa réfutation occupe les deux tiers du traité — sept objections qu'il prévoit. Un Dialogue, à peu près de la même longueur que l'ex-

(1) 1.300.000 habitants et 5 livr. st. par tête. Cf. les chiffres différents de la *Pol. Anat.* cités plus haut, p. 218.

(2) Les expériences navales de Petty avaient attiré l'attention du roi quand celui-ci, alors duc d'York, était Grand Amiral. « La date du traité, dit HULL, peut-être fixée à quelques semaines près. Il fut terminé après que Petty eut reçu les statistiques des douanes irlandaises pour le trimestre d'été de 1687, et il était prêt à être présenté au roi dans la première semaine de septembre. (p. 546.) Les documents cités par Hull prouvent qu'il en fut bien ainsi. Le roi chargea Pepys, « ami et admirateur de Petty », comme le rappelle Hull, d'examiner le *Treatise*. Mais Petty mourut trois mois plus tard. L'ouvrage ne fut pas imprimé. Il a paru pour la première fois en 1899 dans le recueil de HULL : *The Economic Writings of Sir William Petty*, d'après le texte d'un Ms qui appartient à Southwell et qui est aujourd'hui au British Museum (Addl. Ms. 21-128).

(3) Le titre général du manuscrit est : *A treatise of Ireland, 1687. The Elements of Ireland, and of its Religion, Trade and Policy. By Sir William Petty, Fellow of the Royal Society*. En tête d'une sorte de plan en 13 points, que Petty ne suivit d'ailleurs pas : *An Essay in Political Arithmetick concerning Ireland*. La table des matières est intitulée : *The Contents of a Treatise, concerning Ireland*. Enfin le 1^{er} chap. est précédé de ces lignes : *Political Pastimes and Paradoxes : In an Essay concerning a Perpetual Peace and Settlement of Ireland With the Natural Union of both Kingdoms and Peoples*. Dans le Dialogue, l'interlocuteur supposé de Petty lui dit : « Le titre de votre traité est « Récréations et Paradoxes Politiques ». Maintenant, outre mes remerciements personnels, je vous fais ce compliment que ce pourrait être une récréation convenable pour le roi de considérer ces questions. Et vos assertions relatives aux gains et pertes causés par la Rébellion (quand bien même le dixième seulement en serait vrai) est un paradoxe dans toutes les Cours de la Chrétienté où l'on a publié l'histoire de la vente et du Settlement d'Irlande. » (p. 621).

posé du projet. décrit les moyens et conséquences économiques et politiques de la politique de confiscation.

Les six résultats qu'il veut obtenir sont : 1^o diminuer assez l'agglomération catholique d'Irlande pour la rendre inoffensive, quitte à augmenter en Angleterre la minorité catholique qui ne saurait être dangereuse; 2^o augmenter la capacité de consommation dans les deux pays et la valeur des terres d'Irlande; 3^o augmenter le revenu royal d'environ un cinquième; 4^o celui de l'Église d'environ un quart; 5^o supprimer la cause de tous les maux politiques de l'Irlande par le moyen de l'anglicisation du peuple; 6^o achever et tenir à jour le cadastre (1). Le procédé pour réaliser toutes ces réformes, le premier paragraphe de la préface le résume fort bien ainsi :

« Certains ont imaginé, étant donné que l'Irlande a environ 1.300.000 habitants, qu'on effectuerait l'organisation, l'amélioration et l'Union ci-dessus proposées, si on en amenait 1 million en Angleterre, laissant les 300.000 autres dans le pays en qualité de gardiens de bestiaux et de laitières, et en abandonnant toute entreprise économique en Irlande, sauf l'élevage du bétail. »

On voit tout de suite que cette utopie est le dernier terme de l'évolution de la pensée que Petty exprima pour la première fois dans le *Treatise of Taxes* et dont l'*Anatomy* et l'*Arithmetick* contiennent les états intermédiaires.

Dans les conjonctures qui lui paraissent si graves, Sir William s'est bien demandé si une nouvelle colonisation de l'Irlande ne serait pas possible — par exemple en y envoyant 1 million d'Anglais; mais l'Angleterre y perdrait au moins le double de ce qu'y gagnerait l'Irlande. Au contraire la transplantation de 1 million d'Irlandais laisserait aux deux pays un bénéfice immense.

« Il se peut qu'on demande en manière d'objection : Pourquoi n'enverrait-on pas plutôt 1 million d'Anglais en Irlande, pour élever le nombre (des habitants) de l'Irlande (dans la proportion) de 4 à 7 et réduire celui de l'Angleterre (dans la proportion) de 7 à 6 (2)? Je réponds : Non.

« La valeur des terres d'Angleterre étant de 220 millions,

(1) Ces six points sont énumérés dans les 6 paragraphes du 1^{er} chapitre.

(2) Petty admet dans le *Treatise* que l'Irlande a 1.300.000 habitants et l'Angleterre 7 millions (ch. II).

le fait d'enlever 1 million de ses 7 millions d'habitants diminuerait sa valeur de 49 à 36 ou (dans la proportion) de 4 à 3, au prix d'une perte de 55 millions. Et la valeur des terres d'Irlande n'étant que de 12 millions, l'augmentation (du nombre) de ses habitants n'en élèverait la valeur que de 16 à 49, ou de 1 à 3, et l'élèverait de 12 à 36 millions, donnant un gain de 24 millions pour l'Irlande et une perte de 55 pour l'Angleterre (1).

« Tandis que la transportation de 1 million (d'Irlandais) en Angleterre fait gagner 100 millions (de livres) en commun à l'Angleterre et à l'Irlande, et 10 millions en particulier à l'Irlande, à côté de bien d'autres profits pour les deux nations (profits) qui ne se peuvent calculer en chiffres (2). »

Cette transportation est-elle possible? Sir William en a calculé les frais et l'effet moral.

Le transport coûtera en moyenne — c'est-à-dire compte tenu des « pauvres et riches, grands et petits », et calcul fait du centre de l'Irlande au centre de l'Angleterre (120 milles) — 20 shillings par tête, dont 12 shillings pour le voyage (3) et 8 pour tous autres frais. 40 petits bateaux de 60 tonnes en viendront à bout en cinq ans. Il ne manquera pas d'armateurs pour se charger de l'entreprise qui coûtera en somme £ 200.000 par an au Trésor et qui lui sera vite remboursée et au delà par l'augmentation du revenu royal.

Aucune résistance sérieuse n'est à craindre de la part des habitants de l'Irlande, car les propriétaires d'Irlande trouveront à l'opération non moins de profit que ceux d'Angleterre, que le roi et que l'Église. Les résistances venant du mauvais caractère (perverseness and humor) de quelques-uns ne dureront guère, et s'il en était autrement « c'est un mal que le Parlement

(1) Il semble que ce soit là une application de la théorie de la « Duplicate proportion (sujet du *Discourse* de 1674) suivant laquelle certains phénomènes susceptibles d'être exprimés en chiffres varient comme les carrés ou les cubes de certains phénomènes connexes. Les calculs que Petty fait ici paraissent impliquer que la valeur de la terre varierait comme le carré du nombre des habitants — bien que cette application de la théorie ne soit pas dans le *Discourse*. Le nombre des habitants de l'Angleterre diminuant de 7 à 6, la valeur de la terre baisse de 49 à 36 — ou plus simplement de 4 à 3, ou d'un quart ($220 : 4 = 55$). Le nombre des habitants d'Irlande s'élevant de 1,3 à 2,3, la valeur de la terre augmenterait de 16 à 49 (chiffres approchés tirés des carrés 1,69 à 5,29), ou plus simplement (et plus inexactement encore) de 1 à 3, c'est-à-dire qu'elle triplerait ($12 \times 3 = 36$).

(2) Ch. VIII, *Memorandum*, p. 570.

(3) 2 sh. pour le passage et 1 d. par mille pour le voyage par terre. Les frais de transports sont étudiés, p. 574., rép. à la 1^{re} obj., et p. 559, § 16).

d'Angleterre peut guérir dans l'un et l'autre royaume, comme de bons parents peuvent corriger les enfants qu'ils aiment » (1). D'ailleurs Petty dit qu'il se souvient qu'en 1652, les transportés étaient fort joyeux et que le peuple d'Irlande ne connut jamais plus grande abondance que pendant les sept années qui suivirent (2).

Voilà donc 1 million d'Irlandais transportés en Angleterre. L'Irlande est un désert d'herbe, une usine à viande (a kind of factory) (3) que l'État organise ainsi :

La population se compose maintenant de 300.000 individus de seize à soixante ans, tous vachers et laitières au service des propriétaires transplantés en Angleterre, car il n'y a eu aucune expropriation ni de terres, ni de bestiaux. Les habitants de l'île sont les serviteurs des transplantés; ne possédant eux-mêmes ni terres ni bétail, ils sont tous de la même classe, la plus basse; et on peut fort bien leur faire porter à tous un même costume, le plus commode pour leur travail (4). Cependant, un certain nombre d'Anglais resteront pour diriger l'élevage et le commerce (5) — c'est-à-dire le commerce du bétail, car d'importations il n'y en aura plus guère que de sel et de tabac. C'est bien la population et la vie d'une usine.

Même la valeur des terres sera exprimée industriellement pour ainsi parler, chaque parcelle étant « exclusivement » caractérisée par la quantité moyenne de viande qu'elle peut produire calculée sur la production de sept années. Et tous les sept ans cette valeur sera révisée « par la voix commune des deux nations ». Une commission de personnes n'ayant aucun intérêt privé en Irlande, règlera en Angleterre les litiges fonciers encore pendants, on mesurera les limites encore contestées et l'on achèvera enfin le Down Survey (6).

La plus grande partie des maisons et des installations non transportables qui ne pourront servir à l'élevage seront perdues — et de ce chef il faut ajouter 2 millions de livres au coût de la

(1) P. 576.

(2) P. 616-617 (Dialogue).

(3) P. 560, § 19.

(4) Ch. VII, p. 568-569, p. 563, § 2 et p. 576, § 9.

(5) P. 575, § 5.

(6) Cet alinéa est basé sur les §§ 16 et 17 du Ch. VII (p. 569), et 1, 2, 3, 5, du ch. VIII (p. 570).

transplantation (1). Cependant « on entretiendra une partie des maisons abandonnées jusqu'à ce que l'Angleterre soit remplie (fully peopled) avec 12 millions d'habitants à raison de 3 acres par tête » (2). Décision obscure et qui pourrait faire croire que Petty songe, quand les Irlandais se seront fondus dans la nation anglaise, à repeupler l'Irlande avec le trop-plein de la Grande-Bretagne.

L'élevage sera fondé sur la possibilité pour l'Irlande de nourrir « 6 millions de bêtes à cornes de trois ans en moyenne ou l'équivalent en quelque autre bétail ». De ces bêtes à cornes « le quart sont ou peuvent être des vaches laitières, et le cinquième peuvent être abattues chaque année sans aucun inconvénient pour le troupeau ». Ces bestiaux vaudront bien 6 millions de livres (3).

Le salaire du personnel sera de 20 nobles par an; et on lui donnera de la terre pour cultiver des céréales et des légumes avec le droit de chasse et de pêche (4).

La direction de l'élevage et du commerce des bestiaux sera confiée « à un conseil de personnes compétentes » qui fixera la répartition des différents types de bétail sur les terres, le nombre des bouviers, bergers, laitières, bouchers, etc. « nécessaire et suffisant pour le commerce d'exportation du bétail abattu ou sur pied, des peaux, suif, beurre et fromage, laine, poisson de mer, etc. » (5).

« L'Irlande pourra envoyer en Angleterre pour £ 1.500.000 de denrées, sans rien recevoir en retour. Ayant un troupeau de 6 millions de bêtes à cornes, le quart ou 1.500.000 seront des vaches laitières qui produiront chacune pour 24 shillings l'an de beurre et de fromage, en tout £ 1.800.000. Le cinquième abattu chaque année, valant 30 shillings par tête, fera £ 1.800.000 de plus. Soit en tout 3.600.000, dont 2 millions devront être dépensés en Irlande pour l'entretien de 300.000 gardiens de troupeaux et laitières, et 100.000 livres pour celui de l'armée, du clergé et du gouvernement civil. Le reste, soit 1.500.000

(1) P. 559, § 12.

(2) P. 576, § 7.

(3) P. 557, § 6, 8 et 9.

(4) P. 575, § 6. Il s'agit du noble à la rose, qui datait d'Edouard III et dont la valeur était un peu inférieure à celle de la livre sterling moderne. (Cf. LITTRÉ, au mot « noble », 12^e).

(5) P. 575, § 2 et seq.

livres, pourra être envoyé ou directement en Angleterre, ou en d'autres pays (1), pour enfin lui faire retour (2). »

Voilà le bénéfice pour l'Angleterre, qui n'a jusqu'ici jamais tiré £ 200.000 par an de l'Irlande (3) — et l'on verra plus loin le profit du roi qui n'en tirait rien du tout.

L'intérêt de l'argent sera abaissé dans la proportion de 3 à 2, c'est-à-dire de £ 10 à £ 6.13.4 % (4). Et comme les terres d'Irlande, mieux délimitées et débarrassées de tout procès vaudront plus que l'or et l'argent, l'usure sera amoindrie (5). D'ailleurs, il ne faudra que peu de monnaie aux employés de l'usine à viande, aux bouviers et aux vachères des ranches; une monnaie locale suffira (6).

La valeur économique de l'Irlande s'élèvera dans la proportion de 2 à 3 — la seule perte étant celle des 2 millions de livres que peuvent valoir les maisons abandonnées. En effet, la capitalisation des terres équivaldra à vingt années du revenu au lieu de dix, de sorte que leur valeur sera de 24 millions de livres au lieu de 12; la valeur du bétail passera de 6 à 7 millions, et la richesse du pays de 20 millions à 31 (7).

Au Gouvernement anglais, l'opération donnera des bénéfices politiques, financiers et diplomatiques.

« 2. Alors qu'on se querelle maintenant sur la suprématie du Parlement, il n'y aura pas besoin de Parlement en Irlande pour faire des lois à l'usage des vachers et des laitières — et il n'y aura d'ailleurs ni pairs ni propriétaires (freeholders) pour constituer un Parlement. — 3. Il n'y aura que peu de pompe, (d'État) et de dépenses du Gouvernement principal, etc., dont le seul rôle sera de diriger le commerce du bétail au mieux des intérêts de tous (8). »

Le Gouvernement civil ne coûtera guère que le cinquième de sa dépense actuelle, soit environ 5 millions de livres par an. Et l'« horrible » dépense des procès sera presque supprimée (9).

(1) « Into Foreign Parts »; il peut s'agir aussi bien des colonies d'Amérique que des pays étrangers proprement dits.

(2) P. 564, § 4.

(3) P. 559, § 14 et 15.

(4) P. 560, § 17.

(5) P. 573, § 16.

(6) P. 569, § 11.

(7) P. 565.

(8) P. 568, § 2.

(9) P. 560, § 19.

Les soins de la vie spirituelle de ces bouviers et laitières ne requerront point un clergé bien nombreux ni fort instruit. 20.000 livres par an suffiront à rémunérer ce clergé, de sorte qu'il restera un excédent de 100.000 livres sur les revenus d'Église, dont on augmentera le budget de l'Église en Angleterre sans parier de l'augmentation de valeur dont les terres ecclésiastiques auront profité, comme toutes les terres d'Irlande (1). D'ailleurs, ces 100.000 livres seront employées en Angleterre, non pour enrichir l'Église officielle, mais pour rémunérer 1.000 prêtres dissidents — vraisemblablement catholiques — « dont le travail pourra être de maintenir la paix dans leur troupeau et de le disposer à l'obéissance envers son souverain » (2).

Les dépenses militaires seront beaucoup moins lourdes :

« 4.000 marins, 2.000 cavaliers et 15.000 fantassins — soit un dixième des 150.000 bouviers qu'on laisserait en Irlande — constitueraient pour ce royaume (d'Irlande) une garde suffisante et plus adéquate que tout ce qui a jamais été constitué, et un bon commencement de *Mare Clausum* réel (3). »

De ces transformations, le revenu du roi se trouvera particulièrement bien (4). Il aura un vingtième des bénéfices de l'opération, soit £ 250.000; l'augmentation du produit des douanes et accises, soit £ 200.000; la transplantation des Highlanders d'Écosse apportera à l'Échiquier d'Angleterre un cinquième des revenus actuels du Trésor écossais, soit £ 26.000. Ainsi, le revenu royal s'accroîtra de £ 476.000, et comme il est aujourd'hui de £ 2.200.000, il atteindra £ 2.676.000. Les dépenses annuelles de l'État étant de £ 1.568.000, il restera un excédent de recettes de £ 1.108.000 chaque année.

La puissance internationale de l'Angleterre sera accrue à la fois sur mer et dans son armée.

« Des 200.000 livres annuellement allouées pour la garde de l'Irlande, 120.000 sont prévues pour 4.000 marins montant 40 petits navires suffisants pour ceinturer l'Irlande et pour

(1) P. 559, § 13; p. 560, § 18; ch. VI (p. 567).

(2) P. 567. Mais plus loin, Petty verse l'excédent des revenus d'Église en Irlande à la Church of England (p. 572, § 12).

(3) P. 559, § 4. « Les 15.000 hommes de milice étant le dixième du nombre total d'hommes, pourraient servir à tour de rôle comme soldats tous les dix ans. » (P. 569, § 14.)

(4) Le revenu du roi est étudié au ch. V, p. 566. Cf. aussi, p. 560, § 20, où il est dit que le revenu royal d'Angleterre est évalué à £ 1.800.000 par an, celui d'Irlande à 270.000 net, celui d'Écosse à 130.000; en tout 2.200.000 livres.

garder deux lignes : l'une entre le nord de l'Irlande et l'Écosse, l'autre entre Kinsale et les Sorlingues, ce qui, avec deux autres lignes, l'une d'Ouessant en France aux Sorlingues, et l'autre du nord de l'Écosse à la Norvège, fera le véritable Mare Clausum qu'on n'a encore jamais tracé (1). »

D'autre part, l'excédent de recettes et la nouvelle répartition de la population donneront au roi un budget de guerre et une force armée d'une puissance qui ne fut encore jamais atteinte. Comme il faut compter trois années de paix pour une de guerre, on pourra dépenser pendant l'année d'hostilités les économies de trois années paisibles, soit £ 3.324.000, plus le revenu normal d'une année (celle où l'on est en guerre), soit en tout 6 millions de livres (2). Et quant aux armées, sans parler des garnison et milice en Irlande, « il y aura, dans ce nouveau royaume de 9.300.000 habitants, 2.300.000 hommes en état de porter les armes, dont un dixième ou 230.000 pourraient être choisis et entretenus pour cette fin, ce qui serait suffisant pour la plus grande extrémité qui se puisse prévoir » (3).

Mais la partie essentielle de l'utopie — celle où Petty s'est le mieux complu — c'est le remaniement démographique : répartition géographique nouvelle de la population et anglicisation des Irlandais, de manière à donner la liberté de conscience aux minorités sans qu'il en résulte aucun danger politique; de manière aussi à augmenter la valeur du capital humain et les facultés de consommation et de production.

La redistribution de la population entre le groupe Angleterre, Galles, Jersey, Guernesey et Man, et l'Irlande est clairement indiquée en ces deux tableaux (4), où les chiffres indiquent le nombre de milliers d'habitants.

Répartition actuelle.

	Protestants	Papistes	Total
Angleterre, etc	7.075	25	7.100
Irlande	143	1.157	1.300
Totaux.	7.218	1.182	8.400

(1) P. 573, § 13.

(2) P. 567.

(3) P. 572, § 11.

(4) P. 561. Cf. p. 558, §§ 2 et 3.

Après la transplantation.

	Protestants	Papistes	Total
Angleterre, etc	7.185	915	8.100
Irlande.	33	267	300
Totaux.	7.218	1.182	8.400

Ainsi, la proportion des catholiques en Angleterre, qui n'est guère que de 1 habitant sur 284, sera de 1 sur 9, ou à peu près. En Irlande, elle restera de 10 catholiques sur 11 habitants (1). L'Angleterre aura trente-six fois plus de catholiques dans sa population, mais il n'y en aura pas un seul de plus dans le royaume. En Irlande, les catholiques sont un danger politique parce qu'ils détiennent la plupart des fonctions et un danger économique parce qu'ils prétendent avoir une étendue de terres proportionnée à leur grand nombre et non à leur faible importance économique; mais il n'en pourra plus être ainsi après la transplantation (2). Et en Angleterre, la minorité catholique ne saurait être dangereuse.

Au reste, ces transplantés seront un élément démographique satisfait, anglicisé, et de plus haute valeur économique que dans le passé. Pour eux, en effet, la transplantation en Angleterre ne présente que des avantages. Ceux qui ont terres et troupeaux en verront croître la valeur. Ils pourront les vendre au roi ou les conserver et en consacrer les revenus à améliorer leurs nouvelles exploitations en Angleterre. Ceux qui étaient tenanciers en Irlande seront tenanciers en Angleterre où les propriétaires leur loueront à de bonnes conditions les terres actuellement incultes; ils auront en outre l'agrément « de vivre dans un pays plus cultivé, dans une société plus distinguée (more Elegant Company) avec des distractions variées ». Quant aux tâches, on a vu que les salaires d'Angleterre sont le double de

(1) Petty estime qu'il y a en Irlande 8 catholiques pour 1 protestant, et en Angleterre 1 pour 280 (ch. I). Mais dans un Ms de « l'autre essai d'arithm. pol. sur la ville de Londres », il avait estimé cette dernière proportion à 1 pour 186 $\frac{2}{3}$ (Ed. HULL, p. 461, n.). De même il dit dans le *Treatise* qu'il y a 1 protestant pour 8 catholiques en Irlande et qu'il pourrait y avoir 1 catholique pour 8 protestants en Angleterre (ch. I, § 1). Tous ces chiffres sont, comme de coutume, très approximatifs.

(2) Cf. p. 578, réponse à la 5^e objection.

ceux d'Irlande, bien que le coût de la vie ne soit guère plus élevé que d'un tiers (1).

La meilleure distribution du matériel humain en augmentera donc la valeur. Les Irlandais dépenseront £ 6.13.4 par tête et par an, comme les Anglais, au lieu de £ 5; mais ils gagneront facilement £ 3.10.0 de plus, et cela ils l'économiseront, augmentant ainsi le capital que la nation garde en réserve de £ 3.500.000 chaque année (2). Et la valeur exprimée en argent des transplantés, qui est de 70 livres par tête et donc en tout de 70 millions, s'accroîtra dans la proportion de 7 à 10 (3).

En même temps, les Irlandais s'angliciseront complètement. Une génération au plus suffira pour transformer et rendre anglaises les « mœurs, habitudes, langue et coutumes des Irlandais » (4); les transplantés pourront prendre des noms anglais (5); et toutes les vieilles animosités seront oubliées. Et l'on n'entreprendra rien contre la religion — mais les prêtres catholiques seront anglais ou anglicisés, et collaboreront au maintien du bon ordre dans l'État (6). De même en Irlande, les 267.000 catholiques travaillant à l'élevage seront anglicisés — et l'on pourra, aux parcelles de terre comme aux hommes, donner, dans le Down Survey, des noms anglais.

Que si l'on objecte « que cette transplantation aboutit à supprimer la nation irlandaise, ce qui sera odieux aux Irlandais et ce que ne sauraient compenser tous les bénéfices mentionnés », Petty répond :

« Le but du projet est l'Union de deux nations, ce qui est une véritable bénédiction pour les deux, selon le mot de l'Écriture : *Faciam eos in Gentem Unam* (7), tandis que la malédiction de la guerre civile est de partager une nation en deux nations, comme le firent réellement les troubles de l'année 1641.

(1) P. 562.

(2) Ch. IV. La dépense annuelle moyenne d'un Anglais et d'un Irlandais moyens avait été exprimée déjà au § 11 du ch. II (p. 559).

(3) P. 603, dern. ligne (§ 5).

(4) P. 573, § 17.

(5) P. 568, § 9.

(6) P. 569, § 13. Cf. plus haut, n. 34. Petty considérait les ministres et prêtres des religions comme des fonctionnaires dont le domaine prolongeait au point de vue administratif celui de la police et de la justice dans la partie des consciences inaccessibles aux investigations et aux craintes humaines (Cf. *Treatise of Taxes*, ch. I, § 7).

(7) EZECHIEL, XXXVII, 22.

Or, si les deux nations sont réunies, le nom de celle qui est plus petite doit être aboli, tandis que l'objet, la substance en sont exaltés (1). »

V

CRITIQUE DE L'UTOPIE

Pour examiner avec quelque chance de la comprendre l'utopie irlandaise de Sir William Petty, il faut s'essayer à penser comme si les deux siècles et demi qui nous en séparent n'avaient pas existé; il faut oublier le *Deserted Village*, la touchante élégie de l'Irlande des lois pénales (2); il faut oublier les famines, les évictions et les grandes émigrations du XIX^e siècle. A la place de ces souvenirs, il faut mettre dans son esprit les opinions d'un Anglais de la seconde moitié du XVII^e siècle, dont l'enfance a été épouvantée par les récits — composés pour la propagande — de « l'atroce rébellion » et des massacres de 1641, puis réconfortée par les représailles avec leurs hécatombes et leurs supplices raffinés (3); il faut accepter pour monnaie courante que des paysans soient chassés par leurs landlords, des populations réduites à la misère par des mesures officielles, des familles trans-

(1) P. 577, § 1. Après avoir annoncé qu'il exposerait l'organisation d'une transplantation semblable des Highlanders d'Ecosse, Petty ne la mentionne qu'incidemment par ex. au sujet du revenu royal, comme il a été dit. Il ne lui consacre guère qu'un paragraphe intitulé « Memorandum », p. 579, viz: « Supposez que l'Ecosse contienne le même nombre d'acres et de gens que l'Irlande. Nous pouvons supposer que dans le tiers nord, ou six millions (? d'acres), de l'Ecosse, vivent 400.000 (habitants) sur une population totale de 1.300.000. De ces 400.000 nous supposons que 300.000 doivent être transplantés dans les Lowlands ou plutôt en Angleterre laissant derrière eux 100.000 (personnes) pour l'élevage du bétail. » Et cette région pourrait être nommée Little Scotland. (Cf. p. 566 et 572, §§ 7 à 9.)

(2) Le poème de Goldsmith dépeint bien deux aspects successifs d'un village irlandais, malgré les explications plus ou moins subtiles des commentateurs qui, par exemple, à la suite de Macaulay, ont voulu faire du village heureux du début un village anglais et du « deserted village » un village irlandais. D'ailleurs Auburn est un townland voisin de celui de Lissoy, dans la paroisse de Kilkenny West (bar. du même nom, W.M.), paroisse sur la rive est du lough Ree. Goldsmith était né de l'autre côté du Shannon, à Elphin, en Roscommon, à une cinquantaine de kilomètres plus au nord. Son père fut recteur de Kilkenny West et une partie de la jeunesse de Goldsmith se passa à Lissoy. (Cf. Mgr. KELLY, *The Haunts of Goldsmith*; l'éd. du *Deserted Village* de H. VESLOT, Paris, 1922 et J. L. et Barbara HAMMOND, *The Village Labourer*, Londres, 1920, p. 308.)

(3) Cf. les récits des ouvrages du temps cités dans la Bibliographie (Chronique et Descriptions, Histoire d'Irlande, etc.).

portées comme des troupeaux et des rustres récalcitrants vendus aux planteurs d'Amérique (1). Alors on considère les utopies de Petty comme des berquinades du genre qu'on appelle encore en anglais « arcadien », et leur auteur comme un philanthrope.

C'est au fond ce qu'il était. M. Bevan lui a reproché de ne voir dans l'homme, comme plus tard Ricardo, qu'une « unité de travail » et de traiter les êtres humains « comme s'ils n'étaient rien de plus que des symboles algébriques » (2). Avec plus de justesse et de justice, un commentateur français, M. Pasquier, voit dans Petty, non la « brutale insensibilité » (3), dénoncée par M. Bevan, mais l'esprit du médecin qui « doit se dégager de toute inutile sensibilité » (4). La comparaison est bonne, parce qu'en effet Petty est d'abord et toujours un médecin. Après son *Anatomie Politique*, il a écrit maints chapitres dont la réunion formerait une Pathologie et une Thérapeutique politiques. Le *Treatise of Ireland* est de ceux-là. On ne peut vraiment pas reprocher à un médecin du xvii^e siècle de n'y pas tenir compte des éléments psychiques que le xx^e siècle commence seulement à utiliser.

Cependant, Petty prévoit une objection sentimentale des contemporains à son projet. Mieux vaudrait dire : d'apparence sentimentale. Car cette « quatrième objection » est que la transplantation, ne tendant à rien de moins qu'à la suppression de la nation irlandaise, « sera odieuse aux Irlandais, ce que ne pourront compenser les bénéfices susmentionnés » (5); et la « huitième », c'est qu'il ne peut s'agir là que « d'une simple fantaisie », au reste « baroque, sauvage, monstrueuse et chimérique » (6). La sensibilité n'exclut pas ici l'esprit pratique. N'empêche que Sir William va répondre en se plaçant sur le terrain de la philanthropie. Sans doute il est dans l'ordre des choses que, au moment où se produit cette « bénédiction » qu'est l'union de

(1) On a vu des faits de toutes ces sortes, supra, liv. I ch. 3; les ventes de condamnés et de vagabonds aux planteurs continuèrent beaucoup plus tard; dans les années 1737-1743, on vendit 1.920 Irlandais en Maryland, à £ 9.10 sh. par tête (*View of Ireland*, cit. G. O'BRIEN *XVIIIth cent.*, p. 18).

(2) BEVAN, p. 98.

(3) « A crude example of that insensibility », BEVAN, p. 98.

(4) PASQUIER, p. 258.

(5) *Treat. of Ire.*, p. 577.

(6) *Ibid.*, p. 603.

deux nations, « le nom de la plus petite disparaisse tandis que sont exaltés son objet et sa substance » (1); mais que de compensations ! En ce cas il n'en est pas moins de huit dont six à l'avantage spécial des Irlandais :

« 1. Les noms irlandais des terres et des hommes tombent en désuétude et sont remplacés par des noms anglais.

« 2. Les hutteurs d'Irlande, dont il y a dix pour un de tous les autres (rangs), seront tirés de leurs misérables tanières où ne peuvent être faits ni beurre ni fromages vendables non plus qu'aucun lainage ni toile avec les meilleures matières premières.

« 3. On leur donnera en Angleterre des occupations plus agréables et plus lucratives.

« 4. Ils auront une plus grande variété de distractions.

« 5. Ils seront plus près du roi qui leur veut du bien et auront une complète liberté de conscience.

« 6. Ils seront à l'abri d'une nouvelle conquête qui pourrait leur être fatale.

« 7. Ils seront greffés et incorporés à une nation plus riche, plus populeuse, plus magnifique et plus renommée qu'eux-mêmes pour les lettres, les arts et autres productions.

« 8. Cette transplantation fera du peuple d'Irlande une addition véritable (alors qu'il n'a été) jusqu'ici qu'une diminution et un contrepoids au pouvoir de l'Angleterre, et pendant plus de cinq cents ans une (cause de) gaspillage considérable de sang et d'argent (2). »

Cette page rend le son de la sincérité, et l'on peut s'en tenir à elle pour se rendre compte des vues, des espoirs et des illusions de Sir William. Quant à l'opinion de ses contemporains, elle nous est donnée par une note de Cox dans la *Political Anatomy* qui montre combien Petty avait peu à craindre d'avoir blessé aucune sensibilité. La seule objection que les transportations — on pourrait dire les déportations — d'Irlandais, et les échanges de filles nubiles tant anglaises qu'irlandaises, suggèrent à Cox, c'est que l'expérience des siècles passés prouve que :

« Si un million de femmes (anglaises) étaient mariées à autant d'Irlandais pauvres, il est certain qu'en peu d'années elles dégé-

(1) Cf. *supra*, p. 301, n. 1.

(2) *Treat. of Ire.*, p. 577.

néreraient en vulgaire Irlandaises (meer Irish)... (Au contraire) si un (certain) nombre de jeunes garçons étaient échangés chaque année, on obtiendrait le résultat recherché par notre auteur, car des garçons élevés à l'anglaise n'épouseraient que des femmes élevées de la même manière; par conséquent, les femmes irlandaises se mettraient elles-mêmes au service anglais pour convenir à de tels maris (1). »

En lisant ces objections, en songeant aux instructions de Cromwell pour enlever à leurs parents les enfants irlandais afin de les mettre en apprentissage chez « de pieuses et honnêtes personnes » (2), en se remémorant l'histoire de la colonisation de l'Irlande depuis les Tudors, on s'étonne que Petty présente ses utopies comme des « rêveries » ou des plans « extravagants et baroques ». D'ailleurs, toutes les réponses aux objections, qui prennent une si grande place dans son dernier traité, attestent qu'il considérait son projet comme parfaitement pratique et réalisable, et l'on ne voit pas pourquoi il n'eût pas été discuté comme tel en un temps qui se place entre le Settlement de 1652 et les lois pénales du XVIII^e siècle.

De même le principe politique de la toute-puissance de l'État, sans lequel l'utopie de Petty eût été impossible à concevoir, est un postulat que tous les contemporains étaient disposés à admettre. La discussion devait plutôt porter sur l'idée de substituer à la colonisation de peuplement la colonisation d'exploitation en Irlande et d'organiser la mise en valeur intensive de l'Angleterre en augmentant sa densité démographique par une importation considérable d'Irlandais. En même temps que l'Union politique des royaumes, est effectuée l'unification de langue et de civilisation. Mais non point l'unité de religion. Petty a toujours fermement tenu pour la liberté de conscience (3), non seulement par inclination naturelle de son esprit, mais aussi parce qu'il considère les minorités religieuses et les hétérodoxes comme les éléments qui, dans un État, « développent le plus éner-

(1) Ed. HULL, p. 158, n. .

(2) Instructions du 27 mars 1656 (DUNLOP, 804, § 20, p. 584).

(3) Petty, on l'a vu, insiste plusieurs fois dans le *Treatise* sur l'absolue liberté de conscience qui devra être laissée aux Irlandais transportés. Il ne donne pour limites à cette liberté que le maintien nécessaire de l'ordre public (Cf. Notes on religious toleration, citées par FITZMAURICE, p. 276).

giquement le commerce » (1). L'étatisme de Petty ne prend d'ailleurs point la forme d'un étatisme économique; s'il fait du gouverneur de son Irlande utopique le directeur de l'élevage et du commerce des produits d'élevage, c'est qu'il traite l'Irlande en colonie et comme on traitait les colonies en ce temps, — encore y maintient-il la propriété privée; et dans la métropole, il ne donne aucun rôle économique à l'État, une fois la transportation achevée, laissant les nouveaux venus s'entendre avec les landlords, les agriculteurs et les industriels anglais.

Au reste, la critique définitive de la valeur pratique de l'utopie irlandaise de Petty, c'est l'histoire des siècles suivants qui l'a faite. L'union politique des deux royaumes, la transformation de l'Irlande en un ranch sans autres habitants humains que les serviteurs de l'élevage, l'anglicisation des Gaëls et l'émigration en masse des Irlandais — et pareille évolution pour les Highlands d'Écosse — voilà l'utopie de Petty et voilà les réalités du xix^e siècle, du siècle qui commence par l'Union de l'Irlande à la Grande-Bretagne, qui diminue de moitié le nombre des Irlandais, qui ne laisse aux terres de labour que le quart de ce qu'il donne aux pâturages, et à la langue irlandaise que ce que l'Anglais veut bien lui abandonner de la pensée d'un quinzième seulement de son peuple (2). La liberté reste au spectateur moderne de juger si le projet de Petty était « baroque » et « barbare »; mais les statistiques du xix^e siècle et du xx^e siècles montrent que dans l'ère victorienne il avait cessé d'être chiné-rique. Quel plan politique, présenté dans la grave livrée d'un document officiel, a été réalisé, point par point, mieux que la « rêverie » de Sir William?

Cette rêverie a un autre intérêt, pour l'histoire de la science politique. Si l'on n'y trouve point de doctrines scientifiques

(1) *Pol. Arithm.*, p. 25 et seq.

(2) Par émigration de 1841 à 1901, l'Ulster a perdu 33 % de sa population, le Leinster 41 le Munster 55, le Connaught 57; de 1846 à 1861, 2.390.000 Irlandais, soit les 2/5 de la population, ont émigré (DEMANGEON, *Iles Britanniques*, p. 105) — autrement dit 150.000 individus par an, alors que le projet de Petty prévoyait une transportation annuelle de 200.000 pendant cinq ans. En 1901, pour une superficie totale de 20.333.344 st. acres, il n'y a que 3.069.789 acres sous charrue en face de 12.138.300 acres de pâturages (COYNE, *Ireland Ind. and Agr.*, p. 304) et en 1914 les pâtures couvriront 12.444.780 acres (FLETCHER, *Ireland*, p. 216). En 1911, il ne restait que 551.374 bilingues et 16.841 personnes ne parlant que le gaélique; en 1925, le Gaeltacht ne comptait plus que 300.000 gaélicisants sur une population de 4.496.000 âmes (DEMANGEON, *ibid.*, p. 85, 105 et 116).

formulées en règles abstraites, les utopies sont des tableaux qui révèlent l'idéal que Petty se faisait du domaine géographique d'un État, de la valeur d'un territoire et du rôle et de l'utilisation des aptitudes naturelles d'un pays. Elles sont de vivantes illustrations de ses théories économiques — plus encore : elles en montrent la base géographique.

CONCLUSION

CHAPITRE I

L'IRLANDE ET LA GÉOGRAPHIE DANS L'ŒUVRE DE PETTY

I

L'INFLUENCE DE L'IRLANDE

Il serait vain de chercher dans les ouvrages de Petty des traités à la manière moderne groupant systématiquement tous les éléments d'une science nouvelle dont il aurait été de propos délibéré le fondateur; et il n'est pas nécessaire d'avoir fréquenté bien longtemps Sir William pour savoir qu'il n'eut rien d'un théoricien s'installant dans son cabinet, fenêtres closes sur la vie et le monde, à composer *in abstracto* des œuvres de théorie scientifique. Tous ses commentateurs s'en sont aperçu et ont remarqué que ses ouvrages, inspirés par l'actualité, sont consacrés à l'examen d'une « question », à la recherche de la solution d'un problème, les vues d'ensemble et les théories générales y venant d'ordinaire en manière de digressions. Inspirés par l'actualité, oui bien; et par sa propre vie, et par ses opinions, et par ses intérêts, ou par ceux d'un groupe, ou par celui de l'État — car entre tous ces intérêts, il ne distingue point, pour ce qu'à ses yeux, en toute honnêteté, ils se confondent.

Les *Reflections* et l'histoire du Down Survey sont des plaidoyers *pro domo*; mais le *Treatise of Taxes* veut mettre de l'ordre dans le gâchis financier de la Restauration et le *Verbum Sapienti* parer aux dépenses de la guerre de Hollande. La *Political Ana-*

to my analyse la situation de l'Irlande pour aboutir à un rapport semi-officiel proposant des réformes. La *Political Arithmetick* et les *Essays* sont des toniques administrés aux Stuarts pour leur faire prendre conscience de la puissance anglaise, pour décider Charles II à quitter la livrée de Louis XIV, pour convaincre Jacques II de la grandeur possible de sa capitale. Le *Quantulumcunque about money* est un avis pour Halifax sur son projet de refonte des monnaies. Et l'on entend dans le *Treatise of Ireland* un suprême appel contre la réaction catholique romaine de Tirconnel qui menaçait, au delà de Kenmare et des planteurs, tout un système colonial à qui avait été consacrée, jour après jour, une bonne partie de la carrière de Sir William.

Pourtant, il est entre ces œuvres si diverses un lien qui apparaîtrait même au lecteur superficiel, une pensée ou peut-être plus humainement une préoccupation qui hante constamment l'auteur. L'Irlande est souvent le sujet de l'ouvrage et quand elle ne l'est pas, il est rare qu'elle ne fournisse un exemple, une observation, une expérience. A partir de 1653 — Petty n'a pas trente ans — l'Irlande est inséparable de sa vie et de ses travaux. Il lui devra sa fortune matérielle et politique, comme ses pertes d'argent et ses disgrâces, son bonheur domestique qui l'aida à supporter les déboires d'une carrière agitée, comme ce je ne sais quoi de trépidant et d'instable si caractéristique de sa vie, enfin — et voilà le capital, au moins pour nous — l'orientation de sa pensée et l'inspiration de son œuvre.

Il vint en Irlande, comme tant d'autres Anglais de son temps, pour y chercher la fortune, et comme aucuns et mieux qu'eux, il y trouva un sujet d'observations et d'études (1). Comme dans le cabinet de Clayton il avait pris le scalpel des mains de l'anatomiste timoré pour disséquer avec hardiesse et avait remplacé le pauvre homme, il enleva l'aiguille et la chaîne à l'arpenteur Worsley, entreprit sans hésiter la besogne herculéenne du survey et supplanta le maladroit. Il mesure l'île perche à perche, la décrit paroisse par paroisse, établit la première carte à grande échelle de tout un pays que le monde ait jamais vue, le plus

(1) Par ex, Sir William TEMPLE, un peu plus jeune que Petty, et qui lui survécut douze ans (1628-1699), qui avait comme lui étudié la Hollande et l'Irlande et qui publia en 1667 un *Essay on the present state of Ireland* et en 1672 des *Observations upon the United Provinces*. C'est en lisant ces ouvrages d'un contemporain sur des sujets identiques que l'on se rend le mieux compte de l'originalité de l'esprit et de la méthode de Petty.

bel album de planches d'anatomie politique, la description systématique la plus complète. Voilà son sort fixé : pendant des années, il sera le topographe, pendant toute sa vie le cartographe de l'Irlande. Maintenant, elle ne sortira jamais plus de sa pensée, ni de sa carrière, ni de sa fortune. Il a la démangeaison de conseiller ceux qui conduisent l'État et s'il a l'oreille des maîtres de l'heure, c'est d'abord par Henry Cromwell qui gouverne l'Irlande. Il cherche un animal politique qui soit jeune et sans complexité — et il peut observer directement l'Irlande qu'il croit être telle, et se documenter abondamment sur elle et de première main. L'Irlande sera son sujet : sujet d'actualité, qui se prête à ses investigations et qui scientifiquement lui appartient en propre. Ils ne se quitteront plus. Comme l'ange auprès de l'évangéliste, l'Irlande innombrable et une sera toujours derrière l'épaule du jeune docteur, puis de Sir William à qui, dans une dernière œuvre, elle suggérera une suprême utopie.

Or l'Irlande, artificiellement isolée, dépeuplée, pays où l'opinion est sans voix et la terre quasiment *res nullius*, où des hors-venus se flattent de construire sur une table rase un état neuf dont toute la vie dépend de la volonté de ses maîtres, et qui ne font que déformer et rendre infirme un pauvre animal politique, comme les truands tordaient les membres des enfants tombés dans leurs mains, l'Irlande n'est déjà plus qu'un échantillon de tératologie étatiste. Dangereux sujet d'étude pour un anatomiste qui croit disséquer un jeune organisme sain — d'autant plus dangereux quand cet anatomiste serait porté à attribuer les difformités de son sujet à ce qu'on lui a laissé trop de liberté et s'écrierait volontiers avec le jovial bodach : « Treise le Crommuell (1) ! » C'est dans l'atmosphère de la colonie d'Irlande que se sont développées la sereine indifférence de Petty pour la personnalité humaine et sa conviction que le matériel humain doit être façonné par l'État comme par le potier l'argile. Il n'a pour le peuple d'Irlande ni haine, ni mépris ; si, rêvant de remanier les nations britanniques, il le transporte et transmute à son gré, au gré de l'État, il traite exactement de même les Écossais et jusqu'à ses propres compatriotes.

Cependant, il a évité le danger de croire l'État tout-puissant

(1) Voir supra, I, 50, n. 2.

au-dessus des lois naturelles et libre de choisir arbitrairement un but, une doctrine, une politique, pour les imposer à ses administrés. La toute-puissance de l'État, c'est celle de l'éleveur intelligent qui peut répartir son troupeau comme bon lui semble, mais qui, pour l'engraisser et le faire multiplier, doit l'étudier en détail, avec précision, de même que ses pâturages. L'autoritarisme de Petty est celui d'un virtuoso baconien, et sa méthode exige pour point de départ une attentive observation scientifique. Cette observation, il ne l'abandonne — au moins dans ses meilleures œuvres — que si des informations insuffisantes, ou une conclusion adoptée par avance, l'incitent à combiner des chiffres non contrôlés et des coefficients hasardeux. Or, l'observation scientifique, en économique et en politique, elle s'applique au milieu naturel et aux hommes : pour employer une expression moderne qui ne vint certainement jamais à la pensée de Petty, mais qui s'adapte bien à cette pensée, elle est pour une large part l'observation géographique. Voilà l'une des originalités, l'une des nouveautés capitales de l'œuvre : l'observation géographique et l'Irlande ont fait sinon l'unité du moins la continuité de pensée et, jusqu'à un certain point, de méthode à travers les travaux qui vont du *Down Survey* au *Treatise of Ireland*.

II

L'ARMATURE IRLANDAISE ET GÉOGRAPHIQUE

Dès son premier ouvrage, il est le géographe de l'Irlande qu'il restera toujours. Et cet ouvrage, lui rappelant sans cesse la nécessité de rester en contrat avec la représentation cartographique du pays étudié, le préoccupera presque jusqu'à son dernier jour. Car le *Down Survey* est la base — mieux encore, plus exactement encore : l'armature — de sa vie et de son œuvre. De la carte d'Irlande, il pourrait dire, comme Mistral de sa Mirèio :

..... Es moun cor e moun amo
Es la flour de mis an.

De sa trente-deuxième à sa trente-septième année, il n'a vécu que pour l'œuvre immense qu'était le levé de la carte au 1/10.000 d'une grande île à peine explorée par les topographes. Et ensuite, jusqu'à soixante-deux ans, jusqu'à deux ans avant sa mort, ayant tiré du survey l'atlas des baronnies, il condensera celui-ci en un atlas de comtés dont le dessin, la gravure et la publication reviennent au premier plan de son activité dans chaque grande période où en lui l'auteur se réveille.

Aussi, même quand il écrit sur d'autres sujets, l'Irlande et l'observation géographique apparaissent par intervalles dans ses œuvres comme les roches anciennes entre les étendues de terrains plus récents qu'elles supportent. Dans la préface du *Treatise of Taxes*, il souhaite que son travail aide à redresser le budget irlandais — et l'on peut croire qu'en le composant l'Irlande, qu'il venait de mesurer, et à la carte de laquelle il ne peut se tenir de faire allusion, était présente à son esprit (1). Et la pensée géographique s'y révèle par une ingénieuse théorie du développement des villes, et par une conception sur laquelle il reviendra souvent, des bases territoriale et démographique de la puissance des États (2).

Dix ans plus tard commence la période d'environ cinq années où Petty compose ses deux grands ouvrages : la *Political Anatomy* et la *Political Arithmetick*, période où il fait probablement aussi graver l'atlas *Hiberniae Delineatio* (3). L'*Anatomy*, qui commence par le manifeste de la science nouvelle (4), c'est le premier essai d'analyse des éléments d'un État — et d'abord, fatalement, de ses éléments géographiques ; et cet État c'est l'Irlande.

L'*Arithmetick*, dans une bonne partie de ses chapitres I, III, IV, V et VI — la moitié de son volume — recherche les rapports entre le milieu géographique et la vie des États. Le titre du pre-

(1) Aux premiers paragraphes de la préface.

(2) Voir plus loin, conclusion ch. II, passim.

(3) C'est aussi le temps des *Natural and Political Observations* de GRAUNT (1662) où sont notées l'influence du milieu géographique sur la santé et la fécondité (ch. II, § 15 et 18), celle de l'attrait de la capitale sur la répartition de la population, (ch. XII), le développement des capitales (ch. IX), toutes idées qui se retrouvent plus développées dans les ouvrages de Petty. Le livre de Graunt ne touche guère à la géographie que dans la mesure où la statistique démographique prépare des matériaux pour la géographie humaine.

(4) Voir supra, p. 194.

mier chapitre prévient qu'on va montrer « qu'un pays à population peu nombreuse peut, par sa situation, son commerce et sa politique, être aussi riche et fort qu'un autre beaucoup plus grand en population et en territoire » — donc, discussion de la valeur relative de la situation et de l'étendue de l'État. Le chapitre s'ouvre par une comparaison de la France avec les provinces de Hollande et de Zélande, où sont examinées les causes géographiques de la supériorité de la Hollande : relief du sol, fertilité, humidité, position à l'embouchure d'un fleuve, voies de communication naturelles, facilités de défense dues à la mer et aux marais, excellence des ports naturels, pêcheries, éléments pour la construction des navires et le commerce maritime. Le chapitre III, destiné à prouver que la nature a moins bien doué la France que la Hollande pour la puissance maritime, est une étude de l'influence du littoral, de son caractère et de ses ports sur la vie économique d'un pays. Dans le chapitre IV (qui contient le premier état de l'utopie de la transportation en Angleterre des Irlandais et des Highlanders d'Écosse) Petty discute la valeur respective de l'étendue du territoire et de la densité de la population pour la puissance de l'État, la valeur de la proximité moyenne de l'intérieur du pays à la mer et l'importance des voies navigables. Les chapitres V et VI commentent l'un et l'autre par des considérations sur les inconvénients de la dispersion des territoires.

Ainsi, des deux œuvres capitales de Petty, l'une, tout en n'étant pas une géographie au sens moderne du mot — moins encore à celui du xvii^e siècle — est cependant un livre dont le contenu peut être réparti suivant une classification géographique; l'autre contient des lois géographiques du développement des États.

Quelques années encore. Les cartes des comtés d'Irlande vont bientôt paraître — vers 1685. Depuis 1681 environ, a commencé la troisième et dernière période de production littéraire intensive de la vie de Sir William; il compose des *Essais d'arithmétique politique*, études démographiques où la géographie, surtout la géographie urbaine, tient une place considérable. Du premier en date, malheureusement perdu, reste du moins un plan où sont mentionnées une « méthode générale pour l'évaluation de la population d'un pays ou d'une colonie », et la recherche

du « point du globe le plus convenable pour un Emporium général et universel » (1).

Le second essai est une œuvre que notre temps rangerait sans hésiter parmi les travaux de géographie humaine. C'est celui — sans doute écrit en 1681 — publié en 1683 sous le titre : *Un autre essai d'arithmétique politique concernant le développement de la Ville de Londres, avec les évaluations, phases, causes et conséquences dudit (développement)*. Sir William s'applique à définir ce qu'il faut entendre par Londres, et à découvrir de quels éléments dépend l'importance d'une ville; après des calculs d'arithmétique politique où l'on ne retrouve guère la précision du méticuleux Graunt, il propose d'intéressantes lois de l'accroissement de la population des capitales; et il se livre à une utopie géographique, l'anticipation d'un Londres sept fois plus peuplé et qui aurait 4.690.000 habitants — décrivant la ville, ses banlieues et les campagnes périphériques d'où elle tirera sa nourriture.

Dans d'autres essais, il comparera Londres à Paris et aux grandes villes du globe, pour la population, le rythme d'accroissement, l'étendue, l'habitation, les hôpitaux, le commerce — formulant çà et là des théories géographiques dont la plus ingénieuse est celle qu'une capitale et son port — qu'ils constituent une même agglomération comme à Londres, ou qu'ils soient à quelque 60 milles l'un de l'autre comme Paris et Rouen — forment en réalité une seule entité géographique.

A quelques mois seulement de sa mort, le *Treatise of Ireland* — qui est, pour employer le vocabulaire médical d'où est venu déjà le nom de l'anatomie politique, une thérapeutique politique — le *Treatise* concrétise dans une utopie anglo-irlandaise l'idéal que Petty se faisait de l'organisation démographique et de la mise en valeur d'un territoire agricole — et dans l'espèce d'une colonie d'exploitation — fondant sur ses théories géographiques une solution définitive de la colonisation de l'Irlande.

Les travaux proprement géographiques de Sir William Petty sont limités au Down Survey, — avec les atlas de baronnies et l'*Hiberniae Delineatio* qui en sont issus, sans oublier le trésor aujourd'hui perdu de ses feuilles de référence — et à l'essai incom-

(1) Ed. HULL. p. 454. Ce point est naturellement Londres.

plet de géographie politique qu'est la *Political Anatomy*. Il n'en faudrait d'ailleurs pas davantage pour assurer à Sir William une place éminente dans l'histoire de la géographie. Mais, dans toutes ses œuvres, des observations, des descriptions, des hypothèses et des théories constituent des parties géographiques parfois considérables (1).

III

L'OBSERVATION GÉOGRAPHIQUE

L'observation géographique ne saurait avoir, dans l'œuvre de Petty, le caractère systématique des recherches d'un savant de notre temps, riche de l'expérience de plus d'un siècle d'études et travaillant suivant une discipline solidement établie. Au reste, Petty, si fier de son œuvre cartographique, n'a jamais pensé qu'il fût un géographe; et, vu le temps où il vivait, cela est bien heureux; car s'il eût voulu être ce que le *xvii^e* siècle appelait un géographe, il eut sans doute fait une insipide nomenclature ou des descriptions plus ou moins fantaisistes. Les embryons de la science géographique moderne sont encore dispersés dans diverses disciplines (2). Quand Boate compose, en 1645, le livre qui est à tant d'égards la première géographie physique de l'Irlande, il l'appelle une « histoire naturelle ». La première géographie économique, en 1630, Roberts l'intitule « carte des négociants ». Et Petty, appliquant ses observations géographiques à l'étude de l'Irlande, crée le terme d'« anatomie politique »

(1) Petty n'a-t-il pas fait aussi une application pratique de la géographie à sa propre fortune? Quand nul ne voulait des terres du Kerry, il sut reconnaître la valeur et l'avenir d'un pays de forêts, de mines et de carrières bien situées pour une exploitation et une exportation faciles, pénétré profondément et entouré par la mer, aux rades fermées (land-locked harbours), aux eaux poissonneuses. (Cf. FITZMAURICE, p. 127 et 149.)

(2) La *Geographia Generalis* de VARENIUS parut au milieu du siècle; mais Petty ne paraît pas l'avoir connue et elle ne fut lue en Angleterre que dans l'édition revue par Newton, publiée en 1681. Il est très possible que Petty ait lu sous cette forme l'ouvrage de Varenus, car il admirait grandement Newton. (Cf. FITZMAURICE, p. 306 sur Petty et les *Principia* (1687). Mais ceci n'aurait pas eu grande influence sur son œuvre, car Varenus professe pour les phénomènes humains des sentiments tout à l'opposé de l'importance qu'ils ont aux yeux de Petty. (Cf. VIDAL DE LA BLACHE, *Géo. humaine*, p. 4 et *Le Principe de la Géo. générale*, Ann. Géo., 15-I-96, p. 135.)

comme plus tard il exposera ses théories géographiques dans des essais d'« arithmétique politique ».

Mais ce qui est nettement géographique dans Petty, ce n'est pas un nom de science, ni une nomenclature; c'est l'esprit d'observation, c'est l'enquête sur laquelle il fonde son œuvre économique et politique. Il découvre dans l'observation géographique la base de la connaissance d'un pays. Les conclusions des *Observations* de Graunt, cette partie de l'ouvrage qui porte si fortement l'empreinte de l'esprit et du style de Petty, disent que :

« Les base ou éléments d'une politique honnête et inoffensive consistent à comprendre que la terre et les travailleurs du territoire doivent être gouvernés suivant toutes leurs particularités intrinsèques et accidentelles : ainsi, il serait bon de connaître les superficie, figure et emplacement géométriques d'un royaume, en particulier suivant ses limites les plus naturelles, permanentes et apparentes (1). »

L'instrument indispensable à l'étude d'un pays, c'est la carte. Dans sa « Méthode pour se renseigner sur l'état d'un pays quelconque (2) », la première recommandation que formule Sir William, c'est de « se procurer la meilleure carte du pays ». Et la préoccupation de mettre une bonne carte d'Irlande à la disposition des hommes d'État et à la portée du public transparaît dans ses ouvrages, depuis son premier livre, les *Reflections*, où son correspondant supposé l'encourage à terminer sa carte d'Irlande (3), jusqu'au *Treatise of Ireland*, écrit presque à l'article de la mort, où il recommandait au roi de faire compléter le Down Survey (4).

Cette carte, base de l'étude économique et politique d'un pays, sera une carte politique dessinée sur un fonds de carte physique. Toutes les cartes de Petty sont des cartes politiques — mais l'importance qu'il donne à la représentation du terrain

(1) P. 98, § 4. Graunt — ou plutôt Petty — recommande encore, au paragraphe suivant, de se renseigner sur la production des terres en foin, grain, bétail, etc., ce qui est de la statistique, mais aussi de la géographie économique. Sur la part de Petty dans la composition des *Observations*, Cf. supra, II. 185.

(2) Pièce restée inédite jusqu'à sa publication en 1927 par Lord LANSDOWNE dans *The Petty papers*.

(3) P. 169.

(4) Ch. VIII.

essentielle de la richesse des nations, à tel point que c'est pour est décelée dès le début de sa carrière par les instructions au personnel de campagne du Down Survey. Les côtes avec leurs découpures et leurs îles, l'hydrographie avec la navigabilité et la valeur économique des cours d'eaux seront décrites jusque dans le détail. Avec moins de précision — les méthodes et les instruments topographiques du temps en sont la cause — on mesurera, si l'on ne peut encore le représenter que grossièrement, le relief du sol. Toutes ces précisions, bien superflues dans un cadastre, sont proprement géographiques. L'insuffisance de la technique, les difficultés d'exécution, l'incompréhension des collaborateurs, ont rendu le tracé physique incomplet et pauvre; ce n'est pas une raison pour méconnaître ce que Petty voulait que fût ce tracé. L'idée de placer la description de la vie économique et politique des États dans son décor, dans son milieu géographique, se retrouve dans tous ses ouvrages. De même que ses livres sont fragmentaires, son enquête géographique est sporadique et son décor apparaît dans un miroir brisé; mais l'une et l'autre existent et maints éléments géographiques ont été étudiés.

Le terrain d'abord. On se souvient avec quel soin il détermine, en Irlande, si le sol est ou non fertile, s'il est couvert de rochers, de tourbières, de forêts, de prairies ou de terres arables. Veut-il étudier la Hollande, il note en premier lieu que « le sol est bas, riche et fertile »; que c'est « un pays plat, humide et brumeux, sur lequel passe toujours quelque vent » (1). Car dans ses descriptions, celles de l'atmosphère et du climat accompagnent d'ordinaire celles du relief et de la nature du sol. Son examen du climat de l'Irlande et son plan pour l'organisation d'un service météorologique pourraient être d'un savant du XIX^e siècle. Sans doute Petty n'analyse pas la composition des terrains, et comment le ferait-il quand la géologie n'existe pas (2)? Ses préoccupations, d'ailleurs, ont, la plupart, un côté pratique. Étudie-t-il le sol, l'atmosphère, le climat, il évalue incontinent la fécondité et la salubrité du pays, avec leur répercussion sur la densité démographique. Cette densité, il la tient pour la cause

(1) *Pol. Arithm.*, p. 11, first et 2th.

(2) Le ch. X de l'*Histoire Naturelle* de BOATE est un exemple de la manière fort primitive dont un savant du XVII^e siècle traitait de la composition du sol.

ainsi dire à travers elle et par son moyen que lui paraît s'exercer l'action enrichissante de la fécondité. Même dans le *Verbum Sapienti*, celui de tous ses ouvrages où l'élément géographique est le moins apparent, la fortune du pays est attribuée à la fécondité du sol qui permet une forte densité de population (1).

On a vu l'étude que fait Petty de la salubrité de l'Irlande en examinant le terrain et l'atmosphère (2). Dans le deuxième des *Five Essays in Political Arithmetick*, où Londres est comparé à Paris, il préfère la Tamise à la Seine, non seulement parce qu'elle est plus navigable, et plus agréable (pleasant), mais aussi parce que « ses eaux sont meilleures et plus saines ». Et il juge que l'air de Londres vaut mieux que celui de Paris, parce que les intempéries sont beaucoup plus grandes dans la capitale française (3). Dans tous ces cas l'observation est d'ordre géographique; mais sa mise en œuvre est d'ordinaire purement statistique; Petty n'a pas entrevu la figuration des faits observés sur la carte. Le *Discourse... of Duplicate Proportion* suggère d'établir le « numerus index » de longévité de chaque paroisse; on dresserait ensuite des tables pour un grand nombre de lieux et d'époques (4). Peut-être Petty, s'il avait pu obtenir cette documentation, aurait-il sinon dressé une carte, du moins recherché les variations géographiques de la longévité et leurs lois; peut-être aussi aurait-il voulu découvrir une loi générale pour l'humanité et plusieurs de ses travaux démographiques donnent à penser qu'il aurait pris ce dernier parti. Le plus souvent, dans les étroites limites où il pouvait se mouvoir, il a utilisé la géographie comme une science auxiliaire de l'économie.

Un exemple curieux est l'appréciation qu'il fait de la valeur des éléments géographiques de la Hollande (5). Il n'est pas jus-

(1) Ch. IX, § 5 et 6.

(2) La préoccupation du degré de salubrité est aussi l'une des rares recherches plus ou moins médicales des *Observations* de GRAUNT et qui ont servi d'argument à ceux qui voulaient attribuer au docteur le livre de son ami. Graunt ne fait aucune étude géographique, mais considère seulement les statistiques du mouvement de la population dans un lieu donné, quoiqu'il indique l'action de l'air et de la nourriture sur la longévité (Ch. II, § 15 et 18).

(3) § 4 et 7.

(4) P. 80.

(5) *Pol. Arithm.*, p. 11, § 1 à 6. Chaque paragraphe pose un des avantages naturels résumés dans le tableau ci-dessous et se termine par l'estimation du bénéfice ou de l'économie qu'il procure à la Hollande.

qu'au vent qu'il considère comme une force motrice, et voici comment il chiffre le profit annuel que représentent pour les Pays-Bas leurs avantages naturels :

1. Sol bas, riche et fertile, permettant une forte densité démographique	£ 100.000
2. Vent constant; force motrice économisant la main-d'œuvre	150.000
3. Situation à l'embouchure de trois grands fleuves, donnant les clefs du commerce d'un riche hinterland.	200.000
4. Voies navigables facilitant les transports intérieurs.	300.000
5. Facilité et donc bon marché de la défense grâce à la mer, aux îles et aux marécages; au moins.	200.000
6. Ports naturels et Armement à bon marché. . . .	200.000
Total.	£ 1.150.000

Cette énumération comprend la plupart des éléments géographiques que Petty étudie de préférence, et tout d'abord la situation géographique dont il fait l'un des avantages ou des inconvénients majeurs pour la vie politique et économique d'un État. Dès longtemps, il avait observé que l'Irlande est « commodément placée pour le commerce du Nouveau Monde américain..., bien située pour envoyer du beurre, du fromage, de la viande de bœuf, du poisson, aux marchés convenables qui sont ceux du Sud et les plantations d'Amérique » (1).

Les voies navigables étant alors le moyen de transport le plus pratique et le moins coûteux (2), Petty en traite avec un soin qui fait comprendre à la lecture de l'*Arithmetick* et des *Essays* le développement de l'hydrographie dans les cartes. Et il en est de même des côtes maritimes que ses atlas représentent fort bien pour l'époque, les ports naturels étant considérés la condition indispensable de l'existence d'une flotte de guerre et du développement du commerce. Cependant, les seules côtes sur lesquelles il donne quelques indications géographiques sont celles de France, pour remarquer qu'entre Dunkerque et Ouessant il n'est aucun port capable de recevoir les grands vaisseaux pouvant manœuvrer contre le vent, et que les ports « de Brest

(1) *Pol. Anat.* p. 79, 2¹⁷

(2) Le prix du transport par eau était alors de 15 à 20 fois moins cher que celui du transport par terre (*Arithm.*, p. 13, 4^o).

et de la Charente » sont trop loin et laissent à l'ennemi toute latitude pour refuser le combat s'il y trouve son avantage (1).

Les éléments géographiques qui permettent et facilitent les communications intérieures et extérieures sont l'un des sujets d'étude capitaux de Petty. Et il cherche à établir pour chaque pays une caractéristique théorique qui est la distance moyenne de la mer.

Les deux données mathématiques sur lesquelles il base son calcul sont la longueur des côtes, calculée sans tenir compte du détail des petites découpures — en arrondissant la figure du pays comme il arrondissait si volontiers les nombres (2) — et la superficie du pays. Pour ce calcul sont données deux formules différentes, la première employée pour l'Irlande, la seconde pour l'archipel britannique et pour la France.

Dans le cas de l'Irlande (3), l'île est considérée comme un polygone de même surface ayant pour périmètre la ligne des côtes. La surface d'un polygone est égale à son périmètre multiplié par la moitié de la hauteur des triangles dont il est composé. Le point le plus éloigné de la périphérie est le centre dont l'éloignement est égal au côté de l'un de ces triangles, tandis que cette distance est nulle pour un point de la périphérie; par suite, la distance moyenne est la moitié de la longueur du côté. Si, pour simplifier les calculs, on remplace, comme le fait Petty, le côté des triangles par leur hauteur, admettant que H peut représenter la distance maximum D du centre à la périphérie — ou de l'intérieur du pays à la mer — la distance moyenne d du pays à la mer est égale à $\frac{S}{P}$, puisque $S = P \times \frac{H}{2}$.

Pour les Iles Britanniques et la France, Petty dit expressément qu'il schématise le pays étudié en « une figure oblongue ou parallélogramme » (4) dont le grand côté est égal à la longueur de la côte et qui a pour surface la superficie du pays, et que la distance maximum D de l'intérieur à la mer est égale à

(1) *Arithm.*, ch. III, p. 53.

(2) C'est d'ailleurs la seule manière d'opérer pour avoir un résultat vraisemblable. L'expression « longueur des côtes » traduit ici l'expression « sea-line » que Petty emploie d'ordinaire et qui signifie d'ailleurs la ligne d'horizon; Hull considère sea-line comme synonyme de « coast-line » mot sous lequel est à l'index le renvoi à ce passage (*Pol. Arithm.*, IV, 78).

(3) Cf. supra, p. 269, et *Anat.*, ch. XI, p. 78, 1^o.

(4) *Arithm.*, IV, 78. En réalité il opère comme s'il s'agissait d'un rectangle.

la moitié du quotient obtenu en divisant la surface du pays par la longueur des côtes, L .

Il suffit de comparer cette formule à la précédente, en se souvenant que $P = L$, pour voir que l'on a dans le cas de l'Irlande :

$$d = \frac{S}{P}$$

et dans les autres cas :

$$d = \frac{1}{2} \left(\frac{S}{L} \right).$$

Ce qui montre que la seconde formule ne donne pour d que la moitié de sa valeur. D'ailleurs, alors que pour l'Irlande, Sir William trouve $d = 24$ milles (irlandais), soit 48 milles irlandais ou 98 kilomètres pour D , ce qui n'est pas fort éloigné de la réalité, il trouve pour l'archipel britannique $d = 12$ milles (anglais) soit 24 milles anglais ou 38,6 kilomètres pour D , ce qui est absurde, D étant en réalité de 70 milles pour l'archipel (1) et de 62 environ pour la grande île (2). De même pour la France, il donne 65 milles pour une distance moyenne qui est en réalité de 125 milles (200 kilomètres) (3).

Mais il faut relever une observation relative à la France qui décèle l'esprit de finesse de Petty :

« Donc la France, n'ayant qu'environ 1.000 milles de côtes (4), est, par les mêmes méthodes ou calcul, à environ 65 milles de la côte de la mer; et, vu sa pauvreté en ports, en comparaison de ceux qui sont dans les États du Roi d'Angleterre, cela revient à une distance de 70 milles d'un port (5). »

(1) WALLIS, *Geography of the World*, p. 337.

(2) FALLEX, *L'Europe*, p. 104. Petty, en attribuant à l'Archipel Britannique un développement côtier de 3.800 milles anglais, s'il lui suppose 24 milles d'éloignement maximum de la mer, admet qu'il a une superficie de 91.200 milles carrés. Or, Graunt évalue l'Angleterre avec le Pays de Galles à 39.000 sq. m. (p. 60), tandis que le *Treatise of Ireland* leur en suppose 56.250 (36 millions d'acres, p. 558) et en attribue moitié moins à l'Irlande, soit environ 28.000, chiffre adopté dans l'essai *Growth of London* et qui était de 30.000 dans l'*Anatomy* (plus de 18.000 sq. m. irl., XI, 78). Sir William aurait sans doute admis environ 20.000 sq. m. pour l'Écosse et choisi le nombre rond de 90.000 sq. m. pour l'Archipel. Or 90.000 : 3.800 = 23,68, qu'il a dû arrondir à 24 pour la facilité des calculs.

(3) FALLEX, *La France*, p. 5 : « En général aucune portion du territoire n'est à plus de 400 km. de la mer », i. e. de 250 st. milles environ.

(4) Aujourd'hui, les côtes de France ont 2.710 km. (1.684 milles), suivant LEVASSEUR (*La France avec ses colonies*, Paris, 1875, p. 356). Avant la rectification de la carte par l'Académie des Sciences (1672-1682) on les supposait sensiblement plus développées (Cf. VIDAL DE LA BLACHE, carte 46') alors que Petty les fait trop courtes d'un tiers.

(5) *Arihm.*, p. 78.

En résumé, des calculs de Petty, on est autorisé à tirer cette règle : la distance moyenne d'un pays à la mer est égale au quotient obtenu en divisant sa superficie par la longueur de ses côtes, — celle-ci étant calculée sans tenir compte des découpures secondaires. Dans la pratique, la distance moyenne réelle doit être considérée supérieure à ce quotient dans les pays où les ports maritimes sont peu nombreux.

Le résultat donné par la première formule : $d = \frac{S}{P}$, si l'on fait l'opération avec les chiffres exacts de la géographie moderne, montre que la formule de Petty ne manque pas de valeur (1). Mais la notion de distance géographique moyenne d'un pays à la mer a beaucoup perdu de son intérêt, aujourd'hui où l'on cherche plutôt à avoir quelques grands ports bien outillés et pouvant recevoir les vaisseaux de fort tonnage, tandis que le xvii^e siècle avait avantage à multiplier les petits ports pour réduire le plus possible les transports intérieurs.

Il faut aussi remarquer que Petty a étudié les rapports entre les éléments géographiques et l'activité humaine avec une méthode que même des modernes n'ont pas toujours appliquée. Par exemple, il a évité les illusions qu'a données à tant de géographes l'influence des découpures du littoral sur la vocation maritime des peuples et les relations extérieures des pays. Au lieu de cette notion un peu romantique et fort inexacte, il cherche à déterminer une caractéristique scientifique, qui est la distance moyenne de l'intérieur du pays à la côte.

De même, il a reconnu que si la mer, les îles, les ports naturels sont indispensables pour faire un peuple de marins, ils ne suffisent pas à donner à une population la vocation maritime.

« J'ai entendu beaucoup de plaintes sur ce qu'il n'y a pas de

(1) L'application de la formule : $d = \frac{S}{P}$ avec les chiffres modernes, donne :

Pour l'Archipel Britannique. . .	$\frac{121.633 \text{ sq. m.}}{4.800} = 25 \frac{1}{3}$
Pour la Grande-Bretagne . . .	$\frac{88.745 \text{ sq. m.}}{2.800} = 31 \frac{2}{3}$
Pour la France.	$\frac{207.076 \text{ sq. m.}}{1.684} = 122 \frac{9}{10}$

Les superficies sont celles du *Whitaker's Almanack*, 1926; la longueur des côtes britanniques est celle de FALLEX, convertie en milles; celle des côtes de France, de LEVASSEUR. Pour la superficie de la France on a pris celle de 1914, plus proche que l'actuelle de celle du temps de Louis XIV.

commerce dans certaines parties du Sud-Ouest et du Nord-Ouest de l'Irlande, où se trouvent tant de havres excellents pour le trafic; d'autre part, j'ai aussi entendu dire que, dans plusieurs de ces endroits, il n'y a guère d'autres habitants que ceux qui vivent, *ex sponte creatis*, et qui sont impropres au commerce, car ils n'emploient pas les autres, ni ne travaillent eux-mêmes (1). »

Observation qui ne vise qu'à montrer la nécessité d'une analyse complète des problèmes dont on cherche la solution. Mais on sait comment Petty concevait l'analyse et le cas échéant l'appliquait à l'étude d'un élément géographique.

Quel que soit l'élément géographique étudié, et si profondément que l'analyse en soit poussée, il s'y intéresse toujours au point de vue humain; autrement dit, plutôt qu'il ne l'étudie en soi, il l'étudie dans ses rapports avec la vie des hommes, des peuples, des États. Non qu'il s'aventure comme tant d'auteurs l'ont fait avant et après lui, et le font encore de nos jours, à découvrir des influences plus ou moins problématiques du milieu géographique sur la constitution physique ou les tendances psychologiques des hommes. Il est encore moins métaphysicien en géographie qu'en politique et nul ne courut jamais aussi peu le danger de s'enliser dans la rhétorique d'une mystique géographique. Mais il examine un élément du milieu qui entoure l'homme, cherche en quoi cet élément favorise ou entrave l'activité humaine, comment l'homme met à profit un don de la nature ou se soumet à sa puissance ou réagit contre elle, comment certaines manifestations de son génie sont liées à de certaines conditions géographiques, commandées par elles ou en réaction contre elles. Ainsi il est amené à des inductions qu'il utilise pour sa politique ou son économique. Et nos esprits modernes sont tout surpris d'y découvrir parfois des théories vraiment géographiques et qui pourraient être de notre temps.

(1) Conclusion des *Observations* de GRAUNT, p. 99.

CHAPITRE II

LES THÉORIES GÉOGRAPHIQUES

I

LE DOMAINE GÉOGRAPHIQUE DE L'ÉTAT

Comme ses dissections d'anatomie contenaient nécessairement des observations et des analyses de faits géographiques, les utopies irlandaises et les essais d'arithmétique politique où Petty compare ce qu'il eût appelé de nos jours les « possibilités » des différents États impliquent ou révèlent des théories géographiques. Sir William a reconnu les éléments fondamentaux de l'État : le territoire avec ses frontières, la population, les villes capitales. Parce que ses préoccupations sont d'ordre pratique, et son but politique, il a cherché, non à formuler les lois scientifiques qui régissent ces éléments, mais à découvrir dans quelles conditions ils contribuent le mieux à la fortune de la nation et à la puissance de la république et du prince. Ainsi traite-t-il du domaine géographique optimum de l'État, de la plus favorable densité démographique, des avantages des grandes agglomérations urbaines. L'observation et la théorie scientifiques n'en sont pas moins là et telles qu'il faudra deux siècles pour en trouver de comparables, et, pour tout dire, d'aussi modernes.

Le premier élément du domaine géographique d'un État et de sa puissance est sa position sur le globe. Sir William y revient souvent, à propos de l'Irlande, sans méthode, et pour en tirer telles conséquences qu'exigent les besoins de la thèse du moment. Tour à tour, la position géographique de l'Irlande la prédestine au commerce du Nouveau Monde; est indifférente à l'Angleterre, qu'un État étranger dans l'île occidentale ne gênerait pas plus que ceux de France ou de Hollande qui ne

sont pas plus éloignés; est précieuse pour la réalisation du Mare Clausum britannique; montre que l'Irlande n'a pu être peuplée que par des immigrants venant de Grande-Bretagne. Observations justes, réflexions contradictoires, déductions inexactes — on trouve tout cela dans les dissections d'anatomie politique (1). Mais on y trouve aussi la preuve que Petty avait découvert l'importance primordiale de la position géographique d'un pays. Quand les notes jetées au courant du discours font place aux méditations sur les origines de la puissance d'un État, il place au premier rang sa position et en traite systématiquement.

C'est la position par rapport à la mer qui lui paraît capitale à cause de ses avantages économiques, bien qu'il ne néglige pas les politiques, du reste liés aux autres et qui en sont souvent des conséquences.

Il avait vécu en Hollande, admiré la Hollande, et son commerce et sa marine : là était le modèle à suivre pour la Grande-Bretagne. Et c'était le temps où l'on entrevoyait en Angleterre l'idée de l'hégémonie par l'Océan, de thalassocraties plus grandes que ces Carthage et ces Venise qui avaient seulement connu, au delà de la Méditerranée, quelques côtes toujours restées mystérieuses et sans doute imparfaitement exploitées.

La position d'un pays par rapport à la mer, il l'examine sous trois aspects différents : rapports de l'intérieur du pays avec le rivage de la mer, chances de domination sur la mer, rapports avec les pays au delà de la mer.

Le premier point de vue lui suggère le calcul de la distance moyenne, de l'éloignement moyen du pays à la mer (2), qu'on peut représenter par la formule $d = \frac{S}{P}$. La proximité de tous les points ou de la plupart des points d'un pays à la mer est un avantage purement économique; et c'était au xvii^e siècle, temps de transports intérieurs longs et lents, difficiles et coûteux, un avantage décisif. Il équivalait pour l'Angleterre, selon Petty, au travail de 1 million d'hommes, et par l'économie qui en résultait pour les transports lui permettait d'avoir les matières pondé-

(1) Toutes ces thèses, qu'on trouve dans l'*Anatomy* et le *Treatise of Ireland*, ont été exposées plus haut, liv. VII, ch. 3, § 1.

(2) Cf. *supra*, p. 269 et 319, l'étude détaillée du problème.

reuses importées à des prix en moyenne de 4 % meilleur marché que ceux pratiqués en France (1).

La position maritime peut donner la domination de la mer et la puissance politique qui en résulte. Ainsi, l'Archipel britannique est situé de telle sorte « que le roi d'Angleterre est non seulement par droit et coutume souverain des mers étroites, mais a encore le plus de facilités et d'intérêt à être plus considérable sur mer qu'aucun autre prince et État » (2). Avec quelques navires, il peut faire des Narrow Seas, d'Ouessant aux Sorlingues et à Kinsale, du Nord de l'Écosse à la Norvège, un Mare Clausum réel (3).

La position géographique sur la mer détermine la vocation du pays pour le commerce d'outre-mer. Ainsi l'Irlande est placée de telle sorte qu'elle peut prétendre au commerce des terres nouvelles, des Indes orientales et occidentales (4). Ainsi, Londres est « le point du globe le plus propre pour un emporium général et universel » (5). Au commerce d'outre-mer s'ajoutent les industries de la mer; et d'abord celle de la pêche, si profitable que celle du hareng « rapporte chaque année aux Hollandais plus que le commerce des Indes occidentales à l'Espagne ou des orientales à eux-mêmes, à ce que beaucoup ont affirmé » (6). Or, ceux qui détiennent l'armement et la pêche auront aussi le commerce des matières premières et des objets fabriqués nécessaires à l'armement : bois, chanvre, sel, fer, poix, goudron, résine, soufre, huile et suif. Et ils seront particulièrement aptes au commerce universel, car :

« Ceux qui prédominent dans l'armement et la pêche ont plus d'occasions que d'autres de fréquenter toutes les parties du monde et d'observer partout ce qui manque ou ce qui est surabondant, et ce que chaque nation peut faire ou ce qu'elle désire, et par conséquent être les commissionnaires et les transporteurs de tout le monde du commerce. Grâce à quoi ils apportent chez

(1) *Arithm.*, p. 80.

(2) *A Treatise of Naval philosophy*, 2^e partie, ch. I, p. 129. Sur les narrow seas, cf. *supra*, I, 16.

(3) *Treatise of Ire.*, p. 573, § 13 et *supra*, p. 297.

(4) Cf. *supra*, p. 318.

(5) Plan d'un essai sur le développement de Londres, § 9. (Ed. HULL, p. 455).

(6) *Arithm.*, p. 15.

eux tous les produits indigènes pour les y manufacturer, et les rapportent dans le pays où ils ont poussé (1). »

Mais la position maritime ne saurait à elle seule donner à un pays une situation éminente dans le commerce mondial. On a vu que la distance moyenne de l'intérieur à la côte ne doit pas être trop grande, et que la position d'une île sur le globe est une autre condition d'activité économique et de puissance politique. Il faut aussi, dans le cas d'un pays continental à façade maritime, que les communications avec l'intérieur en fassent l'entrepôt d'un hinterland riche et facile à atteindre. La position idéale est, à cet égard, celle à l'embouchure d'un grand réseau de fleuves et de rivières navigables. A ce point de vue encore la Hollande fournit un exemple typique.

« La Hollande et la Zélande, étant situées aux embouchures de trois fleuves grands et longs, qui traversent de riches contrées, maintiennent tous les habitants des rives de ces fleuves dans la condition de cultivateurs, tandis qu'eux-mêmes fabriquent leurs marchandises et les distribuent dans toutes les parties du monde, en tirant des bénéfices, presque aux prix qu'il leur convient; et bref, ils tiennent les clefs du commerce des pays que traversent ces fleuves (2). »

Ici aux avantages économiques de la position maritime, s'ajoutent ceux de la position à l'extrémité de grandes voies fluviales. Petty a vu aussi la valeur de la mer pour la défense et la combinaison de cette valeur avec celle de bonnes frontières terrestres, traitant ainsi d'un autre élément politique essentiel de l'État.

La mer est une défense naturelle. Un État insulaire obtient à moins de frais une sécurité plus grande qu'un État continental : « dix hommes peuvent aussi bien se défendre dans les îles que treize sur le continent » (3) — formule où l'arithmétique frappe plus l'imagination qu'elle ne satisfait la raison. Les côtes d'un État continental sont aussi une frontière; vers les terres, des obstacles naturels lui sont une autre ligne de défense. Et là encore, la position de la Hollande représente un État favorisé

(1) *Arithm.*, p. 15.

(2) *Ibid.*, p. 12. On remarque ici la théorie de Petty relative à la supériorité du commerce sur l'agriculture.

(3) *Ibid.*, p. 77.

par la nature; car elle peut se garder sans grandes charges militaires, « en raison de sa position maritime sur des îles, et dans les marais, terrains que les digues et les fossés rendent infranchissables » (1). La mer, sa flotte et ses marécages la font invulnérable en hiver et peu facile à atteindre dans une campagne d'été (2).

Si la position est un élément essentiel d'activité économique et de puissance politique, il n'en est pas de même de l'étendue. Déjà, dans le *Treatise of Taxes*, Petty dit que :

« C'est une erreur (de croire) que la grandeur et la gloire d'un prince se trouvent plutôt dans l'étendue de son territoire que dans le nombre, l'habileté et le travail de son peuple, bien uni et gouverné (3). »

A travers toute sa carrière, il s'appliquera à mettre son lecteur, simple citoyen, virtuoso ou roi, en garde contre le vertige de l'espace. Et dans son dernier ouvrage, il rappelle au roi que « ce n'est pas l'intérêt de l'Angleterre de chercher (à avoir) davantage de territoire » (4).

Ainsi, tantôt il oppose l'étendue décevante aux réalités démographiques et économiques, tantôt il la condamne en elle-même. Mais il l'oppose également à la position. Le titre même du premier chapitre de l'*Arithmetick* est qu'« un petit pays avec peu d'habitants peut être en richesse et en puissance l'égal d'un peuple et d'un territoire beaucoup plus grands ». Et la proposition de base de ce même chapitre, et qui inspire tout l'ouvrage, c'est que :

« La différence (entre les pays), quant à la terre et à la population, résulte principalement de leur position, de leur commerce et de leur politique (5). »

Comme le domaine de l'État ne doit pas être trop étendu, il ne doit pas être dispersé.

« Le premier obstacle à la grandeur de l'Angleterre, c'est que les territoires qui lui appartiennent sont trop éloignés les uns des autres, et divisés par la mer en beaucoup d'îles et contrées diver-

(1) *Ibid.*, p. 14. Petty a dit un peu plus haut (p. 9) que la Hollande et la Zélande peuvent dépenser quatre fois moins pour leur défense qu'un pays ouvert.

(2) *Ibid.*, § 6.

(3) Ch. II, § 8 (Ed. Hull, p. 22).

(4) *Treatise of Ire.*, p. 573, § 14.

(5) *Arithm.*, p. 2.

ses, et je puis dire en tant de royaumes et de gouvernements distincts (1)..., bien que leur position, leur vie économique et la condition de leur peuple ne fournissent aucune raison naturelle et solide pour justifier de pareilles différences.

« De tout quoi il résulte que de petits gouvernements lointains et séparés étant rarement capables de se défendre eux-mêmes, la charge de les protéger tous doit reposer sur le royaume principal qui est l'Angleterre, et ainsi tous les royaumes et dominions plus petits, au lieu de la grandir, la diminuent (2). »

C'est la transition de la théorie du domaine métropolitain au domaine colonial. Et celui-ci paraît devant Sir William chargé d'une double dose de péché originel : car il accentue la dispersion des diverses parties de l'Empire et maints territoires coloniaux sont indéfiniment étendus par des colonisateurs pris du vertige de l'espace (3). Le remède doit être énergique; les utopies irlandaises (car l'Irlande est une colonie, et l'on distingue, à la base de toutes ces théories sur le domaine de l'État, les observations faites en Irlande) les utopies irlandaises exposent ce remède en donnant un exemple immédiat de son application : c'est l'abandon des « territoires superflus » :

« Le sol des territoires superflus ne peut-il être vendu et emmenée la population avec ses biens meubles? Les Anglais des plantations d'Amérique (qui plantent du tabac, de la canne à sucre, etc.) ne peuvent-ils calculer combien il leur faut de terres et alors réduire leurs établissements à cette proportion, à la fois en quantité et en qualité? Quant aux populations de Nouvelle-Angleterre, je ne puis que désirer qu'elles soient transplantées en Vieille-Angleterre, ou en Irlande (4). »

Ou en Irlande. Mais le chapitre précédent conseillait de se débarrasser de l'Irlande et des Hautes-Terres d'Écosse après en avoir transporté les habitants en Angleterre et dans le pays de Galles. Contradiction de détail dans un ouvrage qui ne fut pas composé tout d'un trait, ni méthodiquement, et que l'auteur, bien qu'il l'ait révisé, ne mit jamais au point pour l'impres-

(1) Ici il énumère les îles d'Europe et les colonies d'Amérique qui ont des régimes politiques distincts et parfois en opposition.

(2) *Arithm.*, p. 87 et 88.

(3) *Ibid.*, p. 90 et 91.

(4) *Ibid.*, p. 94.

sion; contradiction d'application entre une « rêverie » irlandaise et un projet colonial qui avait pris corps (1). Tout ce qui importe, c'est la force, la persistance avec lesquelles Petty s'élève contre la dispersion des territoires dans le monde et l'étendue comme illusion de puissance.

Il ne faut d'ailleurs pas s'imaginer qu'il condamne la colonisation. Les territoires qu'il veut vendre, ce sont les seuls territoires superflus, les terres lointaines qui coûtent à défendre et à gouverner, tandis que les profits à en attendre dépendent du vent, du temps et de la fortune de la mer (2), les territoires où, comme en Nouvelle-Angleterre, des Anglais gaspillent leur temps et leurs efforts pour l'agriculture « et dans la plus mesquine forme qui est l'élevage » (3), où comme dans les autres plantations, on défriche plus de terres qu'il n'en faut pour approvisionner le monde entier en denrées coloniales (4). N'empêche que lorsqu'il veut montrer que depuis quarante ans la puissance de l'Angleterre s'est accrue, Petty cite l'acquisition de la Nouvelle-Angleterre, de la Virginie, de la Barbade, de la Jamaïque, de Tanger et de Bombay, « les déserts qui ont été améliorés de telle sorte qu'ils abondent en population, bâtiments, vaisseaux, et produisent maintes denrées utiles » (5). Le domaine colonial est nécessaire à l'État, — mais les conditions géographiques de position et d'étendue s'appliquent à lui tout comme au territoire de la métropole.

Ainsi les lois du domaine géographique de l'État ont le caractère de généralité nécessaire aux lois scientifiques, valables pour l'Irlande comme pour la Hollande, pour l'Angleterre comme pour la France, pour les colonies comme pour la métropole. Mais Sir William, au lieu de les formuler ainsi, en montre l'application la plus complète, la plus parfaite, et donc la plus rare qui puisse être — ce dont son esprit pratique n'a cure puisque cette

(1) La proposition avait été faite, sans doute en 1650, aux colons de Nouvelle-Angleterre, d'être rapatriés dans la métropole; en 1651, la General Court de Massachusetts déclina la proposition, tout en remerciant. (Cf. HULL, p. 302). Petty dit ironiquement qu'on leur « accorderait plus de liberté de conscience qu'ils ne s'en laissent les uns aux autres ».

(2) *Arithm.*, p. 91, 8°.

(3) *Ibid.*, p. 90, 6°.

(4) *Ibid.*, p. 91, 7°.

(5) *Ibid.*, p. 96, début du ch. VI.

application est précisément celle qui convient à son pays et qu'a réalisée un autre pays qu'il a pris pour modèle.

Le domaine géographique de l'État ne devra être ni très étendu, ni dispersé. Ce qui importe, ce n'est pas l'espace, mais la position; et la meilleure position, c'est la plus favorable au commerce maritime qui est la plus haute vocation économique des hommes et à la puissance maritime, la thalassocratie étant la plus haute forme des Empires.

L'État idéal, c'est donc une thalassocratie ayant un territoire restreint et l'univers pour champ d'action commerciale. Ce peut être un État insulaire, dont aucune partie n'est trop éloignée de la mer, à qui sa position donne la surveillance des mers intérieures et la possession des atterrages d'un continent. Ce peut-être aussi un État de la grande terre, à façade maritime bien protégée par des îles comme ses frontières terrestres par des défenses naturelles, situé à l'embouchure de fleuves qui lui donnent la clef d'un vaste arrière-pays. Les territoires métropolitains ne seront ni dispersés, ni trop étendus et aucune partie n'en sera éloignée de la mer, d'un fleuve ou d'une rivière. Les colonies seront réduites au nombre et aux étendues strictement nécessaires.

De tels territoires se prêtent, en effet, à la meilleure utilisation de la population qui pourra atteindre l'activité économique et la densité démographique optima.

II

LA DENSITÉ DÉMOGRAPHIQUE

Par l'effet de l'inclination pratique naturelle à sa pensée, Petty ne s'occupe guère des éléments géographiques indépendamment des hommes, et on ne saurait mieux le définir que comme le contraire de ces « spécialistes exclusifs » qui seuls ont pu concevoir « une géographie d'où l'élément humain serait exclu » (1). Il ne voit la terre que transformée par l'activité

(1) VIDAL DE LA BLACHE, *Géo. hum.*, p. 3.

humaine qui adapte sans cesse les éléments donnés par la nature. Mais il sent que cette activité n'a de signification et n'est explicable que placée dans le milieu géographique où elle s'exerce et qui agit sur l'homme comme l'homme agit sur lui. Par exemple la supériorité économique et politique des Hollandais « a son origine dans la situation géographique du pays, grâce à laquelle ils font des choses que d'autres ne sauraient imiter et ont une supériorité dont d'autres sont incapables » (1); c'est aussi que « vivant dans un pays naturellement froid, humide et désagréable, et en outre persécuté pour son hétérodoxie religieuse, ce peuple doit nécessairement travailler dur, et il faut que tout le monde se mette à l'ouvrage » (2). Action de la situation géographique; action du climat — actions évidentes, mais non suffisantes, car Petty leur attribue la transformation de la Hollande du xvi^e au xvii^e siècle, alors que le pays était à la même place et sous le même ciel quand les Hollandais se contentaient d'être « un peuple pauvre et opprimé ». D'ailleurs il n'insiste pas, paraissant toujours tenir pour capitale non l'action du milieu sur l'homme, mais l'utilisation du milieu par l'homme qui le transforme et en tire parti.

Pays et nations ont été formés par la collaboration de l'homme avec la nature. Si, quand on compare deux pays, la proportion entre le nombre de leurs habitants n'est pas la même que la proportion entre la superficie de leurs terres, si la France avec trente fois plus de bonnes terres que la Hollande, n'a que treize fois plus d'habitants et n'est que trois fois plus riche (3), « il le faut attribuer à la position (géographique) du territoire et à l'activité économique et politique de la nation » (4).

La population et la richesse dépendent du sol; mais la valeur du sol, c'est-à-dire sa fertilité, ses moyens de communication et ses facilités de défense, est modifiée par l'habileté et l'activité de la population, qui améliore les terres, la culture, les fabrications, les transports, car la valeur du sol est d'ordre bien plutôt qualitatif que quantitatif. Petty se console facilement de la

(1) *Arithm.*, p. 10.

(2) *Ibid.*, p. 21. Il semble qu'on soit en présence d'une première ébauche de la théorie de Taine.

(3) *Ibid.*, p. 10. Ce n'est pas le lieu de discuter ces chiffres rapportés ici à titre d'exemple.

(4) *Ibid.*, p. 3.

(5) *Ibid.*, p. 3.

moindre étendue des terres britanniques comparées à celles du roi de France, puisque « les deux princes possèdent plus de terres qu'ils n'en utilisent en leur faisant produire le maximum de ce qu'elles peuvent donner » (1); constater la superficie des deux royaumes est oiseux, puisque ni l'un ni l'autre n'est surpeuplé (2). N'est-il pas dit dans le titre du premier chapitre de l'*Arithmétique* qu'« un petit pays avec peu d'habitants peut être l'égal en richesse et en puissance d'un peuple et d'un territoire beaucoup plus grands » ?

Ainsi, de même que la puissance d'un État ne dépend pas de son étendue, la valeur de son territoire ne dépend pas du nombre des habitants, mais de la densité de la population. Et cette densité est le criterium de l'influence, de l'action et de la valeur de l'élément humain en géographie politique.

En effet, le sol naturel a bien une valeur en soi, qui varie d'un lieu à un autre, car, « une acre de terre peut porter autant de blé et nourrir autant de bétail que vingt, en raison de la différence des terrains » (3). Mais cette valeur n'existe que parce que la terre est habitée; c'est pourquoi elle est fonction du nombre d'être humains que le sol nourrit (non du nombre de ceux qu'il peut nourrir) c'est-à-dire de la population. Les terres d'Irlande ont une faible valeur — calculée en années de loyer — à cause des rébellions, querelles sur les titres fonciers, absentéisme, difficulté d'exécuter les arrêts de justice, mais aussi en raison de « la rareté (paucity) des habitants, qui ne sont pas plus que le cinquième de ce que le pays en pourrait nourrir (4) ». Observation notée par Petty dans son premier ouvrage de doctrine et sur laquelle il base une théorie à laquelle il sera fidèle toute sa vie, puisqu'il établira dans son dernier livre un rapport mathématique entre l'accroissement de la population et celui du loyer des terres (5). Plus encore, la valeur de la terre dépendant du nombre d'individus qu'elle nourrit, cette valeur est accrue par l'activité et l'habileté des habitants à en transformer

(1) *Arithm.*, p. 65.

(2) *Ibid.*, p. 74.

(3) *Ibid.*, p. 1.

(4) *Taxes*, IV, § 25; p. 28.

(5) *Treatise of Ire.*, p. 564, fin du dernier paragraphe de 3^o. Cf. les théories de Petty sur la rente du sol (*Arithm.*, p. 67) et sur la valeur des améliorations dues au travail de l'homme (*Ibid.*, p. 2).

l'aspect et à en élever le rendement par les améliorations qu'ils y apportent.

Donc le rôle de l'homme comme facteur géographique dépend de la densité de la population.

D'autre part, la valeur économique d'une population résulte :

1^o De sa puissance de consommation. C'est encore une des observations faites par Petty dès le début de sa carrière que la faiblesse économique de l'Irlande venait de ce que l'immense majorité des Irlandais étaient des consommateurs insignifiants, et qu'ils consommaient peu parce qu'ils étaient une population agricole clairsemée, éparpillée sur de grands espaces; les meilleurs consommateurs, et donc les meilleurs agents d'activité économique, sont les habitants des agglomérations urbaines (1);

2^o De sa productivité. Or, la productivité de la main-d'œuvre est en proportion directe de la division du travail et cette division ne peut être portée au maximum que par une population suffisamment dense. De même, ceux qui vivent dans les lieux isolés doivent « garnir leurs maisons des provisions nécessaires (comme un navire faisant un long voyage) aux grand gaspillage et inutile dépense de ces provisions » (2). Dans un pays à population dense, la proportion des agriculteurs est moindre, et plus grande celle des gens de métiers, commerçants et marins — et comme la hiérarchie économique des professions suit cet ordre, du cultivateur au marin, qui gagne trois fois autant et donc vaut trois fois plus que le paysan pour la république (3), on peut dire que la proportion des individus employés aux occupations les moins productives est d'autant plus faible que plus dense est la population (4). En résumé, c'est dans les agglomérations très denses que l'être humain est le meilleur consommateur et le

(1) *Arithm.*, p. 79.

(2) *Ibid.*, p. 12.

(3) *Ibid.*, p. 77.

(4) Cette hiérarchie économique des professions est une des théories favorites de Sir William. La plus inférieure est l'agriculture, surtout dans sa forme élevage, « le vieux métier patriarcal de gardien de vaches et de laboureur et semeur de grains... Lorsque se développent les métiers et arts délicats (curious), alors le métier de cultivateur décroît ». (*Arithm.*, p. 32 et 33.) Cf. une lettre à Southwell sur l'établissement des jeunes gens où il représente l'agriculture comme payant le moins bien un homme actif de ses peines. (13-XII-1686; *Life*, p. 306). Ensuite viennent l'industrie et le commerce, « car il y a beaucoup plus à gagner par l'industrie (manufacture) que par l'agriculture (husdandry) et par le négoce (merchandize) que par l'industrie ». (*Arithm.*, p. 12, 3^o.) L'armement maritime est au plus haut de cette hiérarchie, car « tout marin diligent et habile est non seulement un navigateur, mais aussi un négociant et un soldat ». (*Ibid.*, p. 17.)

meilleur producteur, et donc l'élément économique le plus agissant.

On reconnaît, sans peine, que toutes ces théories ont leur source première dans les observations de la jeunesse de Petty. Aux jours où il faisait le Down Survey, l'insuffisance numérique et la misère de la population irlandaise (1) l'avaient d'autant plus frappé qu'il venait d'admirer la riche Hollande avec son peuple concentré sur un petit espace. Et jusque dans ses dernières années, il la dépeindra telle qu'il l'a vue, telle qu'elle a charmé tant d'esprits éclairés et libéraux en ces temps. Amsterdam compte 187.000 habitants; le pays a sept grandes villes de 30.000 âmes, dix de 15.000, dix de 6.000, soit en tout une population urbaine de 607.000 âmes, tandis que la campagne ayant un habitant par 4 acres, soit 198.000 habitants pour les dorp et villages (2). Au contraire, il avait vu en France et dans son propre pays une population clairsemée, éparpillée sur de vastes territoires, coupés de jachères et de friches; et il s'était attristé sur l'Angleterre, pauvre pays agricole presque sans villes et qui ne produisait pas même assez de grains pour se nourrir (3).

Le type par excellence du pays à faible densité démographique, de ces « lieux solitaires » où la division du travail est impossible, ce sont les colonies, où « de grands nombres d'Anglais robustes sont employés surtout à l'agriculture et dans la forme la plus mesquine qui est l'élevage du bétail » (4).

Si désirable que soit la forte densité démographique, les conditions géographiques lui fixent pourtant des limites. Petty n'a « jamais trouvé qu'en aucun pays, pas même en Chine, il y eut plus d'un homme par acre de terre — et beaucoup de territoires passent pour bien peuplés, où il n'y a pas un homme par dix acres (5) ».

(1) Cf. par ex. *Taxes*, préface, § 4.

(2) 5^{ème} des *Five Essays*. (Ed. HULL, p. 541).

(3) Cf. M. L. de LAVERGNE, *Essai sur l'Economie rurale de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande*, (Paris, 1858, 3^e éd. p. 152 et 153).

(4) *Arihm.*, p. 90. 6^o.

(5) 5^e des *Five Essays*, p. 541. 1 habitant par acre équivaut à 640 au mille carré (247 au km²); c'est à peu près la densité de l'Angleterre et Pays de Galles actuels (649 au mille carré). La France d'aujourd'hui a 185 habitants au mille carré (71 au km²). Au temps de Petty, elle devait avoir une densité d'à peu près 64 habitants au mille carré (25 au km²) que Sir William trouve être celle de pays considérés bien peuplés. En Chine la densité nationale moyenne actuelle est de 100 au km², et la plus haute densité provinciale est de 200 au km² dans les trois provinces de Chan-toung, Kiang-sou et Ngan-houei (FALLEX, *Principales puissances*, p. 482).

La densité optimum d'un État est donc le maximum de population que peut nourrir 1 acre de son territoire; elle dépend d'abord de la fertilité du sol, de la position, de la configuration et du climat du pays; mais elle dépend aussi de l'adaptation et des améliorations dues au travail et à l'habileté des habitants et donc de leur type de vie et d'activité économique. La dispersion de la population comme la dispersion des territoires est cause de faiblesse économique et politique; de même les avantages de la concentration sont à la fois économiques et politiques: « Un millier d'acres, qui peut nourrir 1.000 âmes, vaut mieux que 10.000 acres qui ne peuvent en nourrir que le même nombre » (1).

Mais il tombe sous le sens que tout le territoire d'un pays ne peut avoir le maximum de densité. Même la Hollande a une densité plus faible dans les campagnes que dans les environs des villes. Un grand pays bien organisé se composera donc de régions urbaines à forte densité (2) et de parties rurales à densité faible abandonnées à l'agriculture et à l'élevage.

C'est une originalité de Petty de chercher à mettre en valeur cette seconde catégorie de territoires en en tirant le maximum de profits avec un minimum de population; et tandis qu'une densité considérable devra être atteinte dans les zones urbaines qui, comme les Flandres du Moyen Age semblaient au chroniqueur, apparaissent à Petty sous l'aspect d'une ville continu, le pays agricole sera un désert d'herbe où les seuls humains sont les gardiens de bestiaux et leurs familles — les cultures vivrières mêmes étant réservées aux banlieues des villes. Ce pays, c'est l'Irlande-ranch décrite si minutieusement dans son dernier traité, l'usine à viande où tout est organisé pour éviter le gaspillage du matériel humain, pour épargner au plus grand nombre possible d'hommes la vie anti-économique des populations dispersées sur de grandes étendues. L'autre volet du diptyque, c'est l'utopie du plus grand Londres, centre urbain idéal entouré d'une zone de densité et de concentration démographiques maxima, où la vie

(1) *Arithm.*, p. 11. Les raisons en sont la plus grande proximité de l'habitation et du chantier, et l'économie dans l'administration et le gouvernement, enfin la possibilité d'une division du travail plus poussée.

(2) Cf. plus bas, le § 3.

économique, sociale, politique, intellectuelle et artistique sera le plus intense (1).

Petty sent bien que le libre jeu des forces naturelles ne suffirait pas à établir, dans la pratique, ces deux zones d'exploitation rurale à basse densité démographique et de vie urbaine à concentration maximum. C'est pourquoi il a imaginé un aménagement démographique du territoire par les transplantations de peuples qu'organise un état dont l'omnipotence eut charmé son maître Hobbes, que Thomas Moore avait peut-être suggérée le premier et à qui l'on avait cherché une justification dans les Écritures mêmes (2).

D'ailleurs Petty croit que ces répartitions arbitraires de populations sont pour le bien politique de l'État; car l'action gouvernementale est plus aisée, plus efficace et donc moins coûteuse là où la population est plus dense (3), sans compter que dans certains cas, on l'a vu dans les utopies irlandaises, les transplantations préparent l'homogénéité de la nation.

Les lois mêmes subissent l'influence de la densité démographique et l'État est plus policé quand la population est plus agglomérée; l'Irlande encore en témoigne :

« Le vol est inévitable dans tous les pays à population clairsemée, tels que l'Irlande, où il ne peut pas y avoir beaucoup d'yeux pour empêcher de tels crimes, où ce qui est volé est facilement caché et mangé, où il est facile de brûler la maison ou de faire violence à la personne de ceux qui poursuivent de tels crimes, où des pays à population clairsemée sont gouvernés par les lois qui furent faites et d'abord adaptées pour des pays à population dense (4). »

Ainsi, le gouvernement et le droit sont dans la dépendance de la densité démographique.

En résumé, cette densité devra être le plus élevée possible, parce qu'augmentent avec elle la rente du sol, l'activité économique des hommes aussi bien comme consommateurs que comme producteurs, l'efficacité et la facilité de l'action gouvernementale. Or, la densité démographique dépend, dans l'opinion de

(1) Cf. plus bas le § 3.

(2) Cf. supra, I, 52.

(3) *Arithm.*, p. 73.

(4) *Anal.*, p. 100.

Petty, de la position, de l'étendue et de la valeur du territoire de l'État; ce qui revient à dire en langage moderne qu'elle est un phénomène de géographie humaine.

III

LES AGGLOMÉRATIONS URBAINES ET LEUR ÉVOLUTION

La conception de ville varie et s'amplifie dans Petty de l'agglomération urbaine que désigne d'ordinaire le mot « ville » à un organisme économique pouvant grouper plusieurs de ces agglomérations et à un territoire proprement urbain avec ses faubourgs, ses banlieues et une zone de ravitaillement qui peut être fort étendue.

Voici d'abord la ville habituelle « assemblage d'un grand nombre de maisons disposées par rues, souvent entourées de murs d'enceinte, de remparts, de fossés » (1), — notion si précise pour un Européen que le *Concise Oxford Dictionary* contient presque exactement les mêmes termes que la définition de Littré. Et Petty écrit :

« Par « City of London » nous entendons les habitations à l'intérieur des murs de la vieille Cité, avec ses Libertés, Westminster, le bourg de Southwark et tout le terrain bâti en Middlesex ou Surrey dont les maisons sont contiguës ou à portée de la voix de celles qu'on vient de mentionner (2). »

Et plus tard, dans une discussion avec Auzout, il dira que les « villages de campagne » compris dans les Tables nécrologiques qu'étaient, selon Graunt : Hackney, Lambeth, Newington, Islington, Rotherhithe et Stepney, font maintenant partie de la ville parce qu'on a construit des maisons, de sorte qu'il « n'y a plus dans les Tables de maison d'où un appel ne puisse être entendu de quelque maison voisine » (3).

(1) LITTRÉ, *Dict.* au mot « ville ».

(2) *Growth of the City of London* (éd. HULL, p. 457).

(3) GRAUNT'S, *Observations*, p. 423 et 1^{er} des *Five Essays* (éd. HULL, p. 526).

Mais au point de vue économique, l'entité géographique qu'est une ville, et surtout une capitale, ne se mesure pas toujours d'une manière aussi simple. Lorsque, dans le 4^e des *Five Essays*, Petty traite de « la population de huit grandes villes du monde », il consacre un de ses plus longs paragraphes à Rouen (1) et s'en explique ainsi :

« On s'étonnera peut-être que nous fassions du tout mention de Rouen, alors que nous en avons su si peu de chose; à quoi nous répondons que nous ne penserions pas juste de comparer Londres avec Paris pour le mouvement maritime et le commerce extérieur sans y ajouter Rouen, Rouen étant à Paris ce que la partie de Londres en aval du Pont est à la partie en amont (2). »

Conception fort remarquable, puisqu'elle revient à considérer qu'une capitale et son port, s'ils sont séparés par une grande distance, n'en constituent pas moins deux parties inséparables d'une seule entité géographique, absolument comme s'ils étaient réunis dans une même agglomération urbaine sans solution de continuité.

Mais la ville peut être beaucoup plus encore et se développer en un organisme fort complexe avec des annexes étendues et dont la partie proprement urbaine n'est que le noyau. Cette conception a amené Sir William à chercher une théorie du développement des villes et à composer son utopie du plus grand Londres, qui fait un contraste si complet avec l'utopie de l'Irlande-ranch.

La théorie du développement des villes — extension territoriale et accroissement de la population — est déjà dans le *Treatise of Taxes*. Ayant éliminé les entraves artificielles mises à la construction sur nouvelles fondations, de sorte que la ville est « attachée à ses anciens emplacement et terrain » (3), Petty expose que « presque toutes les grandes villes se déplacent quoique insensiblement suivant un rythme très lent dans une longue suite d'années » (4). C'est que la tendance générale des hommes est, ou de s'en aller construire une nouvelle demeure sur un

(1) Il attribue à Rouen 66.000 habitants au lieu des 80 mille supposés par Auzout.

(2) Ed. HULL, p. 538.

(3) P. 22, § 7. Un acte de 1656 est intitulé : Act pour empêcher la multiplication des constructions dans les faubourgs de Londres et aux alentours (c. 24, SCOBELL, II, 484, cité par HULL, 40, n. 2).

(4) *Ibid.*, p. 23.

terrain libre ou de rapetasser leur vieille maison jusqu'à ce qu'elle n'en vaille plus la peine, et alors, ou elle devient l'habitation de la canaille, ou elle s'écroule et son emplacement retourne au terrain vague, et plus tard sera un jardin, comme il y en a tant d'exemples à Londres (1).

« Maintenant, s'il est dans l'ordre des choses que les grandes villes se déplacent, je demande dans quelle direction. Je dis que, dans le cas de Londres, ce doit être vers l'ouest, parce que les vents soufflant de l'ouest pendant les trois quarts de l'année, les habitations de l'extrémité ouest en sont d'autant plus exemptes des fumées, vapeurs et mauvaises odeurs des foyers de l'est, ce qui a grande importance là où l'on brûle de la houille. Maintenant, s'il s'ensuit que les palais des plus grands personnages se déplacent vers l'ouest, il s'ensuit naturellement aussi que les habitations des gens qui sont à leur service se déplacent peu à peu après eux. C'est ce que nous voyons à Londres où les antiques maisons des nobles sont maintenant devenues les hôtels des corporations (halls for companies) ou ont été transformées en logements, et tous les palais s'en sont allés vers l'ouest; de sorte que je ne doute pas que, dans 500 ans d'ici, le palais du roi sera près de Chelsea et le vieux bâtiment de Whitehall employé à des usages répondant mieux à leur (?) qualité. Car, pour bâtir un nouveau palais royal sur le même emplacement, on serait trop à l'étroit en raison des jardins et autres magnificences; et avec cela ce serait fort incommode pendant les travaux; mais il me semble plutôt que le nouveau palais sera construit à une distance égale à celle où le vieux palais de Westminster était de la Cité de Londres quand les archers commençaient à tendre leurs arcs à la porte même de Ludgate et quand tout l'espace entre la Tamise, Fleet street et Holborn avait l'aspect qui est maintenant celui des champs de Finsbury (2). »

Quant aux causes du développement des villes, elles sont les mêmes que celles du développement des États, et donc en pre-

(1) Cf. les vieux hôtels du Marais à Paris, de Canongate à Edimbourg, de la calle de Fernan Gonzalez à Burgos, etc.

(2) *Taxes*, p. 23, § 9. Dans l'éd. HULL, p. 41, une note rappelle la proposition faite par Evelyn qu'un Act du Parlement interdit d'édifier des usines employant le charbon de mer (i. e. la houille) à moins de 5 ou 6 milles au-dessous de Londres. — Sur le déplacement de la capitale vers l'ouest, cf. GRAUNT, ch. IX.

mier lieu la situation géographique et la facilité des communications :

« Je suis persuadé que tant que l'Angleterre sera habitée, la plus grande agglomération sera vers l'endroit où est maintenant Londres, la Tamise étant le fleuve le plus commode de cette île et l'emplacement de Londres la partie la plus commode de la Tamise, tant les moyens de faciliter les transports développent une ville (1). »

Cette théorie du développement des villes, Petty va la reprendre bien plus tard dans les *Essais* d'arithmétique politique, et comme il fit par trois fois pour l'Irlande, composer avec délices une utopie londonienne.

Pour exposer l'idéal vers lequel il faut tendre, Sir William fait d'abord deux esquisses « extravagantes » d'une Angleterre de rêve (2). Dans la première, l'Angleterre se compose d'une capitale sept fois plus grande qu'en 1680 — Londres a 4.690.000 habitants — et de « ses autres cités, ports, villes et villages » avec une population de 2.710.000 âmes. Dans la seconde, Londres est devenue sept fois plus petite; elle a 69.000 habitants; les petites cités et villes en comptent 104.000 et la population rurale 7.200.000, dans 1.200.000 maisons éparses, avec 24 acres de terre chacune. Laquelle des deux hypothèses vaut-il le mieux réaliser? Sans aucun doute, la première. Et voici dans un tableau concret tous les avantages de la concentration démographique autour d'une puissante capitale :

La ville de Londres occuperait schématiquement un cercle fortifié de 3 milles de rayon, de sorte que la muraille et le fossé auraient un développement de près de 19 milles. Mais l'espace bâti à l'intérieur du mur d'enceinte n'aurait que 2 milles $\frac{1}{4}$ de rayon, une zone vide de $\frac{3}{4}$ de mille étant réservée entre les maisons et les fortifications, afin de mettre les habitations hors de la portée d'une artillerie assiégeante. Autour de la ville, un territoire de 25 milles de rayon, sorte de banlieue agricole, serait cultivé pour le ravitaillement de la capitale en blé pour le pain, orge pour la bière, produits maraîchers, fruits et bois de construction.

Ces évaluations montrent la différence des valeurs survenue

(1) *Taxes*, p. 24, § II.

(2) *Growth of the City of London*, éd. HULL, p. 470.

en moins de deux siècles (1). Le Londres imaginaire qui semblait à Petty d'une superficie extravagante aurait à peine atteint, en prenant St-Paul pour centre : Hyde Park Corner, Islington, Stepney et Camberwell; l'enceinte murale passerait à Paddington, Kentish, Town, Hackney, West India Docks, Peckham et Brixton, enfermant une superficie de 28 milles carrés, inférieure au quart du comté de Londres (116 sq. m.). Quant à la banlieue agricole, elle eût atteint Reading à l'W, Chatham à l'E., Horsham au S. et Baldock au N. — sa superficie étant environ celle du bloc agricole formé en East Anglia par le Norfolk, le Suffolk et le comté de Cambridge — en tout quelque 3.800 milles carrés.

La capitale idéale, le Londres de l'avenir, eût groupé dans son domaine urbain, suburbain et agricole les deux tiers de la population totale du pays. C'eût été une ville fortifiée imprenable, entourée de cultures suffisantes pour son ravitaillement, bien pourvue de combustibles et d'eau. Centre politique, le souverain y règne avec peu de soldats sur une population compacte et sans armes. La volonté politique de cette population s'impose au peuple dispersé dans le reste du pays (2). La religion est centralisée et unifiée dans une seule paroisse, les églises n'étant plus que des chapelles où le même sermon est lu en même temps. Tous les tribunaux y sont groupés. Là, vivent tous les propriétaires et gens riches de la nation, redevables de la plus grande partie des impôts qui sont ainsi faciles à recouvrer. La vie économique étant concentrée dans la capitale, aucune affaire n'exige un déplacement de plus de 5 milles. Chaque métier ayant sa rue, la division du travail et la spécialisation industrielle sont poussées à l'extrême, ce qui réduit au minimum les transports, voyages et frais généraux; et les navires

(1) Il y a aujourd'hui près de 2 siècles et demi; mais le Londres de 1880 était déjà aussi étendu que celui du XX^e siècle. L'agglomération londonienne s'étend actuellement sur 2.452 km² (DEMANGEON, *Iles Britanniques*, p. 279).

(2) Petty tire argument pour son plus grand Londres de ce qu'il favorise le pouvoir royal, puis de ce qu'il donne au peuple de la capitale la direction des affaires du pays. Tout ami du roi qu'il fût, il fait preuve ici d'esprit républicain, car il avait posé en principe que : « Des villes très étendues et hypertrophiées sont dangereuses pour la monarchie mais d'autant plus sûres quand les citoyens y ont la suprématie, comme à Venise ». (*Taxes*, ch. IV, § 7; éd. HULL, p. 40.) D'ailleurs il paraît bien entendre qu'il appartient au peuple de Londres de gouverner l'Angleterre. L'esprit républicain de Milton ne fut jamais entièrement oblitéré chez Petty, et dans son *Treatise of Ireland* il suggérera pour l'élection d'un Grand Tribunal foncier un suffrage universel à plusieurs degrés (p. 580, § 2 et 3).

peuvent prendre ou décharger d'un coup toute leur cargaison, ce qui supprime presque les frais du transport de la fabrique au navire et du navire au marchand et au consommateur. Les beaux-arts et l'enseignement pratique bénéficient d'une puissante émulation. Il n'est pas jusqu'à l'agriculture qui ne se perfectionne grâce à une meilleure répartition des terres et de la main-d'œuvre. Le seul inconvénient que Petty redoute, ce sont les ravages de la peste, toujours plus graves dans les villes et d'autant plus ruineux que la capitale est plus grande (1); et ceci encore montre combien les préoccupations et donc la mentalité d'un économiste ou d'un sociologue, et dans ce cas d'un urbaniste, de ce temps, différaient de ceux d'un savant d'aujourd'hui.

Et de même en était-il du principe fondamental qui sort clairement des théories géographiques de Sir William Petty et qui en est en quelque sorte l'épine dorsale.

IV

LE PRINCIPE D'INTENSITÉ ET LA LUTTE CONTRE LA SERVITUDE D'ESPACE

Dans les théories géographiques, économiques ou politiques de Petty, comme dans son œuvre écrite et les manifestations si diverses de sa vie active, on retrouve pour principe fondamental le principe d'intensité — intensité d'action et intensité de rendement — dont la forme plus spécialement géographique est le principe de concentration.

Si Petty traite de l'État idéal, il oppose à l'illusion de puissance que donne l'étendue, la puissance véritable que donnent des territoires concentrés dans une position géographique qui per-

(1) Si Londres avait 2 millions d'habitants, la peste en tuerait 400.000 en 20 ans et la population du pays n'augmenterait jamais. Avec 4 millions d'habitants la population diminuerait annuellement de 20.000 (p. 475). GRAUNT avait déjà remarqué que, même en temps normal, la mortalité est plus élevée dans les villes que dans les campagnes et que Londres est moins sain que les parties rurales du pays (Ch. VII, p. 63 et ch. XII, § 12).

met une vie économique et politique active, dans un lieu favorisé pour les communications et pour la défense. Sur ce minimum d'étendue, une population dense aménagera autour de la capitale ou de quelques grandes villes des zones suburbaines, et plus loin encore agricoles; et dans l'ensemble de cet organisme, la production pourra être portée à son maximum par une main-d'œuvre spécialisée dans les professions à haut rendement. Les terres cultivées de ces zones seront améliorées par une culture intensive, tandis que celles du reste du pays, dans les régions éloignées ou difficilement exploitables, seront consacrées à l'élevage et mises en valeur avec un minimum de population — en vertu du même principe d'intensité. Quant aux colonies, on déterminera quels débouchés offre le monde à leurs épices et denrées exotiques afin d'y produire sur le plus petit espace possible la quantité de ces marchandises pour laquelle existe un marché; et, leur territoire utile ainsi déterminé, l'État abandonnera, ou mieux encore vendra, ses territoires « superflus ».

De cette théorie du territoire optimum de l'État, l'esprit pratique qui observa la vie des peuples tire une formule d'action : lutte contre la dispersion, contre la distance, contre la servitude géographique d'espace.

Concentration de l'État sur un domaine homogène, abandon des territoires lointains, dispersés, impropres à une vie économique intense, concentration de la population dans les cités, leurs faubourgs et leurs banlieues, intensification de la production agricole pour obtenir un maximum de produits sur un minimum de terrain, autant de moyens de supprimer la servitude de l'espace.

Position sur la côte de la mer, ou dans les îles, ou à l'embouchure des grands fleuves, réseau fluvial ne laissant aucun centre à distance des voies de transport faciles, autant d'avantages à rechercher pour atténuer la servitude de l'espace.

Et Petty, inventeur, construira son vaisseau à deux quilles pour accélérer les transports maritimes; membre de la Royal Society, il expérimentera avec ses amis, de nouveaux gréements, des voitures perfectionnées, peut-être une sorte de vélodipède; économiste et membre du Parlement, il recommandera de grands travaux publics, routes, ponts, aqueducs et voies navigables,

amélioration des fleuves et des ports, — tous engins mécaniques et aménagements destinés à affranchir l'homme de la servitude de l'espace (1).

C'est qu'en son temps, il n'est servitude pire. Toute vie économique et politique, jusqu'en plein xix^e siècle, a été entravée, ralentie, amoindrie par l'isolement qui en résultait. Et plus encore que l'absence de grande industrie, cette servitude établit entre les temps passés et le nôtre une telle différence que nous avons peine à imaginer ce qu'était la vie à un rythme aussi lent.

Petty, tout ensemble économiste et géographe, et précurseur de l'anthropogéographie non moins que de l'économie politique, a reconnu que l'obstacle constant mis par la nature au développement et à l'efficacité de l'activité humaine, c'est la distance. Et comme il ne voit aucun moyen mécanique pratique pour diminuer la durée des transports, pour rapprocher dans le temps les parties de l'État dispersées dans l'espace, pour mettre en contact facile le producteur et le consommateur, l'atelier et le marché, il cherche à supprimer ou à tourner l'obstacle infranchissable. C'est pourquoi son étude géographique des pays tend à découvrir la meilleure position et le meilleur aménagement de l'État et de sa population.

Il est à remarquer qu'aucun de ceux qui ont étudié la vie et l'œuvre de Petty n'a mis en relief ni même constaté une préoccupation pourtant si constante de son esprit. C'est que, étrangers à la géographie, ils ont cherché en lui le fondateur d'une philosophie ou d'une mathématique — le terme « arithmétique politique » les y incitait — science économique abstraite où l'observation des faits, réduite au strict minimum, sert tout au plus de point de départ. De même, ils n'ont pas vu que, deux siècles avant les anthropogéographes allemands, il avait formulé des théories de l'espace et de la position, de la répartition géographique des populations, du rôle et de l'évolution des villes, basant tout un système économique et politique sur l'utilisation par l'homme des avantages naturels et sur sa réaction contre les servitudes géographiques, écrivant dans ses deux utopies de l'Irlande-ranch et du plus grand Londres, le diptyque

(1) Cf. *Taxes*, préface, § 6, ch. II, § 34-37; ch. IV, § 11.

de géographie humaine le plus curieux qu'on ait composé avant le ^{xx}e siècle.

Aujourd'hui, la rapidité des transports a presque supprimé la servitude géographique d'espace. Mais de l'empreinte morale dont le long esclavage et les terreurs séculaires de la distance marque l'humanité, une superstition est restée : celle de la nécessité de la concentration démographique dans des villes de plus en plus étendues. Et les hommes continuent à s'entasser dans les capitales modernes comme dans les villes murées du Moyen Age. L'utopie urbaine de Petty — comme son utopie irlandaise — a été prophétique et s'est réalisée dans une Grande-Bretagne où la densité de l'agglomération londonienne dépasse 3.000 âmes au kilomètre carré, tandis que les Highlands d'Écosse n'ont pas 10 habitants sur la même unité de surface; et dans les comtés industriels du Nord, une densité globale de 328 tombe à 35 si l'on ne tient compte que de la partie rurale (1). Influence de Petty sur les générations suivantes? Non point : elles ont trop peu lu ses œuvres; mais le Chevalier a merveilleusement exprimé en termes précis les aspirations inconscientes de son peuple — et par là son œuvre est grande. Aussi bien a-t-il eu une très réelle influence; nous l'allons trouver ailleurs.

(1) DEMANGEON, *Iles Britanniques*, p. 279.

CHAPITRE III

L'ŒUVRE GÉOGRAPHIQUE DE PETTY DANS L'HISTOIRE DES SCIENCES

I

INFLUENCE SUR L'ÉTUDE DE L'IRLANDE

L'œuvre cartographique de Sir William Petty tient dans l'histoire de la géographie une place plus considérable que celle qu'on lui a généralement attribuée (1). C'est par elle que « l'Irlande fut la première en Europe à établir son cadastre » (2), et l'un des premiers pays du monde à posséder une carte moderne de son territoire, précise et entièrement levée sur le terrain. Aussi l'*Hiberniae Delineatio* est-il resté le modèle des cartes d'Irlande jusqu'aux travaux mathématiquement exacts de l'Ordnance Survey à la fin du premier tiers du xix^e siècle.

La carte d'Irlande de Petty résulte de la rencontre que d'autres temps eussent nommée providentielle d'un homme et d'un sujet, à une date unique dans l'histoire. L'étude géographique de l'Irlande n'avait été faite que pour les besoins de la guerre ou de la colonisation. Or Petty était venu au moment où la colonisation allait s'étendre à toute l'île et nécessiter un levé topographique qui, s'il ne comprenait pas toutes les terres, en couvrait du moins assez pour qu'un homme d'esprit scientifique — si un hasard heureux mettait le cadastre aux mains d'un tel homme — entrevit la possibilité, non plus de juxtaposer une série de plans de détail, mais d'aller du tout à la partie, de

(1) Presque tous les documents cités dans cette conclusion ayant déjà été indiqués, avec leurs références, dans les chapitres consacrés aux sujets résumés ici, on ne trouvera dans les notes suivantes que les citations nouvelles.

(2) La *Nouvelle Carte de France* (publ. du Service Géographique de l'Armée), p. 29.

fixer les grandes lignes de l'image du pays, et de placer exactement dans cette sorte de canevas les plans fragmentaires cadastraux (1).

Jusque-là on n'a fait que rapetasser les vieilles cartes restées moyen-âgeuses, avec des renseignements recueillis sans méthode. Norden dessine la dernière carte de l'Irlande-nation en suivant Boazio, et quand, en 1610, son contemporain Speed tente de dresser la première carte de l'Irlande-colonie, il n'améliore guère les tracés de ses devanciers. Il suffit de reporter leurs contours de l'île sur une carte moderne, et ensuite le contour de la carte d'ensemble de Petty, pour voir qu'entre eux et lui la distance n'est pas le petit demi-siècle qui sépare leurs travaux, mais l'abîme qui sépare deux périodes historiques complètement différentes par l'esprit et les moyens techniques. Il y a beaucoup plus loin de l'atlas de Speed au Down Survey que de l'*Hiberniae Delineatio* à la carte de l'Ordnance Survey, car de Petty aux topographes du xix^e siècle la différence vient surtout de la précision des instruments employés en campagne.

C'est pourquoi l'*Hiberniae Delineatio* a été le prototype de toutes les cartes d'Irlande pendant cent cinquante ans : le xviii^e siècle, sur le continent comme dans les Îles Britanniques, n'a fait que le copier, soit directement, soit d'après les belles cartes de William Berry, soit même d'après le pauvre abrégé qu'est la *Geographicall Description*.

La place éminente de l'œuvre cartographique de Sir William Petty pendant toute la première partie de la période moderne ne fait donc aucun doute. Les grands topographes anglais, un Larcom au xix^e siècle, un Close au xx^e, sont également précis sur ce point, et ce n'est pas leur faute si des auteurs moins érudits et moins spécialisés n'ont pas rendu justice à l'œuvre de Petty ou l'ont même ignorée.

L'influence des écrits de Petty sur la géographie descriptive de l'Irlande et sur la science géographique en général, n'est pas comparable à celle exercée par son survey et son atlas. Il n'en faut pas être surpris : d'influence directe il ne saurait être question avant le plein xviii^e siècle. Si les feuilles de référence avaient été publiées, il est bien probable que quelqu'un

(1) Cf. CLOSE, *Ordn. Survey*, p. 102.

se fut employé à en tirer de sèches et inutiles nomenclatures, et qu'on eut compté Sir William parmi les géographes. Mais ces documents restèrent un stock de matières premières que lui-même ne mit pas en œuvre. Et nul n'en tirera jamais la moelle, maintenant que les incendies les ont détruits jusqu'à la dernière feuille.

L'anatomie et l'arithmétique politiques, elles, n'avaient point de place déterminée dans la hiérarchie des sciences du temps. Petty avait dû imaginer pour elles des noms nouveaux. Aujourd'hui même, on ne peut les ranger en totalité dans aucun chapitre des sciences modernes. En outre, les traités n'ont été publiés qu'après la mort de l'auteur, qui, à n'en pas douter, les garda en manuscrit parce qu'ils ne lui paraissaient pas au point; seuls, parmi ses contemporains, quelques intimes les connurent. Il n'est cependant pas douteux qu'ils exercèrent une influence sur ces virtuosi et sur leurs continuateurs.

Dès 1652, Hartlib avait édité la *Naturall History* de Boate — sans que l'on s'avisât que le médecin hollandais avait fait œuvre géographique. On ne vit là qu'une histoire naturelle, comme on ne vit que des traités politiques ou économiques dans les manuscrits que Petty communiquait à quelques amis de la Royal Society. Mais l'étiquette a bien peu d'importance : ce qui en a une grande, c'est la nouvelle méthode pour étudier un pays en partant d'observations géographiques.

Les recherches géographiques devinrent alors une mode intellectuelle. En 1673, John Ogilby avait imprimé et distribué un questionnaire en vue d'une « Historical and Geographical Description » de l'Angleterre et du Pays de Galles; il y était surtout question d'histoire naturelle, d'histoire et d'antiquités locales, mais aussi de géographie (1). Les milieux de la Royal Society s'étaient intéressés à l'enquête; et John Aubrey, qui travaillait à cette *Perambulation of Surrey* qu'il n'acheva point, « examina ces questions à plusieurs réunions » où se rencontrè-

(1) Une première liste de 19 questions, sans lieu ni date, avait déjà été publiée. Le questionnaire daté de Londres, 1673, comporte 22 questions. Les Mss Aubrey, 4 (Bibl. Bodl.) contiennent un exemplaire de l'une et de l'autre (ff. 243 et 244) à la suite de la *Perambulation of Surrey*. Sur la première feuille, Aubrey a écrit : « My name to be putt to these counties which I describe ». Sur la deuxième, il a mentionné les « severall meetings » que lui et ses amis eurent avec Ogilby. La première éd. de la *Britannia*, en vue de laquelle Ogilby fit ces enquêtes, parut en 1675.

rent avec Ogilby, Sir Christopher Wren, John Hoskyns, Robert Hick et Gregory King. Or, en 1682, William Molyneux entreprit pour l'Irlande une semblable enquête (1); il voulait établir un « Accurate Account and Description » qui serait « publié dans l'Atlas anglais entrepris par Moses Pitt de Londres et en vue de quoi quelques messieurs de Dublin ont convenu de se réunir chaque semaine pour revoir ce qui aura été rédigé par M. William Molyneux et aussi pour apporter des matériaux à ladite description ». C'est ce William Molyneux qui, le 1^{er} novembre 1684, allait être élu secrétaire de la Philosophical Society de Dublin, en même temps que Sir William Petty président. On est, ici comme à Londres, parmi les virtuosi chez qui Petty avait une place éminente. Néanmoins, le questionnaire de Molyneux ne rappelle guère la « Method of Enquiry into ye state of any country » de Sir William; c'est pour la plus grande partie un travail d'archéologue, d'« antiquaire », comme il allait y en avoir maintenant en si grand nombre, avec quelques questions sur la démographie, sur l'hydrographie et sur les ports de mer.

Pendant près d'un siècle, ces virtuosi anglais et irlandais vont publier les œuvres de Petty pour l'étude de l'Irlande, et réimprimer le livre de Boate. L'*Arithmétique politique* sera éditée en 1690, l'*Anatomie* en 1691 et 1719, les *Essais* à plusieurs reprises. A Londres, comme à Dublin, on trouve toujours parmi les éditeurs des membres de la Royal Society et de la Philosophical Society. Enfin (2), en 1769, à Dublin, Boulter Grierson, le successeur de George, réunit sous le titre : *Tracts chiefly relating to Ireland*, le *Treatise of Taxes*, les *Essais* et l'*Anatomie*. Or, c'était George Grierson qui avait imprimé, en 1726, dans le recueil de « Thomas Molyneux, M.D., F.R.S. in England » une nouvelle édition de la *Natural History* de Boate et fait, à une date inconnue, un nouveau tirage des cartes de l'*Hiberniae Delineatio*.

(1) Un exemplaire légèrement endommagé du questionnaire de Molyneux se trouve immédiatement après ceux d'Ogilby dans les papiers d'Aubrey (f° 245). Un autre dans les papiers d'Edward Lhuyd (Bibl. Bodl., Mss Ashm. 1820^a, f° 221) en fort bon état, porte la date « July 1682 », sans doute de la main de Lhuyd. Le recueil contient plusieurs ex. des « Parochial Queries in order to a Geographical Dictionary, a Natural History, etc. of Wales » que le celtisant gallois rédigea lui-même plus tard (l'une des réponses (f° 160) est datée du 14 avril 1698), sans doute à l'imitation d'Ogilby et de Molyneux.

(2) Seules les réimpressions du XVIII^e siècle sont mentionnées ici, celles du XIX^e siècle étant faites dans un esprit tout différent, à titre de documents historiques.

Dans les deux capitales, on retrouve ainsi, jusque fort avant dans le XVIII^e siècle, des milieux savants en communications régulières, curieux de l'étude de l'Irlande, et parmi lesquels Petty, en personne, puis représenté par ses œuvres toujours vivantes, exerce une action continue, moins comme un maître qui enseigne que comme un collègue qui, par sa méthode et ses œuvres, donne une direction générale aux recherches faites en commun.

II

ÉBAUCHES DE SCIENCES NOUVELLES

Petty a entrevu et ébauché, non pas, comme on le lui accorde volontiers, une science nouvelle, mais plusieurs; et si l'économique est l'une d'elles on le verra bientôt. Le fait qu'il dut imaginer des termes pour désigner ces sciences témoigne qu'elles n'existaient pas avant lui; et si ces termes n'ont pas été employés par d'autres, c'est qu'il n'a pas été suivi dans les sentiers qu'il avait commencé à tracer.

Ces sentiers, il semble à première vue que l'actualité l'y a poussé plutôt qu'il ne les a choisis. Il traite des sujets concrets, dans un but pratique, souvent pour une utilisation immédiate : ce n'est guère le moyen de faire une œuvre systématique, mais c'est l'obligation de prendre d'abord contact avec les réalités.

Or, entraîné à l'observation scientifique et à l'analyse par les dissections anatomiques et la pratique médicale, par les discussions, recherches et expériences de « philosophie naturelle » des virtuosi baconiens, mathématicien et technicien au surplus, ses observations lui permettent de s'élever plus d'une fois du particulier au général par induction amplifiante et de faire œuvre scientifique.

Il débute — abstraction faite de son court professorat médical — par la topographie qui analyse les traits du pays à étudier. Rien ne prouve qu'il avait déjà imaginé une méthode prenant cette analyse pour point de départ; il se peut fort bien que ce soit en se préparant — sous l'inspiration de l'actualité — à

dresser la carte d'Irlande, qu'il ait vu par avance dans ses plans cadastraux les planches anatomiques nécessaires à l'étude de « l'animal politique » irlandais. Quoiqu'il en soit, avant même d'avoir commencé le Survey, il avait compris quel merveilleux instrument d'analyse politique et économique serait une carte à grande échelle : ses instructions aux surveyors en attestent. Le principe ainsi posé au début de sa carrière, il s'y conformera toute sa vie, recommandant de se procurer la meilleure carte possible du pays dont on entreprend l'étude et ne perdant jamais de vue son dessein de compléter et de publier une telle carte pour l'Irlande.

Dresser une carte politique sur un fond de carte physique, et procéder à l'inventaire foncier d'un pays, c'est faire la description raisonnée d'un organisme politique et économique au moyen d'une analyse géographique. Le lien entre les recherches de l'apprenti économiste des *Frugalities of Holland* et les travaux du surveyor irlandais devait s'imposer à un esprit scientifique. Et la combinaison de ces éléments divers devait conduire le jeune docteur à analyser les phénomènes de l'activité humaine en les plaçant dans leur cadre géographique, c'est-à-dire à étudier les actions et réactions réciproques de l'homme et du milieu. Ces analyses, elles sont l'objet même de l'anatomie politique.

En effet, la méthode de Petty consiste à examiner successivement les éléments physiques, la démographie, la vie économique et l'organisation politique de l'État étudié. Systématiquement conduite, une dissection d'anatomie politique correspondrait à ce que notre époque nomme une monographie de géographie régionale. Mais, de la monographie irlandaise qu'est la *Political Anatomy*, Petty n'a composé que la partie qui, dans une table géographique des matières, remplirait les chapitres démographiques, économiques, politiques et administratifs. Ses exposés physiques sont presque toujours courts et faibles : c'est que la documentation lui manque. Malgré ses instructions, les surveyors ne lui ont donné avec les plans parcellaires que les limites des divisions administratives, une hydrographie lacunaire et la représentation enfantine de quelques régions montagneuses. Ce n'est certes pas là ce que le docteur entendait recevoir. L'insuffisance des renseignements sur le climat contraste

avec le plan tout moderne qu'il a tracé d'un service météorologique, comme la pauvreté du fonds de carte physique avec ses instructions au personnel du Down Survey. Et bien souvent ses statistiques démographiques seraient trouées de blancs décourageants sans sa féconde imagination.

A des tableaux statistiques et à des cartes doit aboutir la recherche en anatomie politique; là seront transcrits les résultats de la dissection et de l'analyse. La *Political Anatomy of Ireland* aurait sans doute comporté un recueil de statistiques et une description d'ensemble illustrés par un atlas, si Petty avait pu aller au delà d'une ébauche. L'essai n'a pu être terminé; mais la méthode était acquise qui fait de l'analyse géographique la base de l'étude économique et politique d'un pays, et de l'anatomie la base de l'arithmétique politique.

L'arithmétique politique, c'est, en effet, la science qui met en œuvre les matériaux réunis et préparés par l'anatomie; c'est pour continuer la comparaison médicale, la physiologie et l'hygiène — voire la thérapeutique — politiques (1). Elle vient donc après l'anatomie. Ayant composé la *Political Anatomy of Ireland*, Petty n'emploiera plus le terme « anatomie politique » pour ses nouveaux ouvrages. Mais il continuera à prendre pour points de départ des observations d'anatomie politique, de géographie régionale, et à commencer l'étude de la vie d'un État ou d'une cité par celle du milieu géographique (2). Puis il passera à des spéculations d'ordre démographique, économique et social. Et ce sera l'heure de la grande tentation, à laquelle il ne résiste guère, de jongler avec les chiffres pour justifier une théorie ou une conclusion adoptées d'avance, au lieu de progresser lentement, péniblement sur des sols inexplorés pour atteindre l'oasis inconnue où s'ouvre au chercheur le puits de la vérité. Et ce sera le passage fatal à la méthode déductive.

Petty a toujours été partagé entre la séduction des faits et celles des nombres. Car s'il est anatomiste et curieux de philosophie naturelle, il est aussi mathématicien, comme tous les

(1) Un récent réformateur de la science économique, M. Ch. BODIN, a repris la comparaison de l'économie et de la médecine, et divisé l'économie en deux parties, l'une statique qui correspond à l'anatomie, l'autre dynamique qui correspond à la physiologie. (*Principes de Science Économique*, Paris 1926, p. 60 et 61.).

(2) Ainsi l'*Arithmétique* commence par des chapitres d'anatomie et plusieurs essais d'arithmétique sont de pure anatomie.

savants de cette génération à qui Descartes avait révélé non seulement que « les mathématiques ont des inventions très subtiles et qui peuvent beaucoup servir tant à contenter les curieux qu'à faciliter tous les arts et diminuer le travail des hommes » (1), mais aussi que l'entendement ne conçoit clairement et distinctement que le nombre. Ce que Petty demande aux nombres c'est de le garder de la rhétorique et de lui permettre d'exprimer les faits avec précision « en termes de nombres, poids et mesures » (2); cela et rien de plus, car « sans la matière, les faits et les phénomènes, les lignes (géométriques) et les nombres sont comme des cordes de luth sans luth et sans artiste » (3). Ne croit-on pas entendre déjà une première version de Ratzel : « Par eux-mêmes les nombres sont choses mortes; c'est dans les considérations géographiques qu'ils puisent la vie? » (4) Ces choses mortes sont aussi de dangereux fantômes qui entraînent parfois même les esprits forts dans leur royaume imaginaire.

En anatomie et en arithmétique politiques, les nombres serviront d'abord à Sir William à compléter par des suppositions, des coefficients et des calculs une documentation insuffisante et à dresser quand même des tableaux statistiques; c'est la partie morte de son œuvre, et peut-être fût-ce, comme il arrive souvent, celle qui éblouit le plus ses contemporains. Mais par la statistique, en dépit des jongleries de chiffres, Petty fut vraiment, avec Graunt, un génie créateur; et il eut le mérite de la considérer comme une méthode applicable à diverses sciences plutôt que comme une science distincte (5)—exemple de sang-froid et de calme raison qui ne fut pas toujours imité. Or, avec l'observation du milieu géographique la statistique est le lien de méthode qui fait l'unité de son œuvre.

Car, malheureusement, cette unité ne saurait être trouvée dans l'usage de l'induction. Bevan a dénoncé l'inclination de Sir William vers la méthode déductive. Il n'est que trop vrai,

(1) *Discours de la Méthode*.

(2) *Pol. Arithm.*, (éd. HULL, p. 244).

(3) Epître au duc de Newcastle, en préface au *Discourse of Duplicate Proportion*, 1671 (HULL, p. 239, n. 2.)

(4) *Anthropogeographie*, II, ch. II, § 7, cité par VALLAUX, *Le Sol et l'État*, p. 73 et 74.

(5) « Le mot science appliqué à la statistique a été souvent critiqué. Elle consiste plus exactement en une *méthode* applicable à diverses sciences. » (A. LALANDE, *Vocabulaire Philosophique*, p. 800, art. Statistique; remarques, § 2.)

au moins pour la seconde partie de son œuvre, où il tente de construire un édifice dont il n'aurait pu réunir et préparer les matériaux sans se résoudre, pour toute sa vie peut-être, à l'obscur labeur du patient drapier de Birch Lane. Mais ses premiers travaux d'anatomie et d'arithmétique sont basés sur des observations et des analyses, et il a établi plusieurs lois par induction. Seulement, ayant fondé une théorie sur quelques faits choisis à dessein, il passe aussitôt à des déductions d'autant plus hasardeuses que s'y mêlent suppositions, coefficients et autres jeux d'esprit de l'arithmétique politique.

Cet abandon de la science et de la méthode entrevues dans la plus belle période de sa maturité, ce passage de l'anatomie à l'arithmétique, de l'analyse à une synthèse hâtive et insuffisamment fondée, de la méthode inductive à la déductive, c'est la grande tragédie de la vie intellectuelle de Petty. Et c'est peut-être, encore une fois, la raison pour laquelle il n'a imprimé aucun de ses traités, ne donnant au public, en dehors de son atlas, que de petits ouvrages d'actualité, et couronnant l'œuvre qu'il avait voulue scientifique par des utopies où les analyses de sa jeunesse ne sont plus qu'un tremplin pour s'élancer dans le rêve. Il est vrai que ce sont utopies d'une telle qualité, suggérées par une connaissance si parfaite des hommes et du milieu géographique, que le seul jeu de l'évolution des organismes politiques et économiques donnés par le XVII^e siècle à l'Angleterre et à sa colonie d'Irlande les a réalisées dans les siècles suivants.

Petty n'a suivi rigoureusement ni sa méthode, ni ses plans; point de démarcation nette entre les ouvrages géographiques et les politiques, entre l'anatomie et l'arithmétique. La difficulté, le danger qu'il y a toujours à vouloir attribuer à des sciences modernes les travaux d'autrefois en sont accrus d'autant. Et cependant, l'étude des œuvres de Petty donne constamment l'impression qu'elles contiennent en germe certaines disciplines d'aujourd'hui.

III

PETTY PRÉCURSEUR DE LA GÉOGRAPHIE HUMAINE

Karl Marx qui, tout en louant l'œuvre de Petty, traite avec mépris sa personnalité, aux premières lignes de son *Histoire des doctrines économiques*, proclame son « génie et son originalité hors de pair » et écrit sans hésiter : « C'est William Petty qui est le père de l'économie politique moderne (1) ». De tels mots restent comme une inscription gravée sur un tombeau, comme une étiquette sur un carton d'archives qu'elle dispense d'ouvrir pour se donner l'illusion d'en connaître le contenu. Si Karl Marx était l'homme au monde le moins fait pour goûter les observations scientifiques et surtout la finesse intellectuelle et la légèreté d'âme de celui qu'il qualifie de « chirurgien militaire, à l'esprit hardi, mais profondément frivole », par contre, il devait sympathiser avec l'auteur des spéculations pseudo-mathématiques de l'arithmétique politique. La destinée est ironique, qui a fait accrocher à la place d'honneur dans la galerie des grands économistes, par le contempteur de la science économique, ce qu'il appelle lui-même « un portrait d'ancêtre peu susceptible d'être exposé » (2). Mais « l'arithméticien politique » — la moins bonne manifestation de la personnalité de Petty — n'est-il pas, au moins dans ses faiblesses de méthode, l'ancêtre commun de Marx et de cette école dont M. Lalande a dit avec tant de justesse :

« Une école conçoit l'économie politique comme une science déductive qui permet de reconstruire, à partir d'un nombre déterminé de notions simples, l'ensemble des phénomènes considérés... Quelques-uns des économistes de cette école ont essayé d'appliquer la méthode proprement mathématique, l'analyse, aux phénomènes qu'ils étudient (3). »

On peut donner Petty pour ancêtre à ces économistes-là; mais

(1) Trad. J. Molitor (Paris, 1924), p. 1. Les critiques qui suivent sont dans *Zur Kritik der politischen Oekonomie* (trad. Rémy, p. 46). Les travaux et notamment la critique de Petty sur l'argent sont loués dans une réfutation des attaques de Duhring contre Sir William. (Ch. X de *Herr Eugen Duhring's* par Friedrich ENGELS; ce chapitre, dit en le citant M. PASQUIER, p. 204 et 247, est de Karl Marx. Cf. supra, I, 204, n. 2.)

(2) *Vocabulaire philosophique*, p. 188, § c.

c'est à condition de ne considérer que la seconde partie de son œuvre, de ne conserver de ses premiers travaux que le *Treatise of Taxes* et le *Verbum Sapienti*, de réduire le Down Survey à une aventure de jeunesse sans lendemain, d'oublier que les atlas l'occupèrent toute sa vie, à condition enfin de faire commencer la carrière de l'économiste à ce tournant après lequel il abandonne une méthode scientifique trop exigeante pour défendre aisément les conclusions nécessaires aux intérêts publics ou privés dont il s'était chargé.

Dans cette seconde manière, des deux facteurs de la vie économique, l'homme et le milieu, Sir William réduira le premier à une abstraction et négligera trop souvent d'étudier à fond le deuxième. Réduire à une abstraction unique l'homme de tous les pays — disciple de Hobbes, autoritaire en matière gouvernementale comme presque tous ceux de son temps, quelles que fussent leurs opinions, Petty n'y avait que trop de tendance. Ignorer le milieu géographique, il ne s'y résoudra jamais tout à fait; seulement, il ne l'examinera plus que d'une manière superficielle et subjective; et les observations qu'il en fera paraîtront destinées plutôt à illustrer qu'à fonder son argumentation. Et par tout cela il est l'ancêtre d'une lignée qui n'est pas encore éteinte.

Si, au contraire, ses successeurs immédiats avaient compris la signification et la méthode de l'anatomie politique, s'ils avaient reconnu dans cette anatomie la base indispensable à leurs études, une science nouvelle, placée entre la géographie et l'économie, aurait été créée deux siècles plus tôt, et l'économie faisant de l'observation géographique l'une de ses solides assises, en eût été transformée (1). Car, dès le xvii^e siècle, Petty a découvert que la vie des peuples est inexplicable pour qui ignore le milieu géographique où elle se déroule, et que la préface à toute action économique ou politique, et que la base de toute théorie écono-

(1) Paul LEROY-BEAULIEU a montré, à la fin du xix^e siècle, que l'« ancienne école économique anglaise, avec tous ses très grands mérites, d'Adam Smith à Stuart Mill exclusivement, a péché en délaissant la nature; il est résulté de cette négligence des conséquences graves, notamment un pessimisme exagéré ». (*Traité théorique et pratique d'économie politique*, 3^e éd. I, 125.) M. Jean BRUNHES qui le cite, et qui renvoie à une étude de M. CLERGET : *Le milieu géographique en économie politique* (Rev. éc. de Bordeaux, XVII, 1907, p. 304) écrit : « Comme par une pente toute naturelle, ceux qui cherchent à localiser les faits économiques sont entraînés à découvrir les causes de cette localisation; ainsi s'introduit l'examen du milieu géographique en économie politique. » (*Géo. hum.*, p. 689 et seq.).

mique ou politique est l'étude des réactions réciproques de l'homme et du milieu. Ici, il est permis d'employer le vocabulaire moderne, car, seul peut-être dans le passé, Petty n'a pas eu la superstition du déterminisme géographique et a su voir que l'homme ne transforme pas moins le milieu où il vit que ce milieu n'agit sur lui : tous ses projet de réformes en attestent. Sa curiosité est de savoir comment la nature a doté les pays afin de tirer le meilleur parti de la position, des aptitudes et des richesses naturelles de leur territoire. De là cette anatomie politique de l'Irlande, ces chapitres anatomiques de l'arithmétique, des essais et du traité final, tous ouvrages situés au point où la géographie et l'économique se rencontrent. Faut-il donc y voir des essais d'une science géographique nouvelle?

On connaît l'attitude de Sir William à l'égard de la géographie et combien il était plus fier de son œuvre cartographique que de tous ses autres travaux. Le blason qu'il s'était dessiné, porte sur une bande d'azur l'aiguille magnétique tournée vers l'étoile polaire; le cimier est surmonté d'une ruche d'où s'envolent des abeilles. Dans la devise : *Ut apes (feci) geometriam*, géométrie a vraiment son sens étymologique et les abeilles, comme dans l'expression anglaise, symbolisent les lignes droites menées à travers champs (1). Blason de topographe (2) que Sir William a composé dans le même esprit que ce passage d'une inscription pour un tombeau de famille (3) où il résume ainsi ses travaux :

« William, ayant tenté fortune de bien des manières, fut, en 1649, après force voyages à l'étranger, fait docteu renmédecine et professeur de médecine à Oxford. Puis, ayant géométriquement arpenté toute l'Irlande en treize mois, et y ayant mesuré assez de lignes pour en faire plus de cinq fois le tour de la terre entière, fut fait chevalier en 1661. »

Mais ce topographe n'a rien des géographes de son temps et ne se considère point comme l'un d'eux. D'ailleurs ceux qui, à cette époque, font progresser la géographie, viennent le plus

(1) « Bee-line », ligne droite d'un lieu à un autre. (Cf. *Oxf. Dict.*).

(2) On a pu remarquer que Petty caractérise toujours son survey en parlant de la longueur des lignes et du nombre des angles mesurés à la boussole et à la chaîne. Sur ses armoiries, voir *supra*, p. 135, n. 1.

(3) Voir *Ile*, p. 313-314.

souvent d'autres sciences, et notamment de la médecine. Et c'est précisément parce que Petty ne fut pas un géographe à la manière du XVII^e siècle qu'il nous donne parfois l'impression d'avoir déjà l'esprit géographique du XX^e.

Selon Ratzel, un travail qui consiste « à prendre des chiffres sans s'appuyer sur le sol », n'est pas un travail géographique (1). L'œuvre de Petty s'appuie presque toujours sur le sol; on pourrait lui appliquer le mot de Vidal de La Blache sur la « géographie humaine ou politique » : « Elle plonge par toutes ses racines dans la géographie générale (2). » Et comme sa première grande œuvre fut la carte de cette Irlande à qui il devait consacrer la plupart de ses études, sa règle d'or est d'étudier les pays en ayant près de soi « la meilleure carte possible ». Et l'on ne saurait mieux caractériser à la manière moderne l'anatomie politique qui rend les travaux de Petty si vivants et qui peut donner tant de précision à l'économique, qu'en disant qu'elle tend à « l'étude des rapports des groupes humains et du milieu terrestre dans leurs actions et réactions réciproques »; et parfois elle réalise déjà cette formule qui est la définition même de la géographie humaine (3).

Géographie politique, géographie humaine; voilà bien les disciplines modernes dont l'anatomie politique fut une première et lointaine ébauche. Le développement des recherches démographiques placées au seuil de la description des pays, l'importance donnée au peuplement, la notion de densité, peut-être imaginée et sûrement précisée par Petty, montrent la parenté de sa pensée avec celle des créateurs de cette nouvelle branche de la géographie. La *Political Anatomy of Ireland*, par bon nombre de ses chapitres, est l'ancêtre des études régionales sur lesquelles se construit la géographie humaine, « études analytiques, monographiques, où les conditions géographiques et les faits sociaux seront envisagés de près, sur un champ bien choisi et restreint » (4). Et encore : esquisses de géographie humaine de la Hollande et de la France dans la *Political Arithmetick*, analyses

(1) *Anthropogeo.* — V. supra, p. 353, n. 4.

(2) *La Géographie Politique.* (A propos des écrits de M. Frédéric Ratzel.) § 1 *in fine.* Ann. Géo. t. VII.

(3) A. DEMANGEON. *Introduction géographique à l'histoire.* Ann. Géo. XXXIII^e année, p. 168.

(4) VIDAL DE LA BLACHE, cité par A. Demangeon, *loc. cit.*

de géographie humaine dans les essais sur Dublin et Londres, anticipation de géographie humaine dans les utopies du plus grand Londres et de l'Irlande-ranch. Et maintes théories dispersées dans toute l'œuvre de Petty ressortissent également à la géographie humaine.

Autant que le père de l'économie politique du XVIII^e siècle, autant que le fondateur de la statistique du XIX^e, il est le précurseur de la géographie humaine du XX^e. Lui-même n'a pas eu la possibilité matérielle de persévérer dans la voie qu'ouvrait l'anatomie politique. Et il a fallu deux siècles pour que l'on explorât de nouveau les chemins qu'il avait devinés — deux siècles sans que l'économie s'appuyât aussi fortement qu'il l'avait voulu sur le sol, deux siècles perdus pour des recherches de géographie humaine dont nous pourrions recueillir les fruits que nos arrière-neveux seront les premiers à goûter.

Les topographes n'ont jamais cessé de rendre hommage au créateur de la carte moderne d'Irlande. Si les atlas du Down Survey sont à jamais perdus, la Bibliothèque Nationale de France conservera toujours précieusement le document unique dans l'histoire de la cartographie qu'est l'Atlas des Baronnies, la première carte de tout un pays exactement levée sur le terrain.

Mais l'observateur scientifique, l'anatomiste politique a été oublié au profit de l'« arithméticien » que furent empressés à louer ceux qui l'imitaient dans ses faiblesses.

L'économie inductive, qui a beaucoup plus de droits que la déductive à revendiquer Sir William pour son fondateur, et qui se rattache à la meilleure partie de son œuvre, peut trouver dans l'avenir une force nouvelle en se basant, suivant la méthode de Petty, sur l'Anatomie politique. Et notre temps, enfin outillé pour mettre cette méthode en pratique, reconnaîtra que la nouvelle science conçue par l'ingénieux virtuoso baconien pour l'étude des rapports des groupements humains et du milieu terrestre, ne fut autre en réalité qu'une première ébauche de la géographie humaine.

VU
le 7 novembre 1929
*Le Doyen de la Faculté
des Lettres de l'Université
de Paris.*
H. DELACROIX.

VU
et permis d'imprimer,
*Le Recteur
de l'Académie de Paris.*
S. CHARLÉTY.

TABLE DES CARTES

	Pages
PLANCHE I. — Fragment d'une carte du Down Survey (Kildare) reporté sur la « 6-inch Map » de l'Ordnance Survey.	Frontispice.
PLANCHE II. — La représentation de l'Irlande avant le Down Survey : la carte de Norden (c. 1605).	160
PLANCHE III. — La représentation de l'Irlande après le Down Survey : la carte de l' <i>Hiberniae Delineatio</i>	160

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE V

LES CARTES DE BARONNIES

CHAPITRE I

Les cartes d'Irlande de Sir William Petty.

	Pages
I. — <i>L'origine.</i>	I
Ces cartes forment la seconde partie de l'œuvre cartographique de Petty. — La première idée s'en trouve dans le contrat de décembre 1654, et le docteur essaya de les établir dès 1659. — Conscience qu'avait Petty de la valeur géographique du Down Survey. — Absence d'appui officiel et financier; la pétition de 1664.	
II. — <i>Les Sources.</i>	4
Documents conservés par Petty après la terminaison du Down Survey. — Attaques de Sankey au Parlement en 1659 pour les faire remettre à l'État. — Essai d'identification de ces documents d'après sa discussion aux Communes, l' <i>History of the (Down) Survey</i> , les <i>Reflections</i> et le Testament de Sir William. — Autres documents employés pour les cartes de comtés.	
III. — <i>L'Atlas projeté et les Cartes réalisées.</i>	9
Que Petty voulait établir un atlas par baronnies, à grande échelle, de toute l'Irlande. — Importance des travaux topographiques nécessaires pour compléter en vue de cet atlas les cartes du Down Survey. — Dépenses à engager, trop élevées pour un particulier. — Petty se borne à publier des cartes de comtés (<i>Hiberniae Delineatio</i>) et conserve en manuscrit les cartes de baronnies. — Liste des cartes manuscrites connues et des atlas gravés.	

IV. — <i>Catalogue des Cartes.</i>	Pages 12
Liste des cartes de Petty d'après les tables « <i>Hiberniae Regnum</i> ». — Cartes existantes et perdues ou détruites des atlas de la Bibliothèque Nationale, des archives Lansdowne et des archives irlandaises. — Cartes mentionnées dans les inventaires Headfort.	

CHAPITRE II

Histoire des atlas de la Bibliothèque Nationale.

I. — <i>L'Odyssée des atlas, de Dublin à la Bibliothèque du Roy.</i>	
Prise de l' <i>Unité</i> par un corsaire français (22 février 1707). — Le mobilier et la bibliothèque du fils de Sir William Petty sont dans la cargaison. — Ordre de Pontchartrain réservant pour la Bibliothèque du Roi les livres trouvés sur les prises. — M. de Valincourt envoie les atlas de baronnies du Down Survey et l' <i>Hiberniae Delineatio</i> à cette bibliothèque.	21
II. — <i>Une légende bibliographique au XVIII^e siècle.</i>	27
Les atlas, prêtés à Dubois, disparaissent de 1716 (?) à 1727. — Inquiétudes des bibliothécaires. — Tentatives d'achat pour compte du gouvernement anglais rapportées par Bignon. — Légende de l'enlèvement des atlas par Dubois. — Leur restitution en 1717 par la veuve de Guillaume Delisle. — Démarche diplomatique qui, selon Handcock, aurait eu lieu vers 1774.	
III. — <i>La négociation diplomatique de 1786.</i>	32
L'ambassade britannique à Paris demande les atlas au printemps de 1786. — « Observations » du garde des manuscrits Béjot, posant le principe qu'aucun livre portant l'estampille de la Bibliothèque du Roi ne peut être cédé. — Autorisation de faire prendre une copie intégrale des cartes. — Rôle de Vallancey dans la préparation de cette démarche. — Il est chargé de la copie.	
IV. — <i>La mission du colonel Vallancey.</i>	37
Date de la mission cartographique britannique à Paris. — Le colonel Vallancey demande à emporter les atlas pour les copier à son hôtel. — Refus de lui accorder cette faveur. — Qu'au XVIII ^e siècle, les atlas étaient considérés non seulement comme des manuscrits précieux, mais comme des	

documents militaires uniques. — Craintes que des cartes en soient altérées ou soustraites. — La copie terminée, la Chambre des Lords irlandais refuse de lui donner l'autorité d'un document authentique (1790).

V. — *Le dernier déplacement des atlas*. 42

Les surveyors ne se résignent pas à voir les cartes rester à Paris. — D'une démarche qui aurait eu lieu sous Louis-Philippe, lors de la première Entente Cordiale. — A la suite de l'Entente Cordiale de 1907, les atlas sont prêtés à l'Ordnance Survey, qui les photographie intégralement à Southampton.

CHAPITRE III

Les atlas par baronnies de la Bibliothèque Nationale.

(Description et Étude Géographique.)

I. — *Description des Atlas*. 44

Cote aux Mss BN. — Reliure, antérieure à leur prise; refaite au XIX^e siècle. — Nombre des feuilles et des cartes. — Papier. — D'un ancien pliage. — Pages de titres. — Tables des cartes. — Aspect général des cartes. — Ornementation.

II. — *La technique cartographique*. 51

Défauts dus à l'origine cadastrale des sources. — L'absence de coordonnées géographiques. — Variété dans l'orientation. — Échelles diverses adoptées suivant les besoins de la mise en pages. — Les cartes B.N. forment un atlas d'Irlande incomplet, pour les deux tiers au 1/40.320, pour le tiers au 1/80.640.

III. — *Géographie physique*. 54

Représentation de la mer et des côtes. — Les îles. — L'hydrographie; elle est incomplète; finesse du dessin. — L'orographie; absence totale de mensurations; représentation schématique du paysage montagneux. — Nature du sol : hauteurs, tourbières, marécages, forêts; indications ayant une utilité économique.

IV. — *Géographie humaine*. 61

Divisions administratives : la baronnie, unité cartographique, et la paroisse. — Les terres d'Église. — Les espaces vides des terres non confisquées. — Les townlands; superficies et catégories agricoles : terres arables, prairies, pâturages. —

Représentation de l'habitation; villages et villes; plans de banlieues. — Villes fortes. — Établissements industriels, notamment sidérurgiques. — Voies de communications. — Monuments anciens.

V. — *Valeur géographique des cartes de baronnies.* 71

La valeur géographique des cartes B.N. est celle des cartes officielles du Down Survey. — Les échelles sont suffisantes pour y transcrire la plupart de ces cartes de paroisses. — Exactitudes de la transcription : opinion de la Commission d'enquête sur les archives en 1813. — Les insuffisances viennent de celles du survey, en étendue et en profondeur.

CHAPITRE IV

Les cartes de la collection Lansdowne et des archives irlandaises,

I. — *Origine de la collection Lansdowne.* 74

Lord Kerry retrouve les atlas en 1919. — Les surveyors du XVIII^e siècle connaissaient ces atlas. — Description. — Numérotage des volumes de A à E. — Disparition du volume A et d'un volume qui devait se placer à la suite de D.

II. — *Composition des atlas.* 77

Index et terriers. — Cartes de baronnies; leur répartition par provinces. — Deux séries distinctes : 1^o baronnies du contrat de 1654 dans les volumes A à E; 2^o baronnies du contrat de 1656 dans le volume très incomplet F.

III. — *Cartes des Archives Irlandaises.* 81

Les 15 cartes existant encore au Quit Rent Office. — Volume de cartes déposé au QRO d'après l'inventaire de 1819. — Ce que sont devenues ces cartes. — Cartes de l'Auditor General Office. — Les séries QRO et AG sont complémentaires de la collection L. — Cartes restant encore inconnues.

IV. — *La Collection Headfort.* 84

Un collaborateur de Sir William Petty : Thomas Taylor. — La collection de cartes d'Irlande constituée par lui et conservée par ses descendants, les marquis de Headfort. — Le volume de cartes manuscrites du Down Survey pour l'East Meath. — Les cartes détachées de baronnies du second contrat. — L'administration des archives les achète en 1837. — Leur destruction en 1922.

V. — *La Copie de Vallancey*.

89

Les cartes copiées à Paris en 1787 constituent 4 volumes in-folio aux bureaux du Surveyor General. — Leur destruction en 1922. — Exactitude de leur tracé : comment elles ont dû être calquées. — Les Commissions d'Archives qui les font rejeter en 1790 et 1813 n'incriminent pas leur exactitude. — Pourquoi elles auraient été rejetées par les Lords en 1790, d'après E. H. Hall. — Les fac-simile photographiques de l'Ordnance Survey.

CHAPITRE V

Quand et comment furent composées les cartes de baronnies.I. — *Types de cartes et filigranes des atlas B.N*. . . 93

Recherches en vue de déterminer l'époque et le mode de composition des atlas. — Type moyen M; ses sous-divisions. — Groupe N de cartes caractérisées par des noms de paroisses noirs. — Sept cartes O paraissent composées et non copiées. — Cartes les plus parfaitement dessinées P. — Le filigrane courant à contre-marque IHS. — Deux filigranes exceptionnels et qui coïncident avec les types N.

II. — *Types de cartes et filigranes de la collection L*. 101

Deux séries caractérisées par les noms de paroisses écrits dans l'une en noir, dans l'autre en rouge; la première comprend les cartes du premier contrat, sauf les attardées, la seconde comprend ces attardées et tout le second contrat. — Variété des filigranes dans les premiers volumes; IHS apparaît et domine dans D et E et reste seul dans F.

III. — *Les cartes de baronnies contemporaines des cartes officielles*. 105

Dates extrêmes entre lesquelles les cartes de baronnies ont pu être composées. — Dates inscrites sur 60 cartes. — Hypothèse de Lord Kerry : les cartes de baronnies auraient été composées au fur et à mesure de la terminaison des reports. — Position de la question de la date : les cartes de baronnies ont-elles été composées parallèlement aux cartes officielles? — Existence de deux stocks de papier; sur le premier ne sont que des cartes datées de 1655, sur le second de 1656 à 1659. — Les groupes de cartes d'un même type ou à un même filigrane ne comprennent que des cartes de même date et de même origine. — Parallélisme, et donc synchronisme, de la composition des cartes de baronnies et des cartes officielles.

IV. — <i>Comment furent composées les deux séries L-AI et BN</i>	113
Similitude des cartes L. AI et BN. — Hypothèse de Lord Kerry : BN serait la copie de L. — Discussion de la signification de foulages paraissant faits par un calquoir. — L'une et l'autre collection sont contemporaines des cartes officielles. — Évolution en trois périodes, dans le premier contrat, des cartes « noires » sur les anciens papiers, aux cartes « rouges » sur IHS; elle n'est pas parallèle dans L-AI et dans BN. — Rapports de date et de composition des deux exemplaires dans le premier et dans le deuxième contrat.	
V. — <i>Conclusion</i>	120
Les cartes de baronnies ne pouvaient être faites qu'en même temps que les cartes officielles. — Les deux séries sont l'une un compendium cadastral, l'autre un atlas géographique. — La première a été considérée comme un document authentique. — Le Dr Petty a voulu faire de l'atlas une collection complète. — État actuel des deux séries : qu'elles sont diversement mais également précieuses. — L'atlas par baronnies, source de la carte moderne d'Irlande.	

LIVRE VI

L' « HIBERNIAE DELINEATIO »

CHAPITRE I

Bibliographie de l' « Hiberniae Delineatio ».

I. — <i>L'Hiberniae Delineatio dans l'œuvre géographique de Petty</i>	125
Préparation d'un atlas par comtés de cartes murales (1660-1661). — Cartes manuscrites de l' <i>Hiberniae Delineatio</i> dans la collection Lansdowne. — Perte des planches après 1875. — L' <i>Hiberniae Delineatio</i> , seul atlas gravé de Petty. — Les cartes, entièrement dessinées en 1661, furent gravées avant 1672.	
II. — <i>Caractéristiques de l'atlas</i>	131
Description générale. — Page de titre et table. — Dénombrement des cartes. — Le portrait de 1683 en frontispice. — La dédicace du XVIII ^e siècle. — Le « Cum privilegio Regis ». — La carte générale, gravée de nouveau pour une seconde édition. — Deux séries de filigranes caractérisant deux tirages.	

III. — *Les éditions de l'Hiberniae Delineatio* . . .

Groupement constant dans un même exemplaire d'éléments variables. — Qu'il fut fait deux éditions. — La 1^{re} éd. doit dater du début de 1685. — La 2^e parut entre 1719 (peut-être 1730) et 1751. — Réimpression de 1875. — Éditions auxquelles appartiennent quelques exemplaires des grandes bibliothèques.

IV. — *Origine des exemplaires de la Bibliothèque Nationale*.

145

La collection Port. 43, n° 216 (1^{re} éd.) et l'atlas DD 1441, ne peuvent provenir de la prise de l'*Unité*. — La collection des Affaires étrangères (DD 2987) est celle de Bourguignon d'Anville. — L'Atlas prêté à Dubois n'a pas été rendu par Delisle; a-t-il passé aux mains de d'Anville?

CHAPITRE II

L' « *Hiberniae Delineatio* »
Atlas topographique de l'Irlande.I. — *Les Sources*.

147

Le Down Survey, source principale. — Faits qui ne peuvent en provenir. — Le Dr Petty a-t-il utilisé le survey jacobite d'Ulster et le survey du Connaught de Strafford? — Les grandes améliorations de la carte d'Irlande viennent du Down Survey. — Petty a préféré faire une carte incomplète plutôt que d'admettre des documents douteux.

II. — *La Gravure*.

152

Les cartes sont gravées en Hollande. — Prestige de l'école hollandaise et déclin de la cartographie britannique au xvii^e siècle. — Cartouches et ornements dessinés en Angleterre dans la manière flamande. — Une œuvre inachevée. — Les roses des vents. — Gravure des cartes, travail probe, mais sans art.

III. — *Description géographique*.

156

Absence de coordonnées géographiques. — Espaces blancs des régions non confisquées. — Cartes chorographiques et topographiques. — Les échelles établissent la filiation des cartes depuis les reports du Down Survey jusqu'à l'*Hiberniae Delineatio*. — Orientation. — Le tracé de géographie physique. — Figuration des faits de géographie politique.

IV. — *Amélioration de la représentation de l'Irlande*

160

Netteté du tracé, notamment hydrographique. — Un exemple d'amélioration de la carte : le lough Erne. — Dessin définitif

du contour de l'île; mais le périmètre est trop court de un dixième. — Petty a dressé dès 1660 la carte moderne de l'Irlande, qui sera imitée pendant un siècle.

CHAPITRE III

L' « *Hiberniae Delineatio* »

Source des cartes d'Irlande jusqu'au XIX^e siècle.

- I. — *Influence de Petty sur la carte d'Irlande*. . . 164
Toutes les cartes d'Irlande jusqu'au XIX^e siècle dérivent du Down Survey. — Témoignage de Beaufort. — Seule la carte scientifique de l'Ordnance Survey peut prévaloir sur l'œuvre de Petty.
- II. — *Cartes britanniques d'après Petty*. 165
L'*Hiberniae Delineatio*, source unique à partir de 1685. — L'atlas de Lamb, *Geographicall Description* (1685-1782). — La carte générale de Moxon. — Atlas et cartes des éditeurs de la *Description*, notamment de William Berry. — Lea et Moll. — Imitations du XVIII^e siècle. — La carte de Pratt et sa revision par George Grierson. — La carte du D^r D. A. Beaufort, 1797.
- III. — *Cartes continentales*. 173
Persistance sur le continent des types de Mercador et de Speed : les Hollandais; Nicolas Sanson (1655); les Pères Lubin et Coronelli. — Tillemont, chez J. B. Nolin, substitue Petty à Coronelli (vers 1689). — Cartes hollandaises et allemandes d'après Petty. — Delisle base sa carte d'Irlande sur l'*Hiberniae Delineatio* et non sur les cartes de baronnies (1702-1733). — Bourguignon d'Anvielle rectifie William Berry. — Place éminente de Petty dans l'histoire de la carte d'Irlande.

LIVRE VII

LA « POLITICAL ANATOMY »

GÉOGRAPHIE DESCRIPTIVE DE L'IRLANDE

CHAPITRE I

La « *Political Anatomy of Ireland* ».

- I. — *Projet abandonné de géographie d'Irlande*. . 179
Projet de texte pour l'*Hiberniae Delineatio* (1661-1664). — Sources à la disposition de Petty : les descriptions du Down Survey, le Censu de 1659, Camden et Boate. — Petty entre

les méthodes inductive et déductive. — Sa vie intellectuelle à Londres : la Royal Society. — Les deux méthodes dans les deux livres de 1662 : les *Observations* de Graunt et le *Treaty of Taxes*. — Petty, architecte, ne veut pas se faire tailleur de pierres et renonce au projet de géographie.

II. — *La pensée de Petty au temps de la « Political Anatomy »* 188

Sir William, propriétaire foncier et industriel irlandais : la colonie de Kenmare. — Participation à la vie publique. — Résidence en Irlande à partir de 1665. — La *Political Anatomy* est composée en 1672, au milieu d'une période de vingt ans où il prépare ses grands ouvrages sans en publier aucun. — Que l'*Anatomy* serait un premier essai d'une science nouvelle.

III. — *But et méthode de la « Political Anatomy »* 193

La « Préface de l'Auteur », manifeste d'une science nouvelle. — Origine baconienne de l'anatomie politique. — Double but, scientifique et pratique, visé par Sir William. — Avantages et inconvénients du choix de l'Irlande pour ce premier essai. — Influence fâcheuse des hypothèses d'arithmétique politique. — Les sources.

IV. — *Caractère véritable de la « Political Anatomy »* 199

Brièveté de l'ouvrage tel que l'écrivit Petty. — Son contenu et son plan : les six séries de sujets traités. — Documentation statistique et imagination mathématique. — Les théories ; leur variété. — Que l'anatomie diffère entièrement de l'arithmétique politique, et qu'elle est une introduction à l'économie politique.

CHAPITRE II

La statistique démographique dans la « Political Anatomy of Ireland ».

I. — *Évaluation de la population à un moment donné* 205

Insuffisance des moyens d'investigation. — Les groupes religieux. — Le chiffre global de la population évaluée d'après le nombre des maisons soumises à l'impôt sur les foyers. — Inexactitude de ce nombre ; arbitraire du coefficient représentant le nombre moyen de personnes par maison. — Évaluation d'une population urbaine : a) par ce même procédé ; b) au moyen de tables nécrologiques.

II. — <i>Calcul de la population d'une année d'après celle d'une autre année.</i>	212
---	-----

La population de l'Irlande vers 1652 calculée d'après celles de 1672 et de 1687. — Incertitude sur le coefficient d'accroissement employé pour ces calculs. — La population de 1641 calculée d'après la variation de l'exportation des produits alimentaires de 1641 à 1664. — Calcul des pertes en vies humaines pendant l'insurrection et les guerres. — Tableau des évaluations de la population irlandaise dans les ouvrages de Petty.

III. — <i>Recherches de plusieurs caractéristiques démographiques</i>	219
---	-----

Importance des coefficients et indices au temps de Petty. — Mesure de la salubrité d'un pays (standard of health). — Longévité dans un lieu donné. — Densité d'une population. — Répartition géographique des éléments ethniques.

IV. — <i>Étude des Dublin-Bills et plan d'un service statistique.</i>	223
---	-----

Petty fait la critique de sa documentation, de ses évaluations, coefficients et indices. — Les tables des naissances et des décès de Dublin, documents pour son meilleur essai de statistique démographique. — Plan d'une statistique municipale permanente. — Le dénombrement de la population, base de toute statistique démographique. — Statistiques hebdomadaire, trimestrielle et annuelle du mouvement de la population. — Statistiques confessionnelle, médicale, etc. — L'esprit géographique dans l'anatomie politique.

CHAPITRE III

La description de l'Irlande. — Le pays et les hommes.

I. — <i>Situation, « Coelum et Solum »</i>	230
--	-----

Valeur de la position géographique de l'Irlande. — Essai malheureux de substitution du raisonnement aux légendes sur le chemin de peuplement de l'Irlande. — Superficie et catégories des terres. — Pauvreté de la géographie physique. — La météorologie; méthode générale; conception de services météorologiques; le climat de l'Irlande.

II. — <i>Le peuple irlandais.</i>	236
---	-----

Évaluation numérique. — Ignorance de l'ancienne civilisation gaélique. — Essai de psychologie collective. — Recherche des causes matérielles, et notamment géographiques, des phénomènes sociaux.

III. — *Gouvernement et Administration*. 239

La géographie administrative dans les descriptions coloniales; son importance dans l'œuvre de Petty. — Le gouvernement officiel et le gouvernement occulte. — La police et l'armée. — Le budget: — Anciennes divisions territoriales basées sur la configuration du terrain. — Inégalité des divisions coloniales. — Le remaniement des limites de paroisses.

IV. — *L'Union législative des royaumes*. 245

Une proposition faite officiellement en 1676. — Arguments pour l'Union : a) statut des Anglais d'Irlande; b) libre-échange avec l'Angleterre; c) renforcement du pouvoir central. — Réalisation pratique : délégations des Chambres irlandaises au Parlement britannique. — L'Union recommandée comme la libération du commerce irlandais.

CHAPITRE IV

La description de l'Irlande. — La mise en valeur du pays.I. — *Valeur économique de l'élément humain*. 249

Les hutteurs et les habitants des maisons. — Train de vie des classes aisées. — Les 19/22 de la population sont des indigents sans intérêt pour le commerce. — Légère amélioration depuis le temps de la Commonwealth. — L'indigent, aussi pauvre producteur que consommateur. — Essai d'une statistique des producteurs.

II. — *De la terre et de sa valeur*. 257

Statistique politique des propriétaires fonciers. — Les catégories de terres. — Évaluations officielles de la valeur ou du revenu des terres; Petty les tient pour inutilisables. — Procédé empirique d'évaluation rapide. — Méthode basée sur une statistique agricole; Petty ne peut l'appliquer faute de documents.

III. — *Essai de statistique agricole*. 262

Statistique du bétail basée sur des éléments démographiques et commerciaux et sur l'étendue de terre nécessaire à la nourriture d'un animal de chaque sorte. — Évaluation des produits de laiterie et d'élevage. — Rendement des cultures. — Comparaison des évaluations de Petty avec les statistiques modernes.

IV. — <i>Industrie et Commerce.</i>	268
Aptitudes géographiques au commerce : proximité de la mer; situation favorable en face du nouveau monde. — Produits commercçables dont les principaux sont agricoles. — Pêcheries. — Métallurgie. — La plupart des habitants en marge de la vie commerciale. — Gens d'affaires marrons. — Commerce extérieur. — Navigation.	
V. — <i>Conclusions pratiques : projets de réformes.</i>	277
Le rapport du Council of Trade, 1676. — Organisation de la main-d'œuvre. — Amélioration de la production. — Développement du commerce. — Réformes politiques.	

CHAPITRE V

Une utopie irlandaise. Essai de thérapeutique politique.

I. — <i>L'évolution d'une utopie.</i>	280
La politique d'anglicisation. — Petty la systématise. — Les trois étapes de son utopie : l'anglicisation de la colonie de peuplement (1662-1675); l'absorption totale des Irlandais dans la masse britannique et la vente de l'Irlande déserte (c. 1676); la transportation partielle des Irlandais en Grande-Bretagne, et l'Irlande ranch à bestiaux (1687).	
II. — <i>La « transmutation » des Irlandais.</i>	283
L'anglicisation considérée comme une opération démographique. — Examen de l'état de soumission des Irlandais en 1672. — Le projet de transmutation : échange de populations, mariages mixtes, prêtres catholiques anglais, anglicisation de la vie et de la langue.	
III. — <i>L'Irlande, île déserte à vendre.</i>	287
Puisqu'on ne peut la couler au fond de la mer... — Transportation totale des Irlandais et des Highlanders d'Écosse en Angleterre, Galles et Lowlands. — L'opération est possible, pratique et profitable. — Calcul du bénéfice. — Vente de l'Irlande déserte à quelque prince.	
IV. — <i>La forme définitive de l'utopie : la transplantation et le ranch.</i>	290
Déclin économique attribué à la réaction catholique de Tirconnel (1684-1687). — Traité écrit pour proposer au roi la trans-	

plantation partielle des Irlandais en Angleterre et la transformation de l'Irlande en ranch. — Coût et sécurité de l'opération. — Organisation du ranch et du commerce des produits d'élevage. — Bénéfices économiques, politiques et budgétaires. — Accroissement de la puissance extérieure de l'Angleterre : trésor de guerre, *Mare Clausum*. — Redistribution des hétérodoxes. — Amélioration de situation économique pour les transplantés et augmentation de valeur du matériel humain. — L'anglicisation totale des Irlandais et l'union politique des royaumes.

V. — *Critique de l'utopie*. 301

L'essai de thérapeutique politique d'un médecin du xvii^e siècle. — Que Petty croit travailler pour le bien des Irlandais. — L'objection de Cox. — Petty estime son projet réalisable. — Le postulat absolutiste, la liberté de conscience et le rôle des hétérodoxes. — En économie politique, Petty n'est pas étatiste. — Réalisation de l'utopie de Petty au xix^e siècle. — Importance de l'utopie irlandaise dans l'œuvre de Petty.

CONCLUSION

CHAPITRE I

L'Irlande et la géographie dans l'œuvre de Petty.

I. — *L'influence de l'Irlande*. 307

Caractère fragmentaire et d'actualité des travaux de Petty. — Omniprésence de l'Irlande dans sa vie et dans son œuvre. — L'« animal politique » irlandais. — L'atmosphère coloniale augmente la tendance de Petty à considérer les peuples comme le matériel humain des États. — Mais il exige de l'État une étude scientifique de ses populations et des milieux géographiques où elles vivent.

II. — *L'armature irlandaise et géographique*. . . 310

Le cadastre puis la carte d'Irlande orientent et accompagnent la carrière de Petty. — Le groupe doctrinal de 1672-1677 : l'*Anatomy* et la géographie politique de l'Irlande ; l'*Arithmetick* basée sur les lois du développement des États. — Les *Essais* et la géographie humaine. — L'utopie géographique du *Treatise of Ireland*. — Éléments géographiques dans tous les ouvrages de Petty.

III. — *L'observation géographique.* 314

Sans être systématique, elle est chez Petty la base de la connaissance des États. — La carte, guide permanent des études politiques. — Le fond de carte physique en géographie politique. — Description du sol et de l'atmosphère : fécondité et salubrité. — La position géographique. — Les voies navigables. — Les côtes maritimes et les ports naturels. — Distance moyenne d'un pays à la mer. — Rapports entre les éléments géographiques et l'activité humaine.

CHAPITRE II

Les théories géographiques.

I. — *Le domaine géographique de l'État.* 323

Les éléments fondamentaux. — Importance de la position, surtout par rapport à la mer, et quant à l'éloignement de la mer, à la domination des mers, au commerce d'outre-mer. — L'armement et la pêche, préparations au commerce universel. — Position d'un État à façade maritime par rapport à l'arrière-pays; position à l'embouchure des grands fleuves; défenses naturelles. — L'étendue, illusion de puissance. — Danger de la dispersion des territoires. — Le domaine colonial; ses limites. — Vente des territoires superflus. — Généralité de ces lois. — L'idéal thalassocratique.

II. — *La densité démographique.* 330

Actions et réactions mutuelles de l'homme et du milieu géographique. — La densité démographique facteur de la valeur du sol, et de la puissance de consommation et de production de l'homme. — Un pays à faible densité : l'Irlande; un pays à population dense : la Hollande. — Les colonies, pays à faible densité. — Limites géographiques de la densité. — Densité optimum. — Inconvénients et avantages de la concentration. — Division du territoire en une zone urbaine à forte densité et une zone rurale à densité minimum. — L'Irlande-ranch et le plus grand Londres. — Répartition géographique du matériel humain par l'État. — Valeur de la densité démographique au point de vue de la géographie humaine.

III. — *Les agglomérations urbaines et leur évolution.* 337

Types divers d'agglomérations urbaines. — Définition de la ville. — La capitale et son port, entité géographique unique.

— Théorie du développement d'une ville : Londres. — Causes géographiques de l'établissement et du développement des villes. — Une ville de l'avenir : le plus grand Londres. — La peste limite les possibilités de l'extension des villes.

IV. — *Le principe d'intensité et la lutte contre la servitude d'espace.* 342

Le principe d'intensité d'action et de rendement, et la concentration territoriale et démographique. — Son application pratique : lutte contre la servitude d'espace. — Pourquoi ce principe fondamental de l'œuvre de Petty n'y a pas été reconnu. — Réalisation moderne des utopies géographiques de Petty.

CHAPITRE III

L'œuvre géographique de Petty dans l'histoire des sciences.

I. — *Influence sur l'étude de l'Irlande.* 346

Les cartes de Petty, premières cartes modernes de l'Irlande, occupent tout l'intervalle entre la cartographie médiévale et les travaux de l'Ordnance Survey. — Faible influence des feuilles de référence du Down Survey et des écrits de Petty sur l'étude géographique de l'Irlande. — Enquêtes géographiques des XVII^e et XVIII^e siècles. — Éditions des œuvres de Petty faites au XVIII^e siècle par les continuateurs des virtuosi.

II. — *Ébauches de sciences nouvelles.* 350

Petty base sur l'observation scientifique des sciences inductives abandonnées peu après. — L'anatomie politique, analyse géographique et géographie régionale. — Mise en œuvre des matériaux qu'elle prépare. — L'arithmétique politique. — Illusion de précision donnée par les nombres. — Passage à la méthode déductive. — Difficulté d'identifier les sciences ébauchées par Petty.

III. — *Petty précurseur de la géographie humaine.* 355

Petty considéré par les modernes comme le « père de l'économie politique ». — Sa seconde manière annonce l'économie politique déductive et mathématique. — Mais auparavant, ses travaux et son esprit géographiques modernes ont créé

	Pages
une anatomie politique, introduction géographique à l'économie, et première ébauche de la géographie humaine. — Petty fondateur de l'économie inductive et précurseur de la géographie politique et humaine.	
TABLE DES CARTES	360

